Jiddu Krishnamurti

Commentaires sur la vie
Tome 3

Traduit de l'anglais par
Nicole Tisserand

1974
Éditions Buchet-Chastel

SOMMAIRE

Note

Voici de quelle manière il écrivit les trois ouvrages COMMENTAIRES SUR LA VIE : Nous avons signalé que, depuis 1945, Jiddu Krishnamurti effectuait chaque année une ronde autour du monde, donnant des conférences et discussions publiques dans les lieux les plus variés. Lors de son passage, et après les réunions publiques, de très nombreuses personnes le rencontrent individuellement et parlent avec lui de leurs problèmes personnels et de leur vie. C'est ainsi que Krishnamurti et ses auditeurs en sont amenés à parler, spontanément et librement, de nombreux problèmes particuliers, au sujet desquels ils réfléchissent. Les auditeurs sont, tout naturellement, conduits à un élargissement et à un approfondissement remarquables à partir de leurs questions personnelles. Très tôt, Krishnamurti prit l'habitude de noter certains de ces entretiens privés, les reliant au cadre et à la nature environnante. Rien n'est donc imaginé ou inventé, Krishnamurti ayant simplement relaté ces entretiens. C'est à partir de ces notes personnelles que les trois ouvrages COMMENTAIRES SUR LA VIE furent composés. (source: Yvon Achard: Le Langage de Krishnamurti)

Quatrième de Couverture

Les très nombreux lecteurs qui connaissent le Tome 1 des COMMENTAIRES SUR LA VIE ont récemment découvert le Tome 2. Voici enfin le Tome 3 qui clôt cette série capitale dans l'œuvre de KRISHNAMURTI, considéré comme une des plus authentique figures spirituelle du monde d'aujourd'hui.

La pensée débute-t-elle par la conclusion ?

Les collines, de l'autre côté du lac, étaient magnifiques, couronnées de montagnes aux sommets neigeux. Il avait plu tout au long du jour, mais soudain, miracle inattendu, les cieux s'étaient dégagés et tout s'était empli de vie, de joie et de sérénité. Les fleurs avaient des tons intenses, jaune, rouge et pourpre profond, et les gouttes de pluie semblaient sur elles de précieux joyaux. Les rues étaient à nouveau pleines de monde et, sur les bords du lac, des enfants criaient et riaient. Au travers de toute cette animation et de ces mouvements apparaissait une beauté enchanteresse et une étrange paix se répandait sur toutes choses.

Nous étions plusieurs sur le grand banc au bord du lac. Un homme parlait à voix assez haute et il était difficile de ne pas entendre ce qu'il disait à son voisin. « Par une soirée de ce genre, j'aimerais être loin de tout ce bruit et ce désordre, mais mon travail me retient ici, et je déteste cela. » Des gens donnaient à manger aux cygnes, aux canards et à quelques mouettes égarées là. Les cygnes, d'un blanc très pur, étaient extrêmement gracieux. Il n'y avait plus la moindre ride sur l'eau, et les collines, de l'autre côté du lac, étaient presque noires ; mais les montagnes au-dessus d'elles rayonnaient dans le soleil couchant, et les nuages étincelants qui les entouraient semblaient intensément vivants.

— Je ne suis pas certain de vous comprendre, déclara mon visiteur, lorsque vous dites que le savoir doit être mis de côté si l'on veut comprendre la vérité. C'était un homme âgé, cultivé et ayant beaucoup voyagé. Il avait passé environ un an dans un monastère, reprit-il, et avait voyagé de par le monde, d'un port à l'autre, travaillant sur les bateaux, économisant de l'argent et accumulant un savoir. Je ne parle pas de ce savoir livresque, dit-il, mais bien de cette connaissance que les hommes ont réunie sans la coucher sur le papier, cette mystérieuse tradition qui est au-delà des parchemins et des livres sacrés. Je me suis un peu occupé d'occultisme, mais cela m'a toujours semblé stupide et superficiel. Un bon microscope est bien plus utile que les pouvoirs extralucides d'un homme qui voit des choses surnaturelles. J'ai lu certains des grands historiens, je connais leurs théories et leurs vues, mais... avec d'excellentes facultés mentales et la capacité d'accumuler le savoir, l'homme devrait pouvoir faire un bien immense. Je sais que ce n'est pas à la mode, mais j'ai un penchant secret à vouloir réformer le monde, et je suis passionné par la connaissance. J'ai toujours été quelqu'un de passionné, sous bien des aspects, et je suis maintenant dévoré par ce besoin de savoir. J'ai lu l'autre jour quelque chose qui m'a beaucoup intrigué. Vous disiez qu'il fallait se libérer du savoir et j'ai décidé de venir vous voir - non pas en tant que disciple, mais en curieux.

Être le disciple de quelqu'un, si noble et savant soit-il, c'est en effet se fermer à toute compréhension, n'est-ce pas?

— Nous pouvons donc parler librement, avec un respect réciproque.

Puis-je vous demander ce que vous entendez par connaissance?

— Oui, c'est une excellente question. La connaissance, c'est la somme de ce que l'homme a appris par l'expérience, c'est tout ce qu'il a réuni par l'étude, au long de siècles de lutte et de souffrance dans les divers domaines de l'effort, tant scientifiques que psychologiques. Étant donné que même le plus grand des historiens interprète l'histoire selon son humeur et son érudition, un humaniste ordinaire comme moi

peut traduire la connaissance en termes d'action, qu'elle soit « bonne » ou « mauvaise ». Bien que pour l'instant nous ne parlions pas de l'action, elle est cependant inévitablement liée au savoir, c'est-à-dire ce que l'homme a expérimenté ou appris par la pensée, par la méditation, par la douleur. La connaissance est immense ; elle n'est pas seulement consignée dans les livres, elle existe dans la conscience individuelle, comme dans la conscience collective ou raciale de l'humanité. L'information scientifique et médicale, le « savoir-faire » technique du monde matériel, est principalement enraciné dans la conscience de l'homme occidental, alors que dans la conscience de l'oriental on trouve plutôt la grande sensibilité du détachement de ce monde. La connaissance, c'est tout ceci, et cela recouvre non seulement ce que l'on connaît déjà, mais aussi ce que l'on découvre de jour en jour. Le savoir est un procédé additif et immortel, qui n'a pas de fin, et c'est peut-être cela cette immortalité que l'homme recherche. C'est pourquoi je ne peux comprendre que vous disiez que tout savoir doit être écarté si l'on veut comprendre la vérité.

La division entre le savoir et la compréhension est artificielle et n'existe pas réellement. Mais pour être libéré de cette division, c'est-à-dire pouvoir percevoir la différence entre ces deux notions, il faut découvrir quelle est la plus haute forme de pensée, car il ne peut autrement régner que la confusion.

La pensée débute-t-elle par la conclusion? La pensée n'est-elle qu'un mouvement qui va d'une conclusion à une autre? La pensée existe-t-elle, si elle est positive? La plus haute forme de pensée n'est-elle pas la pensée négative? Car la totalité du savoir n'est-elle pas accumulation de définitions, de conclusions et d'assertions positives? La pensée positive, qui repose sur l'expérience, n'est jamais que le produit du passé et une telle pensée ne peut en aucun cas déboucher sur quelque chose de nouveau.

— Vous déclarez que le savoir est le fait du passé et que la pensée provenant du passé fait inévitablement obstacle à la perception de ce que l'on peut nommer la vérité. Et pourtant, si le passé ne fonctionnait pas comme mémoire, nous ne pourrions pas reconnaître cet objet que nous avons décidé d'appeler une « chaise ». Le terme de « chaise » rend compte d'une conclusion à laquelle nous sommes arrivés d'un commun accord et toute communication cesserait si nous ne considérions pas que des conclusions de cet ordre sont établies une fois pour toutes. La majeure partie de notre pensée repose sur des conclusions, des traditions, sur l'expérience des autres et la vie serait impossible sans les plus évidentes et les plus inévitables de ces conclusions. Vous ne voulez certainement pas dire que nous devrions écarter toutes les conclusions, tous les souvenirs et les traditions?

Les voies de la tradition ne peuvent mener qu'à la médiocrité, et l'esprit prisonnier de la tradition ne peut percevoir ce qui est vrai. La tradition peut être d'hier, ou remonter à des centaines d'années. Il serait de toute évidence absurde qu'un ingénieur rejette le savoir technique qu'il a acquis de par les expériences de centaines d'autres ingénieurs ; et si l'on essayait de rejeter tout souvenir de notre vécu, cela indiquerait seulement un état névrotique. Mais le fait de réunir des faits n'aide en rien à comprendre la vie. Le savoir est une chose et la compréhension une autre. Le savoir ne mène pas à la compréhension, mais la compréhension peut enrichir le savoir, et le savoir peut rendre efficace la compréhension.

— Le savoir est essentiel et ne doit pas être méprisé. Sans le savoir, la chirurgie actuelle et des centaines d'autres merveilles n'existeraient pas.

Nous ne faisons pas le procès du savoir, nous essayons seulement de comprendre le problème dans son entier. Le savoir n'est qu'une partie de la vie, et non la totalité, et lorsque cette partie revêt une importance capitale, comme cela menace de le faire actuellement, la vie devient alors superficielle et n'est plus que routine ennuyeuse de laquelle l'homme cherche à s'évader par toutes les formes de diversion et de supersti-

tion, avec les conséquences désastreuses que cela entraîne. Le savoir à lui seul, si vaste et si astucieusement réuni soit-il, ne pourra résoudre les problèmes humains ; et présumer qu'il le pourra c'est ouvrir la porte à la frustration et à la souffrance. Nous avons besoin de quelque chose de beaucoup plus profond. On peut très bien savoir que la haine est vaine, mais c'est pourtant une autre affaire que de s'en libérer. L'amour n'est pas une question de savoir.

La pensée positive, pour revenir sur ce sujet, n'a rien de commun avec la pensée. Ce n'est jamais que la continuité modifiée de ce qui a été pensé. Son aspect extérieur peut changer de temps à autre, selon les contraintes et les pressions, mais le fond de la pensée positive est toujours la tradition. La pensée positive suit le processus de la conformité, et l'esprit qui se conforme ne peut jamais être en état de découverte.

— Mais peut-on rejeter la pensée positive? N'est-elle pas nécessaire à un certain niveau de l'existence humaine?

Naturellement, mais là n'est pas la question. Nous essayons de découvrir si le savoir peut faire obstacle à la découverte de la vérité. Le savoir est essentiel, car sans lui il nous faudrait tout recommencer, à certains niveaux de notre existence. C'est là quelque chose de relativement clair et simple. Mais l'accumulation du savoir, si vaste soit-il, nous aidera-t-elle à comprendre la vérité?

— Mais qu'est-ce que la vérité? Est-ce un terrain commun où tous peuvent marcher? Ou bien est-ce une expérience subjective et individuelle?

Quel que soit le nom qu'on lui donne, la vérité doit sans cesse être nouvelle, vivante, et ces mots de « nouvelle » et de « vivante » ne servent qu'à décrire un état qui n'est ni figé ni mort, et qui ne représente pas un point fixe à l'intérieur de l'esprit humain. La vérité doit se découvrir (ans le renouvellement de chaque instant, ce n'est pas une expérience que l'on peut répéter, car elle n'a pas de continuité, c'est un état intemporel. La division entre l'un et le plusieurs doit cesser pour que soit la vérité. Ce n'est pas un état auquel on parvient, ni un point vers lequel l'esprit peut évoluer ou tendre. Si l'on conçoit la vérité comme une chose à obtenir, il devient alors nécessaire de cultiver le savoir et d'accumuler les souvenirs du passé, ce qui donne lieu aux gourous et aux disciples, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas.

— Vous êtes donc contre les gourous et les disciples? La question n'est pas d'être contre quelque chose mais de percevoir clairement que le conformisme, qui est un désir de sécurité, empêche, avec les peurs qu'il engendre, de faire l'expérience de l'intemporel.

— Je crois que je comprends. Mais n'est-il pas excessivement difficile de renoncer à tout ce que l'on a réuni? Est-ce même, à la limite, possible?

Renoncer en vue d'obtenir n'est pas renoncer. Voir le faux en tant que faux, voir le vrai dans le faux et voir le vrai en tant que vrai - c'est cela qui libère l'esprit.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 1 'La pensée débute-t-elle par la conclusion ?'

Se connaître soi-même ou s'hypnotiser

Il avait plu toute la nuit et presque toute la matinée et le soleil disparaissait maintenant derrière de lourds nuages noirs. Le ciel n'avait pas de couleur mais une forte odeur de terre mouillée emplissait l'atmosphère. Les grenouilles avaient obstinément coassé tout le long de la nuit, rythmiquement, et ne s'étaient tues qu'à l'aube. La forte pluie avait assombri les troncs d'arbres, et les feuilles, lavées de la poussière de l'été, seraient à nouveau d'un vert intense dans quelques jours. Les pelouses seraient elles aussi plus vertes, les buissons refleuriraient et il y aurait de joyeuses célébrations. Que la pluie était bienvenue après tous ces jours de chaleur et de poussière! Les montagnes au-delà des collines ne semblaient pas très éloignées, et le vent léger qui en descendait était aussi frais que pur. Il allait y avoir à nouveau du travail, de la nourriture et la famine ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

L'un de ces grands aigles bruns décrivait de larges cercles dans le ciel, planant sans le moindre mouvement d'ailes. Des centaines de gens à bicyclettes rentraient chez eux après une longue journée de bureau. Certains se parlaient tout en roulant, mais la plupart étaient silencieux et, de toute évidence, épuisés. Un groupe assez important s'était arrêté, les vélos appuyés contre leurs propres corps et discutait de quelque chose avec animation, tandis que non loin de là, un agent de police les considérait avec lassitude. Derrière eux s'élevait un nouvel immeuble, très haut. La route était couverte de flaques sombres et les voitures en passant vous éclaboussaient de cette eau sale qui laissait des traces noires sur les vêtements. Un cycliste s'arrêta, acheta une seule cigarette à un marchand ambulant et reprit sa route.

Un jeune garçon apparut, portant sur sa tête un vieux bidon de kérosène, à demi rempli d'un quelconque liquide. Il devait travailler à la construction du nouvel immeuble. Mince mais bien bâti, il avait des yeux brillants et vifs et un visage extraordinairement ouvert. Sa peau sombre était brûlée par le soleil. Il portait une chemise et un pagne autour des reins, tous deux d'une couleur terreuse, brunis par l'usage. Sa tête était bien proportionnée, et sa démarche avait quelque chose d'arrogant - ce garçon faisait un travail d'homme. Dépassant la foule, il se mit à chanter, et soudain toute l'atmosphère se modifia. Sa voix était très ordinaire, une voix d'adolescent rauque et puissante, mais la chanson était pleine de rythme, et il aurait probablement marqué la mesure de ses mains s'il n'avait dû tenir le bidon sur sa tête. Il avait conscience que quelqu'un marchait derrière lui, mais il était trop joyeux pour être intimidé et de toute évidence, il ne se préoccupait pas le moins du monde de la curieuse modification qui s'était produite dans l'atmosphère. Il y avait une sorte de béatitude dans l'air, un amour qui recouvrait toutes choses, une très simple gentillesse, nullement calculée, une bonté qui ne cessait de fleurir.

Le garçon cessa brusquement de chanter et obliqua vers une cabane délabrée située à quelque distance de la route. Il allait bientôt se remettre à pleuvoir.

Le visiteur déclara qu'il avait occupé un poste dans le gouvernement qui l'avait satisfait aussi longtemps que cela avait duré, et comme il avait reçu une excellente éducation, tant ici qu'à l'étranger, il aurait pu aller très loin. Il était marié, reprit-il, et avait deux enfants. La vie était pour lui agréable, car sa réussite était assurée. La maison qu'ils habitaient lui appartenait et il avait mis de l'argent de côté pour l'éducation de ses enfants. Il connaissait le sanscrit, ainsi que la tradition religieuse. Tout allait fort bien, dit-il. Et puis un matin, il se réveilla de très bonne heure, prit son bain, et

s'assit pour méditer avant que sa famille ou les voisins ne se lèvent. Bien qu'il ait passé une très bonne nuit, il ne put méditer, et ressentit soudain le besoin impérieux de consacrer le reste de sa vie à la méditation. Il n'y avait pas le moindre doute, pas la moindre hésitation: il allait consacrer le restant de sa vie à chercher tout ce que l'on pouvait découvrir par la méditation et il informa sa femme et ses deux enfants, qui étaient au collège, qu'il allait devenir sannyasi. Ses collègues furent surpris de sa décision, mais acceptèrent néanmoins sa démission. Et quelques jours plus tard il quittait sa maison, sans espoir de retour.

Tout cela eut lieu il y a vingt-cinq ans, reprit-il. Il s'appliquait une discipline rigoureuse, mais après avoir vécu dans l'aisance, cela lui parut très difficile et il lui fallut assez longtemps pour maîtriser totalement ses pensées et les passions qui le consumaient. A la fin cependant, il commença à avoir des visions de Bouddha, du Christ et de Krishna, visions dont la beauté était saisissante, et pendant des jours et des jours, ensuite, il vivait dans une sorte de transe, élargissant sans cesse les limites de son esprit et de son cœur, totalement absorbé dans cet amour qui est la dévotion à l'Être Suprême. Tout ce qui l'entourait - les villageois, les animaux, les arbres, l'herbe - était intensément vivant, éblouissant de vitalité et de grâce. Il lui avait fallu toutes ces années pour atteindre la bordure de l'Infini, reprit-il, et il était étonnant qu'il ait survécu à tout cela.

— J'ai un certain nombre de disciples et d'adeptes, comme il en va inévitablement dans ce pays, dit-il, et l'un d'entre eux me suggéra d'assister à l'une des causeries que vous deviez donner dans cette ville, étant donné que je m'y trouvais moi-même pour quelques jours. Je me rendis à la causerie, bien plus pour lui faire plaisir que pour écouter ce qui s'y disait, et je fus très impressionné par ce que vous avez déclaré en réponse à une question sur la méditation. Vous avez dit que sans la connaissance de soi, ce qui par essence est méditation, toute méditation est un processus d'auto-hypnotisme, la projection de nos pensées et de nos désirs. J'ai beaucoup réfléchi à cela, et c'est pour que nous en parlions ensemble que je suis venu. Je me rends compte de la véracité de ce que vous avez dit, et c'est un véritable choc pour moi de réaliser que j'ai été pris dans les images ou les projections de mon propre esprit. Je comprends maintenant parfaitement ce qu'a été ma méditation. Pendant vingt-cinq ans, je suis resté enfermé dans le magnifique jardin que j'avais moi-même édifié. Les personnages, les visions n'étaient que le produit de ma propre culture et des choses que je désirais, que j'avais étudiées et assimilées. Je comprends aujourd'hui la signification de ce que j'ai fait et je suis plus qu'atterré à l'idée d'avoir gâché de si précieuses années.

Nous gardâmes le silence un certain temps.

— Mais que dois-je faire? reprit-il. Existe-t-il un moyen de sortir de cette prison que j'ai moi-même construite? Je vois bien que ce à quoi j'ai abouti par ma méditation n'est qu'une impasse, même si, il y a encore quelques jours, cela me semblait renfermer une signification très profonde. Et quand bien même je le voudrais, je ne peux retourner vers cet état d'auto-illusion et d'auto-stimulation. Je veux au contraire déchirer ces voiles illusoires et découvrir ce qui n'est pas assemblé par l'esprit. Vous ne pouvez imaginer ce que j'ai vécu pendant ces deux derniers jours! Toute la structure que j'ai mis vingt-cinq ans à construire, avec tant de soins et de peine, n'a soudain plus aucun sens et il me semble qu'il va falloir tout recommencer. Mais recommencer à partir de quoi?

Se pourrait-il qu'il n'y ait pas recommencement, mais simplement le fait de voir le faux en tant que faux, ce qui est le début de la compréhension? Car si l'on recommence, l'on peut être pris à nouveau dans une autre forme d'illusion, qui s'exprimera d'une autre façon. Ce qui nous aveugle, c'est le désir d'atteindre un but, un résultat. Mais si nous comprenons que le résultat que nous désirons est toujours à l'intérieur

du champ dont le soi est le centre, il n'y a plus alors le moindre souhait de réalisation. Voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai, c'est la sagesse.

— Mais est-ce que je perçois réellement que ce que j'ai fait vingt-cinq ans durant était quelque chose de faux? Ai-je conscience de toutes les implications de ce que je tenais pour la méditation?

Le désir ardent de l'expérience engendre l'illusion. Comme vous le comprenez maintenant, vos visions n'étaient rien d'autre que la projection de l'arrière-plan de votre passé, de votre conditionnement, et ce sont ces projections dont vous avez fait l'expérience. Ce qui de toute évidence n'est pas méditer. La méditation débute par la compréhension du passé, du soi ; et sans cette compréhension, ce que l'on appelle méditation, si agréable ou douloureuse soit-elle, n'est jamais qu'une forme d'hypnotisme. Vous avez pratiqué la maîtrise de vous-même et de vos pensées et vous vous êtes concentré sur l'aboutissement de l'expérience. C'est une occupation égocentrique et non de la méditation, et comprendre que ce n'est pas de la méditation, c'est le début de la méditation. Voir le faux dans le faux libère l'esprit du faux. La libération de ce qui est faux ne survient pas du seul désir que cela ait lieu, mais survient lorsque l'esprit n'est plus tourné vers la réussite, vers la réalisation d'un but. Toute quête doit cesser, et ce n'est qu'alors qu'apparaît la possibilité de l'état d'être de l'innommé.

— Je ne veux pas me perdre en illusions une nouvelle fois.

L'auto-illusion n'est possible que devant les diverses formes du besoin ou de l'attachement: attachement à un préjugé, à une expérience, à un système de pensée. Consciemment ou non, l'expérimentateur recherche toujours une expérience plus profonde, plus vaste. Et aussi longtemps qu'existe l'expérimentateur, l'illusion existe elle aussi, sous une forme ou sous une autre.

— Tout cela implique beaucoup de temps et de patience, n'est-ce pas?

Le temps et la patience sont peut-être nécessaires à l'obtention d'un but. L'homme ambitieux, qu'il s'agisse des biens de ce monde ou d'autre chose, a besoin de temps pour atteindre son but. L'esprit est le produit du temps, comme toute pensée en est le résultat. Et la pensée qui cherche à se libérer du temps ne fait que renforcer son enchaînement au temps. Le temps n'existe qu'à partir du moment où existe un espace psychologique entre ce qui est et ce qui devrait être, que l'on appelle aussi l'idéal, la finalité. Avoir conscience de la fausseté de toute cette façon de penser, c'est s'en libérer - ce qui ne demande ni effort, ni pratique. La compréhension est immédiate et n'est pas d'ordre temporel.

— Le genre de méditation que j'ai pratiqué n'a de sens que si elle est perçue comme fausse, et je crois que je le vois ainsi. Mais...

Je vous en prie, ne posez pas l'inévitable question du genre « mais par quoi sera-t-elle remplacée? » ou quelque chose de cet ordre. Lorsque le faux a disparu, ce qui n'est pas faux a alors la liberté et la possibilité d'entrer en existence. Il n'est pas possible de rechercher le vrai au travers du faux ; car le faux n'est pas le moyen de parvenir au vrai. Le faux doit cesser totalement et non pas seulement par rapport au vrai. On ne peut comparer le faux et le vrai, pas plus que la violence et l'amour. La violence doit cesser pour que l'amour soit. Et la fin de la violence n'est pas une question de temps. Seule la perception du faux en tant que faux mettra fin au faux. Que nos têtes soient vides, et non remplies des choses de l'esprit. Il n'y a plus alors que la méditation, et non plus un méditant qui médite.

— Je ne me suis occupé que du méditant, du chercheur, de celui qui apprécie, qui fait l'expérience, c'est-à-dire de moi-même. J'ai vécu dans cet agréable jardin que j'ai créé de toutes pièces et dont j'ai été le prisonnier. Je commence à voir la fausseté de tout cela - faiblement, mais je la vois.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 2 'Se connaître soi-même ou s'hypnotiser'

La fuite devant ce qui est

C'était un jardin très agréable, avec des pelouses vertes et libre d'accès, des fourrés en fleurs, et totalement clos par des arbres aux vastes frondaisons. Une route longeait l'un de ses côtés et l'on entendait souvent des conversations bruyantes, surtout dans la soirée, lorsque les gens rentraient chez eux. A part cela, ce jardin était très tranquille. L'herbe était arrosée matin et soir et à chaque fois un grand nombre d'oiseaux parcourait la pelouse à la recherche de vers. Ils étaient tellement absorbés par cette recherche qu'ils pouvaient sans la moindre crainte s'approcher très près, même si quelqu'un était assis sous les arbres. Deux oiseaux vert et or avec des queues carrées dont s'échappait une plume longue et délicate, venaient régulièrement se percher dans les massifs de roses. Ils avaient exactement la couleur des feuilles tendres et il était presque impossible de les distinguer. Leurs têtes étaient plates et leurs yeux étirés et étroits, leurs becs sombres. Ils fonçaient sur le sol dans un mouvement circulaire, attrapaient un insecte, et retournaient se percher sur la branche oscillante d'un rosier. C'était un spectacle des plus agréables, empreint de liberté et de beauté. On ne pouvait s'approcher d'eux, ils étaient trop craintifs, mais si l'on restait assis sous un arbre sans bouger, on pouvait les voir s'ébattre, le soleil jouant sur leurs ailes vaporeuses et dorées.

Souvent une grosse mangouste émergeait des épais fourrés, son museau rouge haut levé et ses yeux vifs attentifs au moindre mouvement. Le premier jour, elle sembla très ennuyée de voir quelqu'un assis sous l'arbre, mais elle s'habitua vite à la présence humaine. Elle traversait tout le jardin sans se presser, sa longue queue aplatie sur le sol. Elle longeait parfois les côtés de la pelouse, près des fourrés, et elle était alors beaucoup plus attentive, humant et reniflant sans cesse. Un jour toute la famille apparut, la grosse mangouste en tête, suivie par son épouse un peu plus petite et derrière elle, deux petits, tous les uns derrière les autres. Les petits s'arrêtèrent deux ou trois fois pour jouer, mais lorsque la mère, sentant qu'ils n'étaient plus derrière elle, tourna brusquement la tête, ils s'empressèrent de reprendre leur place.

Au clair de lune, le jardin était un lieu enchanté, les arbres immobiles et silencieux projetant de longues ombres noires sur la pelouse et les fourrés tranquilles. Après longtemps de remue-ménage et de caquetage, les oiseaux s'endormaient enfin dans le feuillage sombre. Il n'y avait plus personne sur la route, mais de temps à autre, on pouvait entendre au loin une chanson, ou quelqu'un qui jouait de la flûte en retournant au village. A cette exception près, le jardin était très silencieux, rempli de doux murmures. Pas une feuille ne bougeait, et les arbres se découpaient sur le ciel argenté et brumeux.

Il n'entre pas d'imagination dans la méditation. On doit même la mettre à l'écart car l'esprit où pénètre l'imagination ne peut que susciter l'illusion. L'esprit doit être clair, et immobile, et seule la lumière de cette clarté peut révéler l'intemporel.

C'était un très vieil homme à la barbe blanche, et la robe safran du sannyasi recouvrait à peine son corps maigre. Son discours et ses manières étaient empreints de douceur, mais ses yeux étaient remplis de douleur - la douleur de la quête vaine. A l'âge de quinze ans, il avait quitté sa famille et renoncé aux choses de ce monde et il avait parcouru l'Inde pendant de longues années, visitant des ashrams, étudiant, méditant, éternellement en quête. Il avait vécu quelques temps dans l'ashram de ce chef spirituel et politique qui avait tant fait pour la liberté de l'Inde, et était également res-

té un certain temps dans un autre ashram du sud du pays, réputé pour la beauté de ses chants. Et là, avec un saint qui vivait dans le silence et bien d'autres moines, il avait lui aussi cherché en silence. Il avait vécu dans d'autres ashrams, à l'ouest et à l'est, cherchant, interrogeant, discutant. Dans le nord du pays, il avait connu les neiges et les cavernes glacées, et il avait médité près des eaux chantantes du fleuve sacré. Partageant la vie d'ascètes, il avait souffert physiquement, et avait fait de longs pèlerinages aux temples sacrés. Il connaissait fort bien le sanscrit, et chanter lors de ses périgrinations l'avait rendu heureux.

— Depuis l'âge de quinze ans, j'ai été en quête de Dieu de toutes les manières possibles, mais je ne l'ai pas trouvé, et j'ai aujourd'hui plus de soixante-dix ans. Je suis venu vous voir comme j'ai été en voir d'autres, toujours dans l'espoir de Le trouver. Je dois Le trouver avant ma mort - à moins qu'il ne soit, en vérité, qu'une création mythique de l'homme.

Puis-je vous demander si vous pensez vraiment que l'on peut trouver l'incommensurable en le cherchant? Est-ce en suivant différentes voies, en s'imposant une discipline et en se torturant, en se sacrifiant et en se dévouant que celui qui cherche découvrira l'éternel? Car l'important, de toute évidence, n'est pas de savoir si l'éternel existe ou non, et nous reviendrons sur cette question plus tard. L'important, c'est de savoir pourquoi nous cherchons et ce que nous cherchons. Pourquoi cherchons-nous?

— Je cherche car, sans Dieu, la vie a bien peu de signification. Je Le cherche dans la douleur et la souffrance. Je Le cherche car je désire la paix. Et parce qu'il est la permanence, l'immuable, parce qu'il y a la mort et qu'il est immortel. Il représente l'ordre, la beauté et la bonté, c'est pour cela que je Le recherche.

Ce qui revient à dire que, comme nous nous lamentons sur la non-permanence, nous mettons tous nos espoirs dans la quête de ce que nous appelons la permanence. La motivation de notre quête, c'est de trouver un réconfort dans l'idéal de la permanence, or cet idéal est né de l'inconstance, il a été suscité par la douleur du changement constant. L'idéal n'est pas réel, alors que la douleur, elle, est réelle. Mais il semble que nous ne comprenions pas la réalité de la douleur et c'est pour cela que nous nous accrochons à l'idéal, à l'espoir de la non-douleur. C'est ainsi que naît en nous la dualité entre la réalité et l'idéal, et l'interminable conflit entre ce qui est et ce qui devrait être. Les raisons profondes de notre quête sont que nous voulons fuir l'inconstance et la douleur, pour ce que l'esprit croit être l'état de permanence, de la béatitude éternelle. Mais cette pensée même procède de la non-permanence, car elle est née de la douleur. Le contraire, aussi élevé soit-il, porte en lui les germes de son propre contraire. Et notre quête, finalement, n'est plus que le besoin de fuir ce qui est.

— Entendez-vous par-là que nous devrions cesser toute quête?

Si nous accordons la totalité de notre attention à la compréhension de ce qui est, la quête telle que nous la connaissons pourrait n'être plus nécessaire. Lorsque l'esprit est libéré de la souffrance, quel besoin aurait-on de chercher le bonheur?

— Mais l'esprit peut-il jamais être libéré de la souffrance?

Conclure que l'esprit peut ou ne peut pas être libéré, c'est mettre un point final à toute recherche et toute compréhension. Nous devons accorder toute notre attention à la compréhension de la douleur, mais cela est impossible si nous essayons de fuir cette douleur, ou si notre esprit s'attache à en rechercher les causes. Il faut qu'existe une attention totale, et non pas une préoccupation indirecte. Lorsque l'esprit ne cherche plus, lorsqu'il ne suscite plus de conflits entre ses désirs et ses besoins, lorsque la compréhension le rend silencieux, alors seulement l'incommensurable peut être.

Extrait du livre :
CSV Tome 3, note 3 'La fuite devant ce qui est'

Peut-on décider de l'intérêt du peuple

Nous étions plusieurs dans la pièce. Deux des visiteurs avaient passé de nombreuses années en prison pour des raisons politiques. Ils avaient souffert et s'étaient sacrifiés pour la libération du pays, et ils étaient fort connus. Leurs noms apparaissaient souvent dans les journaux, et bien qu'ils soient réservés, ils avaient pourtant dans le regard cette arrogance particulière à la réussite et à la célébrité. Ils étaient cultivés et s'exprimaient avec cette aisance que confère l'habitude de parler en public. Il y avait aussi un homme politique, de forte corpulence et au regard aigu, dont l'esprit regorgeait de projets et qui pensait beaucoup à sa propre promotion. Il avait lui aussi été en prison et pour les mêmes raisons, mais il était maintenant au pouvoir et son regard était assuré et résolu. Il savait manipuler les idées et les hommes. Il y en avait un autre qui avait renoncé aux biens de ce monde et qui était avide du pouvoir de bien faire. Très cultivé et connaissant nombre de citations appropriées, il avait un sourire authentiquement gentil et agréable et il parcourait pour l'instant le pays, discutant, persuadant et jeûnant. Il y avait encore trois ou quatre hommes qui eux aussi aspiraient à gravir les échelons spirituels ou politiques de la renommée ou de l'humilité.

— Ce que je ne comprends pas, commença l'un d'eux, c'est que vous soyez tellement contre l'action. La vie, c'est l'action, car sans elle, la vie n'est plus qu'un processus de stagnation. Nous avons besoin d'hommes d'action dévoués pour changer les conditions sociales et religieuses de ce malheureux pays. Vous n'êtes sans doute pas contre les réformes: les nantis donnant de leur plein gré quelques- unes de leurs propriétés terriennes à ceux qui n'ont rien, l'éducation des villageois et l'amélioration de leurs villages, l'abolition des divisions de caste, et ainsi de suite.

Les réformes, si nécessaires soient-elles, ne suscitent que le besoin d'autres réformes et cela ne cesse jamais. Ce qui est essentiel, c'est une révolution dans l'esprit de l'homme, et non pas une réforme fragmentaire. Sans un changement fondamental dans l'esprit et le cœur de l'homme, les réformes ne font jamais que l'endormir en l'aidant à se satisfaire un peu plus. Cela n'est-il pas évident?

— Vous voudriez que nous n'entreprenions aucune réforme? demanda l'un d'eux avec une intensité surprenante.

— Je crois que vous ne comprenez pas, expliqua l'un des plus âgés. Il veut dire que les réformes ne suffiront jamais à transformer l'homme totalement. Et de fait, les réformes font obstacle à cette transformation totale, car elles endorment l'homme en lui procurant une satisfaction temporaire. Et en augmentant le nombre de ces réformes gratifiantes, vous ne réussissez qu'à plonger votre prochain dans la torpeur du contentement.

— Mais si nous décidions de nous limiter à une seule réforme essentielle - disons par exemple, le don consenti de terres aux déshérités - et que cela ait lieu, ne serait-ce pas un bienfait?

Peut-on isoler une partie du champ complet de l'existence? Peut-on l'entourer d'une barrière et se concentrer sur elle sans que cela affecte le reste du champ?

— Mais affecter la totalité du champ de l'existence est précisément ce que nous voulons faire. Lorsque nous aurons mené à bien une réforme, nous en entreprendrons une autre.

Est-ce par la partie que l'on peut comprendre la totalité de la vie? Ou bien faut-il d'abord percevoir l'ensemble et le comprendre pour pouvoir ensuite considérer les parties et les restructurer dans leur rapport à l'ensemble? Si nous ne comprenons pas l'ensemble, le fait de se concentrer sur une simple partie ne peut que susciter une confusion et une souffrance plus grandes.

— Faut-il comprendre, demanda celui qui s'étonnait intensément, que nous ne devons pas agir ou entreprendre des réformes sans avoir auparavant étudié la totalité du processus de l'existence?

— C'est parfaitement absurde, coupa le politicien. Nous n'avons tout simplement pas le temps de chercher à découvrir le sens de la vie. Il nous faut laisser cela aux rêveurs, aux gourous, aux philosophes. C'est nous qui devons faire face à l'existence de chaque jour. Nous devons agir, nous devons légiférer, gouverner et sauver l'ordre du chaos. Ce qui nous préoccupe, ce sont les digues, l'irrigation et une agriculture améliorée. Nous nous occupons du commerce, de l'économie, et nous traitons avec les puissances étrangères. Nous nous estimons satisfaits de pouvoir continuer jour après jour sans qu'une grande catastrophe ne se produise. Nous somme des artisans qui occupons des postes de responsabilité, et nous devons agir au mieux de nos capacités dans l'intérêt du peuple.

Puis-je vous demander comment vous savez ce qu'est l'intérêt du peuple? Vous supposez que vous le savez. Et vous débutez par tellement de conclusions. Lorsque l'on débute par une conclusion, qu'il s'agisse des vôtres ou de celles d'autrui, toute pensée cesse. Supposer froidement que vous savez, et que l'autre ne sait pas, peut conduire à une souffrance plus grande que celle de ne faire qu'un repas par jour, car c'est la vanité des conclusions qui engendre l'exploitation de l'homme. Dans l'empressement que nous mettons à agir pour le bien des autres, il semble que nous leur fassions plutôt beaucoup de mal.

— Certains d'entre nous pensent savoir réellement ce qui est bon pour ce pays et ses habitants, expliqua le politicien. Naturellement, l'opposition croit elle aussi qu'elle sait. Mais heureusement pour nous, l'opposition n'est pas très puissante dans ce pays, c'est pourquoi nous triompherons et aurons ainsi la possibilité d'expérimenter ce qui nous semble être juste et utile.

Chaque parti sait, ou croit savoir, quel est l'intérêt du peuple. Mais ce qui est véritablement bon ne saurait créer d'antagonisme, dans le pays ou à l'étranger. Cela ne peut qu'unifier l'homme et son semblable. Ce qui est véritablement bon pour l'homme ne s'occupera que de la totalité de l'homme, et non pas d'un bénéfice superficiel qui pourrait tout aussi bien déboucher sur des catastrophes et des souffrances plus grandes. Cela mettra un terme à la division et à l'inimitié que le nationalisme et les religions organisées ont créées. Mais ce bien-là se découvre-t-il si facilement?

— Si nous devions entrer dans le détail de toutes les implications de ce qui est bon pour l'homme, nous n'arriverions nulle part, et nous serions incapables d'agir. Des nécessités immédiates demandent une action immédiate, quand bien même cette action déboucherait-elle sur un désordre périphérique, répliqua le politicien. Il se trouve que nous n'avons absolument pas le temps de spéculer, de philosopher. Certains d'entre nous sont occupés du lever du jour à la tombée de la nuit, et nous ne pouvons pas nous asseoir pour réfléchir sur le sens profond de chacun des actes que nous devons faire. Nous ne pouvons absolument pas, littéralement, nous payer le luxe de la réflexion approfondie, et nous laissons cela à d'autres.

— On dirait que vous suggérez, dit l'un de ceux qui n'avaient encore rien dit, qu'avant d'accomplir ce qui nous semble être un acte juste et bon, nous devrions réfléchir plus profondément à la signification de cet acte, puisque, même s'il peut nous

sembler utile, il peut également être facteur d'immenses souffrances par la suite. Mais se peut-il que nous ayons une telle intuition profonde de nos propres actes? Au moment d'agir, il se peut que nous le pensions, mais notre aveuglement peut nous apparaître plus tard.

Au moment d'agir, nous sommes enthousiastes, impétueux, nous sommes emportés par une idée, ou par la personnalité ou le magnétisme d'un leader. Or tous les leaders, du tyran le plus abject à l'homme politique le plus religieux, déclarent qu'ils agissent dans l'intérêt de l'homme et tous nous mènent au tombeau. Mais nous subissons cependant leur influence et nous les suivons. N'avez-vous jamais été influencé par l'un de ces leaders? Il se peut qu'il soit mort, mais vous continuez à penser et à agir selon ses décrets, ses formules, sa façon de vivre. Ou alors vous êtes influencé par un leader plus récent. Et nous passons ainsi d'un chef à un autre, les abandonnant au gré de notre convenance, ou bien lorsque apparaît un autre leader qui nous fait encore d'autres promesses en ce qui concerne notre « intérêt ». Dans notre enthousiasme, nous faisons des adeptes qui tombent dans le filet de nos convictions, et bien souvent ils y sont encore tandis que nous sommes passés à d'autres leaders et d'autres convictions. Mais ce qui est véritablement bon pour l'homme n'est pas assujetti à des influences, à des contraintes et des commodités, et tout acte qui ne correspond pas à cette description est appelé à susciter la confusion et la souffrance.

— Je crois en effet que nous pouvons tous plaider coupable, pour ce qui est d'avoir été influencé par un leader, directement ou indirectement, reconnut celui qui venait de parler, mais le problème est le suivant. Étant donné que la société nous procure nombre de bénéfices et que nous lui donnons fort peu en retour, et compte tenu de toute cette souffrance que nous voyons autour de nous, nous estimons avoir une responsabilité envers la société et c'est pour cela que nous devons faire quelque chose pour alléger cette souffrance sempiternelle. Beaucoup parmi nous, cependant, se sentent un peu perdus, et c'est la raison pour laquelle nous suivons une personnalité plus forte que la nôtre. La vie de ce leader tout entière consacrée à une cause, son évidente sincérité, l'importance capitale de ses pensées et de ses actes, tout cela nous influence beaucoup et de diverses façons nous devenons ses adeptes. Sous son influence, nous entrons vite en action, qu'il s'agisse de la libération du pays, ou de l'amélioration des conditions sociales. Le fait d'accepter l'autorité est enraciné en nous, et c'est de cette acceptation que naît l'action. Ce que vous nous dites est tellement contraire à ce à quoi nous sommes habitués que nous n'avons plus la moindre référence pour juger et agir. J'espère que vous comprenez combien cela est difficile pour nous.

De toute évidence, tout acte reposant sur l'autorité d'un livre, aussi sacré soit-il, ou sur l'autorité de quelqu'un, aussi noble et saint puisse-t-il être, n'est qu'un acte inconsidéré qui provoquera inévitablement la confusion et la souffrance. Dans ce pays comme dans d'autres, le leader tire son autorité de l'interprétation des livres dits sacrés, qu'il cite généreusement, ou encore de sa propre expérience, conditionnée par son passé, ou bien de sa vie austère, qui elle aussi est basée sur l'exemple de vies édifiantes. De sorte que la vie du leader est tout autant liée à l'autorité que la vie de son adepte. Tous deux sont esclaves du livre, et de leur expérience ou savoir réciproque. Et compte tenu de cet arrière-plan, vous voulez refaire le monde. Est-ce possible? Ne devriez-vous pas plutôt écarter toute cette approche autoritaire et hiérarchisée de la vie et envisager les différents problèmes avec un esprit frais et passionné? Vivre et agir ne sont pas deux choses séparées, mais sont en corrélation et forment un processus unitaire. Et vous venez pourtant de les séparer, n'est-ce pas? Vous considérez que la vie quotidienne, ses pensées et ses actes, diffère de l'action qui changera le monde.

— C'est cela, en effet, reprit mon dernier interlocuteur. Mais comment pourrions-nous rejeter ce joug d'autorité et de tradition que nous avons accepté depuis l'enfance, de notre plein gré? Cela fait partie d'une tradition immémoriale, et vous venez nous dire de rejeter tout cela et de ne nous fier qu'à nous-mêmes! D'après ce que j'ai lu et entendu, vous avez dit aussi que l'Atman lui-même n'avait pas de permanence. Vous pouvez imaginer combien nous sommes perplexes.

Se pourrait-il que vous n'ayez jamais remis en question la notion autoritaire de l'existence? Mettre en question l'autorité, c'est la meilleure façon d'y mettre un terme. Il n'existe pas de méthode ou de système qui puisse libérer l'esprit de l'autoritarisme et de la tradition, car s'il en était un, c'est alors ce système qui deviendrait facteur de domination et d'oppression. Pourquoi acceptez-vous l'autorité, au sens le plus profond de ce mot? Vous acceptez l'autorité, tout comme fait le gourou, afin d'être en sécurité, d'être sûr, d'être rassuré, de réussir, d'atteindre l'autre rive. Vous êtes comme le gourou les adorateurs de la réussite, c'est l'ambition qui vous mène tous deux. Là où est l'ambition n'est pas l'amour. Et l'action dépourvue d'amour n'a aucun sens.

— Je conçois, intellectuellement, que ce que vous dites est vrai, mais intérieurement, émotionnellement, je ne ressens pas cette authenticité.

Il n'existe pas de compréhension intellectuelle: nous comprenons ou nous ne comprenons pas. Cette division de nous-mêmes en compartiments étanches est encore une autre de nos absurdités. Il vaudrait beaucoup mieux reconnaître que nous ne comprenons pas plutôt que de soutenir qu'il existe une compréhension intellectuelle, qui n'engendre que l'arrogance et le conflit que nous nous imposons à nous-mêmes.

— Nous avons abusé de votre temps, mais peut-être nous permettrez-vous de revenir.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 4 'Peut-on décider de l'intérêt du peuple'

Je veux découvrir la source de toute joie

Le soleil était derrière les collines, la ville s'embrasait dans la lumière du couchant et le ciel avait des couleurs splendides. Dans le crépuscule qui se prolongeait, des enfants criaient en jouant ; l'heure du dîner n'était pas encore venue. Au loin résonnait la cloche discordante d'un temple, et de la mosquée voisine une voix appelait à la prière du soir. Les perroquets s'en revenaient des bois et des champs environnants et réintégraient les arbres touffus aux feuillages lourds qui bordaient la route. Ils faisaient un vacarme épouvantable avant de se préparer au silence de la nuit. Bientôt des corbeaux les rejoignirent et firent entendre leurs appels rauques, ainsi que d'autres oiseaux, tout aussi bruyants et tapageurs. C'était un endroit retiré de la ville, et le bruit de la circulation était étouffé par les piailleries des oiseaux. Mais ils se calmèrent avec la tombée de la nuit et quelques minutes plus tard ils ne troublèrent plus le silence nocturne.

Un homme apparut avec ce qui semblait être une épaisse corde autour du cou, dont il tenait l'une des extrémités. Un petit groupe parlait et riait sous un arbre, là où un éclairage électrique faisait des taches de lumière, et l'homme, s'approchant du groupe, déposa sa corde sur le sol. Tous s'enfuirent en courant et poussèrent des cris apeurés, car la « corde » était en réalité un énorme cobra, qui sifflait et balançait sa tête. L'homme, en riant, le repoussa de ses orteils nus puis le ramassa à nouveau en le tenant juste au-dessous de la tête. Ses crochets avaient été naturellement enlevés et il n'était pas dangereux mais pourtant effrayant. L'homme proposa de me mettre le serpent autour du cou, et finit par se contenter de me voir le caresser. C'était froid et écailleux, on sentait les muscles puissants qui ondulaient, et ses yeux étaient noirs et fixes - car les serpents n'ont pas de paupières. Nous fîmes quelques pas ensemble, et le cobra, autour de son cou, ne resta pas une seconde immobile, sans cesse en mouvement.

L'éclairage des réverbères donnait l'impression que les étoiles étaient vacillantes et très lointaines, mais on voyait la planète Mars clairement et distinctement. Un mendiant passa en marchant lentement, d'un pas las et presque immobile. Il était couvert de haillons, et avait enveloppé ses pieds dans de vieux morceaux de toile maintenus par des bouts de ficelle. Il avait un long bâton et parlait tout seul, ne levant même pas la tête lorsque nous passâmes à sa hauteur. Dans la rue, un peu plus loin, il y avait un coûteux hôtel de luxe, devant lequel étaient rangées des voitures de presque toutes les marques.

Jeune professeur de l'une des universités du pays, nerveux, la voie aiguë et le yeux brillants, il dit qu'il était venu de loin pour poser une question qui lui tenait à cœur.

— J'ai connu de nombreuses joies: la joie de l'amour conjugal, la joie d'être en bonne santé, de porter de l'intérêt à certaines choses et celle d'avoir de bons amis. Étant professeur de lettres, j'ai naturellement beaucoup lu, et j'adore la lecture. Mais j'ai découvert que toute joie passe rapidement ; de la plus petite à la plus grande, toutes disparaissent avec le temps. Rien de ce que je touche ne semble avoir la moindre permanence, et la littérature elle-même, le plus grand amour de ma vie, commence déjà à perdre sa joie intarissable. Je pense qu'il doit exister une éternelle source de joie, mais bien que je l'aie cherchée intensément, je ne l'ai pas trouvée.

La quête est un phénomène extraordinairement décevant, n'est-ce pas? N'étant pas satisfaits du présent, nous recherchons quelque chose au-delà du présent. C'est ce

présent douloureux qui nous fait sonder le futur ou le passé. Et ce que nous trouvons se perd dans le présent. Nous ne cessons jamais de faire des recherches sur le contenu du présent, mais nous sommes toujours à la poursuite des rêves du futur, ou bien nous exhumons les plus riches et les meilleurs de nos souvenirs morts et nous leur rendons la vie. Nous nous accrochons à ce qui a été, ou bien nous le sacrifions à la lumière du lendemain, de sorte que le présent est escamoté, et n'est plus qu'un passage, une transition à dépasser au plus vite.

— Qu'elle soit dans le passé ou dans le futur, je veux découvrir la source de la joie, reprit-il. Vous comprenez sans doute ce que je veux dire. Je ne recherche plus les objets dont la joie dérive - les idées, les livres, les gens, la nature - mais la véritable source de la joie, au-delà de tout phénomène transitoire. Si l'on ne découvre pas cette source, on est pris à tout jamais dans la douleur du non permanent, du momentané.

Ne croyez-vous pas qu'il est important de découvrir le sens du mot « recherche »? Car sinon nous risquons de provoquer des malentendus. Pourquoi ce besoin de découvrir, cette quête anxieuse pour trouver, cette compulsion qui nous pousse à aboutir? Si nous pouvions en découvrir la raison et en percevoir les implications, nous pourrions peut-être comprendre le sens de cette recherche.

— La raison qui m'y pousse est très simple: je veux découvrir la source éternelle de toute joie, car toutes les joies que j'ai connues ont été passagères. Ce besoin de chercher est lié à la douleur de n'avoir rien qui dure. Je veux me libérer de cette lancinante incertitude, et je ne crois pas que ce soit là quelque chose d'anormal. Quiconque a l'esprit un tant soit peu profond est sans doute en quête de cette même joie que je cherche. Elle peut revêtir différents noms - Dieu, la vérité, la béatitude, la liberté, la Moksha, et bien d'autres - mais il s'agit pourtant bien de la même chose.

Étant soumis aux douleurs du transitoire, l'esprit tend à chercher le permanent, quel que soit le nom qu'on lui donne. Et c'est ce désir ardent du permanent qui suscite le permanent, qui est le contraire de ce qui est. De sorte qu'il n'y a pas vraiment de recherche, mais simplement le désir de trouver la satisfaction réconfortante de la permanence. Lorsque l'esprit prend conscience du fait d'être dans un constant état de changement, il entreprend de créer le contraire de cet état, se faisant prendre ainsi dans le conflit de la dualité. Et ensuite, désireux d'échapper à ce conflit, il se met en quête d'un autre contraire. De sorte que l'esprit est limité aux rouages des contraires.

— J'ai conscience de ce processus réactionnel de l'esprit, tel que vous le décrivez, mais faudrait-il pour autant que nous ne cherchions pas? Sans cette notion de découverte, la vie serait bien pauvre.

Le fait de chercher nous permet-il de découvrir quelque chose de nouveau? Le nouveau n'est pas le contraire de l'ancien, ce n'est pas non plus l'antithèse de ce qui est. Si le nouveau n'est que la projection de l'ancien, il n'est que la continuité modifiée de cet ancien. Toute récognition repose sur le passé et ce qui es reconnaissable n'est pas le nouveau. La recherche provient de la douleur du présent, de sorte que ce qui est recherché est du domaine du connu. Vous cherchez le réconfort et vous le trouverez sans nul doute. Mais cela aussi sera transitoire, car le besoin même de découvrir procède du non permanent. Tout désir de quelque chose - la joie, Dieu ou quoi que ce soit - est transitoire.

— Dois-je traduire de ce que vous dites, que, puisque ma recherche résulte du désir et que tout désir est transitoire, ma recherche est donc parfaitement vaine?

Si vous percevez la vérité de cela, l'éphémère lui-même devient une joie.

— Mais comment percevoir cette vérité?

Il n'y a pas de « comment », pas de méthode ni de recette. La méthode engendre l'idée du permanent. Aussi longtemps que l'esprit voudra arriver, obtenir, réussir, il sera en conflit. Le conflit est synonyme d'insensibilité. Et seul l'esprit sensible peut percevoir la vérité. La recherche est un produit du conflit, et lorsque le conflit cesse il n'est plus de raison de chercher. Et c'est alors la béatitude.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 5 'Je veux découvrir la source de toute joie'

Le plaisir, l'habitude et l'austérité

La route quittait par le sud la ville bruyante et immense et ses rangées apparemment sans fin de nouveaux bâtiments. Cette route était encombrée de cars, de voitures et de chars à bœufs et de centaines de cyclistes qui sortaient du bureau et rentraient chez eux, l'air harassé après une longue journée d'un travail routinier qui n'avait aucun intérêt pour eux. Nombre d'entre eux s'arrêtaient à un marché en plein air le long de la route pour acheter de mauvais légumes. Au fur et à mesure que nous pénétrions dans les faubourgs de la ville, des arbres d'un beau vert profond apparaissaient de chaque côté de la route, lavés par les dernières fortes pluies. A notre droite, le soleil se couchait, énorme boule d'or au-dessus des collines lointaines. On voyait de nombreuses chèvres entre les arbres, et leurs chevreaux qui se poursuivaient. La route passait devant une tour du xr5 siècle qui s'élevait, rouge et altière, parmi des ruines Hindoues et Mongoles. De très anciens tombeaux étaient disséminés ici et là et une magnifique arcade en ruine rendait compte d'une gloire lointaine.

La voiture s'arrêta et nous fîmes la route à pied. ,Un groupe de paysans rentrait des champs. Il n'y avait que des femmes et après une longue journée de travail épuisant, elles chantaient en cadence. Dans cette campagne paisible, leurs voix s'élevaient, claires, vibrantes et joyeuses. Comme nous approchions, elles cessèrent timidement de chanter, mais reprirent leur chant dès que nous les eûmes dépassées.

La lumière du soir tombait sur les collines légèrement ondulées et les arbres se découpaient sombrement contre le ciel nocturne. Sur un énorme rocher qui saillait, on voyait les remparts écroulés d'une ancienne forteresse. Une étonnante beauté baignait le pays et nous entourait de toutes parts, pénétrant chaque parcelle de la terre et les sombres recoins de nos cœurs et de nos esprits. Seul compte l'amour, non pas l'amour de Dieu ou celui de l'homme ; car l'amour n'est pas divisible. Un gros hibou s'envola silencieusement et passa devant la lune, un groupe de villageois cultivés parlaient d'un ton haut, discutant pour savoir s'ils iraient ou non au cinéma en ville. Ils faisaient un certain tapage et occupaient agressivement la moitié de la route.

La douceur du clair de lune était très agréable, et sur le sol, les ombres étaient nettes et précises. Un camion arriva avec grand fracas, faisant retentir son avertisseur menaçant. Mais il disparut bientôt, laissant cette campagne dans le charme de cette soirée et dans la solitude immense.

C'était un jeune homme réfléchi et en pleine santé, d'une trentaine d'années, qui était fonctionnaire dans un ministère. Son travail ne lui déplaisait pas trop, expliqua-t-il, car tout bien considéré, il avait un salaire relativement élevé et un avenir prometteur. Il était marié et avait un fils de quatre ans qu'il avait voulu emmener, mais sa femme lui avait fait remarquer qu'il dérangerait.

— J'ai assisté à une ou deux de vos causeries, dit-il, et si vous le permettez, j'aimerais vous poser une question. J'ai pris certaines mauvaises habitudes qui me dérangent et dont j'aimerais me défaire. Il y a maintenant plusieurs mois que je m'y emploie, mais sans le moindre succès. Que dois-je faire?

Considérons tout d'abord l'habitude en tant que telle, sans lui apposer les notions de bon ou de mauvais. Le fait de cultiver une habitude, si bonne et respectable soit-elle ne fait qu'appauvrir l'esprit. Qu'entendons-nous par habitude? Essayons de le préciser, sans nous en tenir uniquement aux simples définitions.

— L'habitude est un acte que l'on répète souvent.

C'est un élan qui fait agir dans une certaine direction, agréable ou désagréable, que l'on peut avoir consciemment ou inconsciemment, en y pensant ou sans y penser. Est-ce exact?

— Oui, c'est exactement cela.

Certains ressentent le besoin de café au réveil et s'ils n'en ont pas, il leur vient une migraine. Leur corps n'en avait pas besoin au début, mais il s'est peu à peu accoutumé au goût agréable et stimulant du café, et il souffre maintenant lorsqu'il en est privé.

— Mais le café est-il une nécessité?

Qu'entendez-vous par nécessité?

— Une bonne nourriture est nécessaire à une bonne santé.

Sans nul doute. Mais le palais s'habitue à un certain genre de nourriture et le corps se sent frustré et anxieux lorsqu'il n'a pas ce à quoi il est habitué. Le fait de rechercher un certain type de nourriture indique - ne croyez- vous pas? - qu'une habitude a été prise, une habitude qui repose sur le plaisir et le souvenir de ce plaisir.

— Mais comment mettre un terme à une habitude agréable? C'est relativement facile si l'habitude est déplaisante, mais mon problème c'est plutôt de mettre fin à celles qui sont agréables.

Comme je l'ai dit, nous ne considérons pas les habitudes en termes de plaisir ou de déplaisir, ni le moyen de se défaire de l'une ou de l'autre, mais nous essayons de comprendre l'habitude en tant que telle. L'habitude est liée au plaisir et au besoin de perpétuer ce plaisir. L'habitude découle du plaisir et de la mémoire de ce plaisir. Une expérience déplaisante à l'origine peut devenir éventuellement une habitude agréable et « nécessaire ». Mais essayons d'aller un peu plus loin. Quel est votre problème?

— parmi d'autres habitudes, celle de m'adonner aux

plaisirs de la chair est devenue la plus puissante et la plus accaparante. J'ai essayé d'y mettre bon ordre par l'autodiscipline, par des régimes, en faisant certains exercices et ainsi de suite, mais en dépit de tous mes efforts l'habitude est toujours là.

Il n'y a peut-être pas d'autre moyen de libération dans votre vie, ni d'intérêt puissant. Votre travail vous ennuie sans doute, sans que vous le sachiez. Et la religion n'est probablement pour vous qu'un rituel répétitif, un ensemble de dogmes et de croyances totalement dépourvu de sens. Si vous êtes intérieurement contrarié, frustré, la sexualité devient alors votre unique moyen de libération. Avoir une vivacité intérieure, considérer votre travail d'une façon nouvelle, ainsi que la société et ses absurdités, découvrir par vous-même le véritable sens de la religion - c'est là ce qui peut libérer l'esprit de l'esclavage des habitudes.

— Il fut un temps où je m'intéressais à la religion et à la littérature, mais je n'ai plus de temps pour tout cela maintenant, car mon travail occupe tout. Ce travail ne me rend pas vraiment malheureux, mais je me rends compte qu'assurer sa subsistance n'est pas tout dans la vie et il se peut que, comme vous le dites, si je pouvais trouver du temps pour des intérêts plus vastes et plus profonds, cela m'aide à vaincre cette habitude qui me dérange.

Comme nous venons de le dire, l'habitude est la répétition d'un acte agréable suscitée par la stimulation des souvenirs et des images évoqués par l'esprit. Les sécrétions glandulaires et leurs conséquences, comme dans le cas de la faim, ne forment pas une habitude mais constituent le processus normal de l'organisme humain. Mais lorsque l'esprit s'abandonne à la sensation, stimulé par les pensées et les images, on

peut dire à coup sûr que c'est le début de l'habitude. La nourriture est nécessaire, mais le fait de réclamer un certain genre de nourriture repose sur l'habitude. Comme il trouve du plaisir dans certaines pensées ou certains actes, subtils ou cruels, l'esprit cherche à les perpétuer et suscite ainsi l'habitude. Un acte que l'on répète, comme celui de se brosser les dents le matin, devient une habitude lorsqu'on le fait sans y prêter d'attention. C'est l'attention qui libère l'esprit de l'habitude.

— Voulez-vous dire que nous devons refuser tout plaisir?

Non. Il ne s'agit pas de refuser ou d'acquérir quoi que ce soit, il s'agit de comprendre parfaitement bien ce qu'implique l'habitude. Et il faut également comprendre les problèmes du plaisir. Nombre de sannyasis, de yogis, de saints, ont refusé le plaisir. Ils se sont torturés et ont obligé leur esprit à résister, à être insensible au plaisir sous toutes ses formes. C'est un plaisir de voir la beauté d'un arbre, d'un nuage, d'un clair de lune sur la rivière, ou d'un être humain. Et nier ce plaisir, c'est nier la beauté.

Il existe aussi des gens qui rejettent ce qui est laid et s'accrochent à ce qui est beau. Ils veulent rester dans le merveilleux jardin qu'ils ont construit, en refusant le bruit, la puanteur et la brutalité qui existent de l'autre côté du mur. Ils y réussissent très souvent ; mais il n'est pas possible de refuser la laideur et de conserver la beauté sans devenir vide et insensible. Il faut être sensible à la douleur comme à la joie et non pas renoncer à l'un au profit de l'autre. La vie, c'est tout à la fois la mort et l'amour. Aimer, c'est être vulnérable, sensible, et les habitudes donnent naissance à l'insensibilité et détruisent l'amour.

— Je commence à voir la beauté de ce que vous dites. Il est exact que je me suis rendu stupide et ennuyeux. Auparavant j'adorais aller dans les bois écouter le chant des oiseaux, ou observer le visage des gens dans les rues, et je me rends compte aujourd'hui de ce que les habitudes ont fait de moi. Mais qu'est-ce que l'amour?

L'amour n'est pas seulement le plaisir, cette chose de la mémoire, c'est un état de vulnérabilité et de beauté intenses qui disparaît lorsque l'esprit élève les murailles d'une activité dont il est le centre. L'amour, c'est la vie, et c'est aussi la mort. Nier la mort et ne voir que la vie, c'est nier l'amour.

Je commence vraiment à pénétrer intuitivement dans tout ceci, et en moi-même. Sans l'amour, la vie devient véritablement mécanique et routinière. Mon travail au bureau est en grande partie mécanique ainsi d'ailleurs que le reste de ma vie. Je suis pris dans l'engrenage de la routine et de l'ennui. Je dormais et je dois maintenant me réveiller.

Le simple fait de constater que vous étiez endormi est en soi un état d'éveil, il n'est pas besoin de volonté. Mais allons encore un peu plus loin. Il n'est pas de beauté sans austérité, n'est-ce pas?

— Je ne vous suis plus du tout.

L'austérité ne réside pas dans un symbole ou un acte extérieur: porter un pagne ou une robe de moine, ne prendre qu'un repas par jour, ou vivre en ermite. Une telle simplicité disciplinée, aussi rigoureuse soit-elle, n'est pas l'austérité. Ce n'est qu'un spectacle pour l'extérieur sans réalité interne. L'austérité, c'est la simplicité de la solitude intérieure, la simplicité de l'esprit délivré de tout conflit, qui n'est plus la proie du désir, même le désir du plus élevé. Sans cette austérité, il ne peut y avoir d'amour. Et la beauté participe de l'amour.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 6 'Le plaisir, l'habitude et l'austérité'

Ne voulez-vous pas adhérer à notre société protectrice des animaux ?

Le soleil brillait et un vent frais venait de la mer. Il était encore tôt ; il n'y avait que peu de monde dans les rues et la circulation n'était pas encore dense. Il n'allait heureusement pas faire trop chaud. Mais il y avait de la poussière partout, très fine et très pénétrante car il n'avait Pas plu de tout le long été torride. Dans le petit jardin Public bien entretenu, la poussière recouvrait tous les arbres, mais à leurs pieds et parmi les buissons, on voyait un petit ruisseau d'eau vive et fraîche qui venait d'un lac dans les lointaines montagnes. Il était agréable d'être assis sur un banc près du ruisseau, à l'ombre et dans le calme. Plus tard dans la journée, le jardin serait rempli d'enfants avec leurs gouvernantes, et d'employés de bureau. Le chant de l'eau coulant parmi les buissons était amical et accueillant et de nombreux oiseaux battaient des ailes au bord du ruisseau, se baignant et gazouillant de bonheur. De lourds paons majestueux déambulaient sans crainte entre les buissons. De gros poissons rouges nageaient dans des bassins d'eau claire et profonde, et des enfants venaient chaque jour les contempler et les nourrir et s'émerveiller devant les nombreuses oies blanches qui glissaient sur les eaux d'un petit étang.

Quittant le jardin, nous suivîmes une route bruyante et poussiéreuse jusqu'au pied d'une colline rocailleuse, puis nous empruntâmes un sentier très raide qui conduisait à une barrière donnant sur l'enceinte sacrée d'un temple ancien. A l'ouest on pouvait voir l'immensité de la mer bleue, célèbre pour une bataille navale historique, et à l'est étaient les collines basses, dépouillées et rudes dans l'atmosphère automnale, mais pleines de souvenirs silencieux et heureux. Au nord s'élevaient des montagnes plus hautes qui surplombaient les collines et les vallées étouffantes. Le temple ancien sur la colline était en ruine, détruit par la violence aveugle et brutale de l'homme. Ses colonnes en marbre brisées, lavées par les pluies au cours des siècles, semblaient presque transparentes - légères, pâlies et majestueuses. Le temple avait gardé toute sa perfection, on pouvait le toucher et le contempler silencieusement. Une petite fleur jaune, étincelante dans la lumière matinale, avait poussé dans une crevasse au pied d'une magnifique colonne. S'asseoir à l'ombre d'une de ces colonnes, regarder les collines silencieuses et la mer lointaine, c'était à faire l'expérience de quelque chose au-delà des calculs de l'esprit.

Un matin, sur la colline rocailleuse, nous vîmes une foule importante autour du temple. Il y avait d'énormes caméras, des projecteurs et d'autres appareils de ce genre qui portaient tous le nom d'une firme de cinéma très connue, ainsi que des fauteuils en toile verte sur lesquels étaient également écrits des noms. Des câbles électriques traînaient sur le sol, metteur en scène et techniciens s'interpellaient en criant, et les acteurs principaux se pavanaient tandis que leurs habilleuses les houspillaient. Deux hommes, qui portaient des robes de prêtres orthodoxes attendaient qu'on les appelle et des femmes revêtues de couleurs vives et gaies discutaient entre elles et riaient aux éclats. Ils étaient en train de tourner un film.

Nous étions assis dans une petite pièce, et par la fenêtre ouverte, la pelouse verte qui brillait dans la lumière matinale renvoyait une lumière douce et verte sur le plafond blanc. Couverte de bijoux, portant de fines sandales à talons hauts et un sari qui devait avoir coûté fort cher, elle déclara qu'elle était l'une des dirigeantes d'une organisation pour la protection des animaux. L'homme était indiciblement cruel envers

les animaux, les battant, leur tirant la queue, les conduisant avec un bâton terminé par un clou et leur faisant subir, d'une manière générale, des cruautés indescriptibles. Il fallait les protéger légalement et à cette fin, l'opinion publique, habituellement indifférente, devait être alertée par une propagande appropriée et d'autres moyens de ce genre.

— Je suis venue vous demander de nous aider dans cette tâche d'envergure. D'autres personnalités en vue nous ont offert leur concours et ce serait parfait si nous pouvions compter sur vous.

Vous voulez dire que je devrais adhérer à votre organisation?

— Cela nous aiderait beaucoup si vous le faisiez. Êtes-vous d'accord?

Pensez-vous que ce sont les organisations contre la cruauté de l'homme qui permettent que l'amour soit? La fraternité humaine dépend-elle de la législation?

— Si nous ne consacrons pas nos efforts à faire le bien, comment celui-ci triompherait-il? Le fait de nous retrancher de la société n'aide nullement à l'avènement du bien.

C'est pourquoi nous devons au contraire unir nos efforts, du plus grand au plus petit d'entre nous, pour que le bien triomphe.

Il est certain que nous devons unir nos efforts, cela est tout à fait naturel. Mais la coopération ne consiste pas à suivre à la lettre les indications d'une circulaire émise par le gouvernement ou le leader d'un parti ou d'un groupe, ou par une quelconque autorité. Travailler ensemble dans la crainte ou dans l'envie d'une récompense, ce n'est pas coopérer. La coopération vient naturellement et facilement lorsque nous aimons ce que nous faisons, et c'est alors merveilleux de coopérer. Mais pour aimer, il faut tout d'abord se défaire de l'ambition, de la rapacité et de l'envie. N'en est-il pas ainsi?

— Il faudra des siècles pour se débarrasser de l'ambition personnelle, et pendant ce temps-là, les pauvres bêtes souffrent.

Il n'y a pas de « pendant ce temps-là », il n'y a que le maintenant. Vous voulez réellement que l'homme aime les animaux ainsi que son semblable, n'est-ce pas? Et vous voulez effectivement mettre un terme à la cruauté, non pas dans le futur, mais aujourd'hui? Si vous pensez en termes de futur, l'amour n'a aucune réalité. Quel est, selon vous, le véritable début de toute action: est-ce l'amour ou la capacité d'organisation?

— Pourquoi séparer les deux?

La question posée impliquait-elle la notion de séparation? Si l'action naît du fait de voir la nécessité d'un certain travail et d'avoir la capacité de l'organiser, une telle action va dans une direction toute différente de celle qui résulte de l'amour et dans laquelle entre également la capacité d'organisation. Lorsque l'action découle de la frustration, ou de l'envie du pouvoir, aussi excellente que cette envie soit en tant que telle, ses effets ne peuvent déboucher que sur la confusion et la douleur. L'action de l'amour n'est pas fragmentaire, contradictoire ou séparatrice. L'amour a une action totale et intégrée.

— Mais pourquoi soulever tous ces problèmes? Je suis venue vous demander si vous auriez la bonté de nous aider, tout simplement, et vous remettez en cause l'origine de l'action. Mais pourquoi donc?

Peut-on vous demander quelle est l'origine de votre propre intérêt à créer une association destinée à aider les animaux? Pourquoi tant d'activité?

— Il me semble que c'est très clair. Je vois la façon atroce dont on traite les pauvres animaux et je veux aider par des moyens légaux et d'autres, à mettre un terme à cette cruauté. Je ne sais pas si j'ai d'autres raisons que celle-ci. Peut-être, en effet.

N'est-il pas important de le découvrir? Vous pourriez alors être en mesure d'aider les animaux et les hommes de façon plus profonde et plus totale. Est-ce le désir d'être quelqu'un qui vous pousse à organiser cette association, est-ce pour réaliser vos ambitions ou encore pour échapper à la frustration?

— Vous êtes très sérieux et vous allez au fond des choses, n'est-ce pas? Je vais être franche. Je suis, d'un certain point de vue, très ambitieuse. J'aimerais être connue en tant que réformatrice, je veux réussir et non pas échouer misérablement. Tout le monde lutte pour gravir les échelons du succès et de la renommée. Je trouve que c'est humain et normal. Qu'y trouvez-vous à redire?

Je n'ai rien à redire. Je veux simplement vous faire remarquer que si votre intention n'est pas réellement d'aider les animaux, vous ne faites alors que les utiliser en vue de votre propre intérêt, ce qui n'est pas différent de ce que fait le conducteur de char à bœufs. Son attitude est plus fruste et plus brutale, tandis que vous-même et d'autres sont plus subtils et plus habiles, c'est la seule différence. Vous ne mettrez pas de fin à la cruauté aussi longtemps que les efforts que vous ferez en ce sens vous seront personnellement profitables. Si le fait d'aider les animaux ne vous permettait pas de réaliser vos ambitions, ou de fuir la frustration et la douleur, vous trouveriez pour cela un autre moyen. Et tout cela indique, de toute évidence, que les animaux ne vous intéressent pas, sauf dans la mesure où ils constituent un moyen qui vous permet d'acquérir des avantages personnels.

— Mais c'est là ce que tout le monde fait d'une façon ou d'une autre, non? Alors pourquoi pas moi?

Il est vrai que c'est là ce que fait presque tout le monde. De l'homme politique le plus en vue au simple manipulateur de village, du prélat au prêtre obscur, du réformateur le plus célèbre au travailleur social qui s'épuise au travail, tous utilisent le pays, les pauvres ou le nom de Dieu comme moyen d'accomplir leurs idées, leurs espoirs, leurs utopies. C'est lui qui est au centre, lui qui constitue le pouvoir et la gloire, mais cela toujours au nom du peuple, au nom du sacré, au nom de l'opprimé. C'est la raison pour laquelle le monde est un tel chaos effrayant et douloureux. Ce ne sont pas ces gens-là qui apporteront la paix au monde, qui mettront fin à l'exploitation et à la cruauté, car ils sont au contraire les premiers responsables d'une confusion et d'une souffrance encore plus grandes.

— Oui, je vois bien que tout cela est vrai, comme je vous l'ai dit. Mais l'exercice du pouvoir procure un grand plaisir auquel, comme tant d'autres, je ne sais pas résister.

Est-il indispensable de toujours parler des autres? Lorsque vous vous comparez aux autres, c'est pour justifier ou pour condamner ce que vous faites et dans ce cas vous ne pensez plus du tout. Vous vous protégez en résistant et nous n'arriverons à rien de cette façon là.

Et maintenant, en tant qu'être humain qui a une certaine compréhension de ce dont nous avons parlé ce matin, n'avez-vous pas l'impression qu'il peut exister une approche différente de toute cette cruauté, de l'ambition de l'homme et de toutes les choses de ce genre?

— Mon père m'a énormément parlé de vous et je suis venue autant par curiosité que parce que j'avais le sentiment que vous pourriez vous joindre à nous si je réussissais à vous persuader. Mais je me suis trompée. Puis-je vous demander comment je dois m'y prendre pour m'oublier, extérieurement comme intérieurement, et pour ai-

mer véritablement? Après tout, étant brahmane et tout le reste, j'ai la vie religieuse dans le sang. Mais je me suis tellement éloignée des perspectives religieuses que je n'ai pas l'impression de pouvoir les retrouver. Que dois-je faire? Je ne pose peut-être pas cette question aussi sérieusement qu'il le faudrait et je continuerai sans doute ma vie superficielle. Mais ne pouvez-vous pas me dire quelque chose qui resterait en moi comme une graine et germerait en dépit de moi-même?

La vie religieuse ne se pose pas en termes de retour à la religion. Il n'est pas possible de faire revivre ce qui est passé et terminé. Laissez le passé enterré, n'essayez pas de le ressusciter. Ayez conscience du fait que vous ne vous intéressez qu'à vous-mêmes, et que toutes vos activités tournent autour de vous. Ne faites pas semblant, ne vous leurrez pas. Ayez conscience que vous êtes ambitieuse, que vous cherchez le pouvoir, la position, le prestige, que vous voulez avoir de l'importance. Ne vous justifiez ni à vos propres yeux ni à ceux des autres. Soyez simple et franche face à ce que vous êtes. C'est alors que l'amour pourra apparaître sans qu'on l'ait recherché, lorsque vous ne tenterez pas de le découvrir. L'amour seul peut épurer, laver des tentatives habiles des recoins cachés de l'esprit. L'amour est le seul moyen de mettre un terme au malheur et à la confusion de l'homme, et non pas les organisations efficaces qu'il peut mettre sur pied.

— Mais comment l'individu, si aimant soit-il, peut-il avoir une incidence sur le cours des événements sans une action et une organisation collectives? Mettre fin à la barbarie nécessitera la coopération du plus grand nombre possible. Comment réaliser cela?

Si vous pensez authentiquement que l'amour est la seule forme d'action, vous en parlerez autour de vous, et vous réunirez ceux qui ont le même sentiment. Le petit nombre peut devenir multitude, mais cela ne vous concerne Pas. Ce qui vous concerne c'est l'amour et son action totale. Et cette action totale est seule, si elle est faite par chaque individu, à pouvoir permettre à un monde intégralement nouveau d'entrer en existence.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 7 'Ne voulez-vous pas adhérer à notre société protectrice des animaux'

Le conditionnement et l'envie de s'en libérer

C'était une merveilleuse promenade. Le sentier venant de la maison se perdait dans les vignes et les raisins commençaient tout juste à mûrir, belles grappes pleines et dont on tirerait beaucoup de vin. La vigne était bien entretenue, sans la moindre mauvaise herbe. Venait ensuite une plantation de tabac magnifiquement tenue, vaste et longue. Après la pluie, les plantes commençaient à fleurir, des petites fleurs roses et soignées apparaissaient. L'odeur légère du tabac frais, si différente de la pénible odeur de tabac froid, se faisait plus forte sous le soleil brûlant. Les longues tiges des fleurs allaient bientôt être coupées pour que les feuilles de tabac d'un vert pâle et argenté, déjà grandes, puissent encore pousser et s'épanouir jusqu'à ce qu'on les cueille. Puis on les assemblerait, on les classerait, nouées par de longues ficelles et on les empilerait dans le grand bâtiment derrière la maison, pour sécher uniformément sans être au soleil, dans la brise légère du soir. Des hommes travaillaient avec des bœufs dans cette plantation, traçant un sillon étroit entre les longues rangées bien droites des plants, afin de détruire les mauvaises herbes. La terre avait été soigneusement préparée et fumée et les mauvaises herbes y poussaient aussi bien que les plants de tabac. Et pourtant, après toutes ces semaines, on ne distinguait pas une seule mauvaise herbe.

Le sentier traversait ensuite un verger rempli de pêchers, de poiriers, de pruniers, de brugnoniers et d'autres arbres, tous chargés de fruits mûrs. Dans la soirée, une douce senteur embaumait l'air tandis que dans la journée résonnait le bourdonnement des abeilles. Quittant le verger, le sentier conduisait par une longue pente à des bois touffus et protecteurs. La terre était douce sous les pieds grâce aux feuilles mortes qui s'y accumulaient depuis de nombreux étés. Il faisait très frais sous les arbres car le soleil ne parvenait pas à traverser leur épais feuillage, la terre était toujours humide et odorante, exhalant une bonne odeur d'humus. Il y avait énormément de champignons, vénéneux pour la plupart. On pouvait pourtant en trouver de comestibles, mais il fallait les chercher. Ils étaient davantage en retrait, cachés le plus souvent sous une feuille de la même couleur. Les paysans venaient les cueillir de bonne heure, pour leur propre usage ou afin de les vendre au marché.

Il n'y avait presque pas d'oiseaux dans ces bois qui s'étendait sur des kilomètres au-dessous du vallonnement des collines. Tout était très paisible, pas le moindre souffle d'air ne venait faire frissonner les feuilles. Mais il existait pourtant une sorte de mouvement incessant dans ces bois, mouvement qui faisait partie de ce silence immense. Gela ne dérangeait en rien et semblait même ajouter à la tranquillité de l'esprit. Les arbres, les insectes, les fougères déployées n'étaient pas des éléments séparés que l'on voyait de l'extérieur, mais faisaient partie de cette tranquillité, à l'intérieur et à l'extérieur. Même le grondement étouffé d'un train lointain était contenu dans ce calme immense. Il y avait une totale absence de résistance et l'aboiement d'un chien, persistant et pénétrant, semblait rehausser encore cette tranquillité absolue.

Au-delà des bois, une jolie rivière, sinueuse. Elle n'était ni très large ni impressionnante, mais assez large pour permettre à l'œil exercé de distinguer les personnages sur l'autre rive. Les deux berges étaient plantées de grands arbres, des peupliers pour la plupart, immenses et majestueux, et dont les feuilles scintillaient et frissonnaient dans le vent. L'eau de la rivière était profonde et fraîche, le courant vif.

C'était quelque chose de merveilleux de regarder tant de beauté et de vie. Un pêcheur solitaire était assis sur un tabouret, un panier de pique-nique à côté de lui, et un journal sur ses genoux. La rivière apportait la paix et le contentement, même si le poisson ne semblait pas mordre à l'hameçon. Cette rivière serait toujours là, quand bien même des hommes mourraient à la guerre, elle continuerait toujours à nourrir la terre et les pêcheurs. On voyait dans le lointain les montagnes couvertes de neige et par les soirées claires, lorsque le soleil couchant était au- dessous d'elles, leurs sommets élevés semblaient des nuages illuminés de soleil.

Nous étions trois ou quatre dans cette pièce dont la fenêtre donnait sur une pelouse immense et étincelante. Le ciel était bleu pâle, chargé de lourds nuages houleux.

— Est-il jamais possible, demanda-t-il, de libérer l'esprit du conditionnement? Et dans ce cas, quel est l'état de cet esprit qui s'est déconditionné? J'ai suivi vos causeries depuis plusieurs années et j'ai beaucoup réfléchi à la question, et pourtant mon esprit ne semble pas capable de se libérer des idées et des traditions qu'on lui imposa dans l'enfance. Je sais que je suis aussi conditionné que quiconque. On nous apprend dès l'enfance à se conformer - qu'on nous l'apprenne brutalement, ou avec affection et par de gentilles suggestions - jusqu'à ce que cela devienne instinctif, et l'esprit est effrayé par l'insécurité qu'engendre le fait de nepas se conformer.

— J'ai une amie qui a grandi dans un milieu catholique, reprit-il, et on lui a bien entendu parlé du péché, des feux de l'enfer, des joies indicibles du paradis, et tout le reste. Lorsqu'elle atteignit l'âge adulte, et après avoir beaucoup réfléchi, elle rejeta la forme de pensée catholique. Et pourtant, aujourd'hui encore, en pleine maturité, elle est toujours influencée par l'idée de l'enfer et la crainte que cela inspire. Bien que mon passé soit en surface très différent, je suis, comme elle effrayé à l'idée de ne pas me conformer. J'ai conscience de l'absurdité du conformisme mais je ne peux m'en défaire et si même je le pouvais, ce ne serait sans doute que pour refaire la même chose sous une autre forme - me conformer tout simplement à un autre modèle.

— C'est également mon problème, dit l'une des dames présentes. J'ai parfaitement conscience des nombreuses façons dont la tradition me limite. Mais puis-je me libérer de mes liens actuels sans immédiatement retomber dans d'autres? Il existe des gens qui passent d'une organisation religieuse à une autre, cherchant sans cesse et jamais satisfaits. Et lorsqu'ils trouvent enfin la satisfaction, ils deviennent mortellement ennuyeux. C'est sans doute ce qui m'arrivera si j'essaie de me défaire de mon conditionnement actuel: sans le savoir, je serai entraînée dans un autre modèle de vie.

— En fait, reprit-il, la plupart d'entre nous n'ont jamais considéré profondément combien notre esprit est presque entièrement façonné par la société et la culture dans lesquelles nous avons été élevés. Nous n'avons nulle conscience de notre conditionnement et nous continuons à vivre, luttant, réussissant ou frustrés, dans le cadre précis d'une société donnée. C'est le sort de la plupart d'entre nous, y compris les leaders politiques et religieux. Malheureusement pour moi, peut-être, je suis venu écouter plusieurs de vos causeries et c'est alors que le doute m'a douloureusement assailli. Pendant quelques temps, je n'ai pas sérieusement considéré la question et puis brusquement je n'ai pas pu faire autrement. J'ai fait des expériences et j'ai maintenant conscience de bien des choses en moi que je n'avais jamais remarqué. Si l'on ne considère pas que j'ai trop parlé, j'aimerais continuer et approfondir ce problème du conditionnement.

Lorsque les autres l'eurent assuré qu'ils étaient eux aussi très intéressés par cette question, il reprit:

— Après avoir lu ou entendu la presque totalité de ce que vous avez dit, je pris conscience de l'ampleur de mon conditionnement, et du même coup de la nécessité de m'en libérer - non seulement en ce qui concerne le conditionnement superficiel de l'esprit, mais également celui de l'inconscient de ce même esprit. J'en perçus la nécessité absolue. Mais voici ce qui se passe en fait: le conditionnement que j'ai reçu dans mon enfance continue à fonctionner, en même temps que s'exprime un violent désir de briser ledit conditionnement. De sorte que mon esprit est pris dans le conflit de ce conditionnement dont j'ai conscience et de l'envie intense de m'en libérer. Voilà ma situation actuelle. A partir de là, que faire?

L'envie de l'esprit de se libérer de son conditionnement ne crée-t-elle pas un autre type de résistance et de conditionnement? Ayant pris conscience du modèle ou du moule dans lequel vous avez été élevé, vous voulez vous en libérer. Mais ce désir de libération ne conditionnera-t-il pas l'esprit à son tour, d'une manière différente? L'ancienne structure affirme que vous devez vous conformer à l'autorité et vous êtes maintenant en train d'établir une autre structure selon laquelle vous ne devez pas vous conformer. De sorte que vous avez deux modèles, et parfaitement conflictuels. Aussi longtemps qu'existera cette contradiction interne, un conditionnement plus profond encore s'installera.

— Je sais bien que l'ancienne structure est parfaitement absurde et périmée et qu'il faut s'en libérer, car sinon mon esprit continuera à fonctionner de la même façon stupide.

Soyons patients et allons un peu plus loin. L'ancienne structure vous a appris à vous conformer, et pour diverses raisons - la peur de l'insécurité et bien d'autres - vous vous êtes effectivement conformé. Maintenant, pour des raisons d'ordre différent, mais dans lesquelles entrent également la peur et le désir de la sécurité, vous avez le sentiment qu'il ne faut plus vous conformer. Il en est ainsi, n'est-ce pas?

— Oui, plus ou moins. Mais ce qui est ancien est stupide et je dois me libérer de toute cette stupidité.

Je vous ferai remarquer que vous n'écoutez pas. Vous insistez sur le fait que ce qui est ancien est mauvais, et qu'il vous faut du nouveau. Mais qu'il y ait du nouveau n'est pas du tout le problème.

— Si, c'est exactement mon problème.

Croyez-vous? C'est ce que vous pensez, mais voyons un

peu. Et je vous en prie, ne continuez pas à remuer des idées relatives à ce problème, mais écoutez simplement, voulez-vous?

je vais essayer.

On se conforme instinctivement, pour diverses raisons ; par attachement, par peur, désir de revanche et ainsi de suite. Ce sont là les premières réactions. Et puis quelqu'un vient qui déclare qu'il faut se libérer du conditionnement et c'est alors que naît l'envie de ne plus se conformer. Vous nie suivez?

— Oui, c'est très clair.

Y a-t-il une différence fondamentale entre le désir de se conformer et l'envie intense de se libérer de ce même conformisme?

— Il semble qu'il devrait y en avoir une, mais je ne suis pas sûr. Qu'en est-il au juste?

Ce n'est pas à moi de vous le dire, pas plus que vous ne devez accepter aveuglément ce que je dis. N'est-il pas important que vous découvriez par vous-même s'il

existe oui ou non une différence fondamentale entre ces deux désirs apparemment contradictoires?

— Mais comment le savoir?

En ne condamnant pas l'un de ces désirs et en ne poursuivant pas l'autre non plus. Dans quel état est l'esprit qui réclame avidement de se libérer du conformisme et qui rejette ce conformisme? Ne me répondez pas, c'est inutile, mais essayez plutôt d'éprouver, de faire véritablement l'expérience de cet état. Les mots sont nécessaires à la communication, mais le mot n'est pas l'expérience véritable.

Et si vous ne faites pas véritablement l'expérience de cet état, les efforts que vous faites pour vous libérer ne pourront qu'introduire la formation de nouveaux modèles à suivre. N'en est-il pas ainsi?

— Je ne comprends pas très bien.

De toute évidence, le fait de ne pas mettre un terme définitif au mécanisme qui suscite les modèles, les moules, qu'ils soient positifs ou négatifs, c'est assurer la continuité de modèles modifiés, ou du conditionnement.

Je comprends verbalement ce que vous dites, mais je ne le ressens pas.

Pour l'homme affamé, la seule description de la nourriture est sans valeur: il veut manger.

Nous avons donc d'un côté le désir qui débouche sur le conformisme, et d'un autre côté le désir de s'en libérer. Aussi différents qu'ils puissent sembler, ces deux désirs ne sont-ils pas profondément semblables? Et s'ils le sont, alors cette quête de la liberté est absolument vaine, car vous ne ferez en fait que passer d'un modèle à un autre, indéfiniment. Il n'existe pas de conditionnement plus noble ou meilleur. Tout conditionnement est douloureux. Le désir d'être, ou de ne pas être, entraîne le conditionnement, et c'est ce désir qu'il nous faut comprendre avant tout.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 8 'Le conditionnement et l'envie de s'en libérer'

Le vide intérieur

Elle portait un grand panier sur la tête, qu'elle maintenait d'une main et qui devait être assez lourd, mais le balancement de sa démarche n'en était en rien altéré. Elle avait une allure magnifique, aisée et rythmée. Elle avait au bras de larges bracelets de métal qui tintaient légèrement, mais ses sandales étaient usées et très vieilles. Son sari était déchiré et sali par un trop long usage. Elle était d'habitude avec plusieurs compagnes qui elles aussi portaient des paniers, mais ce matin-là, elle était seule sur le chemin escarpé. Le soleil n'était pas encore trop chaud et, très haut dans le ciel bleu quelques vautours tournoyaient en larges cercles sans seulement bouger une aile. La rivière coulait silencieusement près du chemin. C'était une matinée paisible, et cette femme solitaire au panier sur la tête semblait être le point central de la beauté et de la grâce ; toutes les choses semblaient la désigner et l'accepter comme faisant partie de leur être propre. Elle n'était plus une entité séparée, mais faisait partie de vous et de moi, comme de ce tamarinier. Elle ne marchait pas devant moi, mais c'était moi qui marchais avec ce panier sur la tête. Ce n'était pas une illusion, une identification imaginée, souhaitée et cultivée, ce qui aurait été indiciblement laid, mais une expérience naturelle et instantanée. Les quelques pas qui nous séparaient s'étaient évanouis, le temps, la mémoire et la distance engendrés par la pensée, tout cela avait totalement disparu. Il n'y avait plus que cette femme, et non plus m(n en tram de *a regarder. Et le chemin était long jusqu'à la ville, là où elle devait vendre le contenu de son panier. Vers le soir, elle reprenait cette route et traversait le petit pont en bambou qui menait au village, pour ne plus réapparaître avant le lendemain matin, son panier à nouveau plein.

Il était très sérieux d'allure, plus très jeune, mais son sourire était agréable et il était en bonne santé. Assis en tailleur sur le sol, il déclara dans un anglais quelque peu hésitant dont il semblait assez gêné, qu'il avait fait des études et était licencié ès lettres, mais qu'il n'avait plus parlé anglais depuis si longtemps qu'il l'avait presque oublié. Il connaissait très bien la littérature sanscrite et des mots sanscrits revenaient souvent sur ses lèvres. Il était venu, reprit-il, afin de poser quelques questions au sujet du vide intérieur, le vide de l'esprit. Il se mit ensuite à chanter en sanscrit, et la pièce se remplit instantanément d'une résonance profonde, pure et pénétrante. Il continua son chant quelques instants, et c'était délicieux de l'écouter. Son visage resplendissait de la signification qu'il donnait à chaque mot et de l'amour qu'il éprouvait pour tout ce que renfermait le monde. Il était dépouillé, sans le moindre artifice, et il était beaucoup trop sérieux pour jouer la comédie.

— Je suis très heureux d'avoir chanté ses slokas en votre présence. Elles ont pour moi beaucoup de sens et de beauté ; j'ai médité sur elles de nombreuses années, et elles m'ont été source de lumière et de force. Je me suis entraîné à ne pas me laisser facilement émouvoir, mais ces slokas me font venir les larmes aux yeux. Le simple son des mots, et leur contenu si riche, emplit mon cœur et la vie n'est plus alors un dur labeur. Comme tout être humain, j'ai connu la douleur, la mort et les souffrances de la vie. J'ai été marié et ma femme mourut avant même que je quitte la fastueuse maison de mon père et je sais maintenant le sens de la pauvreté volontaire. Je vous dis tout cela pour vous donner une vue d'ensemble. Je ne suis ni frustré, ni esseulé, ni rien de ce genre. Mon cœur se réjouit d'un grand nombre de choses. Mais mon père me parlait souvent de vos causeries, et un ami me pressa de venir vous voir, et c'est pourquoi je suis ici.

— Je voudrais que vous me parliez du vide incommensurable, reprit-il. J'ai déjà éprouvé ce vide et je crois en avoir touché le fond lors de mes méditations et de mes vagabondages. Il cita alors une sloka pour expliquer et confirmer son expérience.

L'autorité d'un autre, si grand soit-il, n'est pas, il faut le souligner, une preuve de la véracité de votre expérience. La vérité n'a nul besoin d'actes pour être établie, de même qu'elle ne dépend de nulle autorité. Alors mettons de côté l'autorité et la tradition et essayons de découvrir par nous-mêmes ce qu'il en est de cette question.

— Cela est très difficile pour moi, car je suis plongé dans la tradition - non pas celle du monde, mais celle des enseignements de la Gita, des Upanishads, et bien d'autres. Serait-ce bien de ma part de me défaire de tout cela? Ne serait-ce pas un signe de grande ingratitude?

La gratitude comme l'ingratitude n'ont rien à voir ici. Nous nous employons à découvrir la fausseté ou la vérité de ce vide dont vous avez parlé. Si vous suivez ce chemin de l'autorité et de la tradition, c'est-à-dire le savoir, vous n'expérimenterez jamais que ce que vous voulez et cherchez à expérimenter, aidé en cela par l'autorité et la tradition. Ce ne sera nullement une découverte, mais quelque chose de l'ordre du connu, à reconnaître et à expérimenter. L'autorité et la tradition peuvent être fausses, ou être des illusions réconfortantes. Pour découvrir si ce vide est vrai ou faux, s'il existe ou s'il n'est pas encore une invention de l'esprit, l'esprit doit être libéré du filet de l'autorité et de la tradition.

— L'esprit peut-il jamais se débarrasser de ce filet, s'en libérer?

L'esprit ne peut se libérer de lui-même, car tout effort de sa part en ce sens n'aboutit qu'à tisser un autre filet dans lequel il est à nouveau pris. La liberté ne se pose pas en termes de contraire. Être libre, ce n'est pas être libre de quelque chose, ce n'est pas un état qui délivre d'un enchaînement. L'envie d'être libre suscite immédiatement ses propres chaînes. La liberté est un état d'être qui n'est pas]e résultat du désir d'être libre. Lorsque l'esprit comprend cela, et décèle la fausseté de l'autorité et de la tradition, le faux disparaît alors totalement.

— Il se peut que j'aie été induit à un certain type de sentiment par mes lectures et les idées qu'elles exprimaient. Mais en dehors de cela, je ressens vaguement depuis l'enfance, comme dans un rêve, l'existence de ce vide. Cette prémonition a toujours existée, une sorte de nostalgie. Et en grandissant, le fait de lire divers textes religieux n'a fait que renforcer ce sentiment, lui conférant davantage de vitalité et de caractère. Mais je commence à comprendre ce que vous voulez dire. Je me suis toujours fié presque totalement aux descriptions des expériences faites par les autres, comme dans les écritures saintes. Je peux rejeter cette dépendance, puisque j'en perçois maintenant la nécessité, mais puis-je revivre ce sentiment original et pur de ce qui est au-delà des mots?

Ce que l'on revit n'est pas le vivant, le nouveau. C'est un souvenir, quelque chose de mort et l'on ne peut ressusciter les morts. Faire revivre et vivre sur les souvenirs, c'est être esclave de la stimulation et l'esprit qui fonctionne par la stimulation, consciente ou inconsciente, ne peut que se faner et s'insensibiliser. Faire revivre quelque chose, c'est perpétuer la confusion, se tourner vers un passé mort au moment d'une crise, c'est chercher une forme de vie dont les racines plongent dans la décadence. Ce que vous avez vécu et expérimenté dans votre jeunesse, ou simplement nier, est terminé et définitivement passé. Et si vous vous accrochez au passé, vous faites obstacle à l'expérimentation de ce qui est nouveau.

Comme je crois que vous le comprendrez, je suis véritablement sérieux, et il est devenu pour moi de première nécessité de comprendre ce vide autant que d'en faire partie. Mais que dois-je faire?

Il est indispensable de vider l'esprit du connu ; tout le savoir qu'on a pu accumuler doit cesser d'avoir la moindre influence sur l'esprit vivant. Le savoir appartient à tout jamais au passé, il en constitue le processus même, et l'esprit doit se libérer de ce processus. La récognition fait partie du processus du savoir, n'est-ce pas?

— Comment cela?

Pour reconnaître quelque chose, il vous faut l'avoir déjà connu ou expérimenté précédemment, et cette expérience est accumulée en tant que savoir, mémoire. La récognition provient du passé. Il se peut que vous ayez fait l'expérience, il y a très longtemps, de ce vide et l'ayant ainsi perçu vous le recherchez maintenant intensément. L'expérience d'origine survint sans que vous tentiez de la poursuivre, mais vous avez entrepris depuis cette poursuite et ce que vous cherchez n'est pas tant ce vide que le fait de revivre un vieux souvenir. Si cela doit se reproduire, tout souvenir, tout savoir à ce sujet, tout cela doit cesser. Toute recherche en ce sens doit cesser, car la recherche repose sur le désir d'expérimenter.

— Voulez-vous sérieusement dire que je dois cesser toute recherche? Cela semble incroyable!

La motivation de la recherche a beaucoup plus de signification que la recherche elle-même. C'est la motivation qui anime, guide et modèle la recherche. La raison profonde de votre recherche, c'est le désir de faire l'expérience de l'inconnaissable, d'en connaître l'immensité béatifique. C'est ce désir qui a donné naissance à l'expérimentateur qui désire ardemment faire l'expérience. Cet expérimentateur recherche une expérience plus vaste et plus significative. Toutes les expériences précédentes semblant fades, l'expérimentateur souhaite maintenant intensément connaître le vide en question. De sorte qu'existe l'expérimentateur d'un côté, et de l'autre ce qui doit être expérimenté.

conflit est ainsi mis en place entre les deux, entre le poursuivant et le poursuivi.

— je comprends parfaitement bien, car cela correspond exactement à ce que je ressens. Je découvre que je suis pris dans un filet de ma propre fabrication.

Tout comme le sont tous les chercheurs, et non pas seulement ceux qui cherchent la vérité, ou Dieu, ou le vide, et ainsi de suite. Tout homme ambitieux ou cupide en quête du pouvoir, de la position, du prestige, tout idéaliste, tout adorateur de l'État, tout architecte de la parfaite utopie - tous sont pris dans le même filet. Mais si un jour vous comprenez la signification totale de la quête, pensez-vous que vous continuerez à rechercher ce vide?

— J'ai conscience du sens interne de votre question, et j'ai déjà cessé de chercher.

S'il en est ainsi, comment définissez-vous l'état de l'esprit qui ne cherche plus?

— Je l'ignore. Tout cela est si nouveau pour moi qu'il me faut reprendre mes esprits et observer. Puis-je prendre quelques minutes avant de continuer?

Quelques instants plus tard, il reprit:

— Je perçois combien c'est extraordinairement subtil, et combien il est difficile à l'expérimentateur, à celui qui regarde, de ne pas y pénétrer. Il semble presque impossible à la pensée de ne pas créer le penseur, mais tant qu'existe un penseur, un expérimentateur, il doit de toute évidence y avoir séparation et conflit avec ce qui doit être expérimenté. Et vous demandez, n'est-ce pas, dans quel état est l'esprit lorsqu'il n'existe pas de conflit?

Le conflit apparaît lorsque le désir prend la forme de l'expérimentateur et poursuit ce qui doit être expérimenté, car ce qui doit être expérimenté est également assemblé Par le désir.

— Ayez un peu de patience, je vous en prie, et donnez-moi la possibilité de comprendre ce que vous dites. Le désir ne crée donc pas seulement l'expérimentateur, le regardeur, mais également ce qui doit être expérimenté, le regardé. De sorte que le désir est à l'origine de la division, du clivage entre l'expérimentateur et ce qui doit être expérimenté, et c'est cette division qui suscite le conflit. Et ce que vous demandez, c'est quel est l'état de l'esprit qui n'est plus en conflit, qui n'est plus mû par le désir? Mais est-il possible de répondre à cette question sans le regardeur qui regarde l'expérience du non-désir?

Lorsque vous avez conscience de votre humilité, l'humilité n'a-t-elle pas cessé? La vertu existe-t-elle lorsque vous la pratiquez délibérément et systématiquement? Une telle pratique renforce uniquement l'activité égocentrique, ce qui met fin à toute vertu. Lorsque vous avez conscience d'être heureux, vous cessez de l'être. Quel est l'état de l'esprit qui n'est pas dans le conflit du désir? Le besoin intense de découvrir fait partie du désir qui a donné naissance à l'expérimentateur et à ce qui doit être expérimenté, n'est-ce pas?

— Effectivement. Votre question était un piège, mais je suis heureux que vous l'ayez posée. Je vois de mieux en mieux les intrications subtiles du désir.

Ce n'était pas un piège, mais une question naturelle et inévitable que vous vous seriez posée au cours de votre enquête. Si l'esprit n'est pas extrêmement vigilant, attentif, il est vite repris dans le filet de son propre désir.

— Une dernière question: est-il réellement possible que l'esprit se libère totalement du désir de l'expérience, qui suscite cette division entre l'expérimentateur et ce qui doit être expérimenté?

A vous de le découvrir. Lorsque l'esprit est entièrement libéré de la structure du désir, l'esprit est-il alors différent de ce vide en question?

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 9 'Le vide intérieur'

La recherche en question

Il était très tôt, la journée était ensoleillée, claire et limpide, et la mer habituellement agitée était calme, clapotant doucement sur la rive blanche. Il n'y avait pratiquement aucun mouvement sur les eaux immenses, d'un bleu intense qui semblait presque artificiel. La mer miroitait joyeusement, elle semblait plus bleue que le ciel bleu, immémoriale et pleine de gaieté. La semaine précédente, les eaux étaient violentes et menaçantes, le courant très puissant aurait pu nous entraîner très loin ; mais tout était maintenant très calme, sans presque de mouvement. Le vent avait soufflé en tempête des jours et des jours puis s'était calmé et il n'y avait plus maintenant le moindre souffle. La fumée d'un paquebot en haute mer montait presque verticalement jusqu'au ciel sans nuage. Tout était si calme qu'on entendait le bruit d'un train, éloigné pourtant de plusieurs kilomètres, qui s'approchait en longeant la falaise basse qui surplombait la côte. Le bruit assourdi se fit bientôt grondement et la terre trembla lorsque le train de marchandise, une centaine de wagons d'acier tirés par une locomotive rutilante, passa au-dessus de nous à pleine vitesse. Le conducteur fit un signe de la main en souriant. Le train disparut rapidement, et tout fut à nouveau tranquille près de la mer bleue. Vers le nord, à des kilomètres de là, on apercevait des rangées de palmiers soigneusement plantés, des pelouses vertes, et la ville au bord de la mer, mais là où nous étions, tout n'était que paix. Des centaines de mouettes s'étaient posées sur la plage. L'une d'elles avait de toute évidence une aile cassée qui pendait sur le côté. Une mouette morte, un peu plus loin, était presque entièrement recouverte de sable. Un grand chien apparut, merveilleux animal dans le soleil, et toutes les mouettes s'envolèrent vers la mer, décrivirent un grand demi-cercle et revinrent se poser sur le sable, à quelque distance du chien, et derrière lui. Avec un cri d'effroi, la mouette blessée se dirigea vers la mer, traînant son aile pendante. Le chien la vit, mais poursuivit son chemin sans y accorder d'attention, pourchassant les Petits crabes qui sortaient du sable mouillé.

Employé de bureau, grave et sérieux, il avait des yeux vifs et attentifs et souriait souvent. Le coût de la vie avait augmenté, dit-il, et tout était si cher qu'il était difficile de joindre les deux bouts. N'ayant encore qu'une trentaine d'années, le futur l'angoissait cependant beaucoup car il avait des responsabilités - pas d'enfants, précisa-t-il, mais une épouse et une vieille mère à charge.

— Quel est le sens de la vie, de cette expérience monotone et routinière? demanda-t-il soudain. J'ai toujours été à la recherche de quelque chose: j'ai cherché du travail après avoir terminé mes études, j'ai cherché le plaisir avec ma femme, et j'ai cherché aussi l'avènement d'un monde meilleur en m'inscrivant au Parti communiste - que j'ai d'ailleurs rapidement quitté, car ce n'est qu'une religion organisée parmi tant d'autres. Et maintenant je cherche Dieu. Je ne suis pas pessimiste de nature, mais tout dans la vie m'a attristé. Nous cherchons et cherchons, et il semble que nous ne trouvions jamais. J'ai lu les livres que lisent la plupart des gens cultivés, mais la stimulation intellectuelle est vite lassante. Je dois découvrir ce que je cherche, car ma vie se raccourcit. Je peux parler très sérieusement avec vous, car je crois que vous pourrez m'aider dans ma recherche.

Pourrions-nous considérer lentement et patiemment cette question de la recherche? Certains déclarent qu'ils ont cherché et trouvé, et satisfaits de ce qu'ils ont

trouvé, ils ont leur récompense. Vous dites que vous cherchez. Savez-vous ce que vous cherchez, et pourquoi vous le cherchez?

— Comme tout le monde, j'ai cherché beaucoup de choses, qui pour la plupart n'ont pas duré. Mais tout comme certains maux n'ont pas de remèdes, la recherche continue.

Avant d'aborder la question de savoir ce que nous cherchons, essayons de savoir ce que nous entendons par ce mot de « recherche ». Quel est l'état de l'esprit qui cherche?

— C'est un état d'effort dans lequel l'esprit tente de fuir une situation douloureuse ou conflictuelle pour trouver une situation plaisante et rassurante.

Un tel esprit cherche-t-il vraiment? L'esprit trouvera ce qu'il cherche, mais ce qu'il trouvera ne sera que sa propre projection. Peut-on parler de recherche authentique, si la recherche est le produit d'une motivation? Toute recherche est-elle liée à une motivation, ou peut-il exister une recherche en dehors de toute motivation? L'esprit peut-il être sans le mouvement de la recherche? La recherche telle que nous la connaissons n'est-elle qu'un autre des moyens par lequel l'esprit tente de se fuir lui-même? Et s'il en est ainsi, qu'est-ce qui pousse l'esprit à fuir devant lui-même? Si nous ne comprenons pas parfaitement ce qu'est un esprit qui cherche, la recherche n'a plus beaucoup de sens.

— je crains de ne plus très bien vous suivre. Pourriez-vous parler plus simplement?

Commençons par le processus que nous connaissons. Pourquoi cette quête et que concerne-t-elle?

— Nous recherchons tant de choses: le bonheur, la

sécurité, le réconfort, la permanence, Dieu, une société qui ne serait pas continuellement en guerre avec elle-même, et tant d'autres choses.

L'état dans lequel vous êtes pour l'instant, et la fin que vous recherchez sont tous deux des créations de l'esprit, n'est-ce pas?

— Ne compliquez pas trop les choses, je vous en prie. Je sais que je souffre, et je veux trouver un moyen d'échapper à cela, je veux découvrir un état où n'entre nulle souffrance.

Mais cette fin que vous recherchez est encore la projection d'un esprit qui ne veut pas être dérangé, n'est-il pas vrai? Et il se peut que cela n'existe pas, que cela soit un mythe. - Si c'est un mythe, il doit alors exister quelque chose d'autre qui est réellement tangible, et que je dois découvrir.

Nous tentons de comprendre - n'est-ce pas? - la signification totale de la recherche, et non pas de savoir comment découvrir le réel. Nous aborderons cette question en temps voulu. Mais pour l'instant nous essayons de comprendre ce que nous voulons dire par recherche, alors tentons de préciser toutes les implications contenues dans ce mot.

Étant malheureux, vous recherchez le bonheur, n'est-ce Pas? On peut trouver le bonheur dans le pouvoir, la position, le prestige, dans la richesse ou le savoir, ou en Dieu, ou dans la société idéale, l'utopie parfaite et ainsi de suite. Tout comme l'ambitieux, au sens matériel du terme, suivra la route qui mène à sa réalisation, dans laquelle entre de l'âpreté, de la frustration, de la peur, même si tout cela est recouvert de mots qui sonnent bien, vous cherchez également à réaliser votre désir, même s'il concerne quelque chose de très élevé ; et lorsqu'au départ vous connaissez la fin, est-ce une recherche?

— Mais l'on ne peut connaître Dieu ou la béatitude avant de l'avoir éprouvé, il faut chercher.

Comment pouvez-vous rechercher quelque chose que vous ne connaissez pas? Vous connaissez Dieu ou croyez le connaître, et cette connaissance est liée à votre conditionnement, ou dépend de votre expérience, qui provient elle aussi de votre conditionnement. Et ainsi, ayant formulé et défini ce qu'était Dieu, vous tentez de « découvrir » ce que votre esprit a projeté. De toute évidence, ce n'est pas là de la recherche: vous êtes tout au plus à la poursuite de ce que vous connaissez déjà. La recherche cesse lorsque vous savez, parce que le savoir est un processus de récognition et reconnaître est une action du passé, du connu.

— Mais je suis réellement à la recherche de Dieu, quel que soit le nom qu'on Lui donne.

Vous cherchez Dieu comme d'autres cherchent le bonheur dans la boisson, dans l'acquisition du pouvoir et ainsi de suite. Ce sont là des motivations bien connues et bien ancrées. Ce sont les motivations qui suscitent le but désiré. Mais la recherche et la motivation peuvent-elles aller de pair?

— Je crois que je commence à comprendre. Mais continuez, je vous en prie.

Si vous êtes véritablement honnête, à partir du moment où vous percevez cela dans la structure de cette pseudo-recherche, il n'y a plus de recherche, vous l'abandonnez totalement. Mais la cause profonde de votre quête demeure. Vous pouvez fort bien mettre de côté le modèle A, qui est la recherche de ce que l'esprit a projeté, mais vous vous tournerez alors vers le modèle B, qui est l'idée que vous ne devez pas poursuivre le modèle A. Et si ce n'est pas le modèle B, ce sera le modèle C, N ou Z. Votre esprit n'a pas profondément compris ce qu'il en était de la recherche, et c'est pour cela qu'il passe d'un modèle à l'autre, d'un idéal à l'autre, d'un gourou ou d'un leader à un autre. Mais il ne se déplace jamais qu'à l'intérieur du filet du connu.

L'esprit, par ailleurs, peut-il ne rien chercher? L'esprit existe-t-il, ainsi que le chercheur, lorsque n'existe pas ce mouvement de la recherche? L'esprit oscille d'une recherche à une autre, sans cesse tâtonnant, sans cesse cherchant et sans cesse pris dans le filet de l'expérience. Ce mouvement est toujours en vue d'un « plus »: davantage de stimulation ou d'expérience, un savoir plus vaste et plus profond. Le chasseur projette toujours le chassé. L'esprit cherche-t-il, à partir du moment où il a conscience de ce processus de la recherche? Et lorsque l'esprit ne cherche pas, existe-t-il un expérimentateur pour expérimenter?

— Qu'entendez-vous par expérimentateur?

Aussi longtemps qu'il y aura un chercheur et un cherché, il y aura également un expérimentateur, celui qui reconnaît, et c'est là le centre du mouvement égocentrique de l'esprit. C'est à partir de ce centre que s'organisent toutes les activités, qu'elles soient nobles ou triviales: le désir de richesse ou de pouvoir, la contrainte de se satisfaire de ce qui est, le besoin de chercher Dieu, de mettre au point des réformes, et ainsi de suite.

— Je perçois au fond de moi la vérité de vos paroles. La totalité de mon approche était erronée.

Cela veut-il dire que votre approche sera maintenant « correcte »? Ou bien avez-vous conscience que toute approche, qu'elle soit « juste » ou « fausse », n'est qu'une activité égocentrique, qui ne peut que renforcer, subtilement ou grossièrement, la position de l'expérimentateur?

Que l'esprit est donc habile, qu'il est prompt et subtil dans ses tentatives de s'affirmer! Je vois cela très clairement, maintenant.

Lorsque l'esprit cesse de chercher parce qu'il a compris la signification totale de la recherche, les limites qu'il s'était imposées ne cessent-elles pas d'exister? Et l'esprit n'est-il pas alors l'incommensurable, l'inconnu?

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 10 'La recherche en question'

La révolution psychologique

Il y eut un grand remue-ménage avant le départ du train. Les compartiments étaient très pleins, autant de monde que de fumée, chaque visage caché derrière un journal, mais heureusement il restait encore une ou deux places libres. C'était un train électrifié qui s'éloigna rapidement de la banlieue et prit de la vitesse en pleine campagne, dépassant les voitures et les autocars sur l'autoroute parallèle aux rails. C'était une magnifique campagne, très verte, des collines arrondies et des villes anciennes et historiques. L'éclat du soleil était doux, c'était le début du printemps, et les arbres fruitiers commençaient à se couvrir de floraisons roses et blanches. Toute la campagne était verte, et offrait une impression de fraîcheur et de jeunesse, les nouvelles feuilles brillant et dansant dans le soleil. C'était une journée exquise, mais le compartiment était rempli de gens fatigués et l'atmosphère était lourde de fumée. Une petite fille et sa mère étaient assises à l'autre bout du compartiment, et la mère lui expliquait qu'il ne fallait pas dévisager les étrangers ; mais l'enfant n'en tint pas compte et nous échangeâmes un sourire. Dès ce moment-là, la petite fille fut très à l'aise, relevant souvent la tête pour voir si on la regardait, et souriant lorsque nos regards se croisaient. Elle finit par s'endormir, pelotonnée sur son siège, et sa mère la recouvrit de son manteau.

Il devait être très agréable de prendre ce sentier à, travers champs, parmi tant de beauté et de clarté. Les gens faisaient des signes de la main tandis que nous passions fracas à côté de la route bien entretenue. De grands bœufs blancs tiraient lentement des chariots chargés d'engrais, et certains des hommes qui les dirigeaient devaient chanter, car ils avaient la bouche ouverte et l'on voyait bien à leurs visages qu'ils étaient contents, dans l'air frais de cette matinée. Dans les champs, des hommes et des femmes bêchaient, plantaient et semaient.

Je remontai le long couloir qui séparait les rangées de sièges, en direction de la tête du train. Traversant le wagon-restaurant et la cuisine, je poussai une porte et entrai dans le fourgon à bagages. Personne ne m'arrêta. Les très nombreux bagages étaient très soigneusement rangés, leurs étiquettes flottant dans le léger courant d'air. Je poussai une autre porte et trouvai les deux conducteurs devant de larges panneaux de verre qui permettaient une vue magnifique de toute la campagne environnante. L'un des hommes manipulait la manette qui réglait le courant, et il avait devant lui divers cadrans. L'autre, qui regardait en fumant une cigarette, m'offrit son siège et prenant un tabouret, il s'assit derrière moi. Il insista beaucoup pour que je m'assoie, et il commença à me poser d'innombrables questions. Il s'interrompait pour me désigner les châteaux sur les collines, dont certains étaient en ruine, et d'autres en fort bon état. Il m'expliqua ce que signifiaient ces lumières vertes et rouges, et il sortait sa montre pour vérifier si nous étions à l'heure à chaque gare. Nous roulions à une vitesse oscillant entre cent et cent dix kilomètres, avec des virages, des pentes douces, des ponts et de longues lignes droites, mais sans jamais dépasser cent dix à l'heure. « Si vous étiez descendu à la gare que nous venons de dépasser », dit-il, « en prenant un autre train, vous auriez pu aller dans une ville qui porte un nom de saint très célèbre ». Changeant d'aiguillage, nous traversâmes en trombe des gares dont les noms venaient du passé. Nous roulions maintenant sur les rives d'un lac bleu et brumeux, et pouvions à peine voir les villes qui étaient de l'autre côté. Il y avait eu une célèbre bataille dans cette région, et de son issue avait dépendu le sort de tout un peuple. Puis nous dépassâmes le lac, sortîmes des vallées et des collines arrondies en laissant der-

rière nous les oliviers et les cyprès pour déboucher dans une campagne beaucoup plus rugueuse. L'homme qui était derrière moi signala le nom du fleuve boueux que nous étions en train de traverser, qui semblait si petit et si tranquille pour un fleuve si célèbre. L'autre mécanicien, qui n'avait lâché les manettes qu'une ou deux fois pendant ce voyage de deux heures et demi, s'excusa de ne pas parler anglais. « Mais quelle importance », dit-il, « puisque vous comprenez notre langue magnifique? »

Nous approchions des faubourgs d'une grande ville, et le ciel bleu était noir de fumée.

Nous étions plusieurs dans cette petite pièce qui donnait sur le lac magnifique, et tout était très calme, bien que les oiseaux soient agréablement bruyants. Il y avait dans ce groupe un gros homme, plein de force et de santé, aux yeux vifs mais gentils et à la parole lente et circonspecte. Comme il semblait très désireux de parler, les autres restèrent silencieux, prêts à intervenir si cela leur semblait nécessaire.

— Il y a bien longtemps que je fais de la politique, et j'ai véritablement travaillé pour ce qui me semblait être le bien du pays. Ce qui ne veut pas dire que je n'aie pas recherché le pouvoir et la position. Car je les ai recherchés. Je me suis battu pour les obtenir, et comme vous le savez peut-être, j'y ai réussi. Je vous ai entendu pour la première fois il y a bien des années, et même si un certain nombre des choses que vous avez pu dire ont trouvé un écho en moi, votre façon d'appréhender la vie ne présenta pour moi qu'un intérêt passager, sans jamais s'enraciner profondément. Au fil des années, cependant, avec leurs souffrances et leurs luttes, quelque chose a mûri en moi et je me suis mis récemment à suivre vos causeries et conférences à chaque fois que je le pouvais. Je comprends maintenant que ce que vous dites représente la seule façon de nous sortir de nos problèmes. J'ai parcouru l'Europe et l'Amérique, et j'ai cru un moment que la solution viendrait de la Russie, J'ai été membre actif du Parti communiste et j'ai très profondément tenté de coopérer avec ses leaders politico-religieux. Mais aujourd'hui, je me retire de tout cela. Tout est devenu corrompu et inefficace, même si un certain progrès a effectivement eu lieu dans quelques domaines. Ayant longuement réfléchi à toutes ces questions, je voudrais maintenant examiner tout cela d'un regard neuf, et je crois que je suis prêt pour quelque chose de nouveau et de clair.

Pour examiner, il ne faut pas commencer par une conclusion, ou alléguer de sa loyauté à un parti, ni mettre en avant un parti pris. Il ne doit exister nul désir de réussite, nulle demande d'action immédiate. Si l'on est sous l'emprise de l'une de ces choses, un véritable examen est impossible. Car pour examiner d'un œil nouveau la question de l'existence, l'esprit doit être absolument dépouillé de toute motivation personnelle, de tout sentiment de frustration, de toute recherche du pouvoir, qu'il soit pour soi ou pour un groupe, ce qui est exactement pareil. Ne trouvez-vous pas qu'il en est ainsi, Monsieur?

— Je vous en prie, ne m'appelez pas Monsieur! Oui, bien sûr, c'est la seule façon d'examiner et de comprendre les choses, mais je ne sais pas si j'en suis capable.

La capacité vient de la mise en application directe et immédiate. Afin d'examiner les divers problèmes complexes de l'existence, nous devons commencer sans nous lier à une quelconque philosophie, ou idéologie, ou un quelconque système de pensée, ou modèle d'action. La capacité de compréhension n'est pas une question de temps, c'est une perception immédiate, n'est-ce pas?

— Si je me rends compte que quelque chose est vénéneux, l'éviter n'est pas un problème: je n'y touche tout amplement pas. De la même façon, si je me rends compte que toute forme de conclusion fait obstacle à l'examen complet du problème de la vie,

dès lors toutes conclusions, soient-elles personnelles ou collectives, disparaissent. Et je n'ai pas besoin de lutter pour m'en libérer. Est-ce bien cela?

En effet. Mais le fait d'énoncer un fait parfaitement clairement ne constitue pas le fait en soi. C'est un autre problème que de se libérer véritablement des conclusions. Lorsque nous avons compris que le parti pris sous toutes ses formes faisait obstacle à la compréhension totale, nous pouvons fort bien décider d'abandonner le parti pris. Mais par la force de l'habitude, l'esprit tend à retomber sous la coupe de l'autorité et de la tradition profondément enracinées. Et avoir conscience de cette tendance afin qu'elle n'ait pas d'incidence sur le processus d'examen en question est également nécessaire. Ceci étant précisé, reprenons la conversation. Quel est le besoin le plus fondamental de l'homme?

— C'est d'être nourri, vêtu et logé. Mais une répartition équitable de ces nécessités premières crée sans cesse des problèmes, car l'homme est par nature avare et jaloux.

Vous voulez dire que la société le pousse et l'encourage à être ainsi? Car une autre forme de société, de par sa législation et d'autres formes de contraintes, pourrait fort bien l'obliger à n'être ni avare ni jaloux ; mais cela ne ferait qu'établir une contre-réaction et c'est ainsi que naît le conflit entre l'individu et l'idéal prôné par l'État, ou par un puissant groupe politico-religieux. Pour permettre une équitable répartition de la nourriture, des vêtements et des logements, il faut qu'intervienne une organisation sociale totalement différente, ne pensez-vous pas? Diverses nationalités et leurs gouvernements souverains, leurs blocages des pouvoirs et leurs structures économiques conflictuelles, ainsi que les systèmes de castes et les religions organisées - chacun proclame que sa façon de faire est la meilleure et la seule valable. Il faut que tout cela cesse, c'est-à-dire que c'est toute l'attitude hiérarchique et autoritaire face à la vie qui doit cesser.

— C'est bien là la seule véritable révolution.

C'est une révolution psychologique totale et une telle révolution est essentielle si l'homme ne veut pas, dans le monde entier, continuer à manquer de ces nécessités physiques. La terre est aux hommes, elle n'est pas Anglaise, Russe ou Américaine, pas plus qu'elle n'appartient à un quelconque groupe idéologique. Nous sommes des êtres humains et non des Indous, des Bouddhistes, des Chrétiens ou des Musulmans. Toutes ces divisions doivent cesser, y compris la dernière en date, le communisme, si nous voulons que naisse une structure socio-économique totalement différente. Et cela doit commencer par vous et moi.

— Existe-t-il une action politique que je pourrais appliquer pour permettre une telle révolution?

Peut-on savoir ce que vous entendez par action politique? L'action politique, quelle qu'elle soit, est-elle distincte de l'action totale de l'homme, ou bien en fait-elle partie?

— Par action politique, j'entendais une action au niveau gouvernemental: législative, économique, ou administrative, ou quelque chose de cet ordre.

De toute évidence, si l'action politique est séparée de l'action totale de l'homme, si elle ne prend pas en considération la totalité de son être, son état psychologique comme son état physique, alors cette action est nuisible et ne suscitera qu'une confusion et une misère plus grandes. Et c'est exactement ce qui se passe actuellement dans le monde. Est-il impossible que l'homme, avec tous ses problèmes, agisse en être humain complet, et non pas en entité politique, coupée de son état psychologique ou « spirituel »? Un arbre, c'est tout ensemble les racines, le tronc, les branches, les feuilles et les fleurs. Toute action qui n'est pas totale, complète, ne peut déboucher que sur la douleur. Et il n'existe que la totalité de l'action humaine, et non l'action po-

litique, l'action religieuse ou l'action Indienne. Toute action qui vise à séparer, à fragmenter, suscite toujours le conflit, tant intérieur qu'extérieur.

— Cela veut dire que l'action politique est impossible, n'est-ce pas?

Absolument pas. La compréhension de l'action totale ne fait certainement pas obstacle à l'action politique, éducative ou religieuse. Ce ne sont pas des activités séparées, mais elles participent toutes d'un processus unitaire qui exprime en différentes directions. C'est ce processus unitaire qui est important, et non pas une action politique séparée, si bénéfique puisse-t-elle sembler.

— Je crois que je comprends. Si je possède cette compréhension totale de l'homme, ou de moi-même, mon attention pourra se tourner en différentes directions, comme cela est nécessaire, mais mes actions seront en relation directe avec l'ensemble. L'action qui sépare, qui cloisonne, ne peut avoir que des résultats chaotiques, comme je commence à le comprendre. Et en prenant conscience de tout cela, non pas en tant que politicien, mais en tant qu'être humain, le regard que je porte sur la vie change radicalement. Je n'appartiens plus à un pays particulier, ni à un parti, ni à une religion particulière. J'ai besoin de trouver Dieu, tout comme j'ai besoin de manger, d'être vêtu et logé. Mais si je recherche l'un en excluant les autres, ma quête débouchera sur d'autres formes désastreuses de confusion. Oui, je comprends très bien cela. La politique, la religion et l'éducation sont intimement entremêlées. Bon. Je ne suis plus un politicien, avec un parti pris d'action politique. En tant qu'être humain, et non pas en tant que Communiste, Hindou ou Chrétien, je veux élever mon fils. Pouvons-nous considérer la question?

La vie intégrée et l'action constituent l'éducation. L'intégration ne se produit pas lorsque l'on se conforme à un modèle, qu'il s'agisse du sien propre ou celui de quelqu'un d'autre. Elle a lieu lorsque l'on comprend les nombreuses influences qui empiètent sur l'esprit. Il s'agit d'en avoir conscience sans se laisser prendre au piège. Les parents et la société conditionnent l'enfant par la suggestion, par des désirs subtils et non exprimés, et par la contrainte, ainsi que par la réitération continuelle de certaines croyances ou dogmes. Aider l'enfant à prendre conscience de toutes ces influences, et de leur signification psychologique profonde, et l'aider à comprendre les façons dont l'autorité se manifeste sans se laisser prendre dans le filet de la société, c'est cela l'éducation. Éduquer, ce n'est pas seulement donner au garçon une certaine technique qui lui permettra de trouver du travail, mais c'est plutôt l'aider à découvrir ce qu'il aime réellement. Cette notion d'amour n'existe pas si l'enfant recherche la réussite, la célébrité ou le pouvoir. Et l'éducation, c'est aider l'enfant à comprendre cela. La véritable éducation c'est la connaissance de soi. Et dans cette éducation n'entrent ni l'enseignant ni l'enseigné, car seul compte le fait d'apprendre, et l'éducateur apprend autant que l'étudiant. La liberté n'a ni début ni fin. L'éducation, c'est de pouvoir le comprendre. Il faudrait s'arrêter sur chacun de ces points, mais nous n'avons pas le temps d'entrer dans les détails.

— Je crois que je comprends, en gros, ce que vous entendez par éducation. Mais quels sont ceux qui enseignent suivant ces méthodes? De tels éducateurs n'existent tout simplement pas!

Combien d'années avez-vous consacrées à la politique, avez-vous dit?

— Beaucoup plus que je ne le voudrais. En tous cas plus de vingt ans.

De toute évidence, pour éduquer l'éducateur, il faut nous y consacrer aussi totalement que vous l'avez fait pour la politique - à cela près que c'est une tâche beaucoup plus épuisante et qui demande une grande intuition psychologique. Malheureusement, personne ne semble se préoccuper de l'éducation, et pourtant c'est de loin

beaucoup plus important que n'importe quel autre facteur susceptible de provoquer une transformation sociale fondamentale.

— La plupart d'entre nous, surtout les hommes politiques, sont tellement anxieux d'obtenir des résultats immédiats que nous ne pensons qu'à court terme, incapables d'avoir une vision plus étendue des choses. Mais puis-je encore poser une question? Dans tout ce que nous venons de dire, comment se situe l'héritage?

Qu'entendez-vous par héritage? Faites-vous allusion à l'héritage des biens matériels, ou à l'héritage psychologique?

Je pensais à l'héritage des biens. Et pour être tout à fait franc, je dois dire que je n'ai jamais pensé à l'autre aspect de la question.

L'héritage psychologique conditionne autant que l'héritage de propriétés. Tous deux limitent l'esprit et le maintiennent dans un modèle particulier de société, qui en soi fait obstacle à une transformation radicale de la société. Si notre propos est de donner naissance à une culture totalement différente, qui ne reposerait ni sur l'ambition ni sur le désir d'acquérir, il est évident que l'héritage psychologique y fait sérieusement obstacle.

— Que voulez-vous dire exactement par héritage psychologique?

L'empreinte du passé sur le jeune esprit ; le conditionnement, conscient et inconscient, qui pousse l'étudiant à obéir, à se conformer. Les Communistes y travaillent maintenant de façon très efficace, comme l'avaient fait les Catholiques pendant des générations. D'autres sectes religieuses le font également, mais pas de façon si déterminée ou si efficace. Les parents et la société modèlent l'esprit des enfants par le biais de la tradition, de la croyance, du dogme, des conclusions, des opinions et c'est cet héritage psychologique qui s'oppose à ce qu'un nouvel ordre social ait lieu.

— Oui, je comprends. Mais mettre un terme à ce genre d'héritage apparaît presque impossible, non?

Si vous êtes réellement convaincu de la nécessité de mettre fin à ce genre d'héritage, n'accorderez-vous pas toute votre attention au fait de donner à votre fils un type d'éducation qui semble juste?

— Mais là encore, nous sommes pour la plupart tellement pris dans nos propres peurs et préoccupations que nous nous gardons bien d'approfondir ces questions-là, si tant est même que nous les considérions. Nous sommes une génération de menteurs et d'ergoteurs. L'héritage des biens matériels est également un problème complexe. Nous voulons tous posséder quelque chose, un bout de terrain, si petit soit-il, ou bien un autre être humain ; et si tel n'est pas le cas, nous voulons alors posséder des idéologies on des croyances. Rien ne peut étancher notre soif de posséder.

Mais lorsque vous comprenez authentiquement que le fait d'hériter de biens est aussi destructeur que l'héritage psychologique, alors vous décidez d'aider vos enfants à se libérer de ces deux formes d'héritage. Vous les élèverez de façon à ce qu'ils se suffisent parfaitement à eux-mêmes, sans dépendre de vos faveurs ni de celles d'autrui, vous leur apprendrez à aimer leur travail et à avoir confiance dans leurs capacités de travailler sans ambitions et sans avoir le culte de la réussite. Vous leur enseignerez à avoir le sens de la responsabilité dans la coopération et, partant, à savoir décider des cas où il ne faut pas coopérer. Vos enfants n'auront alors nul besoin d'hériter de vos biens. Ils seront d'authentiques êtres humains dès le premier jour et non plus des esclaves de la famille ou de la société.

— C'est là un idéal qui, je le crains, ne pourra jamais se réaliser.

Ce n'est pas un idéal, ni quelque chose qui ne pourra avoir lieu qu'au royaume inaccessible d'un pays de cocagne parfaitement utopique. La compréhension doit se faire maintenant, et non dans le futur. La compréhension, c'est l'action. La compréhension ne précède pas l'action, car il est impossible de séparer l'action de la compréhension. C'est au moment même où l'on voit un cobra que l'action adéquate a lieu. Si la vérité de tout ce dont nous avons parlé ce matin apparaît, l'action fera alors partie intégrante de cette perception. Mais nous sommes tellement pris au piège des mots, et de la stimulation intellectuelle, que les mots et l'intellect deviennent obstacles à l'action. La soi-disant compréhension intellectuelle n'est rien d'autre que le fait d'entendre une explication verbale, ou d'écouter des idées émises, et une telle compréhension n'a absolument aucune signification, pas plus que n'en aurait le fait de décrire la nourriture à un homme affamé. Ou bien vous comprenez, ou bien vous ne comprenez pas. La compréhension est un processus total, qui est inséparable de l'action, et qui n'est pas lié au temps.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 11 'La révolution psychologique'

Il n'y a pas de penseur, mais une pensée conditionnée

Les pluies avaient lavé les cieux, la brume s'était dissipée et le ciel était aussi clair qu'intensément bleu. Les ombres étaient nettes et profondes, et du sommet de la colline une colonne de fumée s'élevait en ligne droite. On devait brûler quelque chose, et on entendait des voix. La petite maison était sur une pente, mais bien protégée, et entourée d'un petit jardin entretenu avec amour. Mais ce matin-là, il faisait partie intégrante de la totalité de l'existence, et le mur qui limitait le jardin semblait parfaitement inutile. Des plantes grimpantes poussaient sur ce mur, cachant les pierres qui apparaissaient pourtant ici et là. C'étaient des pierres magnifiques, polies par bien des pluies et certaines étaient recouvertes d'une mousse d'un gris vert. Derrière le mur, la nature était redevenue sauvage et d'une certaine façon, cette partie inculte semblait également faire partie du jardin. Un sentier qui partait de la porte du jardin conduisait au village, où s'élevait une vieille église décrépite derrière laquelle il y avait un cimetière. Rares étaient ceux qui allaient à l'église, même le dimanche, à part les vieux, et pendant la semaine elle était totalement vide, car le village offrait d'autres amusements. Une petite locomotive à moteur Diesel avec deux wagons, crème et rouge, se rendait deux fois par jour à la ville voisine. Le train était presque toujours plein d'une foule joyeuse et bruyante. Au-delà du village, un autre sentier prenait à droite et conduisait à la colline. Sur ce sentier, on rencontrait de temps à autre un paysan qui transportait quelque chose et vous dépassait avec un vague grognement De l'autre côté de la colline, le sentier allait se perdre dans un bois très dense où le soleil ne pénétrait jamais. Et c'était comme une sorte de bénédiction de passer du soleil aveuglant à l'ombre fraîche de la forêt. Personne ne semblait jamais aller par-là, et le bois était désert. Le vert sombre de l'épais feuillage rafraîchissait autant les yeux l'esprit. On pouvait s'asseoir là dans un silence total. L'air lui-même semblait immobile, pas une feuille ne bougeait et il régnait cette étrange tranquillité propre aux endroits que ne fréquentent pas les êtres humains. Dans le lointain, un chien aboyait et un cerf brun traversa le sentier en prenant tout son temps.

C'était un homme assez âgé, fort pieux, et qui recherchait la sympathie et les bénédictions. Il déclara qu'il avait régulièrement été, depuis plusieurs années, écouter un certain maître du nord qui commentait les Écritures, et qu'il allait maintenant rejoindre sa famille dans le sud.

— Un ami m'a dit que vous alliez faire une série de conférences et je suis resté afin d'y assister. J'ai écouté avec beaucoup d'attention tout ce que vous avez dit et je sais ce que vous pensez des guides et de l'autorité. Je ne suis pas entièrement d'accord avec vous, car nous autres êtres humains avons besoin de l'aide que certains peuvent offrir, et le fait que quelqu'un accepte d'être aidé ne suffit pas à faire de lui un suiveur ou un adepte.

Il est pourtant évident que le désir d'être guidé engendre le conformisme, et que l'esprit conformiste est incapable de découvrir la vérité.

— Mais je ne suis pas conformiste, je ne suis pas crédule, pas plus que je ne suis aveuglément. Au contraire, j'utilise mon esprit, je remets en cause tout ce que dit ce maître que je vais voir.

Chercher à être éclairé par quelqu'un d'autre, sans la connaissance de soi, c'est suivre aveuglément. Tout suivisme est aveugle.

— Je ne crois pas être capable de pénétrer et de comprendre les régions profondes du moi, et c'est pourquoi je cherche de l'aide. Le fait que je vienne vous demander de m'aider ne fait pas de moi un de vos adeptes.

Il faut souligner que l'établissement de l'autorité est quelque chose de très complexe. Le fait de suivre quelqu'un d'autre n'est jamais que l'effet d'une cause plus profonde et si nous ne comprenons pas cette cause, le fait de savoir de quelle façon l'on suit n'a aucune importance. C'est le désir d'arriver, d'atteindre l'autre rive qui constitue le point de départ de notre quête humaine. Nous recherchons intensément la réussite, la durée, la consolation, l'amour, un état de paix permanent et à moins que l'esprit soit libéré de ce désir, on suit inévitablement d'une façon ou d'une autre. Le fait de suivre n'est jamais que le symptôme d'un profond besoin de sécurité.

— Je veux effectivement atteindre l'autre rive, ainsi que vous le dites, et pour ce faire je suis prêt à prendre n'importe quel bateau qui me fera traverser la rivière. Pour moi, le bateau n'a aucune importance, mais l'autre rive par contre en a énormément.

Ce n'est pas l'autre rive qui importe, mais la rivière et la rive sur laquelle vous êtes. La rivière, c'est la vie dans son déroulement quotidien, avec sa beauté extraordinaire, ses joies et ses délices ainsi que sa laideur, ses souffrances et ses misères. La vie, c'est toutes ces choses complexes et réunies, ce n'est pas simplement un moment à passer et c'est cela qu'il faut comprendre, au lieu de garder les yeux fixés sur l'autre rive. Vous êtes cette vie d'envie, de violence, d'amour qui ne dure pas, d'ambition, de frustration et de peur ; et vous êtes aussi ce désir d'échapper à tout cela en atteignant l'autre rive, ce que vous appelez la permanence, l'âme, l'Atman, Dieu et ainsi de suite. Si vous ne comprenez pas cette vie, si vous ne vous libérez pas de l'envie, de ses joies et de ses douleurs, l'autre rive n'est qu'un mythe, une illusion, un idéal inventé par un esprit qui a peur et qui cherche la sécurité. Les fondations doivent être solides car sinon la maison, si noble soit-elle, s'écroulera.

— J'avais déjà la peur en moi et vous ne faites qu'ajouter à cette peur, vous ne la réduisez en rien. Mon ami m'avait prévenu que vous n'étiez pas facile à comprendre, et je vois maintenant ce qu'il voulait dire. Mais je crois être de bonne foi, et je veux autre chose que de simples illusions. Je trouve moi aussi qu'il faut poser de bonnes fondations. Mais savoir par soi-même ce qui est vrai et ce qui est faux, c'est vraiment un autre problème.

Absolument pas. Le conflit de l'envie, avec ses joies et ses peines, engendre inévitablement la confusion, intérieure comme extérieure. Ce n'est que lorsque cette confusion n'est plus que l'esprit peut découvrir ce qui est vrai. Toutes les activités d'un esprit confus ne peuvent déboucher que sur davantage de confusion.

— Mais comment me libérer de cette confusion?

Le « comment » implique une liberté graduelle. Or la confusion ne peut être traitée morceau par morceau, tandis que le reste de l'esprit reste confus, car la partie qui a été éclaircie redevient rapidement confuse. La question de savoir comment se dégager de cette confusion ne se pose qu'à partir du moment où il apparaît que votre esprit est encore sous la coupe de l'autre rive. Vous ne saisissez pas la signification profonde de la voracité ou de la violence, ou de quoi que ce soit d'autre. Vous ne voulez tout simplement pas vous en débarrasser pour parvenir à autre chose. Si vous étiez véritablement concerné par l'envie et la souffrance qui en résulte, vous ne pourriez pas demander comment s'en débarrasser. La compréhension de l'envie est une action totale, tandis que le « comment » implique une liberté obtenu progressivement, et cela n'est que l'action de la confusion.

— Que voulez-vous dire par action totale?

Pour comprendre ce qu'est une action totale, nous devons tout d'abord explorer les divisions entre le penseur et sa pensée.

— N'existe-t-il pas une présence qui voit tout, et qui est bien au-dessus du penseur et de sa pensée? J'ai le sentiment que oui. Car j'en ai fait l'expérience dans un moment de béatitude.

De telles expériences sont produites par un esprit qui a été modelé par la tradition et par des milliers d'influences. Les visions religieuses d'un Chrétien seront très différentes de celle d'un Hindou ou d'un Musulman, étant donné que toutes ces visions reposent exclusivement sur le conditionnement particulier de l'esprit. Le critère de vérité n'est pas l'expérience, mais cet état dans lequel ni l'expérimentateur ni l'expérience n'existent plus.

— Vous voulez dire l'état du samadhi?

Non, pas du tout, car en utilisant ce mot, vous ne faites que citer l'expérience d'un autre.

— Mais n'existe-t-il pas une présence qui voit tout, au-delà et au-dessus du penseur et de sa pensée? Je suis sûr que si.

Commencer par une conclusion, c'est mettre un terme à toute pensée, n'est-ce pas?

— Mais ce n'est pas une conclusion. Je le sais, car cette vérité je l'ai éprouvée.

Celui qui dit savoir ne sait rien. Ce que vous savez ou tenez pour vrai est seulement ce qu'on vous a appris. Quelqu'un d'autre, qui aurait reçu un enseignement culturel différent, affirmera avec tout autant de confiance en lui que son savoir et son expérience lui permettent de dire de façon certaine qu'il n'existe pas de présence qui voit tout. Vous êtes tous deux, le croyant et le non-croyant, à ranger dans la même catégorie, n'est-ce pas? Vous débutez tous deux par une conclusion, et vous raisonnez à partir d'expériences qui proviennent de votre propre conditionnement, n'est-il pas vrai?

— Lorsque vous présentez les choses ainsi, cela semble me donner tort, mais je ne suis pourtant pas convaincu.

Je n'essaye pas de vous donner tort, ni de vous persuader de quoi que ce soit. Je vous fait simplement remarquer certaines choses pour que vous les examiniez.

— Après avoir beaucoup lu et beaucoup étudié, je pensais avoir épuisé la question du regardeur et du regardé. Il me semble que, de la même façon que l'œil voit la fleur et que l'esprit regarde grâce à l'œil il doit exister au-delà de l'esprit une entité qui a conscience de tout le processus, c'est-à-dire à la fois de l'esprit, de l'œil et de la fleur.

Essayons de le découvrir sans affirmer quoi que ce soit, sans hâte ou dogmatisme. Comment fonctionne la pensée? Il y a la perception, le contact, la sensation, et la pensée, qui est le produit de la mémoire, déclare « ceci est une » C'est la pensée qui crée le penseur, le processus de la pensée qui donne naissance au penseur. La pensée a lieu en premier et seulement après le penseur se manifeste-t-il- Ce n'est pas l'inverse. Si nous ne reconnaissions pas ce fait, nous irions de confusion en confusion.

— Mais il y a une division, un espace, étroit ou large, entre le penseur et sa pensée. Cela n'indique-t-il pas que le penseur intervient en premier?

Voyons un peu. Ayant conscience de son importance, de son insécurité et souhaitant la permanence et la sécurité, la pensée donne naissance au penseur et l'oblige ensuite à atteindre des niveaux de permanence de plus en plus élevés. De sorte qu'il existe en apparence une distance infranchissable entre le penseur et sa pensée, entre

le regardeur et le regardé. Mais tout ce processus fait pourtant toujours partie du domaine de la pensée, n'est-ce pas?

— Voudriez-vous dire par-là que celui qui regarde n'a aucune réalité, qu'il est aussi inconstant que la pensée? J'ai beaucoup de mal à croire cela.

Vous pouvez l'appeler l'âme, lAtman, ou de n'importe quel autre nom, mais l'observateur est toujours produit par la pensée. Aussi longtemps que la pensée est liée d'une façon ou d'une autre à l'observateur, ou que l'observateur contrôle et modèle la pensée, il restera de l'ordre de la pensée, à l'intérieur même du processus du temps.

— Combien mon esprit réagit-il fortement à tout cela! Et pourtant en dépit de moi-même, je suis obligé de reconnaître que c'est un fait. Et si c'est un fait, alors il n'y a dans ce cas qu'un processus de pensée, et nul penseur.

Et il en est bien ainsi, n'est-ce pas? La pensée a engendré l'observateur, le penseur, le censeur conscient ou inconscient qui sans relâche juge, condamne et compare. C'est cet observateur qui est sans arrêt en conflit avec ses pensées, ne cessant pas ses efforts pour les diriger.

— Pourriez-vous aller moins vite? Je voudrais vraiment m'y retrouver dans tout cela. Vous êtes en train d'établir

— c'est bien cela, n'est-ce pas? - que toute forme d'effort, noble ou triviale, résulte de cette division artificielle et illusoire entre le penseur et ses pensées. Mais voulez-vous dire qu'il faille éliminer l'effort? L'effort n'est-il pas nécessaire et indispensable à tout changement?

Nous verrons cela plus tard. Nous avons constaté qu'il n'y avait qu'une pensée qui a rassemblé le penseur, l'observateur, le censeur, le contrôleur. Entre l'observateur et l'observé, il y a le conflit de l'effort que fait l'un pour triompher ou au moins pour modifier l'autre. Cet effort est vain et ne pourra jamais changer fondamentalement la pensée car le penseur, le censeur, fait lui-même partie intégrante de ce qu'il veut changer. Une partie de l'esprit ne peut absolument pas en modifier une autre puisque celle-ci n'en est que la continuité modifiée. Il se peut, par contre, qu'un désir triomphe d'un autre désir, c'est très fréquent. Mais le désir le plus fort engendre à son tour un autre désir, qui sera gagnant ou perdant, et c'est ainsi que s'installe le conflit de la dualité. C'est un processus sans fin.

— Ce que vous dites, me semble-t-il, c'est que c'est seulement en éliminant le conflit qu'existera une possibilité de changement fondamental. Je ne vous suis pas très bien. Pourriez-vous m'expliquer davantage?

Le penseur et sa pensée constituent un processus unitaire, ni l'un ni l'autre n'ont de continuité indépendante. L'observateur et l'observé sont inséparables. Toutes les caractéristiques du penseur sont contenues dans sa pensée. Et sans la pensée, il n'existe ni observateur ni penseur. C'est un fait évident, ne trouvez-vous pas?

— Oui, jusque-là, je comprends.

Si la compréhension est purement verbale et intellectuelle, elle n'a que très peu d'importance. Il faut que le penseur et sa pensée soient véritablement vécus comme tout, c'est-à-dire l'intégration des deux éléments. Il ne reste alors plus que le processus de la pensée.

— Qu'est-ce que c'est exactement?

C'est la façon ou la direction selon laquelle la pensée a été orientée: personnelle ou impersonnelle, individuelle ou collective, religieuse ou profane, Hindoue ou Chrétienne, Bouddhiste ou Musulmane et ainsi de suite. Il n'existe pas de penseur Musulman mais simplement une pensée qui a subi un conditionnement Musulman. La pen-

sée est le produit de son propre conditionnement. Le processus ou la façon de penser créent inévitablement des conflits et lorsqu'on fait des efforts pour vaincre ces conflits d'une façon ou d'une autre, cela ne suscite que d'autres formes de résistances et de conflits.

— Oui, j'ai l'impression que cela est assez évident.

C'est cette façon de penser qui doit radicalement cesser, car elle débouche sur la confusion et la souffrance. Il n'existe pas de façons de penser meilleures ou plus nobles. Toute pensée est conditionnée.

— Vous avez l'air de dire que lorsque la pensée cesse, un changement radical s'opère. En est-il bien ainsi?

La pensée est conditionnée. L'esprit, qui est le grenier où s'entassent les expériences et les souvenirs d'où naissent la pensée, est lui-même conditionné. Et tout mouvement de l'esprit, en quelque direction que ce soit, suscite ses propres résultats limités. Lorsque l'esprit fait un effort pour se transformer, il crée tout au plus de nouveaux modèles. Toute tentative que fait l'esprit pour se libérer renforce la prolongation de la pensée. Cela peut s'exprimer à un niveau plus élevé, mais cela reste à l'intérieur de son propre cercle, le cercle de la pensée et du temps.

— Oui, je crois que je comprends. Continuez, je vous en prie.

Toute tentative, de quelque nature qu'elle soit, que fait l'esprit, ne fait que renforcer la continuation de la pensée et ses buts évidents d'acquisition, d'ambition et d'envie. Lorsque l'esprit a une conscience pleine et totale de ce fait, semblable à celle qu'il aurait d'un serpent venimeux, alors seulement cessent les tentatives et les mouvements de l'esprit. Et ce n'est qu'alors qu'il y a révolution totale, et non plus la continuation de l'ancien sous une forme différente. Cet état ne peut se décrire. Car celui qui décrit n'en a pas conscience.

— J'ai véritablement l'impression d'avoir compris, non pas seulement les mots que vous avez dits, mais la totalité de ce que cela implique. C'est à partir de ma vie quotidienne qu'il sera possible d'établir si j'ai compris ou non.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 12 'Il n'y a pas de penseur, mais une pensée conditionnée'

Pourquoi faut-il que cela nous arrive a nous ?

Quelque chose explosa avec un grand bruit. Il était quatre heures et demie du matin et il faisait encore très noir. Il faudrait attendre plus d'une heure encore avant l'aube. Les oiseaux continuaient à dormir dans les arbres et le bruit très violent ne semblait pas les avoir dérangés, mais leurs piaillements bruyants commenceraient avec le lever du jour. Il y avait une légère brume mais les étoiles étaient très claires. Après la première explosion, plusieurs autres retentirent. Il y eut un moment de calme puis à nouveau des feux d'artifice éclatèrent un peu partout. La fête avait commencé. Ce matin-là, les oiseaux ne firent pas durer longtemps leur remue-ménage et se dispersèrent rapidement car tous ces bruits les effrayaient. Mais vers le soir ils seraient tous à nouveau perchés sur les mêmes branche pour s'entretenir bruyamment de leurs activités de la journée. Le soleil était maintenant à la cime des arbres et les illuminait d'une douce lumière. Ces arbres, magnifiques dans leur tranquillité, semblaient modeler le ciel. L'unique rose du jardin était lourde de rosée. Et bien que les pétards fassent énormément de bruit, la ville était très lente à s'éveiller, car c'était l'une des grandes fêtes de l'année. Il y aurait des festins et des réjouissances, et le riche comme le pauvre échangeraient leurs dons.

Dès que la nuit commença à tomber ce soir-là, les gens se réunirent sur les bords du fleuve. Ils disposèrent sur l'eau des soucoupes d'argile remplies d'huile et dont la mèche brûlait. Puis, après avoir dit une prière, ils laissèrent les petites lumières flotter le long du fleuve. Il y eut bientôt des milliers de petits points lumineux sur les eaux sombres et immobiles. C'était quelque chose de très étonnant ces visages ardents illuminés par les petites flammes vacillantes et le fleuve comme miraculeusement éclairé, Les cieux et leurs myriades d'étoiles regardaient ce fleuve de lumière, et la terre se taisait devant l'amour des hommes.

Nous étions cinq dans cette pièce ensoleillée: un couple marié et deux autres hommes. Tous étaient jeunes. La dame semblait triste et morne et son mari était grave lui aussi, souriant rarement. Les deux jeunes hommes étaient assis silencieusement et attendaient que les autres commencent mais il était évident qu'ils parleraient dès que l'occasion s'en présenterait et que leur timidité se serait un peu dissipée.

— Mais pourquoi faut-il que cela nous arrive à nous? demanda-t-elle d'une voix où perçaient la colère et la rancune. Des larmes remplirent ses yeux et coulèrent sur ses joues. Nous traitions bien notre fils. Il était tellement espiègle et joyeux, toujours prêt à rire, et nous l'aimions tellement. Nous l'avions élevé avec tant de soins et avions fait des projets pour son avenir... Incapable de continuer, elle s'arrêta et attendit d'être un peu plus calme. Excusez-moi d'être dans un tel état, reprit-elle, mais tout cela est trop lourd pour moi. Il jouait et se dépensait, et quelques jours plus tard il n'était plus là. C'est atrocement cruel et pourquoi faut-il que cela nous arrive à nous? Nous avons mené une vie honnête, nous nous aimions et aimions encore plus notre fils. Mais maintenant qu'il n'est plus là, notre vie est complètement vide - mon mari à son bureau et moi à la maison. Tout est devenu si laid et si vide de sens. Elle aurait sans doute continué à exprimer son amertume, mais son mari l'arrêta doucement. Elle se mit à pleurer sans retenue, puis finit par se calmer et se taire.

Cela nous arrive à tous, n'est-ce pas? Lorsque vous demandez pourquoi c'est à nous que cela arrive, vous ne voulez pas vraiment dire que cela devrait arriver aux

autres et non à vous, n'est-ce pas? Vous partagez la douleur et la souffrance du reste de l'humanité.

— Mais qu'avons-nous fait pour mériter cela? Quel est notre karma? Pourquoi n'est-il pas vivant? J'aurais volontiers donné ma vie pour lui.

Croyez-vous qu'une explication, un argument subtil ou une croyance rationalisée suffiront à combler ce manque douloureux?

— Je veux bien sûr être réconfortée, mais pas seulement par des mots ni par un espoir très éloigné dans le futur. Mais en conséquence, je ne réussis pas à trouver la paix. Mon mari a essayé de me rassurer en me parlant de réincarnation, mais sans résultat. Et il souffre aussi, car même s'il croit en la réincarnation, la douleur demeure Nous sommes tous deux prisonniers de cette douleur qui nous déchire. C'est un peu comme un cauchemar, terrifiant et atroce.

Son mari intervint à nouveau pour la calmer, et elle s'excusa en déclarant qu'elle allait se reprendre.

— Nous savons si peu de choses de la vie, de la mort, et de nos propres souffrances, reprit son mari. Depuis cet événement tragique, j'ai l'impression d'avoir acquis une certaine maturité et d'être en mesure de poser des questions sérieuses. Auparavant, la vie n'était que gaieté et nous riions sans cesse. Mais la plupart des choses qui nous rendaient heureux semblent maintenant si stupides et insignifiantes. Cela fait penser à la tempête qui déracine les arbres et nous recouvre les pieds de sable. Plus rien ne sera jamais pareil. Je me trouve soudain tellement sérieux, avec l'envie de découvrir tout ce que cela signifie et depuis la mort de notre fils j'ai lu plus d'ouvrages philosophiques et religieux que je ne l'avais jamais fait. Mais lorsque 1« souffrance est là, il est difficile d'accepter de simples mots et de s'en tenir là. Je sais que la croyance peut très facilement se transformer en poison. La croyance émousse l'arête vive de la pensée mais elle émousse également douleur et sans elle l'esprit ne serait qu'une plaie béant et terriblement sensible. Nous sommes venus vous écouter l'autre soir. Vous ne nous avez pas réconfortés, et je conçois que cela est juste. Mais nous avons pourtant besoin refermer nos blessures. Pouvez-vous nous aider?

— Cette blessure que nous avons tous, lança l'un des jeunes hommes, ne peut pas être guérie par des mots des phrases réconfortantes. Nous ne sommes pas venus?. chercher une nouvelle croyance, mais découvrir ce qui cause notre souffrance.

Croyez-vous que le simple fait de savoir ce qui occasionne votre souffrance suffira à vous en guérir?

— Si je savais seulement ce qui est à l'origine de cette souffrance intérieure, je pourrais y mettre un terme. Il me suffirait de savoir qu'une chose m'empoisonne pour ne plus en manger.

Pensez-vous qu'il soit si facile de balayer les souffrances intérieures? Abordons les choses avec attention et patience. Quel est notre problème?

— Mon problème, dit la dame, est très simple. Pourquoi mon fils m'a-t-il été enlevé? Quelles raisons peut-on donner à cela?

Une quelconque explication suffira-t-elle à vous satisfaire, aussi réconfortante qu'elle puisse sembler sur le moment? Ne devez-vous pas trouver vous-même la réponse à cette question?

— Mais comment faire? demanda-t-elle.

— C'est également mon problème, dit l'un des jeunes hommes. Comment pourrais-je découvrir ce qui est vrai dans toute la déroutante confusion qui constitue mon « moi »?

— Notre karma était-il de souffrir, de perdre celui que nous aimions le plus? demanda le mari.

Je pourrais peut-être supporter la douleur de la mort de mon fils, reprit sa femme, si je pouvais seulement avoir le réconfort de savoir pourquoi il m'a été enlevé.

Le réconfort est une chose et la vérité en est une autre, et toutes deux vont dans des sens différents. Si vous cherchez le réconfort, vous pourrez le trouver dans une explication, une drogue ou une croyance. Mais cela sera temporaire et tôt ou tard, il vous faudra tout recommencer. Et le réconfort, est-ce que cela existe? Il est peut-être nécessaire que vous admettiez ce fait: un esprit qui recherche le réconfort et la sécurité connaîtra toujours la souffrance, Une explication satisfaisante ou une croyance réconfortante peuvent fort bien vous calmer et vous endormir. Mais est-ce là ce que vous voulez? Cela fera-t-il disparaître votre douleur? Se débarrasse-t-on de la douleur en l'endormant?

— Je suppose que ce que je veux réellement, dit la dame, c'est de retrouver cet état heureux que je connaissais - et d'en retrouver également les joies et les plaisirs. Et comme je ne le peux pas, je suis habitée par la douleur et je cherche naturellement le réconfort.

Voulez-vous dire que vous ne voulez pas regarder en face ce qui vous semble être la cause de votre souffrance et que c'est pour cela qu vous essayez de le fuir?

— Pourquoi n'aurais-je pas droit au réconfort?

Pensez-vous trouver un réconfort durable? Il se peut que cela n'existe pas. En cherchant le réconfort, ce que nous voulons vraiment c'est un état dans lequel n'entre absolument aucun facteur de dérangement psychologique. Or un tel état existe-t-il? On peut réussir à établir, par divers moyens, un état confortable mais la vie ne manque jamais de venir très vite frapper à la porte. Ce sont ces coups frappés à la porte que l'on appelle la douleur.

— Je vois ce que vous voulez dire, mais que dois-je faire? demanda la dame avec insistance.

Il n'y a rien d'autre à faire qu'à comprendre la réalité de ce fait, et qu'à savoir qu'un esprit qui recherche le réconfort et la sécurité sera toujours assujetti à la douleur. Cette compréhension porte en elle sa propre action. Lorsqu'un homme comprend qu'il est prisonnier, il ne demande pas ce qu'il doit faire, mais toute une série d'actions ou d'inactions prennent corps. C'est de la compréhension elle-1 même que naît l'action.

— Mais nos blessures sont réelles, reprit le mari, ne peut-on pas les guérir? N'y a-t-il pas le moindre processus de guérison. mais seulement un état d'amer désespoir?

L'esprit peut cultiver tous les états qu'il souhaite cultiver, mais c'est une autre question de découvrir ce qu'il en est véritablement de cette situation. Que recherchez-vous exactement?

— Nul homme sain d'esprit ne chercherait à cultiver cette amertume. Il existe certainement une philosophie du désespoir, mais il n'entre pas dans mes intentions de suivre

chemin. Ce que je veux, par contre, et très profondément, c'est découvrir la raison, le karma, de notre souffrance.

Vous voulez également aborder cette question?

Oui, nous le souhaitons aussi. Nous avons nos problèmes relatifs au processus du karma, et il nous serait utile d'en débattre tous ensemble.

Quelle est la racine du mot « karma »?

— C'est « agir » qui est la racine de ce mot, répondit le mari, et les autres acquiescèrent. Le karma, au sens où on le comprend généralement - et à tort, me semble-t-il - c'est l'action comme cause déterminante. Le futur est déterminé par l'action passée, et l'on récolte ce que l'on a semé. J'ai fait quelque chose dans le passé pour quoi il me faudra payer ou qui au contraire me sera profitable. Si mon fils meurt en pleine jeunesse, cela est dû à une obscure raison cachée dans une vie passée. Il y a de nombreuses variations possibles à partir de cette formule générale.

Toutes choses ont lieu et s'exercent par la chaîne des causes et des effets, n'est-ce pas?

— Cela semble un fait, en effet, répondit l'un des jeunes hommes. Je suis sur cette terre à cause de mon père et de ma mère, et en raison également d'autres causes antérieures. Je suis le résultat de causes qui remontent infiniment loin dans le passé. La pensée et l'action résultent elles aussi de diverses causes.

L'effet est-il distinct de la cause? Existe-t-il un espace, grand ou petit, un intervalle temporel entre eux? La cause comme l'effet est-elle déterminée? Si la cause et l'effet sont statiques, le futur est donc préétabli, et s'il en est ainsi, l'homme ne peut prétendre à la liberté car il est pris à tout jamais dans les limites de la prédétermination. Mais il n'en est pas ainsi, comme vous pouvez le constater dans les événements quotidiens où les circonstances influencent continuellement le cours des actions. Il se produit toujours un mouvement de changement, qu'il soit immédiat ou progressif.

— Oui, effectivement. Et c'est pour moi un grand soulagement, car j'ai été élevé dans le conditionnement du « chaque effet a sa cause », de voir qu'il n'est pas indispensable d'être esclave du passé.

L'esprit n'a nul besoin d'être maintenu dans son conditionnement. L'effet d'une cause n'est pas astreint à suivre cette cause, ont peut l'effacer. Il n'existe pas d'enfer éternel. La cause et l'effet ne sont pas statiquement fixés et déterminés. Ce qui était l'effet devient la cause d'un nouvel effet. Aujourd'hui se modèle sur hier et demain sur aujourd'hui. Il en est ainsi, n'est-ce pas? Car la cause et l'effet ne sont pas séparés mais constituent un processus unitaire. Un mauvais moyen ne peut pas déboucher sur une juste fin, parce que la fin est le moyen, l'un est contenu dans l'autre. La graine contient la totalité de l'arbre. Si l'on perçoit véritablement la vérité contenue en cela, la pensée devient alors action et le problème inévitable qui s'ensuit, à savoir comment établir un pont, un lien entre les deux ne se pose pas. La conscience totale de la cause et de l'effet en tant qu'unité indivisible permet d'effacer définitivement celui qui fait l'effort, ce « Je » qui devient sans cesse quelque chose au travers de quelconques moyens.

— Ne donnez-vous pas votre propre signification au karma? demanda le mari.

Ou bien cela est vrai ou bien cela est faux. Ce qui est vrai n'a nul besoin d'interprétation, et ce que l'on interprète n'est pas vrai. L'interprète devient alors un traître car il ne donne que son opinion, et l'opinion n'est pas li vérité.

— Il est dit dans les livres que chacun de nous comment cette vie avec un certain degré de karma accumulé doit s'exprimer, reprit-il. Il est dit également que c'est dans l'exécution de ce karma accumulé, que ce soit dans une vie ou au cours de plusieurs vies, qu'intervient et se manifeste la volonté. En est-il ainsi?

Qu'en pensez-vous, vous, en dehors de l'autorité des livres?

— Je ne me sens pas capable d'y apporter moi-même une réponse.

Considérons la question ensemble. Notre vie dans cette existence actuelle commence effectivement avec un certain degré de conditionnement, de karma. Chaque enfant est influencé par son milieu et sa pensée se forme selon certains modèles qui tendent à avoir une influence déterminante sur son futur. Il a donc le choix entre suivre, avec une certaine latitude, les préceptes de ces modèles ou les rejeter totalement. Dans ce dernier cas, la partie de l'esprit qui fait l'effort de rejeter les modèles procède elle aussi du conditionnement, du karma. De sorte qu'en se libérant d'un modèle l'esprit en crée un autre dans lequel il est à nouveau pris.

— Mais dans ce cas, comment l'esprit peut-il jamais se libérer? Je comprends fort bien que la partie de l'esprit qui souhaite se libérer des modèles, et la partie qui est à nouveau prise par d'autres modèles sont toutes deux maintenues, en définitive, dans le même cadre. Le premier pense qu'il est différent du second, mais ils ont pourtant une caractéristique commune qui est qu'aucun des deux n'est vraiment libre. Mais alors, qu'est-ce que la liberté?

— Nombreux sont ceux, déclara l'un des jeunes hommes, qui affirment qu'il existe une sur-âme, l'Atman, qui a une action sur notre conditionnement et l'annule par la dévotion et les bonnes œuvres, et par la concentration sur le Suprême.

Mais l'entité qui se dévoue et qui fait des bonnes œuvres est elle-même conditionnée et l'être Suprême sur lequel elle se concentre est une projection de son conditionnement, ne croyez-vous pas?

— Exactement, reprit le mari. Nos dieux, nos concepts religieux, nos idéaux, tout cela fait partie des structures internes de notre conditionnement. Maintenant que vous l'avez souligné, cela semble très évident et indiscutable.

Mai dans ce cas, l'homme n'a aucun espoir. Établir une conclusion, et penser à partir de cette conclusion fait obstacle à la compréhension et à toute découverte ultérieure. Lorsque la totalité de l'esprit prend conscience du fait qu'il est maintenu dans les limites d'une structure, que se passe-t-il?

— Je ne comprends pas très bien votre question. Comprenez-vous que la totalité de votre esprit est conditionnée, y compris la partie censée être la sur-âme, l'atmanman? Le ressentez-vous totalement, en avez-vous l'absolu certitude, ou bien ne faites-vous qu'accepter une explication théorique et verbale? Que se passe-t-il réellement?

— Je ne peux le dire précisément, car je n'ai jamais réfléchi à la totalité de cette question.

Lorsque l'esprit prend conscience de la totalité de son conditionnement - ce qu'il ne peut pas faire aussi longtemps qu'il recherche simplement son propre confort, ou qu'il suit paresseusement la voie de la facilité - tous ses mouvements touchent alors à leur fin. L'esprit est parfaitement immobile, sans le moindre désir, ni la moindre contrainte, ni le moindre but. Et ce n'est qu'alors que peut être la liberté.

— Mais il nous faut vivre dans ce monde et quoi que nous fassions, gagner notre vie ou les recherches les plus subtiles de l'esprit, tout a un but. Peut-il exister une action qui ne soit pas motivée?

Ne le croyez-vous pas? L'action d'amour n'a nulle motivation, à l'inverse de toute autre action.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 13 'Pourquoi faut-il que cela nous arrive a nous ?'

La vie, la mort et la survivance

— Je ne comprends pas très bien votre question.

C'était un vieux tamarinier, magnifique et chargé de fruits, et dont le nouveau feuillage semblait revêtu de couleurs très tendres. Planté près d'un fleuve profond, cet arbre était bien irrigué et procurait exactement ce qu'il fallait d'ombre aux hommes et aux animaux. Il y avait continuellement un certain remue-ménage bruyant sous ses branches, des discussions à voix haute, ou un veau qui appelait sa mère. Le tamarinier avait des proportions magnifiques et se découpait majestueusement contre le ciel bleu. Une vitalité éternelle émanait de lui. Il avait dû être le témoin de nombreuses choses au fil des innombrables étés où il contemplait le fleuve et ce qui se passait le long de ses berges. C'était un fleuve très intéressant, immense et large,et des pèlerins venaient des quatre coins du pays se baigner dans ses eaux sacrées. Il y avait des bateaux qui se déplaçaient silencieusement, avec des voiles sombres et carrées. Lorsque la lune se levait, pleine et presque rouge, traçant un sentier d'argent sur les eaux dansantes, on se réjouissait dans les villages avoisinants et dans ceux qui étaient sur l'autre rive. Les jours de fête, les villageois descendaient sur les berges en chantant des chants joyeux et rythmés. Apportant avec eux leur nourriture, dans l'allégresse et les rires, ils se baignaient dans le fleuve puis déposaient des guirlandes de fleurs au pied du grand arbre, et des cendres jaunes et rouges autour de son tronc car cet arbre comme tous les arbres était sacré. Lorsque enfin les cris et les rires cessaient et que tous étaient rentrés chez eux, une ou deux lampes restaient allumées, laissées là par quelque villageois pieux. Ces lampes étaient faites d'une mèche de fabrication artisanale qui trempait dans une petite coupe de terre cuite remplie d'une huile qui pour les villageois était très précieuse. Et l'arbre était alors souverain ; toutes choses semblaient en faire partie: la terre, le fleuve, les hommes et les étoiles. Le tamarinier semblait ensuite se refermer sur lui-même, pour sommeiller jusqu'aux premiers rayons du soleil matinal.

Il arrivait souvent qu'on transporte un cadavre sur les berges du fleuve. Balayant d'abord le sol, on mettait de grosses bûches qui constituaient la base du bûcher et on entassait ensuite dessus du petit bois plus léger. Pour finir, on déposait le corps recouvert d'un linge blanc et immaculé. Les plus proches parents enflammaient alors le bûcher et d'immenses flammes s'élevaient dans la nuit, des amis et les visages silencieux de la famille et des amis du défunt qui faisaient cercle. Le tamarinier était alors somptueusement éclairé et étendait sa paix aux flammes vacillantes. Il fallait plusieurs heures avant que le corps ne brûle, mais tous restaient assis jusqu'à ce qu'il ne reste plus que des braises rougeoyantes et des petites flammes. Puis au cœur de ce silence très dense, un bébé se mettait soudain à crier, et un jour nouveau se levait.

C'était un homme ayant connu une certaine célébrité. Il était alité dans la petite maison derrière le mur, et le petit jardin, autrefois entretenu, était maintenant à l'abandon. Il était entouré de sa femme et de ses enfants et d'autres proches parents. Il faudrait peut-être des mois et même davantage avant qu'il ne s'éteigne, mais tous étaient là et une atmosphère de chagrin régnait dans la pièce. Lorsque j'arrivai, il demanda que tous sortent, ce qu'ils firent à contrecœur, à l'exception d'un petit garçon qui jouait sur le sol. Lorsqu'ils furent sortis, il me désigna une chaise et nous restâmes quelque temps sans dire un mot, tandis que les bruits de la maison et de la rue parvenaient jusqu'à nous.

Il parlait avec difficulté.

— Il y a bien longtemps, voyez-vous, que je réfléchis à la vie et encore plus à la mort, car je traîne cette maladie depuis des années. La mort semble être quelque chose de tellement étrange. J'ai lu nombre de livres qui traitent de ce problème, mais tous étaient plutôt superficiels.

Toutes les conclusions ne sont-elles pas superficielles?

— Je n'en suis pas si sûr. Si l'on pouvait parvenir à certaines conclusions profondément satisfaisantes, elles auraient alors un certain sens. Qu'y a-t-il de mal à parvenir à des conclusions, aussi longtemps qu'elles sont satisfaisantes?

Il n'y a aucun mal à cela, mais n'est-ce pas là tracer un horizon mensonger? L'esprit a le pouvoir de créer toutes sortes d'illusions, mais il semble tellement inutile et infantile de se laisser prendre par ces illusions.

— Ma vie a été relativement bien remplie, et j'ai toujours fait ce qui me semblait être mon devoir, encore que je ne sois qu'un homme. Quoi qu'il en soit, cette vie-là terminée et je ne suis plus qu'une chose inutile. Mais fort heureusement, mes facultés intellectuelles sont toujours intactes. J'ai beaucoup lu, et je souhaite plus que jamais savoir ce qui se produit après la mort. Y a-t-il une continuation, ou au contraire tout cesse-t-il lorsque le corps meurt?

Peut-on vous demander pourquoi ce qui se passe après la mort vous préoccupe tellement?

N'est-ce pas quelque chose que tout le monde veut savoir?

Probablement. Mais si nous ignorons ce qu'est la vie, pouvons-nous espérer savoir ce qu'est la mort? La vie et la mort peuvent fort bien être une même chose, et le fait d'en avoir fait deux choses séparées est peut-être une grande source de souffrance.

— Je sais très bien ce que vous avez dit sur ce sujet dans vos causeries, mais je veux pourtant en savoir davantage. Dites-moi ce qui se passe après la mort, je vous en prie. Je n'en parlerai à personne.

Pourquoi tellement lutter pour savoir? Pourquoi ne permettez-vous pas au grand océan de la vie et de la mort d'être tout simplement, sans essayer d'aller le sonder?

— Je ne veux pas mourir, dit-il en prenant mon poignet. J'ai toujours eu peur de la mort, et bien que j'aie toujours essayé de me rassurer avec des rationalisations et des croyances, cela n'a été qu'un mince vernis sur cette profonde terreur de la mort. Toutes mes lectures relatives à la mort constituaient un effort afin d'échapper à cette peur, de trouver une issue et c'est pour la même raison que je vous supplie maintenant de me répondre.

Croyez-vous que les tentatives d'y échapper suffiront à libérer l'esprit de la peur? La tentative de fuite n'est-elle pas en soi génératrice de peur?

Mais vous pourriez me répondre, et je sais que ce que vous me diriez serait vrai. C'est cette vérité qui me obérerait...

Nous restâmes un moment silencieux. Puis il reprit la Parole.

— Ce silence a été plus apaisant que toutes mes question, anxieuses. Je voudrais pouvoir y demeurer et m'éteindre doucement, mais mon esprit ne me le permet pas. Mon esprit est devenu le chasseur en même temps que le chassé C'est une véritable torture. Mes souffrances physiques sont intenses, mais cela n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans mon esprit. Après la mort, existe-t-il une continuité identifiée? Ce « moi » qui a éprouvé le plaisir la douleur et la connaissance - aura-t-il une continuité?

Quel est ce « moi » auquel votre esprit s'accroche et que vous souhaitez voir se prolonger? N'essayez pas de répondre, je vous en prie, écoutez seulement. Le « moi » ne peut exister qu'au travers de l'identification à la propriété, à un nom, à une famille, à l'échec et au succès, à toutes les choses que vous avez été et que vous voulez être. Vous êtes ce à quoi vous vous êtes identifié. C'est tout cela qui vous constitue, et sans cela vous n'êtes rien. C'est cette identification aux gens, à la propriété et aux idées que vous souhaitez voir se perpétuer, même au-delà de la mort. Mais est-ce quelque chose de vivant? Ou simplement une masse de désirs contradictoires, de quêtes, de réussites et de frustrations, de douleurs qui recouvrent les joies?

— C'est peut-être ce que vous dites, mais cela vaut mieux que de ne rien savoir.

Le connu vaut mieux que l'inconnu, c'est bien cela? Mais le connu est si pauvre, si étriqué et restreint. Le connu est douleur et pourtant vous réclamez éperdument sa continuation.

— Pensez un peu à moi, je vous en prie, soyez compatissant et non pas inflexible. Si seulement je savais, je mourrais heureux.

Ne faites pas tant d'efforts pour savoir. Lorsque cessent tous les efforts, apparaît quelque chose qui n'a pas été assemblé par l'esprit. L'inconnu est plus vaste que le connu. Le connu n'est jamais qu'une barque sur l'océan de l'inconnu. Laissez les choses être et passer.

Sa femme entra et lui donna quelque chose à boire et le petit enfant se leva et sortit en courant de la chambre sans nous regarder. Il dit à sa femme de refermer la porte derrière elle et de ne pas laisser revenir le petit garçon, je ne m'inquiète pas pour les miens, leur avenir est assuré. C'est mon propre futur qui me préoccupe. Je sais fond de moi que ce que vous dites est vrai, mais mon esprit est comme un cheval au galop qui n'aurait plus de cavalier. Allez-vous m'aider, ou bien ai-je déjà dépassé le stade où l'on peut m'aider?

La vérité est une chose étrange. Plus vous la poursuivez et plus elle vous échappe. Il est impossible de la capturer, aussi subtils et habiles que soient vos moyens, et vous ne pouvez pas non plus la maintenir dans le filet de vos pensées. Prenez conscience de cela, je vous en prie, et laissez les choses passer. Le voyage de la vie et de la mort doit s'accomplir seul. Et durant ce voyage, l'expérience, le savoir ou le souvenir ne sont d'aucun secours. L'esprit doit se défaire de toutes les choses qu'il a réunies par besoin de sécurité. Les dieux et les vertus doivent être rendus aux sociétés qui les ont créées. Il est indispensable que soit une solitude absolue et inaltérée.

— Mes jours sont comptés, mon souffle est court et vous me demandez pourtant quelque chose de très dur: mourir sans savoir ce qu'est la mort. Mais je suivrai vos instructions. Que ma vie soit, et puisse-t-elle être bénie.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 14 'La vie, la mort et la survivance'

La détérioration de l'esprit

Au long du large méandre du fleuve, la ville apparaissait, aussi sacrée que sale. Le fleuve avait là un courant très rapide qui venait frapper les limites de la ville, recouvrant souvent les marches qui descendaient jusqu'à l'eau et quelques-unes des vieilles maisons. Mais quels que soient les ravages qu'il pouvait occasionner, le fleuve demeurait sacré et magnifique. Ce soir-là, il était particulièrement splendide, tandis que le soleil se couchait derrière la ville obscurcie et derrière l'unique minaret qui semblait prolonger la ville entière et s'élever jusqu'aux cieux. Les nuages étaient d'un rouge doré, comme embrasés par ce soleil éblouissant qui avait parcouru ce pays intensément beau et triste. Et tandis que son éclat s'affaiblissait, là-bas, au-dessus de la ville sombre, la nouvelle lune, délicate et légère, apparaissait. Depuis la berge opposée, à quelque distance du fleuve, ce magnifique spectacle semblait presque magique, en même temps que parfaitement naturel, sans la moindre note artificielle. La lune descendit lentement derrière la masse sombre de la ville et des lumières s'allumèrent un peu partout, mais le fleuve conservait encore la luminosité particulière du ciel du soir, une splendeur dorée d'une incroyable douceur. Sur cette lumière, sur ce fleuve, des centaines de petits bateaux de pêche. Tout l'après-midi, des hommes minces et basanés avaient, avec de longues perches, laborieusement tenté de remonter le fleuve à contre-courant, formant une longue file qui longeait les berges. Ils étaient partis des villages de pêcheurs situés en aval de la ville, chaque barque conduite par un homme et transportant parfois un enfant ou deux, et remontant lentement le fleuve en dépassant le grand pont massif, et maintenant les petits bateaux revenaient par centaines, poussés par le fort courant. Ils allaient pêcher toute la nuit de gros poissons allant jusqu'à quarante centimètres de long qui seraient ensuite jetés, certains d'entre eux bougeant encore, dans des bateaux plus larges, et amarres le long des berges, afin d'être vendus le lendemain.

Les rues de la ville étaient encombrées de chars à bœufs, d'autocars, de cycles et de piétons avec ici et là une ou deux vaches. Des allées étroites et tortueuses encadrées de boutiques pauvrement éclairées étaient couvertes par la boue des pluies récentes et répugnantes de la crasse des hommes et des bêtes. L'une de ces allées conduisait aux larges marches qui menaient directement au fleuve et sur ces marches des choses de toutes sortes avaient lieu. Certains étaient assis au bord de l'eau, les yeux fermés, méditant silencieusement. Plus loin, un homme chantait devant une foule enthousiaste qui s'étendait beaucoup plus loin que les marches. Ici, un mendiant lépreux tendait sa main atrophiée tandis qu'un homme au front couvert de cendres et aux cheveux emmêlés donnait des instructions au peuple. Là, un sannyasi, au visage et à la peau propre et soignée, vêtu de robes fraîchement lavées, était assis sans le moindre mouvement, les yeux clos, son esprit rendu attentif par une longue pratique. Un homme tendait ses mains ouvertes vers le ciel en implorant silencieusement qu'on les remplisse, et une mère, son sein gauche dénudé, allaitait son bébé sans se préoccuper de son entourage. Un peu plus bas, des cadavres qui venaient des villages voisins et de la grande ville crasseuse, étaient brûlés sur des bûchers aux flammes immenses. Tout suivait son cours, car cette ville était la plus sainte d'entre les villes. Et la beauté de ce fleuve semblait effacer le chaos de l'homme, tandis que les cieux au-dessus de lui le considéraient avec amour et émerveillement.

Nous étions plusieurs, deux femmes et quatre hommes. L'une des dames, l'esprit aussi vif que le regard, avait reçu une très bonne éducation dans ce pays et à l'étran-

ger, l'autre était plus modeste, avec une apparence douloureuse et implorante. L'un des hommes, un ex-communiste qui avait quitté le Parti depuis plusieurs années, était énergique et exigeant, l'autre, un artiste, était timide et réservé mais capable cependant de s'exprimer au moment voulu, le troisième occupait une fonction officielle dans la bureaucratie gouvernementale et le dernier était enseignant, très doux, le sourire facile et avide d'apprendre.

Tout le monde resta quelques instants silencieux puis l'ancien communiste prit la parole.

— Pourquoi constate-t-on une telle détérioration aux différents niveaux de l'existence? Je comprends combien le pouvoir, même au nom du peuple, est fondamentalement mauvais et corrupteur, comme vous l'avez souligné. Il est d'ailleurs facile de voir comment l'histoire vient confirmer ce fait. La graine du mal et de la corruption est inhérente à toutes les organisations politiques et religieuses comme cela s'est révélé dans l'église à travers les siècles et dans le communisme actuel qui promettait tant mais qui lui aussi est devenu corrompu et tyrannique. Pourquoi tout doit-il se détériorer ainsi?

— Nous savons tant de choses en de si nombreux domaines, reprit la dame cultivée, mais ce savoir ne semble pas faire cesser cette carie sèche qui affecte l'homme. J'écris un peu et deux ou trois de mes livres ont été publiés mais je me rends compte de la facilité avec laquelle l'esprit se détériore à partir du moment où il acquiert un savoir-faire dans un certain domaine. Apprenez la technique d'une bonne expression, découvrez quelques thèmes intéressants, prenez l'habitude d'écrire, et vous voilà établi pour la vie. Vous devenez célèbre et vous êtes perdu. Je ne dis pas cela par amertume ou par méchanceté parce que je n'ai pas réussi on n'ai réussi que très relativement, mais bien parce que j'ai pu vérifier ce processus sur moi-même et sur d'autres. Il semble que nous ne soyons pas capables d'éviter l'érosion de la routine sur nos capacités. Il faut de l'initiative et de l'énergie pour entreprendre quelque chose, mais dès que c'est commencé, le germe de la corruption s'y installe inévitablement. N'est-il pas possible d'éviter ce processus d'altération?

— Je suis également pris, dit le bureaucrate, dans cette décadence routinière. Nous préparons un futur distant de cinq ou six ans, nous construisons des barrages et encourageons les nouvelles formes d'industrie, ce qui est très bien et très nécessaire. Mais même si les barrages sont magnifiquement construits et soigneusement entretenus, et si l'on fait fonctionner les machines de la façon la plus efficace qui soit, notre façon de penser, par contre, devient de plus en plus inefficace, stupide et paresseuse. Les ordinateurs et autres gadgets électroniques surpassent l'homme à chaque occasion, et pourtant sans l'homme ils n'existeraient pas. Il faut bien se rendre à cette évidence que seuls quelques cerveaux sont actifs et créatifs et nous alimentent tandis que nous nous sclérosons et que nous y trouvons parfois un certain plaisir.

— Je ne suis qu'un simple instituteur, mais je m'intéresse particulièrement à une forme d'éducation différente

— une éducation qui préviendrait la venue de cette détérioration. Pour l'instant, nous ne savons qu' « éduquer » l'être humain pour en faire un bureaucrate abruti - excusez-moi - avec un bon travail et un bon salaire, ou bien avec un salaire de misère et une existence encore plus misérable. Je sais de quoi je parle parce que je suis précisément pris dans cet engrenage. Mais il semble bien que ce soit ce type d'éducation que veuille le gouvernement, parce que c'est celui-là qu'il subventionne et tous les pseudo-éducateurs, moi-même y compris, favorisent et encouragent cette détérioration de l'être humain. Suffira-t-il d'une meilleure méthode ou d'une meilleure technique pour y mettre fin? C'est une question que je vous pose très sérieusement, croyez-moi, et non pas pour le simple plaisir de discuter. J'ai lu les plus récents livres

en matière d'éducation, et tous font référence à une méthode ou une autre. Or, depuis que je vous ai entendu, j'ai commencé à tout remettre en question.

— Je suis en quelque sorte un artiste et certains musées ont acheté mes productions. Je le regrette, mais il va me falloir parler en termes personnels, ce qui j'espère ne dérangera pas les autres, mais mon problème est également le leur. Je peux très bien peindre pendant quelque temps, puis faire de la poterie et ensuite faire de la sculpture. C'est le même besoin qui s'exprime de façon différente. C'est cette force qui constitue le génie, cette impression extraordinaire à laquelle il faut donner forme, et non pas l'homme ou le médium qui la transmettent. Je m'exprime peut-être mal, mais vous savez sans doute ce que je veux dire. C'est cette puissance créatrice qu'il faut garder intacte et vivante, sous pression, comme la vapeur dans une chaudière. Il y a des moments où l'on ressent cette puissance, et dès lors qu'on l'a éprouvée, rien au monde ne peut nous empêcher de vouloir l'éprouver à nouveau. A partir de ce moment-là, on connaît la souffrance et l'insatisfaction car cette flamme n'est jamais constante et n'est jamais totalement là. C'est pourquoi il faut la nourrir et l'entretenir, et toute nourriture la rend encore plus faible et de moins en moins complète. Elle finit par mourir, quand bien même la technique et les dons continuent et il se peut même que l'on devienne célèbre. Le geste demeure, mais l'amour n'est plus, le cœur est mort et c'est alors que s'installe la détérioration.

La détérioration est le facteur central - n'est-ce pas? - quelle que soit notre façon de vivre. L'artiste peut l'éprouver à un certain niveau et l'enseignant à un autre, mais si nous avons tous conscience des autres et de nos propres processus mentaux, il devient alors évident, chez les jeunes comme chez les vieux, que la détérioration de l'esprit se produit effectivement. Cette dernière semble être inhérente à l'activité même de l'esprit. De même que l'utilisation constante use la machine, l'esprit paraît se détériorer du fait de sa propre action.

— Nous avons tous conscience de cela, dit la dame cultivée. Le feu, la force créatrice s'éteint après deux ou trois manifestations, mais la capacité demeure et c'est cet ersatz de la créativité qui devient à son tour un substitut de la véritable création. Nous ne le savons que trop bien. Et la question que je pose, c'est comment cette chose créatrice pourrait-elle demeurer sans perdre de sa force et de sa beauté?

Quels sont les facteurs de la détérioration? Si nous les connaissions, il serait peut-être possible d'y mettre un terme.

— Existe-t-il des facteurs spécifiques que l'on peut désigner sans hésitation? demanda l'ancien membre du Parti communiste. Il se peut que la détérioration soit inhérente à la nature même de l'esprit.

L'esprit est le produit de la société, de la culture au sein de laquelle il a été formé. Et comme la société est toujours en état de corruption, comme elle ne cesse de se détruire de l'intérieur, l'esprit qui continue à être influencé par la société est lui aussi dans un état de corruption ou de détérioration. N'en est-il pas ainsi?

— Si, bien sûr ; et c'est parce que nous avons pris conscience de ce fait, répliqua l'ancien communiste, que certains d'entre nous ont entrepris de façon assez brutale, il faut bien le reconnaître, de créer une structure nouvelle et rigide à partir de laquelle nous aurions voulu que la société fonctionne. Mais malheureusement quelques individus corrompus se sont emparés du pouvoir, et nous connaissons tous la suite.

Ne pourrait-on plutôt dire que la détérioration est inévitable lorsqu'on crée un modèle pour la vie collective et individuelle de l'homme? Quelle sorte d'autorité, autre que l'habile autorité du pouvoir, permet à un groupe ou à un individu de créer le modèle universel destiné à l'homme? L'Église a fait cela par le pouvoir de la peur, de la flatterie et des promesses, et a fait de l'homme un prisonnier.

— Je croyais savoir, comme le prêtre croit qu'il sait, quelle était la bonne façon de vivre pour l'homme. Mais maintenant, ainsi que beaucoup d'autres, je me rends compte combien cela était stupide et présomptueux. Mais le fait est que la détérioration demeure. Pourra-t-on jamais y échapper?

— Ne pourrait-on éduquer les jeunes, demanda l'instituteur, afin qu'ils aient conscience des facteurs de la corruption et de la détérioration et qu'ils les évitent instinctivement, comme ils le feraient de la peste?

Ne sommes-nous pas en train de contourner le problème au lieu de l'aborder? Considérons-le ensemble. Nous savons que nos esprits se détériorent de différentes façons, selon nos tempéraments individuels. Est-il possible de mettre un terme à ce processus? Et qu'entendons-nous exactement par « détérioration »? Essayons d'aborder la question lentement. La détérioration est-elle un état d'esprit que l'on connaît pour l'avoir comparé à un état d'incorruptibilité dont l'esprit a pu faire une brève expérience et dans le souvenir de laquelle il vit, espérant recréer cet état d'une façon ou d'une autre? Est-ce un état d'esprit où apparaît la frustration d'un désir de succès, de réussite et ainsi de suite? L'esprit a-t-il échoué dans sa tentative de devenir quelque chose, et est-ce là la raison pour laquelle il ressent cette détérioration?

— C'est tout cela à la fois, dit la dame cultivée. En ce qui me concerne, j'ai l'impression d'être dans chacun des états que vous avez décrits.

Quand cette flamme dont vous parliez tout à l'heure est-elle apparue?

— Sans que je m'y attende ou la recherche, et lorsqu'elle s'est éteinte, je n'ai pu la ranimer. Pourquoi cette question?

Cela est apparu sans que vous le cherchiez, et sans le moindre rapport avec votre désir de la réussite, ni avec ce désir ardent de l'exaltation. Et maintenant que cela a disparu, vous le poursuivez car cela avait momentanément donné un sens à une vie qui par ailleurs n'en avait pas. Et comme c'est quelque chose que vous ne pouvez pas recapturer, vous avez l'impression d'une dététrioration. N'en est-il pas ainsi?

— Je crois que si - et pas seulement en ce qui me concerne, mais pour la plupart d'entre nous. Les plus habiles construisent une philosophie qui s'articule autour du souvenir de cette expérience et c'est ainsi que les innocents tombent dans leurs filets.

Est-ce que cela ne désigne pas quelque chose qui pourrait être le facteur essentiel et déterminant de la détérioration?

— Vous voulez dire l'ambition?

Ce n'est qu'un aspect de l'amas central: ce foyer intentionnel et égocentrique qui constitue le « moi », l'ego, le censeur, l'expérimentateur qui juge l'expérience. Se pourrait-il que là soit le facteur essentiel et unique de la détérioration?

— Est-ce une activité égocentrique, demanda l'artiste, de prendre conscience de ce que serait notre vie sans cette intoxication créatrice? J'ai du mal à le croire.

Ce n'est pas une question de croyance ou de crédulité. Allons un peu plus loin. Cet état créateur est apparu sans que vous le cherchiez, sans que vous le sollicitiez. Maintenant qu'il a disparu et qu'il est devenu souvenir, vous voulez revivre cet état, ce que vous avez essayé de faire par diverses formes de stimulation. Vous avez pu en toucher occasionnellement le contour, le pourtour, mais cela ne suffit pas, et vous continuez à le poursuivre. Mais est-ce que tout désir intense, même relatif au plus élevé, n'est pas une activité du moi, n'est-ce pas une préoccupation centrée sur soi?

— Il semble, en effet, de la façon dont vous présentez les choses, reconnut l'artiste. Mais c'est pourtant ce genre de désir qui, sous une forme ou sous une autre, constitue pour nous tous une motivation, du saint le plus ascétique au paysan le plus humble.

— Voulez-vous dire, demanda l'enseignant, que toute amélioration personnelle est égocentrique? Tout effort en vue d'améliorer la société est-il nécessairement un acte qui vise à asseoir le moi? L'éducation n'est-elle pas une question d'amélioration et d'expansion du moi, destinée à progresser dans la bonne direction? Est-il égoïste d'adhérer à l'idée d'une meilleure structure sociale?

La société est toujours en état de dégénérescence. Il n'existe pas de société parfaite. Cette société idéale peut exister en théorie mais non en réalité. La société repose sur les relations interhumaines qui sont elles motivées par la voracité, l'envie, le désir d'acquérir, la joie éphémère, la poursuite du pouvoir et ainsi de suite. L'envie ne peut pas être améliorée: elle doit cesser purement et simplement. Passer un vernis civilisant sur la violence par le biais d'idéaux mensongers, ce n'est pas mettre un terme à la violence. Éduquer l'étudiant pour qu'il se conforme à la société ne revient qu'à encourager en lui le besoin dévastateur de sécurité. Gravir les échelons de la réussite, devenir quelqu'un, réussir à se faire connaître - c'est là précisément ce qui fait dégénérer notre structure sociale, et la détérioration intervient dès que l'on y participe.

— Faut-il comprendre, s'enquit l'enseignant avec une certaine anxiété, qu'il nous faut renoncer au monde et devenir un ermite, un sannyasi?

Il est relativement facile et, à certains égards, avantageux de renoncer au monde extérieur du foyer, de la famille, du nom, de la propriété. Mais c'est une tout autre affaire que de mettre un terme - sans la moindre motivation, sans la promesse d'un bonheur futur - à l'univers intérieur de l'ambition, du pouvoir, de la réussite et de n'être véritablement plus rien. L'homme commence du mauvais côté, par les choses, et c'est pourquoi la confusion s'installe à tout jamais. Commençons du bon côté: débutons par le très proche pour aller très loin.

— Ne faudrait-il pas adopter une pratique bien définie afin de mettre fin à cette détérioration, cette inefficacité et paresse de l'esprit? demanda le fonctionnaire.

La pratique ou la discipline impliquent une motif, à savoir parvenir à une fin, et n'est-ce pas là une activité totalement centrée sur soi? Le fait de devenir vertueux participe d'un processus d'auto-intérêt, qui mène à la respectabilité. Lorsque vous cultivez en vous-même un état de non-violence, vous êtes toujours en proie à la violence, mais celle-ci revêt un nom différent. Et derrière tout cela existe un autre facteur de dégénérescence: l'effort, sous ses formes les plus subtiles. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille préconiser la paresse.

— Grands Dieux, s'exclama le fonctionnaire, on peut dire que vous ne nous laissez pas grand-chose! Et lorsque vous faites table rase de la sorte, que reste-t-il de nous? Rien!

La créativité ne participe pas du processus de devenir ou de réaliser, mais est un état d'être dans lequel tout effort intéressé est radicalement absent. C'est lorsque le moi fait un effort pour être absent qu'il est le plus présent. Tout effort de la part de cette chose complexe qu'on appelle l'esprit doit cesser, sans motivation ni incitation.

— Cela s'appelle la mort, n'est-ce pas?

La mort de tout ce qui est connu, de ce qui constitue le moi. Ce n'est que lorsque la totalité de l'esprit est immobile, que la création, l'inconnu, peut entrer en existence.

— Qu'entendez-vous par l'esprit? demanda l'artiste.

Le conscient tout autant que l'inconscient, les recoins cachés du cœur tout comme les parties cultivées de l'esprit.

— J'ai écouté, dit alors la dame silencieuse, et mon coeur comprend.

Extrait du livre :

La flamme du mécontentement

Dans la lumière du soleil matinal, les feuilles de l'arbre de l'autre côté de la fenêtre faisaient des ombres dansantes sur le mur blanc de la pièce. Il y avait une brise légère et ces ombres ne cessaient de remuer, aussi vivantes que les feuilles elles-mêmes. Deux ou trois d'entre elles bougeaient doucement, avec grâce et légèreté, mais le mouvement des autres était violent, saccadé et incessant. Le soleil venait juste d'apparaître au-dessus d'une colline très boisée. La journée ne serait pas chaude car le petit vent qui venait des montagnes neigeuses allait vers le nord. A cette heure matinale, tout était étrangement calme -le calme de la terre encore ensommeillée avant que l'homme ne commence son labeur. A l'intérieur de ce calme étaient compris les cris aigus des perroquets qui volaient follement vers les prés et les bois ; il entrait également dans ce calme les appels rauques des corbeaux et les piaillements de nombreux oiseaux, ainsi que des coups de sifflet d'un train lointain et la sirène brutale d'une usine annonçant la reprise du travail. C'était l'heure où l'esprit est aussi ouvert que les cieux et aussi vulnérable que l'amour.

La route était très encombrée et les gens qui la suivaient n'accordaient qu'une attention réduite à la circulation ; ils s'écartaient en souriant, mais non sans s'être préalablement retournés pour voir ce qui faisait tant de tapage derrière eux. Il y avait des vélos, des bus, des chars à bœufs, ainsi que des hommes qui traînaient des charrettes légères chargées de sacs de grain. Les boutiques, qui vendaient tout ce que l'homme pouvait désirer, des aiguilles aux automobiles, étaient pleines de monde. Cette même route traversait les quartiers riches de la ville, qui avaient cette apparence de netteté hautaine caractéristique, et conduisait à la campagne où, un peu plus loin, était le célèbre tombeau. Nous laissâmes la voiture à l'entrée, puis nous montâmes quelques marches, passâmes sous un arc, et nous arrivâmes dans un jardin bien entretenu et bien arrosé. Un sentier sablonneux et d'autres marches conduisaient sous un autre arc que les ardoises faisaient sembler bleu et vous pénétriez enfin dans un jardin intérieur entouré d'un mur. C'était gigantesque, il y avait des hectares de pelouses vertes et magnifiques, d'arbres splendides et de fontaines. Il faisait frais à l'ombre et le bruit de l'eau était agréable. Le sentier circulaire qui longeait le mur entourant la pelouse avait une bordure de fleurs colorées et il aurait sans doute fallu un certain temps pour le suivre. En parcourant le sentier qui traversait la pelouse, on se demandait comment on avait pu consacrer à une tombe tant d'espace, de beauté et de travail. Ensuite, il fallait monter un grand nombre de marches qui débouchaient sur une large plate-forme recouverte de dalles de grès d'un rouge brun. Et c'est là qu'était le tombeau majestueux. Il était fait de marbre poli et lisse et le cercueil de marbre qui était à l'intérieur brillait sous la lumière douce du soleil qui pénétrait par la fenêtre de marbre grillagée, aux motifs compliqués. Ce tombeau semblait solitaire parmi tant de paix, quand bien même il était entouré de grandeur et de beauté.

De cette plate-forme on pouvait distinguer l'endroit où se rejoignaient la vieille ville, ses dômes et ses portiques, et la ville nouvelle et les pylônes d'acier de la station radiophonique. C'était étrange de voir la rencontre de l'ancien et du nouveau, et l'impact que cela produisait touchait profondément votre être. C'était comme si le passé et le présent de toute vie apparaissaient devant vous comme un fait très simple, sans la moindre interférence du censeur et de son choix. Le bleu de l'horizon s'étalait bien au-delà de la ville et des bois et resterait toujours là, tandis que le nouveau deviendrait l'ancien.

Ils étaient trois, tous très jeunes, le frère, la sœur et un ami. Bien vêtus et bien élevés, ils parlaient plusieurs langues sans difficultés et pouvaient aussi discuter du dernier roman à la mode. Il était étrange de les voir dans cette pièce nue où il n'y avait que deux chaises. L'un des jeunes hommes dut s'asseoir par terre, inconfortablement, en abîmant le pli de ses pantalons fraîchement repassés. Un moineau qui avait fait son nid non loin apparut soudain sur le rebord de la fenêtre ouverte mais, voyant de nouveaux visages, il tressaillit et s'envola au loin.

— Nous sommes venus parler d'un problème assez personnel, déclara le frère, et nous espérons que cela ne vous dérange pas. Puis-je vous en parler? Car voyez-vous, ma sœur vit quelque chose de très douloureux. Mais elle se sent trop timide pour en parler. C'est pourquoi je le fais à sa place. Nous nous aimons beaucoup, et nous avons toujours été inséparables depuis notre enfance. Il n'y a rien de malsain dans le fait que nous ne nous quittions pas, et elle s'est mariée et a divorcé deux fois. Nous avons vécu tout cela ensemble. Les maris, à leur façon, n'étaient pas mal, mais je suis inquiet au sujet de ma sœur. Nous avons consulté un psychiatre fort connu, mais cela n'a pas donné de résultats. Il n'est pas nécessaire pour l'instant d'entrer dans les détails. Cependant, bien que ne vous ayant jamais rencontré, je vous connaissais depuis plusieurs années et j'avais lu certains de vos livres. J'ai donc persuadé ma sœur et notre ami commun de m'accompagner et nous voilà.

Il resta quelques moments silencieux puis reprit:

— Notre problème, c'est que rien ne semble satisfaire ma sœur. Absolument rien ne lui donne la moindre satisfaction ni le moindre contentement. Le mécontentement est presque devenu chez elle une maladie, et si l'on n'y fait pas quelque chose, elle risque de craquer complètement.

N'est-ce pas une bonne chose que d'être mécontent?

— Si, dans une certaine mesure, répondit-il, mais il y a une limite à tout, et cela va trop loin.

Qu'y a-t-il de mal dans le fait d'être totalement mécontent? Ce que nous nommons généralement le mécontentement, c'est l'insatisfaction qui s'exprime lorsqu'un désir particulier n'a pas été réalisé. Est-ce bien cela?

— Peut-être. Mais ma sœur a essayé tant de choses, y compris ces deux mariages, et aucun ne l'a rendu heureuse. Fort heureusement, il n'y á pas eu d'enfants, car cela n'aurait fait que compliquer les choses. Mais il me semble que ma sœur peut maintenant parler en son nom ; j'ai simplement voulu entamer la conversation.

Qu'est-ce que le contentement et qu'est-ce que le mécontentement? Le mécontentement pourrait-il déboucher sur le contentement? Étant mécontente, pourrez-vous jamais éprouver le contraire de cet état?

— Rien ne me satisfait, dit la jeune femme. Nous avons les moyens, mais rien de ce qui s'achète n'a de sens pour moi. J'ai beaucoup lu, mais comme vous le savez sans doute, cela ne mène nulle part. J'ai mis le nez dans diverses doctrines religieuses, mais toutes semblent si manifestement truquées, et que vous en reste-t-il après? J'ai beaucoup réfléchi, et je sais que ce n'est pas l'envie d'avoir un enfant qui me rend ainsi. Si j'avais des enfants, je les aimerais et leur assurerais toutes les choses de cet ordre, mais ce tourment du mécontentement ne cesserait sans doute pas pour autant. Je ne parviens pas à trouver un moyen de diriger ou de canaliser ce mécontentement, comme la plupart des gens semblent le faire, dans une quelconque activité absorbante ou intéressante. Il serait alors facile de naviguer ; il y aurait bien sûr quelques coups de vent, c'est inévitable dans la vie, mais on serait toujours à portée de voile des eaux calmes. J'ai l'impression d'être prise dans une tempête perpétuelle, sans le moindre port en vue. Je veux trouver un peu de réconfort, quelque part, mais comme

je l'ai dit, ce qu'offrent les religions semble tellement stupide, rien d'autre qu'un amas de superstitions. Tout le reste, y compris le culte de l'État, n'est jamais qu'un substitut rationnel à la véritable chose - et je n'ai pas la moindre idée de ce que peut être cette véritable chose. J'ai essayé diverses issues de secours, y compris la philosophie française actuelle du nihilisme et de l'absurde, mais je reste toujours les mains vides. J'ai même essayé de prendre une ou deux des plus récentes drogues, et cela, c'est l'acte désespéré par excellence. On pourrait tout aussi bien se suicider. Voilà, vous savez tout.

— Si je peux me permettre d'ajouter un mot, dit l'ami, il me semble que tout serait résolu si elle pouvait seulement trouver quelque chose qui l'intéresse véritablement. Si elle avait un centre d'intérêt vital qui occupe son esprit et sa vie, ce mécontentement qui la ronge disparaîtrait. Je connais depuis de longues années cette jeune femme et son frère, et je ne cesse de lui dire que sa souffrance vient de ce qu'elle ne trouve rien qui puisse la détourner d'elle-même. Mais personne n'accorde beaucoup d'attention à ce que peut dire un vieil ami.

Puis-je vous demander pourquoi vous ne devriez pas être mécontente? Pourquoi vous ne devriez pas être consumée par le mécontentement? Et qu'entendez-vous au juste par ce mot?

— C'est une souffrance, une anxiété mortelle, et on veut naturellement en sortir. Il y aurait une sorte de masochisme à vouloir la prolonger. Après tout, on devrait être capable de vivre heureux, au lieu d'être continuellement mené par la douleur de l'insatisfaction.

Je ne dis pas que vous devriez prendre plaisir à son côté douloureux, ni même vous en accommoder. Mais pourquoi devriez-vous essayer de fuir cette insatisfaction par le biais d'une occupation intéressante, ou au travers d'une quelconque forme de satisfaction durable?

— N'est-ce pas une réaction des plus naturelles? demanda l'ami. Si vous souffrez, vous ne pensez qu'à mettre fin à cette souffrance.

Nous ne nous comprenons pas. Que voulons-nous dire par être mécontent? Nous n'essayons pas de découvrir le simple sens verbal ou le contenu de ce mot, et nous ne cherchons pas non plus à établir les causes de ce mécontentement. Nous en viendrons aux causes au moment voulu. Ce que nous essayons de faire, c'est d'examiner l'état de l'esprit qui est pris dans la douleur du mécontentement.

— En d'autres termes, que fait mon esprit lorsqu'il est mécontent? Je l'ignore, c'est une question que je ne me suis jamais posée. Voyons. Mais avant tout, ai-je bien compris la question?

— Je crois que je vois ce que vous voulez dire, interrompit le frère. Que ressent exactement l'esprit qui est pris dans les douleurs du mécontentement? C'est bien cela?

C'est quelque chose comme ça. Une sensation est une chose extraordinaire en soi, n'est-ce pas, en dehors de toute notion de plaisir ou de douleur.

— Mais la sensation peut-elle exister, demanda la sœur, si on ne l'identifie pas au plaisir ou à la douleur?

L'identification suffit-elle à susciter la sensation? Ne peut-il pas exister de sensation sans identification, sans appellation? Nous aborderons cette question en temps voulu. Mais encore une fois, qu'entendons-nous par mécontentement? Ce mécontentement existe-t-il en soi, comme sensation isolée, ou est-il lié à quelque chose?

— C'est toujours lié à un quelconque facteur, où à un besoin, un désir ou un vouloir, non? demanda l'ami. Il y a toujours une cause, le mécontentement n'est jamais qu'un symptôme. Nous voulons être ou acquérir quelque chose, et si pour une raison quelconque nous ne le pouvons pas, nous sommes alors mécontents. Il me semble que c'est là l'origine de son mécontentement.

Croyez-vous vraiment?

— Je l'ignore, je n'y ai pas réfléchi assez profondément, répliqua la sœur.

Vous ne savez pas pourquoi vous êtes mécontente? Est- ce parce que vous n'avez rien trouvé dans quoi vous puissiez vous perdre? Et si vous aviez trouvé une activité ou un intérêt quelconques qui auraient pu totalement vous occuper l'esprit, la douleur du mécontentement aurait-elle cessée pour autant? Ou bien voulez-vous trouver la satisfaction?

— Oh mon Dieu, non! s'exclama-t-elle. Ce serait terrible, ce serait stagner.

Mais n'est-ce pas ce que vous recherchez? Vous pouvez fort bien considérer avec horreur la stagnation, mais pourtant en voulant vous libérer du mécontentement, vous êtes à la poursuite d'une forme supérieure de satisfaction, ne croyez-vous pas?

— Je ne crois pas chercher la satisfaction. Mais il est vrai que je veux me libérer de cette douleur incessante de l'insatisfaction.

Ces deux souhaits sont-ils différents? La plupart des gens sont mécontents mais ils arrivent en général à réduire cet état en trouvant quelque chose qui leur donne satisfaction, ils fonctionnent alors mécaniquement et s'étiolent ou alors ils deviennent amers, cyniques et ainsi de suite. Est-ce cela que vous cherchez?

— Je ne veux pas être cynique, ni m'étioler, ce serait stupide. Je veux tout simplement trouver le moyen d'adoucir la douleur de cette incertitude.

La douleur n'existe qu'à partir du moment où vous résistez à cette incertitude et où vous voulez vous en libérer.

— Faut-il comprendre que je dois rester dans cet état? Écoutez, je vous en prie. Vous condamnez l'état dans

lequel vous êtes, votre esprit s'y oppose. Le mécontentement est une flamme qu'il faut garder allumée, et non pas étouffer par un intérêt ou une activité que l'on poursuit en réaction à cette douleur. Le mécontentement n'est douloureux qu'à partir du moment où on lui résiste. L'homme qui est seulement satisfait, sans comprendre la signification profonde du mécontentement, est un homme qui dort. Il ne sent rien du mouvement de la vie. La satisfaction est une drogue, relativement facile à trouver. Mais pour comprendre la pleine signification du mécontentement, la quête de la certitude doit cesser.

— Il est bien difficile de ne pas vouloir être certain de quelque chose.

A l'exception des certitudes mécaniques, existe-t-il la moindre certitude, la moindre permanence psychologique? Ou seule la non-permanence existe-t-elle? Toute relation est inconstante, de même que la pensée avec ses symboles, ses idéaux, ses projections. La propriété se perd et la vie elle-même se termine dans la mort, dans l'inconnu, même si l'homme bâtit mille et une structures de croyances pour oblitérer cela. Nous séparons la vie de la mort, de sorte que toutes deux nous restent inconnues. La satisfaction et l'insatisfaction sont comme les deux faces d'une même pièce. Pour se libérer de la douleur du mécontentement, l'esprit doit cesser de chercher la satisfaction.

— N'y a-t-il aucune réalisation possible? L'autoréalisation est une quête vaine, ne trouvez-vous pas? Car dans la réalisation de soi entrent la peur et la déception. Ce qui

a été obtenu devient cendres, et nous recommençons à lutter pour obtenir et nous sommes à nouveau pris par la douleur. Si nous parvenons à prendre conscience de la totalité de ce processus, la réalisation de soi apparaît alors, à quelque niveau qu'elle soit, totalement dépourvue de signification.

— C'est donc que lutter contre le mécontentement équivaut à étouffer la flamme de la vie, conclut-elle. Je crois que je comprends le sens de ce que vous avez dit.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 16 'La flamme du mécontentement'

Modification extérieure et désintégration intérieure

Le train du sud était très encombré mais d'autres voyageurs y montaient encore, avec leurs paquets et leurs malles. Ils étaient habillés de toutes les manières possibles. Certains portaient de lourds pardessus, tandis que d'autres n'avaient presque rien sur eux, en dépit du temps assez froid. On voyait de long manteaux et d'étroits chudidars, des turbans mis n'importe comment, et des turbans fort bien ajustés et de diverses couleurs. Lorsque tout le monde se fut plus ou moins installé, on entendit les cris des marchands sur les quais de la gare. Ils vendaient pratiquement n'importe quoi: des sodas, des cigarettes, des magazines, des cacahuètes, du thé et du café, des légumes cuits et sucrés, des jouets, des tapis - et, assez curieusement, une flûte de bambou verni. Son vendeur jouait sur une flûte exactement semblable, et ses notes étaient douces. La foule était nerveuse et bruyante. Beaucoup de gens étaient venus accompagner quelqu'un qui devait être un personnage assez important, car il était chargé de guirlandes et de couronnes qui répandaient une bonne senteur parmi les odeurs acides de la locomotive et toutes les autres odeurs déplaisantes qui se peuvent trouver dans une gare. Deux ou trois personnes aidaient une vieille femme à monter dans un compartiment, car elle était plutôt forte et semblait vouloir absolument porter un paquet très lourd. Un nourrisson criait de toutes ses forces, tandis que sa mère essayait de lui donner le sein. Une sonnette tinta, le sifflet de la locomotive hurla et le train se mit en marche pour ne plus s'arrêter avant plusieurs heures.

C'était une campagne magnifique, et il y avait encore de la rosée sur les champs et les feuilles des grands arbres. Le train roula assez longtemps le long d'un fleuve puissant et le paysage alentour semblait s'étendre sur une beauté et une vie infinies. Il y avait ici et là de petits villages d'où s'échappait de la fumée, avec du bétail paissant dans les prés, ou tirant de l'eau d'un puits. Un garçon en haillons menait devant lui deux ou trois vaches et il fit un signe de la main en souriant au train qui passait avec bruit. Ce matin-là, le ciel était intensément bleu, les arbres lavés de leur poussière et les prés bien arrosés par les récentes pluies, et tous se rendaient à leur travail. Mais ce n'était pas pour cette raison que le ciel semblait si proche de la terre. Il y avait dans l'air une impression de sacré, à laquelle la totalité de l'être répondait. La qualité de cette bénédiction était étrange et apaisante ; l'homme solitaire qui marchait le long de la route et la masure non loin de là, tout cela semblait baigner dans cette bénédiction.

C'était quelque chose qui ne pourrait jamais se trouver dans les églises, les temples ou les mosquées, car ces derniers sont faits par la main de l'homme et leurs dieux le sont également. Mais là, en pleine campagne et dans ce train bruyant, il y avait cette vie inépuisable, une bénédiction que l'on ne peut ni rechercher ni dispenser. Cette bénédiction était là pour son seul attrait, comme cette petite fleur jaune qui poussait si près des rails. Dans le train, les voyageurs discutaient et riaient, ou bien lisaient leur journal du matin, mais cette bénédiction était parmi eux, et parmi les éclosions toutes fraîches de ce début de printemps. C'était là, simple et immense, cet amour que nul livre ne peut révéler et que l'esprit ne peut toucher. C'était là en ce matin prodigieux, la vie même de la vie.

Nous étions huit dans la pièce, agréablement sombre, mais seuls deux ou trois prirent part à la conversation. Dehors, on tondait l'herbe, quelqu'un aiguisait une faux et des cris d'enfants parvenaient dans la pièce. Ceux qui étaient venus étaient

très sérieux et sincères. Tous travaillaient d'une façon ou d'une autre à l'amélioration de la société et cela non pour un profit personnel ou extérieur. Mais la vanité est une chose curieuse, qui se cache souvent sous le manteau de la vertu et de la responsabilité.

— L'institution que nous représentons se désintègre, dit le plus vieux, il y a déjà plusieurs années qu'elle est en train de couler, et nous devons faire quelque chose pour mettre un terme à cela. C'est tellement facile de détruire une organisation, mais c'est par contre tellement difficile à élaborer et à maintenir. Nous avons traversé de nombreuses crises et d'une façon ou d'une autre nous avons réussi à les dépasser, meurtris, mais toujours capables pourtant de fonctionner. Aujourd'hui nous avons atteint un point où il est indispensable de faire quelque chose de très vigoureux et de radical. Mais quoi? Là est notre problème.

Ce qui doit être fait dépend des symptômes du patient et de ceux qui sont responsables du patient.

— Nous connaissons très bien les symptômes de la désintégration, ils ne sont que trop évidents. Et même si extérieurement l'institution est reconnue et prospère, à l'intérieur elle pourrit. Nos collaborateurs sont ce qu'ils sont, et nous avons eu des divergences mais nous avons réussi à rester ensemble depuis plus longtemps que je ne m'en souviens. Si nous nous satisfaisions des seules apparences extérieures, nous estimerions que tout va bien. Mais ceux d'entre nous qui sont à l'intérieur savent fort bien qu'il y a déclin.

Vous et tous ceux qui avez construit et sont responsables de cette institution l'avez faite ce qu'elle est. Vous êtes cette institution. Et la désintégration est inhérent à toute forme d'institution, dans n'importe quelle société ou culture, ne pensez-vous pas?

— En effet, reconnut l'un d'entre eux. Comme vous le dites, le monde est tel que nous le faisons, et nous sommes le monde. Pour changer le monde, nous devons nous changer nous-mêmes. Cette institution fait partie du monde, et comme nous pourissons, le monde et l'institution pourrissent également. La régénération doit donc tout d'abord s'appliquer à nous-mêmes. Mais le problème, c'est que pour nous la vie n'est pas un processus total. Nous agissons à différents niveaux qui se contredisent entre eux. Cette institution est une chose et nous en sommes une autre. Nous sommes des présidents, des directeurs, des secrétaires, les officiels qui dirigent cette institution. Nous ne la considérons pas comme notre propre vie. C'est quelque chose qui diffère de nous, quelque chose qu'il faut diriger et réformer. Lorsque vous déclarez que l'organisation n'est rien d'autre que ce que nous sommes, nous l'admettons théoriquement mais non intérieurement. Nous voulons bien agir sur l'institution mais non point sur nous-mêmes.

Pensez-vous que vous avez besoin d'une opération?

— Je pense que nous avons besoin d'une opération radicale, dit le plus âgé, mais qui sera le chirurgien?

Chacun de nous est tout à la fois le chirurgien et le patient ; il n'existe pas de sommité extérieure qui maniera le bistouri. La perception même du fait qu'une opération est nécessaire met en œuvre une action qui en soi tiendra lieu d'opération. Mais s'il doit y avoir opération, cela implique un dérangement considérable, une disharmonie car le patient doit cesser de vivre de manière routinière. Le dérangement est inévitable. Éviter le désordre des choses telles qu'elles sont c'est avoir l'harmonie du cimetière, qui est en général bien tenu et ordonné mais rempli de putréfactions ensevelies.

— Mais est-il possible, constitués comme nous le sommes, d'agir sur nous-mêmes?

En posant cette question, n'avez-vous pas conscience d'élever un mur de résistance propre à interdire que l'opération ait lieu? Et de la sorte vous permettez inconsciemment que la détérioration continue.

— Je veux agir sur moi-même, mais je ne crois pas en être capable.

Lorsque vous essayez d'agir sur vous-même, nulle opération n'a lieu. Faire un effort pour éviter la détérioration est une autre façon d'éviter le fait en lui-même et c'est permettre que cette détérioration se perpétue. Vous ne voulez pas réellement cette opération. Vous voulez replâtrer, améliorer les apparences extérieures par quelques changements mineurs ici et là. Vous voulez réformer, recouvrir d'or ce qui est pourri, afin d'avoir le monde et l'institution que vous désirez. Mais nous vieillissons et nous allons mourir. Je n'essaye pas de vous imposer quelque chose, mais pourquoi ne retirez-vous pas vos mains afin de permettre que cette opération ait lieu. Un sang propre et plein de santé jaillira si vous n'y faites pas obstacle.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 17 'Modification extérieure et désintégration intérieure'

Pour changer la société, il faut s'en retrancher

Ce matin-là, la mer était très calme, plus que d'habitude, car le vent du sud ne soufflait plus et avant que les vents de nord-est ne se lèvent, la mer semblait se reposer. Les sables étaient blanchis par le soleil et l'eau salée, et il y avait une forte odeur d'ozone qui se mêlait à celle du varech. Il n'y avait encore personne sur la plage et la mer semblait nous appartenir. De gros crabes, avec une pince beaucoup plus large que l'autre, se déplaçaient lentement en observant autour d'eux, leur grosse pince se balançant dans l'air. Il y avait également des crabes plus petits, ordinaires, qui se dirigeaient à toute allure vers les eaux dansantes ou s'enfonçaient dans des trous ronds, dans le sable mouillé. Des centaines de mouettes se reposaient un peu plus loin, lissant leur plumage. Le limbe du soleil sortait tout juste de la mer, et traçait un sentier d'argent sur les eaux tranquilles. Tout semblait être en attente de ce moment - qui pourtant allait passer si vite! Le soleil continuait à surgir de la mer, aussi calme qu'un lac protégé dans une forêt profonde. Aucune forêt pourtant n'aurait pu entourer ces eaux trop agitées, fortes et immenses. Mais ce matin-là la mer était d'huile, amicale et engageante.

Sous un arbre au-dessus de la plage et de la mer bleue, il se manifestait une vie indépendante des crabes, de l'eau salée et des mouettes. De grosses fourmis noires se déplaçaient rapidement, n'ayant pas l'air de savoir où elles voulaient aller. Elles montaient sur le tronc de l'arbre, puis brusquement, sans raison apparente, en descendaient à toute vitesse. Deux ou trois d'entre elles s'arrêtaient avec impatience, secouaient leur tête, puis avec une poussée d'énergie farouche, investissaient un morceau de bois qu'elles avaient dû examiner des centaines de fois auparavant. Elles le considéraient avec une curiosité intense et s'en désintéressaient totalement la seconde suivante. Il régnait un grand calme sous cet arbre, bien qu'il y ait une vie très active. Pas un seul souffle d'air ne faisait trembler le feuillage, mais chaque feuille était remplie de la beauté et de la lumière matinale. Il y avait quelque chose d'intense dans cet arbre - non pas cette intensité terrible de la réussite, mais celle de ce qui est complet, simple, solitaire et cependant partie intégrante de la terre. Les couleurs des feuilles, des quelques fleurs visibles, du tronc foncé, étaient intensifiées des centaines de fois, et les branches de cet arbre semblaient soutenir les cieux. Il faisait incroyablement clair, la lumière était éclatante et vivante sous cet arbre isolé.

La méditation est une intensification de l'esprit qui est dans la plénitude du silence. L'esprit tranquille n'est pas semblable à un quelconque animal apprivoisé, apeuré ou discipliné, mais bien plutôt à ce que sont les eaux tranquilles à plusieurs mètres de profondeur. Cette tranquillité des profondeurs n'est pas la même que celle de la surface lorsque le vent cesse. Cette tranquillité a une vie propre et un mouvement qui sont liés au flot de la vie extérieure mais ne sont pas touchés par lui. Son intensité n'est pas celle d'une machine puissante qui aurait été assemblée par des mains habiles et capables ; elle est aussi simple et naturelle que l'amour, l'orage ou un fleuve à fort débit.

Il déclara qu'il avait été jusqu'au cou dans la politique. Il avait suivi la façon habituelle de gravir les échelons de la réussite - cultivant les relations appropriées, et se mettant en bons termes avec les leaders qui avaient eux-mêmes suivi cette façon de faire - et son ascension avait été rapide. On l'avait envoyé à l'étranger pour participer

à nombre de rencontres décisives et les gens d'importance le considéraient avec respect, car il était sincère et incorruptible, en même temps qu'aussi ambitieux que tous les autres. En plus de tout cela, il était cultivé et avait une élocution très aisée. Mais maintenant, par une chance inespérée, il était las de ce jeu consistant à aider le pays en se mettant en avant et en devenant quelqu'un d'important. Il était lassé de cela non parce qu'il ne pouvait aller plus loin mais plutôt parce que, par un processus naturel d'intelligence, il s'était rendu compte que le mieux-être essentiel de l'homme ne réside pas seulement dans le fait d'organiser, d'être efficace et de lutter pour le pouvoir. Et c'est ainsi qu'il avait tout rejeté par-dessus bord et qu'il commençait à considérer la totalité de la vie de façon nouvelle.

Qu'entendez-vous par totalité de la vie?

— J'ai passé tant d'années sur un bras de la rivière, pour ainsi dire, que je veux maintenant passer le reste de ma vie sur la rivière elle-même. Et quand bien même j'ai pris un très grand plaisir à cette lutte politique, c'est sans regret que je quitte tout cela. Et je souhaite maintenant contribuer à l'amélioration de la société avec mon cœur et non plus avec l'esprit qui ne cesse de calculer. Ce que j'ai pris à la société doit lui être retourné au décuple.

Peut-on vous demander pourquoi vous parlez en termes de donner et de prendre?

— J'ai tellement pris de la société, et tout ce qu'elle m'a donné doit lui être restitué largement.

Que devez-vous à la société?

— Tout ce que j'ai: mon compte en banque, mon éducation, mon nom - tellement de choses!

En réalité, vous n'avez rien pris à la société car vous faites partie de cette société. Si vous étiez une entité séparée, sans aucun lien avec la société, vous pourriez alors rendre ce que vous auriez pris. Mais vous faites partie de cette société, partie de cette culture qui vous a construit. Vous pouvez rendre de l'argent emprunté, mais que pouvez-vous rendre à la société aussi longtemps que vous en faites partie?

— Du fait de la société, j'ai de l'argent, de la nourriture, des vêtements, un toit et c'est en échange de tout cela que je dois faire quelque chose. J'ai tiré profit de ce que j'ai accumulé au sein de la société, et je serais ingrat de ne pas m'en souvenir. Il faut que je fasse du bien à la société - bien au sens large et non pas en tant que bien pensant puritain.

Je comprends. Mais même si vous rendiez tout ce que vous avez accumulé, cela suffirait-il à vous défaire de votre dette? Il est relativement aisé de restituer ce que la société a produit grâce à vos efforts, vous pouvez le restituer aux pauvres, ou à l'État. Mais ensuite? Vous avez toujours un « devoir » face à la société, car vous en faites toujours partie, vous êtes l'un de ses citoyens. Aussi longtemps que vous appartenez à la société, que vous vous identifiez à elle, vous êtes à la fois celui qui donne et celui qui prend. Car vous maintenez cette société, vous étayez ses structures, n'est-ce pas?

— En effet. Je fais comme vous dites partie intégrante de la société, car sans elle, je ne suis pas. Mais étant donné que je suis tout à la fois le bon et le mauvais de la société, il faut faire disparaître le mauvais et encourager ce qui est bon.

Dans toute société donnée, ce qui est « bon », c'est ce que l'on accepte, ce qui est respectable. Vous voulez maintenir ce qui est noble dans la structure de la société, c'est bien cela?

— Ce que je veux véritablement, c'est changer le modèle social dans lequel l'homme est pris. C'est mon désir le plus profond.

C'est l'homme qui a déterminé ce modèle social ; ce n'est pas quelque chose d'indépendant de l'homme, bien que cela ait sa vie propre, et l'homme n'est pas indépendant de ce modèle ; ils sont entremêlés. Un changement à l'intérieur de la structure n'est pas un changement, ce n'est qu'une modification, une réforme. Ce n'est qu'en vous retirant du modèle social sans en édifier un autre que vous pouvez « aider » la société. Car aussi longtemps que vous appartenez à la société, vous n'aidez qu'à sa détérioration. Toutes les sociétés, y compris les plus merveilleusement utopiques, portent en elles les germes de leur propre corruption. Pour changer la société, il faut la quitter. Il faut cesser d'être ce que la société est, c'est-à-dire possédée par le désir d'acquérir, ambitieuse, envieuse, à la conquête du pouvoir et ainsi de suite.

— Voulez-vous dire qu'il faille devenir un moine, un sannyasi?

Certainement pas. Le sannyasi a seulement renoncé au spectacle extérieur du monde, de la société, mais intérieurement, il en fait toujours partie ; il est toujours dévoré par l'envie de réussir, d'obtenir, de devenir.

— Oui, en effet.

Mais de toute évidence, étant donné que vous vous êtes brûlé à la politique, votre problème n'est pas seulement de quitter la société, mais de revenir totalement à la vie, d'aimer et d'être simple. Sans l'amour, quoi que vous fassiez, vous ne connaîtrez pas l'action totale qui seule peut sauver l'homme.

— Cela est tellement vrai: nous n'aimons pas, nous ne sommes pas véritablement simples.

Et pourquoi? Parce que vous vous occupez tellement des réformes, des devoirs, de la respectabilité, vous voulez tant devenir quelqu'un, passer de l'autre côté. Au nom d'un autre, vous n'êtes préoccupé que de vous-même, vous êtes prisonnier de votre propre coquille. Vous croyez être le centre de ce monde magnifique, mais vous ne vous arrêtez jamais pour regarder un arbre, une fleur, la rivière qui coule, et si par extraordinaire vous regardez, vos yeux sont remplis des choses de l'esprit, et non pas de beauté et d'amour. - Oui, c'est exactement cela ; mais que peut-on faire? Regarder et être simple.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 18 'Pour changer la société, il faut s'en retrancher'

Là ou est le soi, l'amour n'est pas

Les rosiers sous la tonnelle étaient couverts de roses rouges au lourd parfum, que les papillons venaient butiner. Des soucis et des pois de senteur fleurissaient également. Le jardin donnait sur le fleuve et ce soir-là, il était rempli de la lumière dorée du soleil couchant. Des bateaux de pêche, dont la forme évoquait celle de gondoles, se détachaient sombrement sur la surface tranquille du fleuve. Le village parmi les arbres sur l'autre rive était presque à deux kilomètres, et pourtant on entendait clairement les voix des villageois. De la tonnelle un sentier conduisait au fleuve. Il rejoignait une route rocailleuse qu'utilisaient les villageois pour aller à la ville et en revenir. Cette route se terminait brusquement sur le bord d'une rivière qui se jetait dans le fleuve. Ce n'était pas une berge sablonneuse, mais au contraire un sol alourdi d'argile dans laquelle le pied s'enfonçait. Il était question de construire bientôt un pont de bambou sur cette rivière, mais pour l'instant il n'y avait qu'une longue barque plate utilisée par les villageois silencieux qui s'en revenaient de la ville où ils étaient allés vendre. Deux hommes nous firent traverser, les villageois se tassant sur eux-mêmes dans la fraîcheur du soir. Un petit brasero pouvait être allumé lorsqu'il faisait trop sombre, mais la clarté de la lune était pour l'instant suffisante. Une petite fille portait un panier de bois d'allumage. Elle l'avait posé pendant la traversée de la rivière et elle avait maintenant du mal à le soulever à nouveau. C'était très lourd pour une si petite fille, mais elle fut aidée et réussit à mettre le panier sur sa tête, et son sourire sembla alors remplir l'univers. Nous montâmes tous les marches raides avec prudence, et bientôt les villageois s'engagèrent sur la route en bavardant.

Là, c'était la pleine campagne, et le sol était enrichi de dépôts séculaires. La terre plate et bien cultivée, parsemée de vieux arbres magnifiques, s'étendait à perte de vue. Il y avait des champs de pois odorants, en train de fleurir, et du blé d'hiver et d'autres graines. Le fleuve traversait cette plaine et venait passer devant un village, très animé et bruyant. Le sentier qui y conduisait était très ancien: on disait que le Très Éclairée l'avait suivi il y a très longtemps, et les pèlerins le prenaient depuis des siècles et des siècles. C'était un chemin sacré, et il y avait de nombreux petits temples tout au long de ce sentier. Les manguiers et les tamariniers étaient eux aussi très anciens et certains étaient en train de mourir, après avoir vu tant de choses. Ils détachaient majestueusement, contre le ciel doré de cette fin de journée, leurs branches noires et déployées. Un peu plus loin, une plantation de bambous, que l'âge rendait jaunes, et dans un petit verger, une chèvre attachée à un arbre fruitier bêlait après son chevreau, qui sautait et courait autour d'elle. Le sentier conduisait encore à une autre plantation de bambous et à une pièce d'eau tranquille. Il y avait une immobilité que ne troublait pas le moindre vent, et tout rendait grâce à cette heure bénie. L'esprit n'avait pas conscience de cette paix comme de quelque chose extérieur à lui-même, mais les mouvements de l'esprit étaient totalement absents. Seul demeurait l'incommensurable.

C'était un homme encore jeune, qui venait d'aborder la quarantaine. En dépit du fait qu'il se soit déjà souvent exprimé en public, il gardait une certaine timidité. Comme tant d'autres de sa génération, il s'était distrait avec la politique, la religion et les réformes sociales. Il avait une certaine facilité pour écrire des poèmes et savait aussi peindre. Nombre de leaders en vue étaient de ses amis et il aurait pu faire une carrière politique. Mais il en avait choisi autrement, et il était satisfait de vivre dans une ville lointaine, dans la montagne.

— Il y a si longtemps que je cherche à vous rencontrer. Vous ne vous en souvenez sans doute pas, mais je me suis trouvé sur le même bateau que vous, avant la guerre, et nous allions en Europe. Mon père s'intéressait beaucoup à votre enseignement, mais en ce qui me concerne, j'ai bifurqué vers la politique et d'autres choses de cet ordre. Mon désir de vous rencontrer à nouveau est finalement devenu si puissant que cette fois je n'ai pas pu y résister. Je veux mette mon cœur à nu - ce que je n'ai jamais fait avec quiconque, car il n'est pas facile de parler de soi à d'autres. J'ai assisté un certain temps à vos conférences en de nombreux endroits, mais dernièrement, j'ai ressenti très fortement le désir de vous parler personnellement, parce que j'ai abouti à une impasse.

De quel ordre?

— Il semble que je ne sois pas capable de « passer de l'autre côté ». J'ai médité, non pas cette méditation qui vous hypnotise mais celle au contraire où l'on prend conscience de sa propre pensée, et de choses de ce niveau. Or, pendant ces méditations, je m'endors régulièrement. Je suppose que c'est parce que je suis paresseux et nonchalant. J'ai jeûné et j'ai essayé divers régimes alimentaires, mais cette léthargie persiste.

Est-elle due à votre paresse ou à quelque chose d'autre?

Est-elle liée à une profonde frustration intérieure? Ou bien votre esprit a-t-il été rendu terne et insensible par les événements de votre vie? C'est peut-être que l'amour n'est pas là?

— Je ne sais pas. J'ai vaguement réfléchi à tout cela, mais sans pouvoir jamais découvrir quelque chose de précis. Peut-être ai-je été étouffé par trop de bonnes et mauvaises choses. Dans un sens, la vie a été trop simple pour moi, à cause de ma famille, de l'argent, de certaines capacités et de choses de ce genre. Rien ne m'a jamais été très difficile et c'est peut-être là le problème. Ce sentiment global d'être à l'aise et d'avoir la capacité de me sortir de n'importe quelle situation m'a peut-être rendu très mou.

Croyez-vous? N'est-ce pas là une simple description d'événements superficiels? Si ces choses vous avaient profondément affecté, vous auriez mené une vie différente, vous auriez suivi la pente de la facilité. Mais cela n'a pas été le cas, de sorte qu'un autre processus doit être en action et rendre votre esprit inepte et engourdi.

— Mais alors qu'est-ce que c'est? Ce n'est pas la sexualité qui me travaille. Je m'y suis livré, mais cela n'a jamais été pour moi une passion dont on est esclave. Cela a commencé par l'amour et s'est terminé dans la déception mais non dans la frustration. J'en suis tout à fait sûr. Je ne condamne ni ne recherche la sexualité. Ce n'est en tous cas pas un problème pour moi.

Cette indifférence aurait-elle détruit la sensibilité? Car l'amour est vulnérable, et l'esprit qui a élevé des défenses contre la vie cesse d'aimer.

— Je ne pense pas avoir établi des défenses par rapport à la sexualité, mais l'amour n'est pas nécessairement la sexualité, et je ne sais vraiment pas si j'aime, tout simplement.

C'est que voyez-vous, nos esprits sont si soigneusement cultivés que nous remplissons nos cœurs des choses de l'esprit. Nous consacrons l'essentiel de notre temps et de notre énergie à gagner notre vie, à acquérir un savoir, nous nous consacrons à la flamme de la croyance, au patriotisme et au culte de l'État, aux activités de réformes sociales, à la poursuite d'idéaux et de vertus et aux nombreuses autres choses avec lesquelles l'esprit s'occupe. De sorte que le cœur se vide, et que l'esprit s'enrichit par son habileté. Et c'est cela qui donne lieu à l'insensibilité, n'est-ce pas?

— Il est vrai que nous surcultivons l'esprit. Nous avons le culte du savoir et honorons l'intellectuel, mais rares sont ceux d'entre nous qui aiment au sens que vous donnez à ce mot. En ce qui me concerne, je ne sais vraiment pas si j'éprouve le moindre amour. Je ne tue pas pour ma nourriture. J'aime la nature. J'aime aller dans les bois ressentir leur silence et leur beauté. J'aime dormir à la belle étoile. Mais est-ce là signe que j'aime?

La sensibilité à la nature fait partie de l'amour, mais ce n'est pas l'amour, n'est-ce pas? Être gentil et prévenant, faire des bonnes œuvres, ne rien demander en retour, tout cela entre dans l'amour. Mais ce n'est pas l'amour, n'est-ce pas?

— Mais alors, qu'est-ce que c'est que l'amour?

L'amour, c'est tout cela et encore davantage. La totalité de l'amour n'est pas mesurable par l'esprit ; pour percevoir cette totalité, l'esprit doit se vider de ses préoccupations, si nobles et égocentriques soient-elles. Demander comment faire pour vider l'esprit, ou comment n'être pas égocentrique, c'est appliquer une méthode, et la recherche d'une méthode, c'est encore une mise en application de l'esprit.

— Mais est-il possible de vider l'esprit sans faire un certain effort?

Tout effort, le « bon » comme le « mauvais », renforce le centre, le but de la réalisation, le moi. Là où est le moi, l'amour n'est pas. Mais nous parlions de la léthargie de l'esprit, de son insensibilité. N'avez-vous pas énormément lu? Et ne se pourrait-il pas que le savoir fasse partie de ce processus d'insensibilité?

— Je ne suis pas érudit, mais j'ai beaucoup lu et j'aime fureter dans les librairies. Je respecte le savoir et je ne comprends pas très bien pourquoi vous dites que le savoir peut susciter l'insensibilité.

Qu'entendons-nous par savoir? Notre vie est en grande partie une répétition de ce que l'on nous a appris, n'est-ce pas? Nous pouvons ajouter à notre savoir, mais le processus de répétition maintient et renforce l'habitude d'accumulation. Que savez-vous en dehors de ce que vous avez lu ou de ce qu'on vous a appris, ou de ce dont vous avez fait l'expérience? Ce dont vous faites l'expérience aujourd'hui est modelé par ce que vous avez expérimenté hier. Une expérience plus poussée est encore du domaine de ce qui a déjà été expérimenté, mais sous une forme agrandie ou modifiée, de sorte que le processus répétitif ne cesse de s'exercer. La répétition du bon ou du mauvais, du noble ou du trivial suscite de toute évidence l'insensibilité car l'esprit ne se meut que dans le champ du connu. N'est-ce pas là ce qui rend votre esprit terne et insensible?

— Mais je ne peux pas rejeter tout ce que je sais, tout ce que j'ai accumulé de savoir.

Vous êtes ce savoir, vous êtes tout ce que vous avez accumulé ; vous êtes ce magnétophone qui répète inlassablement ce qu'il a enregistré. Vous êtes le chant, le bruit, le murmure de la société, de votre culture. Peut-il exister un « vous » intact, distinct de tous ces bavardages? Ce centre de l'ego souhaite maintenant vivement se libérer de toutes les choses qu'il a réunies. Mais l'effort qu'il opère pour cette libération fait toujours partie du processus d'accumulation. Le magnétophone restitue une nouvelle bande magnétique, dont les mots sont différents mais votre esprit est toujours aussi plat et insensible.

— Je m'en rends parfaitement compte. Vous avez exactement décrit mon état d'esprit. J'ai appris, dans le passé, le jargon de différentes idéologies, tant religieuses que politiques. Mais comme vous l'avez fait remarquer, mon esprit est resté d'essence absolument identique. J'en ai maintenant parfaitement conscience, ainsi que du fait que

tout ce processus rend l'esprit superficiellement vif, habile et extérieurement mobile alors que sous l'apparence demeure ce bon vieux centre de l'ego qui est le moi.

Avez-vous conscience de tout cela comme fait indéniable ou bien ne l'avez-vous perçu que par la description faite par quelqu'un d'autre? S'il ne s'agit pas de votre propre découverte, de quelque chose que vous avez atteint tout seul, c'est que seul le mot importe et non pas le fait.

— Je ne vous suis pas très bien. Pourriez-vous me l'expliquer plus lentement?

Savez-vous vraiment quelque chose ou bien n'avez-vous fait que reconnaître? La récognition est un processus d'association, de mémoire, et en définitive de savoir. Est-ce exact?

— Je crois que je comprends. Je sais par exemple que tel oiseau est un perroquet pour la seule raison qu'on me l'a dit. Au travers de l'association, de la mémoire, c'est-à- dire du savoir, la récognition s'effectue et je peux alors dire: c'est un perroquet.

Le mot perroquet vous a empêché de regarder l'oiseau, la chose qui vole. Nous ne considérons presque jamais le fait, mais le mot ou le symbole qui le représente. Le fait s'efface et le mot, le symbole, monopolisent l'importance. Pouvez-vous considérer le fait, quel qu'il soit, en le dissociant du mot et du symbole?

— Il me semble que la perception du fait, et la conscience du mot qui représente le fait, ont lieu simultanément dans l'esprit.

L'esprit peut-il séparer le fait du mot?

— Je ne le pense pas.

Peut-être rendons-nous les choses plus compliquées qu'elles ne le sont. Cet objet, là-bas, est appelé arbre. Le mot et l'objet qu'il désigne sont deux choses différentes, n'est-ce pas?

— Oui, en effet. Mais, comme vous le dites, nous considérons toujours l'objet au travers du mot.

Pouvez-vous les séparer? Le mot « amour » n'est pas le sentiment, le fait d'aimer.

— Mais, d'un certain point de vue, le mot est aussi le fait, ne pensez-vous pas?

D'un certain point de vue, oui. Les mots existent pour la communication, et pour le souvenir, pour fixer mentalement une expérience passagère, une pensée, un sentiment, de sorte que l'esprit lui-même devient le mot, l'expérience, c'est le souvenir du fait exprimé en termes de plaisir et de douleur, de bien et de mal. Ce processus s'inscrit dans le champ temporel, le champ du connu. Et toute révolution ayant lieu dans ce champ n'a de révolution que le nom, ce n'est qu'une modification de ce qui a été.

— Si je vous comprends bien, vous dites que j'ai moi-même rendu mon esprit terne et insensible par le biais d'une pensée traditionnelle et répétitive, dont l'autodiscipline fait partie. Pour mettre fin au processus de répétition, la bande magnétique, qui est le moi, doit être détruite ou effacée, et cela n'est possible qu'en prenant conscience du fait, et non pas en faisant des efforts. L'effort, dites-vous, ne sert qu'à mettre en marche le magnétophone, et c'est en cela qu'il n'y a pas d'espoir dans l'effort. Mais ensuite?

Voyez le fait, ce qui est, et laissez agir ce fait. N'agissez surtout pas sur le fait vous-même - le « vous » n'étant que le mécanisme répétitif, avec ses opinions, ses jugements, son savoir.

— Je vais essayer, dit-il avec sincérité.

Essayer, c'est huiler le mécanisme répétitif et non pas y mettre fin,

— Vous me retirez tout ce que j'ai, il ne me reste plus rien. Mais peut-être que c'est là le nouveau. En effet.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 19 'Là ou est le soi, l'amour n'est pas'

La division de l'homme l'aliène

Il était encore très tôt, et une légère brume masquait les buissons et les fleurs. Une forte rosée avait laissé un cercle d'humidité autour de chaque arbre. Le soleil apparaissait tout juste derrière un bosquet parfaitement silencieux car les oiseaux piailleurs s'étaient dispersés avec la venue du jour. On faisait chauffer les moteurs des avions et ce bruit emplissait l'atmosphère matinale. Mais ils allaient bientôt s'envoler vers différentes parties de ce grand continent, et à l'exception des bruits habituels de la ville, tout serait à nouveau tranquille.

Un mendiant chantait dans la rue, d'une fort belle voix, et son chant avait cette note nostalgique que l'on retrouve souvent. Sa voix n'était pas devenue rauque, et parmi le grondement des autobus et les cris des gens qui s'interpellaient dans la rue, elle avait un son agréable et engageant. Ceux qui habitaient là devaient sans doute l'entendre chaque matin. Beaucoup de mendiants font des tours, ou ont des singes qui font des tours à leur place. Ils sont savants et compliqués, ils ont un regard rusé et sourient beaucoup. Mais ce mendiant-là était d'une espèce toute différente. Il était très simple, il avait un bâton et des vêtements sales et déchirés. Il n'avait pas la moindre prétention ni des manières enjôleuses. Les autres recevaient sans doute plus d'aumônes que lui, car les gens aiment à être flattés, à s'entendre appeler de noms agréables, ou à se faire souhaiter longue vie et prospérité. Ce mendiant ne faisait rien de tout cela. Il mendiait, et si vous donniez, il inclinait la tête et continuait sa route ; il n'y avait pas la moindre pose, la moindre gesticulation. Il parcourait la totalité de la longue rue obscure, s'effaçant devant les gens, et au bout de la rue il tournait à droite et s'enfonçait dans une rue plus petite et plus étroite, recommençait à chanter et se perdait finalement dans l'une des ruelles avoisinantes. Il était jeune, et quelque chose d'agréable émanait de lui.

L'avion décolla à l'heure dite et fut bientôt au-dessus de la ville, ses dômes, ses tombeaux anciens et ses longues séries d'immeubles laids et prétentieux, de construction récente. Le fleuve était au-delà de la ville, large et sinueux, ses eaux d'un bleu-vert pâle, et l'avion suivait ses méandres, se dirigeant vers le sud-est. Nous volions à environ deux mille mètres d'altitude, et le pays était sous nos yeux, nettement divisé en petites zones d'un vert-gris, dont chaque homme possédait une parcelle. Le fleuve serpentait en traversant de nombreux villages et à partir de ce fleuve on voyait de petits canaux droits et étroits, tracés par l'homme, et qui rejoignaient les champs. Des centaines de kilomètres à l'est, la montagne couverte de neige commençait à apparaître, éthérée et comme irréelle dans sa brillance rosée. Ses sommets semblaient tout d'abord flotter au-dessus de l'horizon, et il était difficile de croire qu'il s'agissait de montagnes, aux pics aigus et aux formations massives. Depuis la surface de la terre, à cette distance, on aurait pu les voir, mais à cette altitude on les distinguait dans toute leur spectaculaire beauté. Il était difficile d'en détacher les yeux de crainte de manquer la moindre nuance de leur splendeur et de leur grandeur. Une chaîne montagneuse succédait lentement à une autre, un sommet massif était suivi d'un autre. Ils couvraient la totalité de l'horizon au nord-est, et même après deux heures de vol, les montagnes étaient toujours visibles. C'était véritablement incroyable : la couleur, l'immensité et la solitude. On oubliait tout le reste — les passagers, le capitaine posant des questions, et les hôtesses demandant les tickets. Ce n'était pas la contemplation de l'enfant absorbé par son jouet, ou celle du moine dans sa cellule, ni celle du sannyasi sur la berge d'une rivière. C'était un état d'attention totale où n'entrait nulle

distraction. Seules existaient la beauté et la splendeur de la terre. Il n'y avait pas d'observateur.

Psychologue, psychanalyste et docteur en médecine, il était assez corpulent, la tête massive et les yeux attentifs. Il était venu, déclara-t-il, pour discuter de plusieurs points. Il ajouta qu'il n'utiliserait point le jargon psychologique et analytique mais emploierait des mots habituels à chacun de nous. Ayant étudié les plus éminents psychologues et ayant lui-même été analysé par l'un d'eux, il connaissait les limites de la psychologie moderne, ainsi que sa valeur thérapeutique. Il n'y avait pas que des réussites, dit-il, mais ses possibilités étaient immenses si elle était convenablement appliquée. Bien sûr, il y avait beaucoup de charlatans, comme il fallait s'y attendre. Il avait également étudié, mais non de façon très approfondie, la pensée orientale et la notion orientale de conscience.

— Lorsque l'inconscient fut tout d'abord découvert et répandu en Occident, aucune université n'en voulut, et nul éditeur ne se risqua à entreprendre la publication des livres sur la question ; mais aujourd'hui, naturellement, deux décades plus tard, tout le monde a ce mot à la bouche. Il nous plaît de penser que nous avons tout découvert, et que l'Orient est une jungle où règnent le mysticisme et les tours de passe-passe avec des cordes qui disparaissent. Mais il faut bien dire que l'Orient entreprit l'exploration du conscient il y a bien des siècles, en utilisant des symboles différents et des significations plus vastes. Je précise cela dans le but d'indiquer mon désir très profond d'apprendre, et l'absence en moi de toute prévention en la matière. Il nous appartient, à nous autres les spécialistes de la psychologie humaine, d'aider les inadaptés à retourner dans la société et il semble que cela soit notre principale préoccupation. Mais pourtant, pour diverses raisons, cela ne me satisfait pas - ce qui m'amène à l'un des points dont je souhaite vous parler. Serait-ce là notre seule fonction? Ne pouvons-nous faire plus que d'aider les inadaptés à une réinsertion sociale?

La société est-elle en si bonne santé, pour que l'individu doive retourner en son sein? La société elle-même n'a-t-elle pas contribué à rendre l'homme malade? Il est bien évident qu'il faut faire du malade un homme sain, cela va sans dire. Mais pourquoi l'individu devrait-il s'adapter à une société malade? Si ce dernier est sain, il ne fera pas partie de la société. Si nous ne remettons pas en cause la bonne santé de la société en tout premier lieu, à quoi sert d'aider les désaxés à s'adapter à cette société?

— Je ne pense pas que la société soit en bonne santé, elle est dirigée par des gens frustrés, à la recherche du pouvoir et superstitieux. Elle est toujours en état de crise. Lors de la dernière guerre, j'ai travaillé à remettre en état les désaxés de l'armée qui ne pouvaient pas s'adapter aux horreurs de la guerre. Ils avaient sans doute raison, mais nous étions en guerre et il nous fallait la gagner. Un certain nombre de ceux qui ont combattu et ont survécu ont toujours besoin d'une aide psychiatrique, et ce sera un travail colossal que de les réadapter socialement.

Aider l'individu à se réintégrer dans une société qui ne cesse d'être en guerre contre elle-même - est-ce là ce que les psychologues et les psychanalystes sont censés faire? L'homme ne doit-il être soigné qu'à seule fin de pouvoir tuer ou être tué? Si l'homme n'est pas tué, ou rendu fou, doit-il seulement s'intégrer à la structure de la haine, de l'envie, de l'ambition et de la superstition, qui peut être extrêmement scientifique?

— Je reconnais que la société n'est pas ce qu'elle devrait être, mais qu'y faire? On ne peut rejeter la société, il nous faut travailler, gagner notre vie, souffrir et mourir dans un cadre social. On ne peut mener une vie de reclus ou faire partie de ces gens qui s'isolent et ne pensent qu'à leur propre salut. Nous devons sauver la société en dépit d'elle-même.

La société est avant tout la relation de l'homme à son semblable. Sa structure repose sur ses contraintes, ses ambitions, ses haines, ses vanités, ses envies et sur l'ensemble complexe de son besoin de dominer et de suivre. Si l'individu ne rompt pas totalement avec cette structure corrompue, quelle valeur fondamentale peut-on espérer du traitement médical? L'homme ne pourra que rechuter.

— C'est le devoir du médecin que de soigner et d'apaiser. Il ne nous appartient pas de réformer la société. C'est le travail des sociologues.

La vie est une et ne doit pas être fragmentée. Il nous faut nous préoccuper de la totalité de l'être humain: son travail, ses amours, sa conduite, sa santé, sa mort et son Dieu - en même temps que de la bombe atomique. C'est cette division de l'homme qui le rend malade.

— Certains d'entre nous en ont conscience, mais que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas des hommes complets avec des conceptions bien assimilées, une énergie et un but intégrés. Nous guérissons une partie tandis que le reste se désintègre, pour nous apercevoir alors que c'est la racine profonde qui détruit l'ensemble. Que devons-nous faire? En tant que médecin, quel est mon devoir?

C'est de toute évidence de guérir. Mais n'entre-t-il pas également dans la responsabilité du médecin de soigner la société en tant que totalité? Il ne peut y avoir de réforme de la société, et la révolution n'est possible que si elle se situe à l'extérieur de la structure sociale.

— Mais j'en reviens à une question: que peut-on faire individuellement?

Se retrancher de la société, tout d'abord. Se libérer, non pas seulement des choses extérieures, mais surtout de l'envie, de l'ambition, du culte du succès, et ainsi de suite.

— Une telle libération nous donnerait davantage de temps pour l'étude, et il y aurait sans doute beaucoup plus de tranquillité. Mais cela ne déboucherait-il pas sur une existence assez superficielle et inutile?

La libération de l'envie et de la peur procurerait au contraire à l'individu un état d'intégration. Cela mettrait un terme aux diverses formes de fuite qui suscitent inévitablement la confusion et les contradictions internes, et la vie aurait alors un sens bien plus large et plus profond.

— Certaines formes de fuite ne sont-elles pas bénéfiques pour une intelligence limitée? La religion est une fuite merveilleuse pour beaucoup de gens, elle confère une signification, si illusoire soit-elle, à leur existence par ailleurs vide et sinistre.

Tout comme le cinéma, les romans et certaines drogues. Encourageriez-vous cette forme de fuite? Les intellectuels ont eux aussi leurs moyens d'évasions, grossiers ou subtils, et presque tout le monde a ses points faibles. Et lorsque de telles personnes ont le pouvoir, elles engendrent davantage de souffrance et de confusion. La religion n'est pas une question de dogmes et de croyances, de rituels et de superstition, pas plus que ce n'est par elle que l'on cultive son salut personnel, ce qui est une activité égocentrique. La religion concerne la totalité de la vie, c'est la compréhension de la vérité qui n'est pas une projection de l'esprit.

— Vous demandez trop de l'individu moyen, qui ne cherche que son délassement, son évasion, sa religion autosatisfaisante et quelqu'un à suivre ou à haïr. Ce vers quoi vous tendez demande une éducation différente, un monde- société différent et nos politiciens, pas plus que nos éducateurs habituels, ne sont capables d'une vision si large. J'imagine que l'homme doit traverser la longue nuit de la souffrance et de la douleur avant de pouvoir en sortir en tant qu'être humain intelligent et unifié. Pour l'instant cela ne me préoccupe pas. Car ce qui me préoccupe, ce sont les épaves hu-

maines pour lesquelles je peux faire énormément et j'en fais beaucoup. Mais cela semble si peu dans tout cet océan de souffrance. Comme vous l'avez dit, il me faudra atteindre à un état d'unification personnelle, ce qui n'est pas une mince entreprise. Mais il y a encore quelque chose, qui me concerne plus personnellement, dont j'aimerais parler avec vous, si c'est possible. Vous avez parlé de l'envie, tout à l'heure. Je crois que je suis envieux, et bien que je me fasse analyser de temps à autre comme la plupart des psychanalystes, c'est quelque chose que je ne parviens pas à dépasser. J'ai presque honte de le reconnaître, mais l'envie est toujours là, qui va de la jalousie mesquine à des formes plus complexes et je ne semble pas être capable de m'en débarrasser.

L'esprit est-il capable de se libérer de l'envie, non pas par petits morceaux, mais de façon totale? A moins qu'on s'en libère intégralement, dans la totalité de notre être, l'envie ne cesse de se reproduire sous des formes diverses, à différents moments.

— Oui, je le comprends. L'envie doit être radicalement éliminée de l'esprit, tout comme une tumeur maligne doit être extirpée du corps, car sinon elle reviendra fréquemment. Mais comment faire?

Le « comment » n'est-il pas encore une forme d'envie? Lorsqu'on demande à suivre une méthode, on veut se débarrasser de l'envie afin d'être autre chose ; mais c'est encore là une action de l'envie.

— C'était une simple question, mais je vois ce que vous voulez dire. Cet aspect de la question ne m'était jamais apparu auparavant.

Il semble que nous tombions toujours dans ce piège, et nous en restons éternellement prisonniers ; nous essayons sans cesse de nous libérer de l'envie. Le fait d'essayer de se libérer donne lieu à une méthode, de sorte que l'esprit ne se libère plus jamais ni de l'envie ni de la méthode. C'est une chose que de s'interroger sur la possibilité d'une libération totale de l'envie, mais c'est une autre question que de chercher une méthode pour s'en libérer. Lorsqu'on cherche une méthode, on finit toujours par la trouver, aussi simple ou complexe soit-elle. Mais toute interrogation sur la possibilité d'une liberté totale cesse et l'on reste avec une méthode, une pratique, une discipline. C'est ainsi que l'envie se maintient et se perpétue subtilement.

— C'est parfaitement exact, en effet. En fait, vous me demandez si je cherche vraiment à me libérer totalement de l'envie. Mais il m'est arrivé de trouver une stimulation dans l'envie, et même une forme de plaisir. Est-ce que je veux me libérer de l'envie dans sa totalité, c'est-à-dire à la fois du plaisir et de l'anxiété douloureuse qu'elle contient? Je dois avouer que je ne me suis jamais posé la question, et qu'on ne me l'a jamais posée non plus. Ma première réaction, c'est que je n'en sais rien. Je suppose que ce que je voudrais vraiment, c'est conserver le côté stimulant de l'envie et me défaire du reste. Mais il est bien entendu impossible de ne garder que les aspects satisfaisants, et il faut accepter l'envie dans sa totalité ou s'en libérer totalement. Je commence à comprendre votre question. J'éprouve le désir de me libérer de l'envie et pourtant je veux en conserver certains aspects. Que l'être humain est donc irrationnel et contradictoire! Tout cela demande une analyse plus approfondie et j'espère que vous aurez la patience d'attendre jusqu'à son terme. Je vois bien qu'il entre de la peur dans tout cela. Si je n'étais pas poussé par l'envie, qui est masquée par des termes et des besoins professionnels, il pourrait y avoir une régression. Je pourrrais n'avoir pas si bien réussi, n'être pas quelqu'un en vue et ne pas avoir de tels revenus. J'éprouve sans doute une peur diffuse de perdre tout cela, une crainte de l'insécurité, et d'autres craintes qu'il n'est pas nécessaire d'étudier pour l'instant. Et cette peur sous-jacente est certainement plus puissante que le désir de me libérer des aspects déplaisants de l'envie, pour ne rien dire de l'idée de s'en libérer totalement. Je vois maintenant

toutes les intrications de ce problème, et je ne suis pas certain de vouloir me libérer de l'envie.

Aussi longtemps que l'esprit raisonne en ces termes de « plus », l'envie est là ; aussi longtemps que la comparaison existe, l'envie est là, même si nous croyons que la comparaison nous aide à comprendre. Et aussi longtemps que nous avons un but, une fin à atteindre, l'envie est encore là, de même qu'au travers du processus d'addition, qui équivaut à l'auto-amélioration, de la recherche de la vertu, et ainsi de suite, on décèle l'envie. Le « plus » implique une notion de temps, n'est-ce pas? Le temps est nécessaire pour passer de ce que l'on est à ce que l'on voudrait être, à l'idéal.

Le temps comme moyen d'obtenir, de réussir, de parvenir.

— Naturellement. Pour parcourir la distance, pour aller d'un point à un autre, que ce soit physiquement ou psychologiquement, le temps est nécessaire.

Le temps comme mouvement d'ici à là est un phénomène physique et chronologique. Mais a-t-on besoin de temps pour se libérer de l'envie? Nous disons « je suis ceci et pour devenir cela, ou pour changer ceci en cela, il faut du temps ». Mais le temps est-il facteur de changement? Ou bien tout changement qui s'inscrit dans le champ temporel n'est-il pas un changement?

— Cela devient bien compliqué. Vous voulez dire que le changement qui se pose en termes temporels n'est pas un véritable changement. Mais comment est-ce possible?

Un tel changement n'est que la continuité modifiée de ce qui a été, n'est-ce pas?

— Voyons si je comprends bien. Pour passer du fait réel, c'est-à-dire l'envie, à l'idéal, c'est-à-dire la non-envie, il faut du temps - c'est du moins ce que nous pensons. Ce changement graduel dans le temps, selon vous, n'est pas un changement, mais tout simplement une autre des manifestations de l'envie. Et je vois bien qu'il en est ainsi.

Aussi longtemps que l'esprit raisonnera en termes de transformation dans le temps, de révolution à venir, il n'interviendra nulle modification dans le présent. N'en est-il pas ainsi?

— En effet, nous sommes d'accord là-dessus. Mais ensuite?

Comment l'esprit réagit-il lorsqu'il est confronté à ce fait?

— Eh bien, soit il refuse ce fait, soit il accepte de le considérer.

Quelle est votre réaction?

— Je crois que ma réaction est un mélange du tout. Car quelque chose me pousse à éviter de considérer ce fait, en même temps qu'autre chose m'incite à le faire.

Mais pouvez-vous examiner quelque chose lorsque la peur s'y trouve mêlée? Pouvez-vous examiner une chose sur laquelle vous avez déjà un jugement, une opinion?

— Oui, je comprends. Vous voulez dire que je n'examine rien, mais que j'évalue, et que mon esprit projette sur cette chose ses idées et ses craintes. Oui, c'est exactement cela.

En d'autres termes, votre esprit ne se préoccupe que de lui-même, et il est donc par-là parfaitement incapable d'avoir simplement conscience du fait en question. Vous exercez une action sur le fait réel, au lieu de lui permettre d'exercer une action sur votre esprit. Le fait ou phénomène qui se modifie à l'intérieur du système temporel n'est pas un changement, et il ne peut y avoir qu'une libération totale et non partielle de l'envie, ni même graduelle - c'est la vérité même de ce fait qui agira sur votre esprit, en le libérant.

— Je crois que la vérité de tout cela commence à forcer mes blocages mentaux.

Extrait du livre :
CSV Tome 3, note 20 'La division de l'homme l'aliène'

La vanité du savoir

Il était encore très tôt, et une légère brume masquait les buissons et les fleurs. Une forte rosée avait laissé un cercle d'humidité autour de chaque arbre. Le soleil apparaissait tout juste derrière un bosquet parfaitement silencieux car les oiseaux piailleurs s'étaient dispersés avec la venue du jour. On faisait chauffer les moteurs des avions et ce bruit emplissait l'atmosphère matinale. Mais ils allaient bientôt s'envoler vers différentes parties de ce grand continent, et à l'exception des bruits habituels de la ville, tout serait à nouveau tranquille.

Un mendiant chantait dans la rue, d'une fort belle voix, et son chant avait cette note nostalgique que l'on retrouve souvent. Sa voix n'était pas devenue rauque, et parmi le grondement des autobus et les cris des gens qui s'interpellaient dans la rue, elle avait un son agréable et engageant. Ceux qui habitaient là devaient sans doute l'entendre chaque matin. Beaucoup de mendiants font des tours, ou ont des singes qui font des tours à leur place. Ils sont savants et compliqués, ils ont un regard rusé et sourient beaucoup. Mais ce mendiant-là était d'une espèce toute différente. Il était très simple, il avait un bâton et des vêtements sales et déchirés. Il n'avait pas la moindre prétention ni des manières enjôleuses. Les autres recevaient sans doute plus d'aumônes que lui, car les gens aiment à être flattés, à s'entendre appeler de noms agréables, ou à se faire souhaiter longue vie et prospérité. Ce mendiant ne faisait rien de tout cela. Il mendiait, et si vous donniez, il inclinait la tête et continuait sa route ; il n'y avait pas la moindre pose, la moindre gesticulation. Il parcourait la totalité de la longue rue obscure, s'effaçant devant les gens, et au bout de la rue il tournait à droite et s'enfonçait dans une rue plus petite et plus étroite, recommençait à chanter et se perdait finalement dans l'une des ruelles avoisinantes. Il était jeune, et quelque chose d'agréable émanait de lui.

L'avion décolla à l'heure dite et fut bientôt au-dessus de la ville, ses dômes, ses tombeaux anciens et ses longues séries d'immeubles laids et prétentieux, de construction récente. Le fleuve était au-delà de la ville, large et sinueux, ses eaux d'un bleu-vert pâle, et l'avion suivait ses méandres, se dirigeant vers le sud-est. Nous volions à environ deux mille mètres d'altitude, et le pays était sous nos yeux, nettement divisé en petites zones d'un vert-gris, dont chaque homme possédait une parcelle. Le fleuve serpentait en traversant de nombreux villages et à partir de ce fleuve on voyait de petits canaux droits et étroits, tracés par l'homme, et qui rejoignaient les champs. Des centaines de kilomètres à l'est, la montagne couverte de neige commençait à apparaître, éthérée et comme irréelle dans sa brillance rosée. Ses sommets semblaient tout d'abord flotter au-dessus de l'horizon, et il était difficile de croire qu'il s'agissait de montagnes, aux pics aigus et aux formations massives. Depuis la surface de la terre, à cette distance, on aurait pu les voir, mais à cette altitude on les distinguait dans toute leur spectaculaire beauté. Il était difficile d'en détacher les yeux de crainte de manquer la moindre nuance de leur splendeur et de leur grandeur. Une chaîne montagneuse succédait lentement à une autre, un sommet massif était suivi d'un autre. Ils couvraient la totalité de l'horizon au nord-est, et même après deux heures de vol, les montagnes étaient toujours visibles. C'était véritablement incroyable : la couleur, l'immensité et la solitude. On oubliait tout le reste — les passagers, le capitaine posant des questions, et les hôtesses demandant les tickets. Ce n'était pas la contemplation de l'enfant absorbé par son jouet, ou celle du moine dans sa cellule, ni celle du sannyasi sur la berge d'une rivière. C'était un état d'attention totale où n'entrait nulle

distraction. Seules existaient la beauté et la splendeur de la terre. Il n'y avait pas d'observateur.

Psychologue, psychanalyste et docteur en médecine, il était assez corpulent, la tête massive et les yeux attentifs. Il était venu, déclara-t-il, pour discuter de plusieurs points. Il ajouta qu'il n'utiliserait point le jargon psychologique et analytique mais emploierait des mots habituels à chacun de nous. Ayant étudié les plus éminents psychologues et ayant lui-même été analysé par l'un d'eux, il connaissait les limites de la psychologie moderne, ainsi que sa valeur thérapeutique. Il n'y avait pas que des réussites, dit-il, mais ses possibilités étaient immenses si elle était convenablement appliquée. Bien sûr, il y avait beaucoup de charlatans, comme il fallait s'y attendre. Il avait également étudié, mais non de façon très approfondie, la pensée orientale et la notion orientale de conscience.

— Lorsque l'inconscient fut tout d'abord découvert et répandu en Occident, aucune université n'en voulut, et nul éditeur ne se risqua à entreprendre la publication des livres sur la question ; mais aujourd'hui, naturellement, deux décades plus tard, tout le monde a ce mot à la bouche. Il nous plaît de penser que nous avons tout découvert, et que l'Orient est une jungle où règnent le mysticisme et les tours de passe-passe avec des cordes qui disparaissent. Mais il faut bien dire que l'Orient entreprit l'exploration du conscient il y a bien des siècles, en utilisant des symboles différents et des significations plus vastes. Je précise cela dans le but d'indiquer mon désir très profond d'apprendre, et l'absence en moi de toute prévention en la matière. Il nous appartient, à nous autres les spécialistes de la psychologie humaine, d'aider les inadaptés à retourner dans la société et il semble que cela soit notre principale préoccupation. Mais pourtant, pour diverses raisons, cela ne me satisfait pas - ce qui m'amène à l'un des points dont je souhaite vous parler. Serait-ce là notre seule fonction? Ne pouvons-nous faire plus que d'aider les inadaptés à une réinsertion sociale?

La société est-elle en si bonne santé, pour que l'individu doive retourner en son sein? La société elle-même n'a-t-elle pas contribué à rendre l'homme malade? Il est bien évident qu'il faut faire du malade un homme sain, cela va sans dire. Mais pourquoi l'individu devrait-il s'adapter à une société malade? Si ce dernier est sain, il ne fera pas partie de la société. Si nous ne remettons pas en cause la bonne santé de la société en tout premier lieu, à quoi sert d'aider les désaxés à s'adapter à cette société?

— Je ne pense pas que la société soit en bonne santé, elle est dirigée par des gens frustrés, à la recherche du pouvoir et superstitieux. Elle est toujours en état de crise. Lors de la dernière guerre, j'ai travaillé à remettre en état les désaxés de l'armée qui ne pouvaient pas s'adapter aux horreurs de la guerre. Ils avaient sans doute raison, mais nous étions en guerre et il nous fallait la gagner. Un certain nombre de ceux qui ont combattu et ont survécu ont toujours besoin d'une aide psychiatrique, et ce sera un travail colossal que de les réadapter socialement.

Aider l'individu à se réintégrer dans une société qui ne cesse d'être en guerre contre elle-même - est-ce là ce que les psychologues et les psychanalystes sont censés faire? L'homme ne doit-il être soigné qu'à seule fin de pouvoir tuer ou être tué? Si l'homme n'est pas tué, ou rendu fou, doit-il seulement s'intégrer à la structure de la haine, de l'envie, de l'ambition et de la superstition, qui peut être extrêmement scientifique?

— Je reconnais que la société n'est pas ce qu'elle devrait être, mais qu'y faire? On ne peut rejeter la société, il nous faut travailler, gagner notre vie, souffrir et mourir dans un cadre social. On ne peut mener une vie de reclus ou faire partie de ces gens qui s'isolent et ne pensent qu'à leur propre salut. Nous devons sauver la société en dépit d'elle-même.

La société est avant tout la relation de l'homme à son semblable. Sa structure repose sur ses contraintes, ses ambitions, ses haines, ses vanités, ses envies et sur l'ensemble complexe de son besoin de dominer et de suivre. Si l'individu ne rompt pas totalement avec cette structure corrompue, quelle valeur fondamentale peut-on espérer du traitement médical? L'homme ne pourra que rechuter.

— C'est le devoir du médecin que de soigner et d'apaiser. Il ne nous appartient pas de réformer la société. C'est le travail des sociologues.

La vie est une et ne doit pas être fragmentée. Il nous faut nous préoccuper de la totalité de l'être humain: son travail, ses amours, sa conduite, sa santé, sa mort et son Dieu - en même temps que de la bombe atomique. C'est cette division de l'homme qui le rend malade.

— Certains d'entre nous en ont conscience, mais que pouvons-nous faire? Nous ne sommes pas des hommes complets avec des conceptions bien assimilées, une énergie et un but intégrés. Nous guérissons une partie tandis que le reste se désintègre, pour nous apercevoir alors que c'est la racine profonde qui détruit l'ensemble. Que devons-nous faire? En tant que médecin, quel est mon devoir?

C'est de toute évidence de guérir. Mais n'entre-t-il pas également dans la responsabilité du médecin de soigner la société en tant que totalité? Il ne peut y avoir de réforme de la société, et la révolution n'est possible que si elle se situe à l'extérieur de la structure sociale.

— Mais j'en reviens à une question: que peut-on faire individuellement?

Se retrancher de la société, tout d'abord. Se libérer, non pas seulement des choses extérieures, mais surtout de l'envie, de l'ambition, du culte du succès, et ainsi de suite.

— Une telle libération nous donnerait davantage de temps pour l'étude, et il y aurait sans doute beaucoup plus de tranquillité. Mais cela ne déboucherait-il pas sur une existence assez superficielle et inutile?

La libération de l'envie et de la peur procurerait au contraire à l'individu un état d'intégration. Cela mettrait un terme aux diverses formes de fuite qui suscitent inévitablement la confusion et les contradictions internes, et la vie aurait alors un sens bien plus large et plus profond.

— Certaines formes de fuite ne sont-elles pas bénéfiques pour une intelligence limitée? La religion est une fuite merveilleuse pour beaucoup de gens, elle confère une signification, si illusoire soit-elle, à leur existence par ailleurs vide et sinistre.

Tout comme le cinéma, les romans et certaines drogues. Encourageriez-vous cette forme de fuite? Les intellectuels ont eux aussi leurs moyens d'évasions, grossiers ou subtils, et presque tout le monde a ses points faibles. Et lorsque de telles personnes ont le pouvoir, elles engendrent davantage de souffrance et de confusion. La religion n'est pas une question de dogmes et de croyances, de rituels et de superstition, pas plus que ce n'est par elle que l'on cultive son salut personnel, ce qui est une activité égocentrique. La religion concerne la totalité de la vie, c'est la compréhension de la vérité qui n'est pas une projection de l'esprit.

— Vous demandez trop de l'individu moyen, qui ne cherche que son délassement, son évasion, sa religion autosatisfaisante et quelqu'un à suivre ou à haïr. Ce vers quoi vous tendez demande une éducation différente, un monde- société différent et nos politiciens, pas plus que nos éducateurs habituels, ne sont capables d'une vision si large. J'imagine que l'homme doit traverser la longue nuit de la souffrance et de la douleur avant de pouvoir en sortir en tant qu'être humain intelligent et unifié. Pour l'instant cela ne me préoccupe pas. Car ce qui me préoccupe, ce sont les épaves hu-

maines pour lesquelles je peux faire énormément et j'en fais beaucoup. Mais cela semble si peu dans tout cet océan de souffrance. Comme vous l'avez dit, il me faudra atteindre à un état d'unification personnelle, ce qui n'est pas une mince entreprise. Mais il y a encore quelque chose, qui me concerne plus personnellement, dont j'aimerais parler avec vous, si c'est possible. Vous avez parlé de l'envie, tout à l'heure. Je crois que je suis envieux, et bien que je me fasse analyser de temps à autre comme la plupart des psychanalystes, c'est quelque chose que je ne parviens pas à dépasser. J'ai presque honte de le reconnaître, mais l'envie est toujours là, qui va de la jalousie mesquine à des formes plus complexes et je ne semble pas être capable de m'en débarrasser.

L'esprit est-il capable de se libérer de l'envie, non pas par petits morceaux, mais de façon totale? A moins qu'on s'en libère intégralement, dans la totalité de notre être, l'envie ne cesse de se reproduire sous des formes diverses, à différents moments.

— Oui, je le comprends. L'envie doit être radicalement éliminée de l'esprit, tout comme une tumeur maligne doit être extirpée du corps, car sinon elle reviendra fréquemment. Mais comment faire?

Le « comment » n'est-il pas encore une forme d'envie? Lorsqu'on demande à suivre une méthode, on veut se débarrasser de l'envie afin d'être autre chose ; mais c'est encore là une action de l'envie.

— C'était une simple question, mais je vois ce que vous voulez dire. Cet aspect de la question ne m'était jamais apparu auparavant.

Il semble que nous tombions toujours dans ce piège, et nous en restons éternellement prisonniers ; nous essayons sans cesse de nous libérer de l'envie. Le fait d'essayer de se libérer donne lieu à une méthode, de sorte que l'esprit ne se libère plus jamais ni de l'envie ni de la méthode. C'est une chose que de s'interroger sur la possibilité d'une libération totale de l'envie, mais c'est une autre question que de chercher une méthode pour s'en libérer. Lorsqu'on cherche une méthode, on finit toujours par la trouver, aussi simple ou complexe soit-elle. Mais toute interrogation sur la possibilité d'une liberté totale cesse et l'on reste avec une méthode, une pratique, une discipline. C'est ainsi que l'envie se maintient et se perpétue subtilement.

— C'est parfaitement exact, en effet. En fait, vous me demandez si je cherche vraiment à me libérer totalement de l'envie. Mais il m'est arrivé de trouver une stimulation dans l'envie, et même une forme de plaisir. Est-ce que je veux me libérer de l'envie dans sa totalité, c'est-à-dire à la fois du plaisir et de l'anxiété douloureuse qu'elle contient? Je dois avouer que je ne me suis jamais posé la question, et qu'on ne me l'a jamais posée non plus. Ma première réaction, c'est que je n'en sais rien. Je suppose que ce que je voudrais vraiment, c'est conserver le côté stimulant de l'envie et me défaire du reste. Mais il est bien entendu impossible de ne garder que les aspects satisfaisants, et il faut accepter l'envie dans sa totalité ou s'en libérer totalement. Je commence à comprendre votre question. J'éprouve le désir de me libérer de l'envie et pourtant je veux en conserver certains aspects. Que l'être humain est donc irrationnel et contradictoire! Tout cela demande une analyse plus approfondie et j'espère que vous aurez la patience d'attendre jusqu'à son terme. Je vois bien qu'il entre de la peur dans tout cela. Si je n'étais pas poussé par l'envie, qui est masquée par des termes et des besoins professionnels, il pourrait y avoir une régression. Je pourrrais n'avoir pas si bien réussi, n'être pas quelqu'un en vue et ne pas avoir de tels revenus. J'éprouve sans doute une peur diffuse de perdre tout cela, une crainte de l'insécurité, et d'autres craintes qu'il n'est pas nécessaire d'étudier pour l'instant. Et cette peur sous-jacente est certainement plus puissante que le désir de me libérer des aspects déplaisants de l'envie, pour ne rien dire de l'idée de s'en libérer totalement. Je vois maintenant

toutes les intrications de ce problème, et je ne suis pas certain de vouloir me libérer de l'envie.

Aussi longtemps que l'esprit raisonne en ces termes de « plus », l'envie est là ; aussi longtemps que la comparaison existe, l'envie est là, même si nous croyons que la comparaison nous aide à comprendre. Et aussi longtemps que nous avons un but, une fin à atteindre, l'envie est encore là, de même qu'au travers du processus d'addition, qui équivaut à l'auto-amélioration, de la recherche de la vertu, et ainsi de suite, on décèle l'envie. Le « plus » implique une notion de temps, n'est-ce pas? Le temps est nécessaire pour passer de ce que l'on est à ce que l'on voudrait être, à l'idéal.

Le temps comme moyen d'obtenir, de réussir, de parvenir.

— Naturellement. Pour parcourir la distance, pour aller d'un point à un autre, que ce soit physiquement ou psychologiquement, le temps est nécessaire.

Le temps comme mouvement d'ici à là est un phénomène physique et chronologique. Mais a-t-on besoin de temps pour se libérer de l'envie? Nous disons « je suis ceci et pour devenir cela, ou pour changer ceci en cela, il faut du temps ». Mais le temps est-il facteur de changement? Ou bien tout changement qui s'inscrit dans le champ temporel n'est-il pas un changement?

— Cela devient bien compliqué. Vous voulez dire que le changement qui se pose en termes temporels n'est pas un véritable changement. Mais comment est-ce possible?

Un tel changement n'est que la continuité modifiée de ce qui a été, n'est-ce pas?

— Voyons si je comprends bien. Pour passer du fait réel, c'est-à-dire l'envie, à l'idéal, c'est-à-dire la non-envie, il faut du temps - c'est du moins ce que nous pensons. Ce changement graduel dans le temps, selon vous, n'est pas un changement, mais tout simplement une autre des manifestations de l'envie. Et je vois bien qu'il en est ainsi.

Aussi longtemps que l'esprit raisonnera en termes de transformation dans le temps, de révolution à venir, il n'interviendra nulle modification dans le présent. N'en est-il pas ainsi?

— En effet, nous sommes d'accord là-dessus. Mais ensuite?

Comment l'esprit réagit-il lorsqu'il est confronté à ce fait?

— Eh bien, soit il refuse ce fait, soit il accepte de le considérer.

Quelle est votre réaction?

— Je crois que ma réaction est un mélange du tout. Car quelque chose me pousse à éviter de considérer ce fait, en même temps qu'autre chose m'incite à le faire.

Mais pouvez-vous examiner quelque chose lorsque la peur s'y trouve mêlée? Pouvez-vous examiner une chose sur laquelle vous avez déjà un jugement, une opinion?

— Oui, je comprends. Vous voulez dire que je n'examine rien, mais que j'évalue, et que mon esprit projette sur cette chose ses idées et ses craintes. Oui, c'est exactement cela.

En d'autres termes, votre esprit ne se préoccupe que de lui-même, et il est donc par-là parfaitement incapable d'avoir simplement conscience du fait en question. Vous exercez une action sur le fait réel, au lieu de lui permettre d'exercer une action sur votre esprit. Le fait ou phénomène qui se modifie à l'intérieur du système temporel n'est pas un changement, et il ne peut y avoir qu'une libération totale et non partielle de l'envie, ni même graduelle - c'est la vérité même de ce fait qui agira sur votre esprit, en le libérant.

— Je crois que la vérité de tout cela commence à forcer mes blocages mentaux.

Extrait du livre :
CSV Tome 3, note 21 'La vanité du savoir'

Qu'est-ce que la vie ?

Le soleil dardait implacablement ses rayons sur le chemin difficile et rocailleux, et c'était agréable d'être à l'ombre sous le grand manguier. Des villageois empruntaient ce chemin, portant sur leurs têtes de grands paniers chargés de fruits, de légumes et d'autres articles qu'ils allaient vendre à la ville. C'était pour la plupart des femmes, marchant nu-pieds avec grâce et facilité, riant et bavardant entre elles, leurs visages sombres sous le soleil. Elles déposaient leurs fardeaux au bord de la route et se reposaient quelques instants dans l'ombre du manguier, assises sur le sol et soudain beaucoup moins volubiles. Leurs paniers étaient lourds, et bientôt chaque femme en aida une autre à le remettre sur sa tête, la dernière y réussissant toute seule en se mettant presque à genoux. Elles reprenaient leur route d'un pas régulier, avec cette grâce extraordinaire dans leurs mouvements que leur conféraient des années de travail. Ce n'était pas quelque chose qu'elles avaient appris par choix, mais quelque chose qui était né de la seule nécessité. Il y avait parmi elles une petite fille qui ne devait pas avoir plus de dix ans, et qui elle aussi avait sur la tête un panier, encore que plus petit que celui des autres. Elle ne pensait qu'à rire et à jouer et ne regardait pas droit devant elle, comme les autres femmes, mais se retournait sans cesse pour voir si je les suivais, et nous échangions des sourires. Elle aussi était nu-pieds, elle aussi faisait le grand voyage de la vie.

C'était une campagne magnifique, fertile et enchanteresse. Il y avait des plantations de manguiers et des collines vallonnées, et l'eau qui coulait encore dans les ruisseaux étroits et sablonneux faisait un bruit très agréable en traversant le pays. Les palmiers semblaient surplomber les manguiers, qui étaient fleuris et comme hantés par le bourdonnement des abeilles. De vieux banians encadraient également la petite route, maintenant très animée par le passage de chars à bœufs paresseux et par des villageois volubiles qui allaient d'un village à l'autre pour régler quelque affaire insignifiante. Ils n'étaient pas pressés et s'assemblaient pour discuter dès qu'ils trouvaient un coin d'ombre. Presque tous marchaient nu-pieds, maigres et las, et très rares étaient ceux qui avaient une bicyclette. De temps en temps ils mangeaient quelques noix, ou des céréales frites. Un air de douce bonté émanait d'eux, et la ville, de toute évidence, n'avait pas déteint sur eux. Il y avait une sorte de paix sur cette petite route, même si un camion la suivait de temps à autre, transportant, peut-être, des sacs de charbon si mal attachés que certains semblaient toujours prêts à tomber, ce qui pourtant ne se produisait jamais. Un car rempli de voyageurs passa, faisant une série de bruits effrayants avec son avertisseur. Mais lui aussi disparut bientôt, laissant la route aux villageois -et aux singes bruns qui étaient là par douzaines, jeunes et vieux. Lorsqu'un camion ou un bus apparaissait en cahotant, les petits singes s'accrochaient à leurs mères, restant avec elles jusqu'à ce que tout soit à nouveau calme, puis se dispersaient à nouveau sur la route, sans cependant beaucoup s'écarter d'elles. Avec leurs yeux brillants de curiosité et leurs grosses têtes, ils s'asseyaient, se grattaient et regardaient les autres. Les singes presque adultes étaient partout, se pourchassant sur la route et dans les arbres, prenant soin d'éviter les plus âgés, mais ne s'éloignant pas non plus très loin d'eux. Il y avait un très grand mâle, vieux mais actif, assis près de la route, qui surveillait tout cela. Les autres gardaient leurs distances, mais lorsqu'il s'en fut, tous le suivirent en prenant leur temps, courant et se dispersant, mais se déplaçant tous dans la même direction. C'était une route où mille choses avaient lieu.

C'était un jeune homme, venu en compagnie de deux garçons de son âge. Assez nerveux, le front vaste et de longues mains agitées, il déclara qu'il était simple employé de bureau, au petit salaire et à l'avenir encore plus précaire. Bien qu'il ait passé avec succès ses examens de fin d'études secondaires, il avait eu beaucoup de difficultés à trouver ce travail, et s'estimait heureux de l'avoir. Il n'était pas encore marié, et ignorait s'il le serait jamais, la vie étant si difficile et l'argent tellement nécessaire à l'éducation des enfants. Il se satisfaisait cependant du peu qu'il gagnait, qui suffisait à le faire vivre ainsi que sa mère et à leur assurer le strict minimum. Ce n'était pas là, ajouta-t-il, la raison de sa venue, laquelle étant au contraire fort différente. Ses deux compagnons, dont l'un était marié, avaient le même problème que lui, et il les avait convaincus de l'accompagner. Eux aussi avaient fait des études secondaires, et comme lui, ils n'avaient trouvé que des emplois mineurs. Ils étaient tous trois soignés, sérieux avec quelque chose de joyeux, leurs yeux vifs et leurs sourires très expressifs.

— Nous sommes venus vous poser une question très simple, dans l'espoir d'obtenir une réponse tout aussi simple. En dépit du fait que nous avons reçu une certaine éducation, nous n'avons pas l'habitude des raisonnements profonds et de l'analyse extensive, mais nous écouterons attentivement ce que vous nous direz. Notre problème, voyez-vous, c'est que nous ignorons le sens de la vie. Nous avons fait des tentatives ici et là, adhérant à des partis politiques, participant aux « bonnes œuvres » sociales, allant à des réunions de travail, et tout ce qui s'ensuit. Et il se trouve que nous aimons tous trois passionnément la musique. Nous nous sommes rendus dans des temples, et nous nous sommes plongés dans les livres sacrés, mais pas trop profondément. Je me permets de vous dire tout cela dans le seul but de vous donner quelques informations à notre sujet. Nous nous réunissons presque tous les soirs pour discuter, et la question que nous voudrions vous poser est la suivante : quel est le sens de la vie, et comment faire pour le découvrir ?

Pourquoi posez-vous cette question ? Et si quelqu'un vous disait quel est le sens de la vie, accepteriez-vous cette affirmation et seriez-vous prêts à modifier vos vies en fonction d'elle ?

— Si nous posons cette question, reprit celui qui était marié, c'est que nous sommes déroutés, nous ne comprenons pas à quoi correspondent tout ce désordre et cette souffrance. Nous aimerions en parler avec quelqu'un qui serait moins perdu que nous, et qui ne serait pas non plus autoritaire et orgueilleux, quelqu'un qui nous parlerait de façon normale, sans condescendance, pas comme s'il savait tout et s'adressait à des collégiens ignorants. Nous avons entendu dire que vous n'étiez pas ainsi, c'est pourquoi nous sommes venus vous demander ce qu'il en était de la vie.

— Et il n'y a pas que cela, reprit le premier. Nous voulons également mener une vie fructueuse, qui nous semble avoir une signification, mais en même temps, nous ne voulons pas devenir des spécialistes, ni rien qui se termine en « iste ». Et encore moins appartenir à un quelconque mouvement en « isme ». Certains de nos amis font partie de divers groupes religieux et politiques mensongers, mais nous n'avons nulle envie de nous joindre à eux. Les politiques sont en général à la poursuite du pouvoir personnel sous le couvert de l'État et quant aux religieux, ils sont pour la plupart superstitieux et crédules. C'est pourquoi nous sommes là, et je me demande si vous pouvez nous aider.

Encore une fois, si quelqu'un était assez insensé pour vous dire quelle est la finalité de la vie, accepteriez-vous sans remise en question ce qu'il vous dirait - pour autant, naturellement, que cela soit raisonnable, réconfortant et plus ou moins satisfaisant?

— Je suppose que oui, dit le premier garçon.

— Mais il faudrait s'assurer de l'authenticité de ses propos et qu'il ne s'agit pas d'habiles inventions, précisa le troisième.

— Je doute que nous soyons capables d'un tel discernement.

Là est toute la question, en effet. Vous avez tous reconnu que vous étiez plutôt désorientés. Croyez-vous qu'un esprit perplexe puisse découvrir le sens de la vie?

— Pourquoi pas? demanda le premier garçon. Nous sommes désorientés, c'est certain. Mais si le fait que nous soyons perdus nous interdit de percevoir quel est le sens de la vie, alors il n'y a plus d'espoir.

Quel que soit le degré de ses recherches et de ses tâtonnements, un esprit confus et perplexe ne pourra trouver que davantage de confusion et de perplexité, n'en est-il pas ainsi?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, déclara celui qui était marié.

Nous n'essayons pas de prouver quoi que ce soit. Nous procédons progressivement, pas à pas. Mais la première chose à établir, de toute évidence, c'est si oui ou non l'esprit peut penser clairement s'il est désorienté.

— C'est exactement cela, lança le premier garçon. Si l'on est désorienté et confus, ainsi que je le suis moi-même, la pensée ne peut être claire, car un raisonnement clair et patent implique une absence de confusion. Étant confus et perplexe, ma pensée ne peut que l'être également. Mais ensuite?

Le fait est que quoi qu'un esprit confus puisse chercher et trouver, cela ne pourra qu'être de l'ordre de la confusion. Et tous les leaders, les gourous et les buts même de l'esprit ne feront que réfléchir sa propre confusion. Qu'en pensez-vous?

— C'est difficile à admettre, déclara le jeune homme marié.

C'est difficile à admettre à cause de notre vanité. Nous pensons que nous sommes tellement habiles, et si parfaitement capables de résoudre les problèmes humains. La plupart d'entre nous craignent énormément de reconnaître le fait que nous sommes déroutés et troublés, car il faudrait alors admettre également nos carences profondes, notre propre défaite - ce qui se traduirait alors par le désespoir ou par l'humilité. Le désespoir mène à l'amertume, au cynisme et à certaines conceptions philosophiques grotesques. Ce n'est qu'en présence de la véritable humilité que nous pouvons réellement commencer à chercher et à comprendre.

— Ce que vous dites est tellement vrai, déclara celui qui était marié.

N'est-il pas également vrai que le choix est révélateur de confusion?

— Je ne comprends pas comment, dit le second jeune homme. Nous devons choisir ; sans le choix, il n'est pas de liberté.

Quand choisissez-vous? Ce n'est que dans les moments de confusion, lorsque vous n'êtes pas tout à fait « sûr ». Il n'y a pas de choix lorsqu'il y a clarté.

— Exactement, ajouta le jeune homme marié. Lorsque vous aimez quelqu'un et que vous voulez l'épouser, il n'entre là nul choix. C'est uniquement lorsque vous n'aimez pas que vous devez fixer votre choix. L'amour, en un sens, c'est la clarté, n'est-ce pas?

Cela dépend de ce que nous entendons par amour. Si cet « amour » est enclos par la peur, la jalousie, l'attachement, ce n'est pas de l'amour et il n'y a pas de clarté. Mais pour l'instant, nous ne parlons pas de l'amour. Lorsque l'esprit est en état de confusion, sa recherche du sens de la vie, et son choix des moyens n'ont finalement aucune signification, n'est-ce pas?

— Que voulez-vous dire par « choix des moyens »?

Lorsque vous êtes venus ici, demandant quel était le

sens de la vie, vous étiez à la recherche d'un moyen, d'un but, n'est-ce pas? Vous aviez sans doute déjà posé la question à de nombreux autres, mais leurs réponses ne durent pas vous convenir, c'est pourquoi vous êtes venus. Vous avez fait un choix et comme nous l'avons dit, le choix résulte de la confusion. Étant confus, vous avez voulu être sûrs, et l'esprit qui cherche la certitude tout en étant confus ne peut que renforcer cette confusion, n'est-ce pas? La certitude qui s'ajoute à la confusion intérieure ne fait qu'affirmer cette dernière.

— C'est évident, dit le premier des trois garçons. Je commence à comprendre que l'esprit confus ne peut qu'apporter des réponses confuses à des problèmes confus. Mais alors?

Prenons notre temps. Nos esprits sont confus, c'est un fait bien établi. Mais nos esprits sont également superficiels, mesquins et bornés, et cela aussi est un fait, n'est-ce pas?

— Mais nous ne sommes pas intégralement mesquins, une partie de nous-mêmes ne l'est pas, affirma le jeune homme marié. Si nous pouvions dépasser ce côté superficiel, nous pourrions nous en défaire.

C'est un espoir réconfortant, mais en est-il vraiment ainsi? Vous avez cette notion traditionnelle qu'il existe une entité - l'Atman, l'âme, l'essence spirituelle - au- delà de toute cette petitesse, une entité qui peut et doit transcender tout cela. Mais lorsqu'un esprit mesquin pense qu'une partie de lui échappe à cette étroitesse, cela ne fait que renforcer son insignifiance. En affirmant qu'existe l'Atman, l'esprit supérieur, et ainsi de suite, l'esprit confus et ignorant se maintient dans les limites étroites de sa propre pensée confuse, qui repose essentiellement sur la tradition, sur ce que les autres lui ont enseigné.

— Mais que devons-nous faire?

Cette question n'est-elle pas un peu prématurée? Il se peut qu'il ne soit pas nécessaire d'entreprendre une action particulière. C'est dans le fait même de comprendre la totalité de la question que réside peut-être une forme d'action radicalement différente.

— Vous voulez dire que l'action à entreprendre se révélera d'elle-même au travers de notre compréhension de la vie? suggéra celui qui était marié. Mais qu'est-ce que c'est alors que la vie?

La vie, c'est la beauté, la douleur, la joie et la confusion. C'est l'arbre, l'oiseau et le reflet de la lune sur les eaux ; c'est le travail, la souffrance et l'espoir. C'est la mort, la poursuite de l'immortalité, c'est croire en même temps que ne pas croire en l'être Suprême. C'est la bonté, la haine et l'envie. C'est l'ambition et la rapacité, l'amour et le manque d'amour. C'est l'imagination et la faculté d'utiliser la machine, c'est l'extase insondable. C'est l'esprit, le méditant et la méditation. La vie est en toute chose. Mais de quelle façon nos esprits étroits et confus appréhendent-ils la vie? C'est cela qui est important et non pas la description de ce qu'est la vie. Toutes les questions et les réponses dépendent de notre approche de la vie.

— Je constate que tout ce désordre que j'appelle la vie est le produit de mon propre esprit, dit le premier jeune homme. J'en fais partie et cela fait partie de moi. Puis-je me séparer de la vie et me demander de quelle façon je l'aborde?

Mais cette séparation n'a-t-elle pas déjà eu lieu? Vous ne dites pas « je suis tout ce qu'est la vie » en demeurant immobile. Vous voulez changer ceci et améliorer cela, vous voulez rejeter et conserver. Vous, c'est-à-dire l'observateur, continuez à fonctionner comme centre immuable et permanent de ce vaste mouvement et c'est la rai-

son pour laquelle vous êtes en conflit douloureux. Et vous qui êtes divisé, comment appréhendez-vous cette totalité? Comment abordez-vous cette immensité, cette beauté de la terre et du ciel?

— Je l'aborde tel que je suis, répondit celui qui était marié, avec ma petitesse, en cherchant des réponses futiles.

Nous trouvons toujours ce que nous cherchons. Nos vies sont mesquines, misérables, superficielles et routinières. Et les dieux de l'esprit vulgaire sont stupides et inintéressants, à l'image de leurs créateurs. Que nous vivions dans un palais ou dans une masure, que nous travaillions dans un bureau ou soyons parmi les puissants, le fait demeure que nos esprits sont mesquins, étroits, dévorés d'ambition et d'envie. Et c'est avec de tels esprits que nous voulons savoir si Dieu existe et ce qu'est la vérité, et ce que serait le gouvernement idéal, et que nous cherchons des réponses aux innombrables questions qui se posent.

— Oui, c'est bien cela notre vie, reconnut tristement le premier jeune homme. Mais que faire?

Mourir à la totalité de notre existence, non pas petit à petit, mais intégralement! C'est l'esprit borné qui essaye, qui lutte, qui a des idéaux et des systèmes, et ne cesse de se renforcer en cultivant des vertus. La vertu n'a plus rien de vertueux lorsqu'on la cultive.

— Je comprends que nous devons mourir au passé, déclara le premier garçon, mais si je meurs au passé que va-t-il se passer?

Vous êtes en train de dire que vous n'accepterez de mourir au passé qu'à partir du moment où vous aurez la garantie de trouver un substitut satisfaisant à ce à quoi vous avez renoncé - c'est bien cela? Il ne s'agit pas là de renonciation mais d'une autre forme d'acquisition. L'esprit mesquin qui cherche à savoir ce qui se passe après la mort ne pourra apporter qu'une réponse mesquine à cette question. Il est indispensable de mourir à la totalité du connu pour que l'inconnu soit.

— C'est sans réfléchir que j'ai posé cette question. Mais je comprends vraiment ce que vous avez dit et ce n'est pas une simple déclaration de politesse. Je crois que chacun ici en a ressenti profondément la vérité, et c'est ce sentiment qui importe. C'est à partir de lui que l'action naîtra. Nous permettez-vous de revenir?

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 22 'Qu'est-ce que la vie ?'

Sans la bonté et l'amour, l'éducation n'est rien

Assis sur une estrade, il jouait d'un instrument à sept cordes devant une petite assemblée de spectateurs qui connaissaient fort bien ce genre de musique classique. Ils étaient assis sur le sol face à lui, tandis que quelqu'un d'autre, au pied de l'estrade, jouait d'un autre instrument qui avait seulement quatre cordes. C'était un homme jeune qui maîtrisait parfaitement les sept cordes et la musique complexe. Il improvisait entre chaque morceau, puis venait le morceau proprement dit, à partir duquel il improvisait également. Il était impossible de l'entendre jouer deux fois un morceau de la même façon. Les morceaux n'étaient pas chantés, mais certains accords permettaient une grande latitude et le musicien pouvait improviser autant qu'il le désirait, et plus les combinaisons et les variations étaient nombreuses, plus le talent du musicien apparaissait. Les mots étaient incompatibles avec l'instrument à cordes mais tous ceux qui étaient présents connaissaient ces mots et ils les remplissaient d'extase. Avec des mouvements de la tête et des gestes gracieux de la main, les auditeurs suivaient parfaitement le rythme et d'un coup léger sur la cuisse ils marquaient la fin du morceau. Le musicien avait fermé les yeux et s'était totalement absorbé dans sa liberté créatrice et dans la splendeur de la musique. La coordination était parfaite entre ses doigts et son esprit. Et quels doigts! Fins et agiles, ils semblaient avoir leur vie propre. Ils atteignaient la fin d'un morceau, semblaient immobiles et reposés puis avec une incroyable rapidité ils jouaient un autre morceau dont les accords étaient totalement différents. Leur grâce et leur rapidité exerçaient sur vous une fascination presque hypnotique. Et que les sons produits par les cordes étaient mélodieux! Les doigts de la main gauche leur imposaient la tension voulue, tandis que ceux de la main droite les pinçaient avec une aisance et une maîtrise magistrales.

Au dehors, la lune brillait et les ombres sombres étaient totalement immobiles. De la fenêtre, on distinguait à peine le fleuve, flot d'argent contre les arbres noirs et silencieux sur l'autre rive. Quelque chose d'étrange s'était produit dans cet espace que l'on nomme l'esprit. Il avait regardé les gracieux mouvements des doigts du musicien, avait écouté les sons purs et mélodieux, avait observé les mouvements rythmiques de la tête et des mains du public silencieux. Et soudain l'observateur, l'auditeur, avait disparu. Il n'avait pas été mis à l'écart par les cordes mélodieuses, il était tout simplement absent. Ne restait plus que le vaste espace de l'esprit. Toutes les choses de la terre et de l'homme s'y trouvaient, mais à l'extrême limite extérieure, lointaines et pâlies. A l'intérieur de cet espace où n'était rien, régnait un mouvement qui était celui de l'immobilité. C'était un mouvement large et profond, sans direction, sans but, qui partait des limites extérieures et se rapprochait du centre avec une force incroyable - un centre qui était partout à l'intérieur de cette immobilité, dans ce mouvement de l'espace. Ce centre est une solitude totale, inaltérée, inconnaissable, une solitude qui n'est pas isolément et qui n'a ni début ni fin. Elle trouve sa plénitude en elle-même, rien ne peut la rendre complète, ses limites extérieures sont en elles mais non faites par elles. Elle est là, et n'est pourtant pas perceptible pour l'esprit de l'homme. C'est la totalité, l'un, dont on ne peut s'approcher.

Ils étaient quatre garçons à peu près du même âge, de seize à dix-huit ans. Timides, ils avaient besoin d'encouragements mais une fois lancés ils avaient du mal à s'arrêter et leurs questions pressantes fusaient sans répit. On se rendait compte qu'ils

en avaient discuté entre eux auparavant, et ils avaient noté certaines choses. Mais après avoir posé une ou deux questions, ils oublièrent complètement tout ce qu'ils avaient écrit, et les mots coulèrent alors rapidement, issus spontanément de leurs propres pensées. Bien qu'ils ne soient pas de famille aisée, ils étaient très correctement et proprement vêtus.

— Lorsque vous vous êtes adressé aux étudiants, il y a deux ou trois jours, dit celui qui était le plus près, vous avez dit combien une éducation correcte était nécessaire si nous voulons être en mesure de faire face à la vie. J'aimerais que vous nous expliquiez ce que vous entendez par éducation correcte. Nous avons essayé d'en parler entre nous, mais nous n'arrivons pas à comprendre.

Quel genre d'éducation recevez-vous pour l'instant?

— Nous sommes en faculté, et on nous apprend tout ce qui est nécessaire à certains types de profession, répondit- il. Je serai ingénieur et mes amis ici présents étudient la physique, la littérature et l'économie. Nous suivons les cours indiqués, nous lisons les livres prescrits et si nous avons le temps nous lisons un roman ou deux. Et à l'exception du sport, nous passons la plupart de notre temps à étudier.

Pensez-vous que cela suffise pour acquérir une éducation correcte dans la vie?

— D'après ce que vous avez dit, ce n'est pas suffisant, répondit le second garçon. Mais c'est tout ce qui existe et nous avons ainsi l'impression de recevoir une éducation.

Apprendre simplement à lire et à écrire, cultiver sa mémoire et passer des examens, acquérir certaines capacités ou spécialités afin de trouver du travail - est-ce cela l'éducation?

— Tout cela n'est-il pas indispensable?

Il est en effet essentiel d'avoir des moyens corrects de gagner sa vie, mais là n'est pas la totalité de la vie. Il y a également la sexualité, l'ambition, l'envie, le patriotisme, la violence, la guerre, l'amour, la mort, Dieu, la relation de l'homme à son semblable, ce qui constitue la société - et tellement d'autres choses encore. Recevez-vous une éducation qui vous permette de faire face à cette affaire compliquée nommée la vie?

— Qui pourrait bien nous prodiguer ce genre d'éducation? demanda le troisième. Nos professeurs semblent tellement indifférents. Certains d'entre eux sont habiles et érudits mais aucun n'accorde la moindre pensée à ce genre de choses. On nous pousse à l'étude, et nous pourrons nous estimer heureux si nous obtenons nos diplômes. Tout devient tellement difficile.

— A l'exception de nos appétits sexuels, qui sont fort évidents, reprit le premier, nous ignorons tout de la vie. Tout nous semble si vague et si lointain. Nous entendons nos parents se plaindre de ce qu'ils n'ont pas assez d'argent, et nous nous rendons compte qu'ils sont pris dans certaines routines jusqu'à la fin de leurs jours. Alors vraiment, qui pourrait nous enseigner ce qu'est la vie?

Personne ne peut vous enseigner, vous êtes seuls à pouvoir l'apprendre. Il y a une énorme différence entre apprendre et être enseigné. Le fait d'apprendre a lieu tout au long de la vie, tandis que celui d'être enseigné se résume à quelques heures ou quelques années - et ensuite, votre vie durant, vous répétez ce qu'on vous a enseigné. Cet enseignement se transforme vite en cendres mortes et la vie, qui est chose vivante par excellence, devient alors le champ de bataille des efforts inutiles. On vous lance dans la vie sans que vous ayez eu le moyen ou le loisir de la comprendre ; et sans que vous sachiez de quoi il retourne, vous êtes déjà en plein dans la vie, mariés, liés à un travail, dans le tumulte incessant et cruel de la société. C'est dès la prime enfance qu'il

faut comprendre la vie et non pas au dernier moment. Lorsque nous sommes de pseudo-adultes, il est presque trop tard.

Savez-vous ce qu'est la vie? Cela s'étend du moment de votre naissance à celui de votre mort, et peut-être au-delà. La vie est un tout immense et complexe, semblable à une maison où tout aurait lieu en même temps. Vous aimez et vous haïssez ; vous êtes avares, envieux, tout en ayant le sentiment que vous ne devriez pas l'être. Vous êtes ambitieux, et il y a soit la frustration soit la réussite qui suivent le cortège de l'anxiété, de la peur et de l'âpreté. Et tôt ou tard apparaît le sentiment de la futilité de tout cela. Et il y a aussi les horreurs sauvages de la guerre, et de la paix obtenue par la terreur. Il y a le nationalisme, la souveraineté, qui entretient la guerre. Il y a la mort au terme du chemin de la vie, et parfois quelque part au long de ce chemin. Il y a la quête de Dieu, avec ses croyances conflictuelles et les querelles entre les religions organisées. Il y a la lutte à mener pour trouver du travail et le garder, il y a le mariage, les enfants, la maladie et la prédominance de la société et de l'État. C'est tout cela, la vie, et c'est bien plus encore. Et c'est dans ce vaste gâchis que l'on vous lance. En général, vous vous noyez dans tout ce désordre, perdus et misérables ; et si vous survivez en parvenant à atteindre le sommet, vous faites toujours partie du gâchis général. C'est cela que nous appelons la vie: un combat incessant et douloureux, avec un éclat de joie occasionnel. Qui va vous enseigner tout cela? Ou plutôt, par quels moyens allez-vous l'apprendre? Car si même vous avez la capacité et le talent, vous êtes dévorés par l'ambition, par le désir de la célébrité, avec les frustrations et les souffrances que cela implique. C'est tout cela la vie, n'est-ce pas? Et c'est aussi la vie que de dépasser tout cela.

— Fort heureusement, nous ne savons encore pas grand-chose de toutes ces luttes, déclara le premier garçon, mais ce que vous nous en avez dit apparaît déjà en nous potentiellement. Je veux devenir un grand ingénieur, le meilleur d'entre tous, et pour cela il me faut travailler dur et rencontrer les gens appropriés. Je dois prévoir et préparer mon avenir. Car je veux faire mon chemin dans la vie.

C'est exactement cela! Chacun dit qu'il lui faut faire son chemin dans la vie ; chacun ne pense qu'à lui, que cela soit au nom des affaires, de la religion ou du pays. Vous voulez devenir célèbre, et c'est aussi ce que veut votre voisin, et le voisin de ce dernier. Il en est ainsi de tout le monde, du plus grand au plus misérable du pays. Et c'est ainsi que nous construisons des sociétés qui reposent sur l'ambition, l'envie et le désir d'acquérir, dans lesquelles tout homme est l'ennemi de son semblable. Et votre « éducation » ne vise qu'à vous adapter à cette société en voie de désintégration, à vous intégrer au cercle vicieux de ses structures.

— Mais que pouvons-nous y faire? demanda le second des garçons. Il me semble qu'il faut choisir entre s'adapter à cette société ou être détruit par elle. Envisagez-vous une alternative?

Pour l'instant, vous recevez une soi-disant éducation qui tend à vous adapter à cette société. On développe vos capacités afin de vous permettre de gagner votre vie dans ce cadre donné. Vos parents, vos éducateurs, votre gouvernement, tous se préoccupent de votre efficacité à venir et de votre sécurité matérielle, n'est-ce pas?

— Je ne sais pas ce que veut le gouvernement, lança le quatrième, mais nos parents dépensent tout l'argent qu'ils ont eu tant de mal à gagner pour nous permettre d'avoir des diplômes qui nous aideront à mieux gagner notre vie. Nos parents nous aiment.

Croyez-vous? Voyons cela. Le gouvernement veut faire de nous d'efficaces bureaucrates capables de diriger l'État, des travailleurs qualifiés de l'industrie qui maintien-

dront l'économie du pays, et des soldats bien entraînés pour tuer « l'ennemi ». C'est bien cela?

— Oui, je suppose que c'est la position du gouvernement. Mais nos parents sont différents et plus aimants: ils ne pensent qu'à notre bien-être et veulent faire de nous de bons citoyens.

En effet. Ils veulent que vous soyez de « bons citoyens », ce qui veut dire être respectablement ambitieux, ne jamais cesser de vouloir acquérir et donner libre cours à cette âpreté au gain socialement reconnue que l'on nomme la compétition, afin qu'eux-mêmes et vous connaissent la sécurité. C'est cela que l'on entend par être un « bon citoyen ». Mais est-ce bon, ou au contraire très mauvais? Vous dites que vos parents vous aiment, mais en est-il vraiment ainsi? Ce n'est pas là du cynisme de ma part. L'amour est une chose extraordinaire, et sans lui la vie est stérile. Vous pouvez posséder beaucoup et être au faîte du pouvoir, mais sans la beauté et la grandeur de l'amour, la vie n'est plus que souffrance et confusion. L'amour implique, n'est-il pas vrai, que ceux que l'on aime aient la liberté totale de se développer jusqu'à la plénitude, et d'être quelque chose de plus que de simples machines sociales. L'amour n'est jamais contrainte, qu'elle soit évidente ou cachée subtilement sous la menace des devoirs et des responsabilités. Les contraintes et l'emploi de l'autorité ne sont pas actes d'amour.

— Je ne crois pas que ce soit de cette sorte d'amour que voulait parler mon ami, dit le troisième garçon. Nos parents nous aiment, mais pas de cette façon. J'ai un camarade qui veut être artiste, mais son père veut qu'il entre dans les affaires et il menace de lui couper les vivres s'il ne lui obéit pas.

Ce que les parents appellent obéissance n'est pas l'amour, c'est une forme de contrainte et la société encourage les parents car ce qu'ils font est parfaitement respectable. Les parents ont hâte que leur enfant trouve un bon travail et gagne de l'argent. Mais avec une telle densité de population, il y a des milliers de candidats pour chaque emploi et les parents croient que leur fils ne pourrait jamais gagner sa vie en étant artiste-peintre. C'est pourquoi ils l'obligent à dépasser ce qu'ils considèrent comme un caprice déraisonnable. Ils estiment qu'il est nécessaire qu'il s'intègre à la société, qu'il soit respectable et ait une certaine sécurité. On appelle cela de l'amour. Est-ce vraiment de l'amour? Ou n'est-ce que de la peur, recouverte du mot « amour »?

— Lorsque vous présentez les choses ainsi, je ne sais plus quoi dire, répondit le troisième.

Pourrait-on les présenter autrement? Ce qui vient d'être dit est peut-être déplaisant, mais c'est un fait. Il est évident que cette soi-disant éducation qu'on vous dispense ne vous forme absolument pas à faire face aux complexités de la vie. Vous débutez dans la vie sans y être préparés et elle vous engloutit.

— Mais qui pourrait nous donner un type d'éducation propre à nous faire comprendre la vie? Nous n'avons pas d'enseignants de ce genre.

L'enseignant doit lui aussi être éduqué. Les gens plus âgés disent qu'il vous appartient à vous, la nouvelle génération, de créer un monde différent, mais ils n'en pensent pas un mot. Bien au contraire, ils s'appliquent avec beaucoup de soins et d'attention à vous fournir une « éducation » qui ne vise qu'à vous adapter aux structures millénaires, en ne les modifiant que très légèrement. Et même si leurs discours semblent dire le contraire, les professeurs et les parents avec l'appui du gouvernement et de la société dans son ensemble, font en sorte de vous apprendre à vous plier à la tradition, et à accepter l'ambition et l'envie comme étant des façons de vivre naturelles et normales. Ils ne sont pas le moins du monde à la recherche d'une nouvelle

façon de vivre et c'est en cela que l'éducateur lui-même aurait besoin d'être éduqué. La génération précédente a permis ce monde de guerres, ce monde de division et d'antagonisme entre l'homme et son semblable et la génération actuelle s'empresse de suivre ses traces.

— Mais nous voulons pourtant une éducation différente et correcte. Comment l'obtenir?

Il faut tout d'abord avoir conscience d'un fait très simple: à savoir que ni le gouvernement, ni vos enseignants actuels ni même vos parents n'ont le moindre désir de vous fournir une éducation correcte, car si tel était le cas le monde serait totalement différent et il n'y aurait plus de guerres. De sorte que si vous voulez une bonne éducation, il faut vous en occuper vous-mêmes. Et lorsque vous serez adultes, vous veillerez à ce que vos enfants reçoivent eux aussi une éducation correcte.

— Mais comment nous éduquer par nous-mêmes? Il faut que quelqu'un s'occupe de notre éducation.

Vous avez des professeurs qui vous enseignent les mathématiques, la littérature et ainsi de suite. Mais l'éducation est quelque chose de plus profond et de plus vaste que le simple fait de réunir des informations. L'éducation, c'est cultiver l'esprit de telle sorte que l'action ne soit pas égocentrique, c'est apprendre au long d'une vie à briser les murs élevés par l'esprit afin d'assurer sa sécurité, et qui donnent naissance à la peur et à toutes ses complexités. Pour vous éduquer correctement, il faut beaucoup étudier et n'être pas paresseux. Faites du sport, non pas pour triompher des autres, mais pour votre propre plaisir. Mangez correctement et maintenez-vous en bonne forme physique. Gardez l'esprit ouvert et vif et capable d'appréhender les problèmes de la vie, non pas en tant qu'Indien, que communiste ou que chrétien, mais en tant qu'être humain. Pour être bien éduqué, il faut avant tout se comprendre soi-même, et ne pas cesser d'apprendre sur soi-même. Lorsque vous cessez d'apprendre, la vie devient laide et douloureuse. Et sans la bonté et l'amour, il n'est pas de bonne éducation.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 23 'Sans la bonté et l'amour, l'éducation n'est rien'

La haine et la violence

Il était encore très tôt ; le soleil ne se lèverait pas avant au moins une heure. La Croix du Sud était très visible et étrangement belle au-dessus des palmiers. Tout était immobile, les arbres sombres et figés et même les petites créatures de la terre étaient silencieuses. Une pureté et une bénédiction baignaient le monde endormi.

La route traversait un massif de palmiers, dépassait une grand pièce d'eau et allait encore plus loin, jusqu'aux maisons. Chacune avait un jardin, certains bien entretenus et d'autres négligés. Il y avait un parfum de jasmin dans l'air, que la rosée rendait plus puissant encore. On ne voyait pas encore de lumières dans les maisons, les étoiles brillaient, mais vers l'est, le jour commençait à poindre. Un cycliste passa en bâillant et disparut sans avoir tourné la tête. Quelqu'un faisait démarrer sa voiture et laissait chauffer le moteur, puis on entendit un appel impatient de l'avertisseur. La route, au-delà des maisons, longeait une rizière et tournait sur la gauche, vers la ville gigantesque.

Un sentier qui partait de la route suivait une petite voie d'eau. Les palmiers sur ses rives se reflétaient dans l'eau claire et tranquille et un grand oiseau blanc était déjà au travail, essayant d'attraper un poisson. Il n'y avait encore personne sur ce sentier qui bientôt serait très animé car les villageois l'utilisaient comme raccourci pour rejoindre la route principale. Derrière la voie d'eau, une maison isolée, avec un grand arbre dans un joli jardin. L'aube n'était pas encore tout à fait là, et l'étoile du matin était encore très légèrement visible au-dessus de l'arbre ; la nuit retenait encore le jour. Une femme, sous cet arbre, était assise sur un tapis, accordant un instrument à cordes posé sur ses genoux. Elle se mit ensuite à chanter en sanscrit. C'était un chant profondément religieux et tandis que les mots emplissaient l'atmosphère matinale, toute l'ambiance environnante semblait se modifier, comme chargée d'une étrange et pleine signification. Puis elle entonna un chant réservé à cette heure matinale. C'était quelque chose d'enchanteur. Elle n'avait absolument pas conscience que quelqu'un l'écoutait, mais elle se moquait également que cela pût se produire, totalement absorbée par son chant. Elle avait une belle voie, très pure, et elle prenait un intense plaisir à ce qu'elle faisait, de façon grave et sérieuse. On entendait à peine l'instrument à cordes, mais sa voix, claire et forte, portait jusqu'à l'autre rive. Les mots et les sons vous remplissaient l'être, et partout régnait la joie de la grande pureté.

Il était venu avec quelques amis, dont certains semblaient de toute évidence être ses partisans. Homme fort, basané et très musclé, il semblait plein de santé et devait avoir une grande activité physique. Il sortait du bain et ses vêtements étaient d'une rigoureuse propreté. Dès que nous commençâmes à parler, on eût dit que ses lèvres recouvraient la totalité de son visage: une sorte de furie intérieure semblait le dévorer et sa tête puissante aux cheveux épais avait le port altier du dédain et de l'autorité. Son sourire n'était pas naturel, et il semblait évident qu'il ne riait pas avec tout le monde. Ses yeux, directs et dépourvus de réserve, témoignaient d'une foi absolue en ce qu'il disait. Il émanait de lui quelque chose évoquant curieusement la puissance.

— J'espère que vous ne me tiendrez pas rigueur d'aborder directement le sujet, car je n'aime pas tourner autour du pot, je préfère aller directement au fait. Je fais partie d'un groupe numériquement important qui veut détruire la tradition brahmanique et remettre le Brahmane à sa place. Il nous a impitoyablement exploités et c'est maintenant notre tour. Il nous a asservis, nous a fait nous sentir stupidement inférieurs et

servilement dépendants de ses dieux. Nous allons brûler ces mêmes dieux. Nous ne voulons plus que ses paroles souillent notre langue, qui est bien plus ancienne que la sienne. Nous avons l'intention de l'exclure de toute position d'importance, et nous deviendrons pour ce faire plus habiles et plus rusés que lui. Il nous a privés de toute éducation, mais nous nous vengerons.

Pourquoi tant de haine pour d'autres êtres humains? N'avez-vous jamais exploité personne? N'opprimez-vous pas certains de vos semblables? N'empêchez-vous pas les autres de recevoir une éducation correcte? Ne faites-vous pas des plans en vue de faire accepter par d'autres vos propres dieux et vos valeurs? La haine est identique, qu'elle soit en vous ou chez le soi-disant Brahmane.

— Je crois que vous n'avez pas compris. On ne peut opprimer les gens qu'un certain temps. Le jour des tyrannisés est arrivé. Nous allons nous soulever et renverser la domination du Brahmane. Nous sommes bien organisés et nous ferons tout ce qu'il faut pour que cela réussisse. Nous ne voulons plus de leurs dieux ni de leurs prêtres. Et nous voulons être leurs égaux ou les dépasser.

Ne vaudrait-il pas mieux parler plus sérieusement du problème des relations humaines? Il est tellement facile de discourir dans le vide, de lancer des slogans, d'hypnotiser les autres et soi-même avec des paroles mensongères. Nous sommes des êtres humains, quand bien même nous nous qualifions parfois différemment. Ce monde est le nôtre, et n'appartient ni aux Brahmanes ni aux Russes ni aux Américains. Nous nous torturons avec ces divisions ineptes. Le Brahmane n'est pas plus corrompu que n'importe quel homme en quête de pouvoir et de position, ses dieux ne sont pas plus faux que ceux que vous-mêmes ou d'autres pouvez avoir. Renverser une image dans le seul but d'en mettre une autre à la place semble si totalement ridicule, que cette image soit concrète ou mentale.

— Il se peut qu'il en soit ainsi théoriquement, mais dans la vie quotidienne, nous devons regarder les choses en face. Les Brahmanes exploitent d'autres gens depuis des siècles, ils sont devenus très habiles et très rusés et ils ont maintenant toutes les positions clés. C'est ce pouvoir que nous allons leur prendre, et nous réussirons.

Vous ne pouvez pas leur prendre leur perspicacité, et ils continueront à la mettre au service de leur propre cause.

— Nous nous éduquerons, nous deviendrons plus habiles qu'eux, nous les prendrons à leur propre piège et nous pourrons ensuite créer un monde meilleur.

Ce ne sont pas l'envie et la haine qui peuvent susciter un monde meilleur. N'êtes-vous pas à la recherche du pouvoir et du prestige, plutôt qu'en train d'essayer de construire un monde dans lequel la haine, la violence et l'envie n'auraient plus cours? C'est le désir du pouvoir et du prestige qui corrompt l'homme, qu'il soit Brahmane, non- Brahmane ou réformateur passionné. Si l'on remplace un groupe constitué d'hommes ambitieux, envieux et brutaux par un autre groupe ayant les mêmes caractéristiques et formes de pensées - cela ne mène nulle part, de toute évidence.

— Vous vous occupez d'idéologie, et nous des faits. Vraiment? Qu'entendez-vous par faits?

— Dans la vie quotidienne, nos conflits et nos faims sont un fait. Pour nous, le plus important est d'obtenir ce qui nous est dû, de sauvegarder nos intérêts et d'avoir la certitude que l'avenir de nos enfants est assuré. Dans cette optique, la prise du pouvoir nous semble inévitable. Ce sont là des faits.

Voudriez-vous dire que la haine et l'envie ne sont pas des faits?

— Peut-être que si, mais ce n'est pas cela qui nous occupe.

Il regarda les autres pour tenter de voir ce qu'ils pensaient, mais tous gardaient un silence respectueux. Eux aussi protégeaient leurs intérêts.

La haine ne dirige-t-elle pas le cours de l'action extérieure? La haine ne peut qu'engendrer davantage de haine. Et une société qui repose sur la haine, l'envie, une société dans laquelle différents groupes s'affrontent dans la compétition, chacun protégeant ses propres intérêts - une telle société sera toujours en guerre avec elle-même, ainsi qu'avec les autres sociétés. D'après ce que vous avez dit, vous n'avez gagné que l'espoir de voir votre groupe triompher, c'est-à-dire acquérir la possibilité d'exploiter, d'opprimer, de faire du mal, tout comme le groupe précédent l'avait fait dans le passé. N'est-ce pas tout à fait absurde?

— Si, en effet. Mais nous devons prendre les choses comme elles sont.

C'est exact en un sens. Mais il n'est pas nécessaire de les perpétuer. Il faut de toute évidence qu'intervienne une modification, mais certainement pas selon le même modèle de haine et de violence. N'avez-vous pas le sentiment qu'il en est ainsi?

— Un changement serait-il possible sans la haine et la violence?

Peut-on parler de changement si l'on emploie pour cela les mêmes moyens que ceux utilisés pour construire la société actuelle?

— En d'autres termes, vous affirmez que la violence ne peut qu'engendrer une société fondamentalement violente, si nouvelle apparaisse-t-elle à nos yeux. Et je vois bien que cela est exact.

Il se tourna à nouveau vers ses amis.

N'avez-vous pas l'impression que pour bâtir une société parfaitement bonne il faille employer également des moyens parfaitement bons? Et le moyen est-il différent de la fin? La fin n'est-elle pas contenue dans le moyen?

— Tout cela devient un peu trop compliqué. Je comprends que la haine et la violence ne puissent susciter qu'une société de violence et d'oppression. Cela au moins me paraît clair. Mais vous dites maintenant qu'il faut employer de bons moyens pour donner lieu à une bonne société. Quels sont ces bons moyens?

Les bons moyens sont l'action qui n'est pas le produit de la haine, de l'envie, de l'autorité, de l'ambition et de la peur. La fin n'est pas séparée des moyens. La fin est le moyen.

— Mais comment vaincre la haine et l'envie? Ce sont ces sentiments qui nous unissent face à l'ennemi commun. Et un certain plaisir découle de la violence, qui donne des résultats. Il n'est pas si simple de s'en débarrasser.

Pourquoi pas? Lorsque vous avez conscience que la violence ne peut qu'entraîner davantage de violence, est-il si difficile de l'abandonner? Et lorsque quelque chose suscite en vous une douleur profonde, quel qu'en soit le plaisir superficiel que vous en retirez, ne finissez-vous pas par le rejeter?

— Au niveau physique, c'est relativement simple, mais c'est beaucoup plus difficile avec les choses intérieures.

Cela n'est difficile que dans la mesure où le plaisir est plus déterminant que la douleur. Si la haine et la violence sont pour vous facteurs de plaisir, quand bien même elles engendrent une souffrance et une misère indicibles, vous les conserverez. Mais soyez au moins franc et lucide à ce sujet et ne dites pas que vous voulez établir un nouvel ordre social, une meilleure société, car il n'en est pas ainsi. Celui qui est habité par la haine, qui cherche le pouvoir ou une position lui assurant l'autorité, celui-là n'est pas un Brahmane car le vrai Brahmane est extérieur à l'ordre social qui repose sur ces choses. Et si vous, de votre côté, ne vous êtes pas libéré de l'envie, de l'antago-

nisme et du désir de puissance, vous ne différez en rien du présent Brahmane, même si vous vous revêtez d'une identité autre.

— Je m'étonne moi-même de constater que je vous écoute. Il y a encore une heure j'aurais été horrifié de penser que je pourrais seulement supporter de tels propos. Mais je vous ai écouté et je n'en suis nullement honteux. Je comprends enfin combien il est facile de se laisser emporter par nos propres paroles et par nos besoins les plus sordides. Espérons qu'il en ira différemment.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 24 'La haine et la violence'

Cultiver la sensibilité

Il était encore très tôt lorsque l'avion décolla. Les passagers étaient tous chaudement vêtus, car il faisait très froid et il ferait encore plus froid quand nous prendrions de l'altitude. Mon voisin de siège déclara, dans le bruit des moteurs, que ces orientaux étaient très brillants, très logiques et qu'ils avaient derrière eux une culture millénaire, mais à quel avenir pouvaient-ils prétendre? Les occidentaux, pas contre, qui eux n'avaient rien de brillant, à quelques exceptions près, étaient tellement actifs et produisaient tant et tant, de véritables fourmis. Mais pourquoi faisaient-ils tous autant d'histoires et se massacraient-ils au nom de différences politiques et religieuses, en divisant les pays? Qu'ils étaient donc fous! L'histoire ne leur avait rien appris. Il remercia Dieu d'être un penseur, bien éloigné de tout cela. Celui qui n'était maintenant au pouvoir s'était révélé n'être qu'un politicien et non pas le grand homme d'État qu'on espérait, mais c'est ainsi qu'allait le monde. Il était étrange de voir comment, bien des siècles plus tôt, un petit groupe avait civilisé l'Occident tandis qu'un autre avait suscité une suite d'explosions créatrices dans tout l'Orient, donnant ainsi une signification plus profonde et entièrement nouvelle à la vie. Mais que restait-il de tout cela? L'homme était devenu un être à l'esprit étroit, misérable et perdu.

— Car après tout, lorsque l'esprit est assujetti à une autorité, il rétrécit - ce qui est également arrivé aux capacités mentales des penseurs et des savants, ajouta-t-il avec un sourire. Lorsqu'elle est liée à la tradition, la philosophie cesse d'être créatrice et significative. La plupart des penseurs vivent dans leur propre univers, un univers dans lequel ils fuient et leurs facultés mentales sont aussi desséchées que les fruits de l'an dernier. Mais la vie est ainsi faite, n'est-ce pas? - pleine d'infinies promesses qui se terminent dans la douleur et la frustration. La vie de l'esprit, au demeurant, a quand même ses propres récompenses.

Le ciel était d'un bleu clair et léger mais voici que des nuages s'amoncelaient, sombres et chargés de pluie. Nous volions entre deux couches nuageuses et tout était clair à cet endroit. Il n'y avait pas de soleil, rien qu'un espace dépourvu de nuages. De lourdes gouttes de pluie tombaient de la couche supérieure sur les ailes argentées. L'avion était secoué et il faisait froid, mais nous allions bientôt atterrir. Le voyageur assis à côté de moi s'était endormi: sa bouche se tordait et ses mains s'agitaient nerveusement. Dans quelques minutes nous ferions en voiture le long trajet de l'aéroport, traversant des forêts et des champs verdoyants.

Comme les deux personnes qui l'accompagnaient, elle était professeur, très jeune et très enthousiaste.

— Nous avons toutes réussi nos examens, dit-elle, et nous avons reçu une formation de professeur - c'est peut- être en cela que nous avons un problème, ajouta-t-elle avec un sourire. Nous enseignons dans une école pour jeunes enfants et adolescents, et nous aimerions parler avec vous des problèmes propres à l'adolescence, lorsque le besoin sexuel se fait sentir. Nous avons naturellement lu tout ce qu'on a écrit sur la question, mais il y a une différence entre lire et parler des choses. Nous sommes toutes mariées et quand nous considérons le passé nous comprenons combien tout irait mieux si nous avions eu quelqu'un pour nous parler des questions sexuelles et pour nous aider à comprendre la phase délicate de l'adolescence. Mais nous ne sommes pas venues pour parler de nous, même si nous avons nos propres problèmes - qui n'en a pas?

— Les enfants, déclara la seconde jeune femme, abordent cette période délicate sans la moindre préparation, et ne trouvent que fort peu d'aide et de compréhension. Et même s'ils ont de vagues connaissances sur le sujet, ils sont pris et emportés par le besoin sexuel. Nous voulons aider nos étudiants à y faire face, à le comprendre et à ne pas en devenir esclaves. Mais avec les films, la publicité et les magazines sexuellement agressifs, il est difficile même aux adultes de réfléchir à la question. Je n'essaye pas d'être comme il faut et je ne suis pas prude mais tout le problème est là, et nous devons trouver le moyen de le comprendre et de le résoudre de façon pratique.

— C'est cela, dit la troisième, nous voulons une solution pratique, quoi que cela veuille dire, mais nous ne savons pas grand-chose nous-mêmes. On trouve maintenant des films d'éducation sexuelle qui montrent du début à la fin comment naissent les enfants et tout le reste. Mais c'est un sujet si vaste que l'on hésite à s'y attaquer. Nous voulons apprendre aux enfants ce qu'ils doivent savoir sur la sexualité, sans provoquer de curiosité malsaine, et sans renforcer leur curiosité déjà forte au point de les encourager à faire des expériences. C'est un peu comme marcher sur une corde raide, et les parents, à quelques exceptions près, ne nous aident pas beaucoup. Ils sont timorés et ne souhaitent que la respectabilité. Tout cela fait que ce n'est pas seulement un problème de l'adolescence car cela inclut les parents et tout l'environnement social, et cet aspect-là n'est pas non plus à négliger. Il y a aussi le problème de la délinquance.

Tous ces problèmes ne sont-ils pas étroitement liés? Il n'existe pas de problème isolé, et il n'est pas possible de résoudre un seul problème, ne croyez-vous pas? Mais de quoi souhaitez-vous que nous parlions?

— Notre problème le plus immédiat est de savoir comment aider l'enfant à comprendre la période de l'adolescence, sans pour autant l'encourager à passer à l'acte dans sa relation avec le sexe opposé.

Quelle est votre façon actuelle d'aborder le problème?

— Nous bafouillons et tournons autour du pot, nous parlons vaguement de la nécessité de maîtriser ses émotions, de discipliner ses désirs - et bien sûr nous avons toujours recours aux bons exemples, aux héros de la vertu, s'écria la première enseignante. Nous les exhortons à comprendre l'importance qu'il y a à suivre ses idéaux, à mener une vie saine et modérée, à respecter l'ordre social et tout ce qui s'ensuit. Cela a un effet stabilisant sur certains enfants, sur d'autres cela n'en a aucun et quelques-uns ont peur. Mais je suppose que la peur s'efface bien vite.

— Nous leur parlons du processus de reproduction, en leur donnant des exemples pris dans la nature, ajouta la seconde, mais dans l'ensemble, nous sommes très prudentes et conservatrices.

Quel est donc le problème?

— Comme l'a dit mon amie, le problème est de savoir comment aider l'étudiant à faire face au besoin sexuel de l'adolescence et non pas à en être complètement bouleversé.

L'instinct sexuel se manifeste-t-il seulement à l'adolescence, ou existe-t-il sous une forme plus simple et plus libre au cours des années qui précèdent l'adolescence? Ne doit- on pas aider l'enfant à comprendre sa sexualité dès son plus jeune âge et non pas à une certaine période assez tardive de son développement?

— Vous avez raison, dit la troisième. Il est manifeste que l'instinct sexuel s'exprime de différentes façons et très tôt chez l'enfant, mais nous n'avons pour la plupart ni le temps ni l'envie de nous en occuper avant l'adolescence, c'est- à-dire lorsque le problème peut se poser en termes assez aigus.

Si l'enfant atteint l'adolescence sans avoir reçu une bonne éducation, il est évident que la question de la sexualité sera revêtue d'une importance extrême et risquera d'échapper à toute forme de contrôle.

— Que veut dire recevoir une « bonne » éducation?

Cela veut dire que l'éducation repose sur le fait de cultiver la sensibilité, et il est nécessaire de cultiver celle-ci, non seulement au cours de la période qu'on appelle adolescence, mais tout au long de la vie. N'êtes-vous pas d'accord?

— Pourquoi accorder tant d'importance à la sensibilité? demanda la première enseignante.

Être sensible, c'est ressentir l'affection, c'est avoir conscience de la beauté, de la laideur. Et le fait de cultiver cette sensibilité ne fait-il pas partie du problème dont vous parlez?

— Je ne l'avais pas remarqué, mais maintenant que vous en parlez, je vois bien que les deux choses sont liées.

Avoir reçu une bonne éducation, ce n'est pas simplement avoir étudié l'histoire ou la physique, c'est surtout être sensible aux choses de la terre - les animaux, les arbres, les ruisseaux, le ciel et les autres humains. Mais nous négligeons tout cela, ou nous l'étudions comme l'un des éléments d'un projet, quelque chose à apprendre et à mettre de côté pour l'utiliser quand l'occasion se présentera. Et cette sensibilité qui existe en général chez l'enfant est habituellement étouffée par le bruit de la soi-disant civilisation. L'environnement social de l'enfant l'oblige bien vite à rentrer dans le monde du respectable et du conventionnel. La gentillesse, l'affection, le sentiment de la beauté, la sensibilité à la laideur - tout cela est perdu et le besoin sexuel biologique demeure.

— C'est bien vrai, reconnut la troisième. Nous avons vraiment tendance à négliger tout cet aspect de la vie, n'est- ce pas? Et nous nous trouvons des excuses en disant que nous n'avons pas le temps, qu'il nous faut penser à nos études, et d'autres choses de ce style!

Le fait de cultiver la sensibilité n'est-il pas au moins aussi important que les livres et les diplômes? Mais nous avons le culte de la réussite et nous nous détournons de cette sensibilité qui est incompatible avec la recherche de la réussite.

— N'est-il pas nécessaire de réussir dans la vie?

Le désir de réussite engendre l'insensibilité et encourage les activités égocentriques et impitoyables. Comment l'homme ambitieux pourrait-il être sensible aux autres, ou ou aux choses de la terre? Il ne les considère que dans l'optique de sa réussite, comme moyens de parvenir au sommet. Cette sensibilité est fondamentale car de son absence naissent les problèmes sexuels.

— Mais comment cultiver la sensibilité de l'enfant?

« Cultiver » est un terme impropre mais puisque nous avons commencé à l'utiliser, continuons. On ne pratique pas la sensibilité, il ne suffit pas de dire aux jeunes d'observer la nature, ou de lire les poètes, ni rien de ce genre. Mais si vous êtes vous-même sensible à la beauté et à la laideur, si vous avez en vous le sens de la gentillesse, de l'amour, ne croyez-vous pas que vous serez en mesure d'aider vos étudiants à découvrir l'affection, à être prévenants et ainsi de suite. Car nous minimisons ou négligeons tout cela, en même temps que nous accueillons avec soulagement toute forme de diversion stimulante, et c'est ainsi que le problème devient particulièrement complexe.

— Vous avez parfaitement raison, mais je crains que vous n'ayez pas une vision exacte de nos difficultés. Nous avons des classes mixtes de trente ou quarante enfants, et quelle qu'en soit notre envie, nous ne pouvons pas nous adresser à chacun individuellement. C'est en outre très épuisant d'avoir des classes si nombreuses, et nous finissons par être tellement fatiguées que nous perdons toute la sensibilité qui pouvait nous rester.

Alors qu'allez-vous faire? La sollicitude, la tendresse, l'affection - ce sont là des éléments essentiels pour qui veut comprendre les besoins sexuels. Mais en étant sensible au problème, en en parlant, en le désignant de différentes façons, le professeur accumule la sensibilité et communique sa signification au jeune enfant. Et lorsque cet enfant devient adolescent, il sera en mesure de faire face aux besoins sexuels avec une compréhension plus vaste et plus profonde. Mais pour qu'un enfant reçoive une bonne éducation, il faut également éduquer les parents, qui constituent finalement la société.

— Le problème est complexe et vraiment immense, et que pouvons-nous faire, à nous trois, dans tout cela? Que peut faire l'individu?

C'est seulement en tant qu'individus que nous pouvons faire quelque chose. C'est toujours un individu, ici et là, qui a fini par véritablement ébranler la société et par susciter de grandes modifications dans la pensée et l'action. Pour être véritablement révolutionnaires, nous devons sortir du cadre de la société, c'est-à-dire des structures d'acquisition, d'envie et ainsi de suite. Toute réforme ayant lieu à l'intérieur de ce cadre finira par susciter davantage de confusion et de souffrance. La délinquance n'est rien d'autre qu'une révolte à l'intérieur du système et la fonction de l'éducateur, de toute évidence, c'est d'aider le jeune à sortir de ce cadre, c'est-à-dire à se libérer du désir d'acquérir et de la recherche du pouvoir.

— Je crois que nous ne servirons pas à grand-chose tant que nous n'éprouverons pas tout cela intensément. Et c'est là l'un de nos principaux problèmes: nous sommes tellement intellectuelles que nos sentiments sont comme paralysés. Ce n'est qu'à partir du moment où nous éprouvons très fortement que nous pouvons faire quelque chose.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 25 'Cultiver la sensibilité'

Pourquoi ne suis-je pas perspicace ?

Il avait plu sans arrêt pendant une semaine entière ; la terre était boueuse et de larges flaques d'eau s'étalaient sur le sentier. Le niveau de l'eau avait augmenté dans les puits, et les grenouilles vivaient des moments merveilleux, coassant toute la nuit sans se lasser. La crue de la rivière portait atteinte à la sécurité du pont, mais les pluies étaient bienvenues en dépit du dommage qu'elles causaient. Le temps, aujourd'hui, s'éclaircissait peu à peu, des zones de ciel bleu apparaissaient au-dessus de nous et le soleil matinal dispersait les nuages. Il faudrait des mois avant que les feuilles fraîchement lavées des arbres soient à nouveau recouvertes de cette fine poussière rouge. Le ciel était maintenant d'un bleu si intense que cela vous obligeait à vous arrêter et à vous étonner. L'air était plus pur et il n'avait fallu qu'une semaine pour que la terre verdisse. Dans cette lumière matinale, tout était empreint de paix.

Un perroquet s'était perché sur la branche morte d'un arbre proche. Parfaitement immobile, il ne lissait pas son plumage, seuls ses yeux vifs étaient en mouvement. Il était d'un vert délicat, avec un bec d'un rouge brillant et une longue queue d'un vert plus pâle. On avait envie de le toucher, de caresser ces couleurs magnifiques, mais au moindre mouvement il se serait envolé. Bien qu'il soit totalement immobile, lumière verte pétrifiée, on sentait qu'il était intensément vivant et il semblait animer la branche morte sur laquelle il était posé. Il était d'une si étonnante beauté que cela vous coupait le souffle et vous osiez à peine le quitter des yeux de peur qu'il ne disparaisse en un éclair. On voit des dizaines de perroquets, qui volent de façon désordonnée, ou posés sur les fils ou encore égaillés dans les champs rouges où pousse le maïs tendre et nouveau. Mais ce perroquet-là semblait être le point de convergence de toute vie, de toute beauté et de toute perfection. Il n'y avait rien d'autre que cette vivante tache de vert sur la branche sombre contre le ciel bleu. Vous n'aviez plus ni mots ni pensées dans la tête ; vous n'aviez même pas conscience du fait que vous ne pensiez pas. Une telle intensité vous faisait venir les larmes aux yeux et vous obligeait à cligner des paupières - et ce clignotement même risquait d'effrayer l'oiseau et de le faire s'envoler! Mais il restait là, sans bouger, très lisse, très élancé, chaque plume à sa place. Il ne devait s'être écoulé que quelques minutes mais elles recouvraient toute la journée, l'année et la totalité du temps. Toute la vie semblait contenue dans ces quelques minutes, sans fin ni début. Ce n'était pas là une expérience à conserver dans la mémoire, chose morte que seule la pensée garderait vivante, cette pensée qui est elle aussi mourante. C'était quelque chose de totalement et pleinement vivant, qui ne se peut trouver parmi les choses mortes.

Un appel parvint de la maison au fond du jardin et la branche morte fut soudain désertée.

Ils étaient trois, une femme et deux hommes, encore jeunes, n'ayant sans doute pas encore trente ans. Ils étaient venus très tôt, soigneusement baignés et vêtus, et ils n'étaient pas, de toute évidence, de ceux qui ont de l'argent. Leurs visages rayonnaient de réflexion, et leurs yeux clairs et simples étaient dépourvus de cette expression voilée que confère une grande instruction. La dame était la sœur de l'un des deux hommes, l'autre étant son époux. Nous nous assîmes sur un tapis entièrement brodé de rouge. La circulation faisait un bruit d'enfer, il fallut fermer une fenêtre mais l'autre s'ouvrait sur un jardin bien protégé où un arbre déployait ses branches immenses. Ils étaient un peu timides mais s'exprimeraient bientôt librement.

— Bien que nous venions de familles aisées, nous avons tous trois choisi de mener une vie très simple, sans prétention, déclara le frère. Nous vivons près d'un petit village, nous lisons et peu et sommes surtout enclins à la méditation. Nous n'avons pas le moindre désir d'être riches, et nous avons à peine de quoi vivre. J'ai une certaine connaissance du sanscrit, mais j'hésite à citer les Écritures de façon péremptoire. Mon beau-frère est plus studieux que moi, mais nous sommes tous deux trop jeunes pour être érudits. Le savoir en soi n'a que fort peu de signification, il n'est utile qu'en ce qu'il peut nous aider, nous maintenir sur la bonne voie.

Je me demande si le savoir est utile. Ne se pourrait-il pas qu'il soit un obstacle?

— Comment le savoir pourrait-il jamais être un obstacle? demanda-t-il avec une certaine anxiété. Le savoir ne peut être qu'utile.

Utile de quelle façon?

— Cela aide à trouver Dieu, à mener une vie droite et vertueuse.

Vraiment? Un ingénieur doit posséder un certain savoir pour construire un pont, pour mettre au point des machines, et ainsi de suite. Le savoir est indispensable à ceux qui s'occupent de l'ordre des choses. Le physicien doit posséder un savoir, cela fait partie de son éducation et de son existence même car sans cela il ne pourrait aller de l'avant. Mais le savoir libère-t-il et prépare-t-il l'esprit à la découverte? Même si le savoir est indispensable pour utiliser ce qui a déjà été découvert, le savoir n'entre pourtant pas dans l'état propice à la découverte.

— Sans le savoir je pourrais m'écarter du chemin qui mène à Dieu.

Et pourquoi ne vous en écarteriez-vous pas? Ce chemin est-il si clairement défini et le but si précis? Et qu'entendez-vous par savoir?

— J'entends par cela tout ce dont on a fait l'expérience, tout ce qu'on a lu ou ce qu'on a appris sur Dieu, ainsi que ce que nous devons faire, les vertus que nous devons pratiquer, et toutes les choses de cet ordre, qui nous permettent de Le trouver. Et je ne fais aucune référence, bien entendu, au savoir de l'ingénieur.

La différence entre les deux est-elle si manifeste? On a appris à l'ingénieur comment obtenir certains résultats en appliquant un savoir que l'homme a accumulé au cours des siècles, et en ce qui vous concerne, on vous a appris à obtenir certains résultats intérieurs en maîtrisant vos pensées, en cultivant la vertu, en faisant des bonnes œuvres et ainsi de suite, et tout cela est également une part du savoir accumulé au long des siècles. L'ingénieur a ses livres et ses maîtres tout comme vous avez les vôtres. On vous a enseigné à tous deux une technique et vous souhaitez tous deux obtenir un résultat, chacun selon ses moyens. Vous avez une quête semblable, celle d'obtenir quelque chose. Or Dieu, ou la vérité, sont-ils des résultats? Si tel est le cas, c'est que l'esprit les a assemblés de la sorte. Et ce qui a été assemblé peut également être disjoint. Croyez-vous réellement que le savoir soit utile à la découverte de la réalité?

— Je ne parviens pas à être persuadé du contraire, en dépit de tout ce que vous dites, répondit le mari. Sans le savoir, comment suivre le chemin?

Si le but est figé, statique, si c'est une chose morte, sans mouvement, un ou plusieurs chemins peuvent effectivement y conduire. Mais la réalité, ou Dieu, quel que soit le nom que vous lui donniez, est-ce là un lieu fixe avec une adresse permanente?

— Non, naturellement, déclara le frère avec empressement.

— Mais alors, pourquoi parler de chemin? La vérité, de toute évidence, n'a pas de chemin.

— Dans ce cas, quelle est la fonction du savoir? demanda le mari.

Vous êtes le produit de ce qu'on vous a enseigné et c'est sur ce conditionnement que reposent vos expériences. Mais vos expériences, à leur tour, renforcent ou modifient votre conditionnement. Vous êtes semblable à l'électrophone sur lequel on peut effectivement mettre plusieurs disques, mais qui reste un électrophone. Et ces disques que vous jouez sont faits de ce qu'on vous a enseigné, soit par les autres, soit par votre propre expérience. N'en est-il pas ainsi?

— Si, en effet, répondit le frère, mais n'existe-t-il pas une partie de moi qui n'a pas reçu cet enseignement?

Croyez-vous? Ce que vous nommez l'Atman, l'âme, le moi supérieur, et ainsi de suite, fait toujours partie du domaine de ce que vous avez lu ou de ce qu'on vous a appris.

— Ce que vous dites est si clair et si riche de signification qu'on est convaincu en dépit de soi-même, déclara le mari.

Si vous êtes seulement convaincu, vous ne percevez pas la vérité. La vérité n'est pas une question de conviction ou d'accord. On peut en effet être en accord ou en désaccord avec certaines opinions ou conclusions, mais un fait réel n'a nul besoin d'accord: il est simplement ainsi. Dès que vous comprenez que ce qui vient d'être dit est un fait réel, vous n'êtes plus simplement convaincu: votre esprit a entrepris une transformation fondamentale. Il ne considère plus désormais la réalité à travers l'écran de la conviction ou de la croyance, mais il s'approche de la vérité, ou de Dieu, sans le moindre savoir, et sans le moindre dossier. Le dossier, c'est le moi, l'ego, celui qui est imbu de lui-même, celui qui a appris, qui a pratiqué la vertu - et qui est en conflit avec le fait réel.

— Mais pourquoi luttons-nous tellement pour acquérir le savoir, demanda le mari. Ce savoir n'a-t-il pas une situation essentielle dans notre existence?

Lorsque nous nous comprenons nous-mêmes, le savoir prend alors sa juste place. Mais sans cette compréhension, la recherche de la connaissance de soi procure le sentiment de faire quelque chose, d'arriver quelque part. C'est aussi excitant et agréable que la réussite mondaine. On peut renoncer aux choses extérieures de l'existence, mais il entre dans l'effort fait pour acquérir cette connaissance de soi la sensation de se réaliser, l'impression que le chasseur attrape le chassé et cela est semblable à la satisfaction qui découle de la possession des biens de ce monde. On ne peut parler de compréhension du soi, du moi, de l'ego lorsqu'on accumule le savoir de ce qui a été ou de ce qui est. L'accumulation déforme la perception et il n'est pas possible de comprendre le soi dans ses activités quotidiennes et ses réactions aussi rapides que rusées, lorsque l'esprit est surchargé par le savoir. Aussi longtemps qu'il en est ainsi, et que l'esprit est lui-même le produit du savoir, il ne peut jamais être nouveau et intègre.

— Me permettra-t-on de poser une question? demanda la jeune dame avec une certaine nervosité. Elle avait écouté en silence, hésitant à poser des questions par respect pour son mari. Mais comme les deux hommes se taisaient à regret, elle en profita pour prendre la parole. J'aimerais savoir comment il est possible qu'une personne ait de la perspicacité, une sorte de perception totale, tandis que d'autres ne voient que les détails et sont incapables de saisir l'ensemble. Pourquoi n'avons-nous pas tous cette perspicacité, cette capacité de voir la totalité, que vous semblez avoir? Pourquoi celui-ci la possède-t-il et non celui-là?

Pensez-vous qu'il s'agisse d'un don?

— On pourrait le croire, répondit-elle. Mais cela signifierait que Dieu est partial et que nous n'avons guère d'espoir. J'espère qu'il n'en est pas ainsi.

Voyons de quoi il retourne. Mais au fait, pourquoi posez- vous cette question?

— Pour la raison pure et simple que je souhaite acquérir cette perspicacité.

Elle avait perdu soudain toute timidité et semblait vouloir parler autant que les deux autres.

En définitive, votre question est motivée par le désir d'obtenir quelque chose. Obtenir, réussir, ou devenir quelque chose, implique un processus d'accumulation et d'identification à ce qui a été accumulé. N'en est-il pas ainsi?

— Si, c'est vrai.

Et le fait d'obtenir implique également la comparaison, n'est-ce pas? Vous, qui n'avez pas cette perspicacité, établissez une comparaison avec quelqu'un qui la possède.

— En effet.

Mais toute comparaison de ce genre n'est que le produit de l'envie, de toute évidence. Et cette perspicacité sera-t-elle éveillée par l'envie?

— Non, sans doute.

Le monde est rempli d'envie, d'ambition, on s'en rend compte dans les quêtes incessantes et multiples de la réussite, dans la relation du disciple à son Maître, du Maître à son propre Maître, et ainsi de suite. Et cela développe certaines capacités. Mais la perception totale, la conscience totale fait-elle partie de ces capacités? Repose-t-elle sur l'envie, l'ambition? Ou bien n'entre-t-elle en existence qu'à partir du moment où tout désir d'obtenir a cessé? Vous me suivez?

— Non, je crains que non.

Le désir d'obtenir repose sur la vanité, n'est-ce pas? Elle hésita et répondit lentement:

— Maintenant que vous le faites remarquer, cela me semble évident, en effet.

De sorte que c'est votre vanité, au sens large comme au sens étroit, qui vous pousse à poser cette question?

— Oui, c'est vrai, je le crains.

En d'autres termes, vous posez cette question dans le seul but de réussir. Mais se pourrait-il que la même question - pourquoi n'ai-je pas de perspicacité? - soit posée sans la moindre envie, sans accorder d'importance particulière au « je »?

— Je l'ignore.

Peut-il exister la moindre interrogation véritable aussi longtemps que l'esprit est enchaîné à une motivation? Tant que la pensée se concentrera sur l'envie, la vanité et le désir de réussir, cette même pensée pourra-t-elle voyager au loin et librement? Pour que soit la véritable interrogation, ne faut-il pas mettre fin au centre, à l'ego?

— Voulez-vous dire que l'envie ou l'ambition, c'est-à-dire le désir d'être ou de devenir quelque chose, doit entièrement disparaître si l'on veut être profondément perspicace et pénétrant?

Puis-je vous faire remarquer, encore une fois, que vous voulez acquérir cette capacité, et vous ferez tout ce que vous pourrez, vous vous disciplinerez, afin de la posséder. C'est vous qui aspirez à posséder, qui êtes toujours l'élément important, et non pas la capacité elle-même. Or celle-ci ne se développe qu'à partir du moment où l'esprit ne subit plus la moindre motivation.

— Mais vous avez également dit que l'esprit est le produit du temps, du savoir, de la motivation. Comment un tel esprit pourrait-il se libérer de toute motivation?

C'est à vous-même qu'il faut poser cette question, non pas superficiellement et au seul niveau verbal, mais aussi sérieusement que l'homme affamé cherche la nourriture. Lorsque vous vous renseignez, que vous posez des questions, il est important que vous découvriez par vous-même les raisons qui vous poussent à poser ces questions. Vous pouvez interroger par pure envie, ou vous pouvez demander sans le moindre motif. L'état de l'esprit qui s'interroge vraiment sur cette capacité de perception totale est un état d'humilité complète, d'immobilité absolue. Et c'est cette humilité même, cette immobilité, qui constitue cette capacité. Ce n'est pas quelque chose que l'on peut obtenir.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 26 'Pourquoi ne suis-je pas perspicace ?'

La réforme, la révolution et la quête de dieu

Le fleuve, ce matin-là, était d'un gris de plomb fondu. Le soleil se levait au-dessus des forêts endormies, immense et d'un éclat radieux, mais les nuages amoncelés à l'horizon eurent tôt fait de le masquer. Et toute la journée, le soleil et les nuages se firent la guerre pour s'assurer de la victoire finale. Il y avait d'habitude des pêcheurs sur le fleuve, dans leurs barques en forme de gondoles. Mais ils étaient absents aujourd'hui et le fleuve était vide. La carcasse boursouflée d'un gros animal flottait au fil de l'eau et de nombreux vautours s'en occupaient, poussant des cris perçants en dépeçant le cadavre. D'autres vautours auraient bien voulu prendre part à ce festin, mais ils en étaient dissuadés par les immenses ailes battantes des premiers arrivés qui entendaient se gaver au maximum. Des corbeaux, avec des croassements furieux, tentaient de se poser entre les gros oiseaux malhabiles, mais ils n'avaient pas le moindre espoir de réussite. Exception faite de tout ce tumulte autour de la carcasse de l'animal, le grand fleuve coudé était paisible. Il y avait déjà une heure ou deux que le village sur l'autre rive s'était réveillé. Les villageois s'interpellaient et leurs voix fortes résonnaient très clairement sur l'eau. Il y avait quelque chose d'agréable dans ces sonorités chaudes et amicales. Une voix lançait un appel de l'autre côté du fleuve, répercuté par l'air matinal, et une autre lui répondait, quelque part en amont, ou sur l'autre rive. Cela ne semblait nullement détruire la tranquillité de cette matinée, dans laquelle entrait une notion de paix vaste et immuable.

La voiture suivit une route difficile et mal entretenue, soulevant un nuage de poussière qui se déposait sur les arbres et sur les quelques paysans qui allaient ou revenaient de la ville voisine, sale et immense. Des écoliers utilisaient également cette route et la poussière ne semblait pas les déranger, tant ils étaient pris par leurs jeux et leurs rires. Atteignant la route principale, la voiture traversa la ville, coupa la voie ferrée et fut bientôt à nouveau en pleine campagne. Là, tout était beau ; des vaches et des chèvres paissaient dans les champs verts et sous les vieux arbres immenses et c'était comme si on les voyait pour la première fois. Le fait d'avoir traversé la ville, dans toute sa saleté et sa misère, semblait avoir privé la terre de sa beauté, mais là, cette beauté apparaissait et l'on voyait avec étonnement que le monde et les choses terrestres pouvaient être magnifiques. Des chameaux bien nourris et très grands transportaient de lourdes charges de jute. Ils ne se pressaient pas, gardant une allure régulière, avec un port de tête altier. Et sur chaque ballot était assis un homme, qui faisait avancer les bêtes maladroites. Avec une certaine surprise, on voyait également sur cette route deux énormes éléphants qui se balançaient lentement, parés d'un tissu rouge aux broderies joyeuses, leurs défenses décorées de bandes argentées. On les emmenait à une quelconque cérémonie religieuse et c'est pourquoi ils étaient harnachés de la sorte. Ils s'étaient arrêtés et une conversation s'engagea. Leur masse énorme vous dominait, mais ils étaient très doux, toute notion d'inimitié ou de colère avait disparu. On pouvait caresser leur peau rêche, le bout de leur trompe touchait alors la paume de votre main avec curiosité puis se déplaçait à nouveau. L'homme se mit à crier pour les faire repartir et la terre sembla se déplacer avec eux. Une petite charrette à deux roues apparut, tirée par un cheval maigre et épuisé. La charrette n'était pas recouverte et transportait un cadavre humain, enveloppé dans un linge blanc. Le corps était attaché au fond de la carriole découverte, et tandis que le cheval trottait sur la route mal pavée, le conducteur et le cadavre tressautaient au même rythme.

L'avion venant du nord était arrivé, et les passagers quittèrent l'appareil pour se délasser une demi-heure avant de repartir. Trois d'entre eux étaient des hommes politiques, et d'après leur apparence, ils devaient compter parmi les gens d'importance - c'étaient des ministres, disait-on. Ils descendirent l'allée cimentée comme un vaisseau aurait traversé un étroit canal, pleins de puissance et très nettement au-dessus du commun. Les autres passagers restèrent à plusieurs pas derrière eux. Tout le monde savait qui ils étaient et si quelqu'un l'ignorait, il était vite renseigné, tandis que la foule se taisait, regardant ces célébrités dans toute leur gloire. La terre était verdoyante, un chien aboyait, et les montagnes couvertes de neige apparaissaient à l'horizon, l'ensemble formant un spectacle étonnant et magnifique.

Un petit groupe s'était assemblé dans la grande pièce nue, mais seules quatre personnes prirent la parole, comme si elles s'exprimaient au nom du groupe. Cela n'était pas prémédité mais sembla au contraire avoir lieu très naturellement, et les autres paraissaient très heureux qu'il en soit ainsi. L'un des quatre orateurs, un gros homme à l'air assuré, parlait avec rapidité et facilité. Le second était moins corpulent, mais avait un regard vif et une certaine aisance dans les gestes. Les deux autres étaient beaucoup plus minces, tous quatre devaient être cultivés et s'exprimaient avec facilité. Ils semblaient avoir une quarantaine d'années et connaissaient la vie, dirent-ils, par ce qu'ils en avaient appris en travaillant selon leurs divers centres d'intérêt.

— Je voudrais parler de la frustration, dit le gros homme. C'est la plaie de ma génération. Il semble que nous soyons tous frustrés d'une façon ou d'une autre, et nombre d'entre nous deviennent alors amers et cyniques, critiquant sans cesse les autres et ne pensant qu'à les démolir. Des milliers d'hommes ont été liquidés au cours des purges politiques, mais nous devrions nous souvenir qu'on peut également tuer par des mots et des attitudes. En ce qui me concerne, je ne suis pas cynique, même si j'ai consacré une grande partie de ma vie à des activités sociales et à l'amélioration de la société. Comme bien d'autres, j'ai flirté avec le Communisme et n'en ai rien retiré. C'est tout au plus un mouvement régressif qui ne s'étendra sûrement pas au futur. J'ai appartenu au gouvernement et cela non plus ne m'a pas apporté grand-chose. J'ai beaucoup lu, mais la lecture ne rend pas le cœur plus léger. Bien que je sois très rapide dans la discussion, je peux affirmer quelque chose intellectuellement tandis que mon cœur dit exactement le contraire. Je suis en guerre avec moi-même depuis des années, et je ne vois aucune issue à ce conflit interne. Je ne suis qu'une suite de contradictions et intérieurement, je suis en train de mourir lentement... Je n'avais pas l'intention de parler de tout cela, et pourtant j'en parle. A quoi est due cette mort intérieure, ce dépérissement? Cela n'arrive pas qu'à moi, mais également aux grands de ce monde.

Qu'entendez-vous par mourir, dépérir?

— On peut avoir une situation en vue, on peut travailler beaucoup et atteindre le sommet tout en étant mort intérieurement. Si nous disions aux soi-disant grands qui nous entourent — ceux dont le nom apparaît chaque jour dans les journaux qui rendent compte de leurs faits et gestes — qu'ils sont profondément ennuyeux et stupides, ils seraient horrifiés. Mais comme nous tous, eux aussi dépérissent et se détériorent intérieurement. Pourquoi? Nous menons des vies morales et respectables, et pourtant, il n'y a plus de flamme derrière nos yeux. Certains d'entre nous ne pensent pas uniquement à eux — c'est du moins ce que je crois — et pourtant notre vie intérieure décline. Que nous le sachions ou non, et que nous vivions dans des résidences de ministres ou dans de pauvres logements d'ouvriers, au niveau spirituel, nous avons tous un pied dans la tombe. Pourquoi?

Se pourrait-il que nous soyons étouffés par notre propre vanité, par l'orgueil de la réussite et de la réalisation, et par toutes ces choses qui pour l'esprit ont beaucoup de

valeur? Lorsque l'esprit est alourdi par la somme de ce qu'il a réuni, le cœur dépérit. Et n'est-il pas curieux que tout le monde veuille gravir les échelons de la réussite et de la considération?

— Toute notre éducation repose là-dessus. Et j'imagine que tant qu'on gravira ces échelons, ou qu'on restera assis au sommet, la frustration est inévitable. Mais comment dépasser ce sentiment de frustration?

C'est très simple, ne gravissez pas les échelons. Si vous voyez l'échelle et si vous savez où elle conduit, si vous comprenez tout ce que cela implique et si vous ne posez même pas le pied sur le premier barreau, vous ne serez jamais frustré.

— Mais je ne veux pas rester tout simplement assis à attendre la déchéance!

Cette déchéance se produit maintenant, au sein même de votre activité incessante. Et si, comme l'ermite qui s'impose une autodiscipline, vous restez simplement assis et immobile alors qu'intérieurement vous êtes dévoré par le désir et par toutes les peurs de l'ambition et de l'envie, vous ne cesserez pas pour autant de dépérir. N'avez-vous pas le sentiment que le déclin est lié à la respectabilité? Ce qui ne veut pas dire qu'il faille acquérir une mauvaise réputation. Mais vous êtes extrêmement vertueux, n'est-ce pas?

— J'essaie de l'être.

La vertu de la société conduit à la mort. Avoir conscience de sa vertu, c'est mourir respectablement. Intérieurement comme extérieurement, vous vous pliez aux règles de la morale sociale, n'est-ce pas?

— Si la plupart d'entre nous ne s'y pliaient pas, toute la structure sociale s'effondrerait. Vous faites-vous l'apôtre de l'anarchie?

Croyez-vous? La morale sociale n'est rien d'autre que la respectabilité. L'ambition, la rapacité, la vanité de la réussite et de la consécration, la force brutale du pouvoir et de la position, le fait de tuer au nom d'une idéologie ou d'un pays - c'est là ce qui constitue la morale sociale.

— Mais nos leaders religieux et sociaux, cependant, nous mettent en garde contre certaines de ces choses.

Prêcher est une chose, et la réalité une autre. Tuer au nom d'une idéologie ou d'un pays est parfaitement respectable et celui qui tue, le général qui organise les meurtres en série, est tenu en très haute estime et couvert de décorations. C'est l'homme qui détient le pouvoir qui pour le pays est important. Le prêcheur et le prêché sont logés à la même enseigne, ne vous semble-t-il pas?

— Nous sommes tous logés à la même enseigne, lança le second, et nous luttons précisément pour faire quelque chose à ce niveau.

Si vous vous rendez compte que le bateau est percé et qu'il est en train de couler, ne l'abandonnerez-vous pas?

— Le bateau n'est pas en si mauvais état que cela. Il nous faut le réparer, et chacun de nous doit y aider. Si tel était le cas, le bateau flotterait sans mal sur le fleuve de la vie.

Vous êtes assistant social, n'est-ce pas?

— En effet, et j'ai eu le privilège de travailler en étroite collaboration avec certains de nos plus grand réformateurs. Je suis convaincu que c'est la réforme, et non la révolution, qui nous sortira de tout ce désordre. Voyez ce qu'est devenue la révolution russe! Non, il faut reconnaître que les véritables grands hommes ont toujours été des réformateurs.

Qu'entendez-vous par réforme?

— Réformer, c'est améliorer graduellement les conditions sociales et économiques du peuple à l'aide des divers projets qui ont été établis. C'est réduire la pauvreté, mettre fin à la superstition, abattre les divisions de classe, et ainsi de suite.

Une telle réforme s'inscrit nécessairement à l'intérieur du modèle social existant déjà. Il se peut qu'un groupe différent prenne le pouvoir, qu'une nouvelle législation entre en vigueur, que certaines industries soient nationalisées et nombre de choses de cet ordre. Mais tout cela reste à l'intérieur de la structure de la société actuelle. C'est bien cela qu'on appelle réforme, n'est-ce pas?

— Si vous y faites des objections, c'est que vous préconisez alors la révolution. Et nous savons tous que la grande révolution qui a suivi la première guerre mondiale s'est révélée depuis lors comme un mouvement régressif, comme l'a fait remarquer mon ami, et s'est en outre rendue coupable d'horreurs et de répressions sans nom. Au niveau industriel, les Communistes pourront progresser et rejoindre ou même dépasser d'autres nations. Mais le pain seul ne suffit pas à l'homme, et ce n'est certainement pas ce modèle que nous suivrons.

Une révolution à l'intérieur du modèle, du cadre de la société n'est tout simplement pas une révolution. C'est quelque chose qui peut avoir des conséquences progressives ou régressives, mais tout comme la réforme, ce n'est jamais qu'une continuité modifiée de ce qui a été. Aussi justifiée et souhaitable que soit la réforme, elle ne peut susciter qu'un changement superficiel, auquel il sera nécessaire d'ajouter d'autres réformes. C'est un processus sans fin, car la société ne cesse de se désintégrer dans les limites de sa propre existence.

— Vous affirmez que toute réforme, si bénéfique soit-elle, n'est qu'un replâtrage, et qu'un cycle de réformes ne pourra en aucun cas déboucher sur une transformation totale de la société?

Une transformation totale et authentique ne pourra jamais avoir lieu à l'intérieur de la structure sociale, que cette société soit de type totalitaire ou pseudo-démocratique.

— Mais une société démocratique n'est-elle pas plus valable et plus juste qu'un état totalitaire ou policier?

Si, naturellement.

— Et que voulez-vous dire par structure sociale?

La structure sociale, c'est la relation humaine qui se fonde sur l'ambition, l'envie, sur le désir du pouvoir, en termes individuels ou collectifs, sur les attitudes hiérarchiques, sur les idéologies, les dogmes, les croyances. Une telle société peut déclarer - et elle le fait la plupart du temps - croire aux valeurs de l'amour et de la bonté. Mais elle est toujours prête à tuer, à entrer en guerre. A l'intérieur de cette structure, tout changement est illusoire, en dépit de l'aspect révolutionnaire qu'il peut revêtir. Lorsqu'un patient a besoin de subir une opération importante, il est absurde de ne traiter que les symptômes.

— Mais qui sera le chirurgien?

Il vous faudra vous opérer vous-même, et ne pas vous en remettre à quelqu'un d'autre, aussi qualifié puisse-t-il vous sembler. Il est indispensable que vous sortiez du cadre de la société, de ces structures d'envie, du désir d'acquérir et du conflit.

— Le fait que je sorte de ce cadre aura-t-il une incidence sur la société?

Commencez par en sortir, vous verrez bien ce qui se produira. Rester à l'intérieur du cadre et demander ce qui se passera si vous en sortez, c'est une forme de fuite, une question aussi inutile que malhonnête.

— A l'inverse de ces messieurs, dit le troisième d'une voix douce et agréable, je n'ai pas de relations, et vis dans un milieu totalement différent. Je n'ai jamais songé à devenir célèbre, je suis toujours resté à l'arrière-plan, faisant anonymement ce que j'avais à faire. J'ai quitté ma femme, abandonnant tout espoir de connaître les joies de la famille et du foyer et je me suis tout entier consacré i la libération de notre pays. J'ai fait tout cela avec la plus grande sincérité et très assidûment. Je ne recherchais nul pouvoir pour moi-même, car je voulais seulement que notre pays soit libre, devienne une nation sacrée et retrouve la dignité et la splendeur qui faisaient l'Inde. Mais j'ai vu tout ce qui s'est passé. J'ai été témoin de la vanité, des fastes, de la corruption, du favoritisme et j'ai entendu les mensonges des divers politiciens, y compris le leader du parti auquel j'appartenais. Je n'ai pas sacrifié ma vie, mes plaisirs, ma femme, ma fortune, pour permettre à des hommes corrompus de diriger le pays. J'ai renoncé au pouvoir pour le bien du pays - et cela a permis à ces ambitieux de monopoliser les positions clés. Aujourd'hui, il m'apparaît que c'est en vain que j'ai consacré à tout cela les meilleures années de ma vie, et j'éprouve des envies de suicide.

Les deux autres étaient silencieux, consternés par ce qu'ils venaient d'entendre, car ils étaient eux aussi des hommes politiques.

La plupart des gens dénaturent leur vie et s'en rendent compte trop tard ou même jamais. S'ils atteignent la position et le pouvoir, ils causent des dommages au nom du pays, ils deviennent malfaisants au nom de la paix, ou de Dieu. La vanité et l'ambition dirigent l'univers, à divers niveaux de barbarie et de cruauté. L'activité politique ne se préoccupe que d'une très petite partie de la vie, qui a d'ailleurs son importance, mais lorsque cela prend la place de la totalité du champ de l'existence, comme cela se produit maintenant, cela devient monstrueux, c'est quelque chose qui corrompt les pensées et les actes. Nous glorifions et respectons l'homme au pouvoir, le leader, parce que nous avons en nous le même désir aveugle de pouvoir et de position, la même envie de contrôler et d'imposer. Chaque individu est responsable de la venue du leader, car c'est à partir de la confusion de l'homme, de son envie, de son ambition que le leader est créé, et suivre le leader, c'est suivre ses propres besoins, ses envies et ses frustrations. Le leader et celui qui le suit sont tous deux responsables de la souffrance et de la confusion de l'homme.

— Ce que vous dites est vrai, même s'il m'en coûte de le reconnaître. Mais maintenant, après toutes ces années, je ne sais vraiment plus quoi faire. J'ai pleuré toutes les larmes de mon cœur, mais à quoi cela sert-il? Je ne peux défaire ce que j'ai fait. J'ai encouragé des milliers d'hommes, par mes actes et mes paroles, à accepter et à suivre. Nombre d'entre eux sont comme moi, bien qu'ils n'aient pas atteint un tel désespoir. Ils se sont soumis à un leader puis à d'autres, sont passés d'un parti à un autre, d'un mot d'ordre à un autre. Mais je suis sorti de tout cela, et je ne veux plus approcher un leader de toute ma vie. J'ai lutté en vain pendant toutes ces années et le jardin que j'avais cultivé avec tant de soins n'est plus que cailloux et rocs. Ma femme est morte, et je n'ai pas de compagnons. Je comprends aujourd'hui que j'ai suivi des dieux fabriqués par l'homme : l'État, l'autorité du leader et les subtiles vanités de notre propre importance. J'ai été aveugle et insensé.

Mais si vous avez vraiment conscience que tout ce à quoi vous vous êtes consacré est inutile et dénué de sens, que cela ne peut susciter que davantage de souffrance, c'est déjà le début de la clarté. Lorsque vous avez l'intention d'aller vers le nord et que vous découvrez que vous vous dirigez en fait vers le sud, cette découverte en soi est déjà un mouvement vers le nord, n'est-ce pas?

— Ce n'est pas aussi simple que cela. J'ai maintenant la conviction que le chemin que j'ai suivi ne débouche que sur la souffrance et la destruction de l'homme. Mais je ne vois pas pour autant quel autre chemin suivre.

Il n'est pas de chemin qui rejoigne ce qui est au-delà des sentiers battus établis par l'homme. Pour découvrir cette réalité qui n'a pas de chemin, il est nécessaire de percevoir le vrai dans le faux, ou le faux en tant que faux. Si vous comprenez que le chemin que vous avez suivi était faux - non pas en le comparant à quelque chose d'autre, ni en le jugeant en termes de déception, ou au travers des normes de la morale sociale, mais faux en tant que tel - c'est cette perception même du faux qui est prise de conscience du vrai. Il n'est nul besoin de suivre et de chercher la vérité : le vrai vous libère du faux.

— Mais j'ai toujours envie de me suicider et d'en finir avec tout cela.

Le désir d'en finir est le produit de l'amertume, d'une frustration profonde. Si le chemin que vous avez suivi, bien que totalement faux en lui-même, vous avait mené à ce que vous considériez comme le but, si en d'autres termes vous aviez réussi, vous n'auriez ressenti ni amertume ni frustration. Jusqu'à ce que cette frustration apparaisse, vous n'avez jamais remis en question ce que vous faisiez, vous n'avez jamais cherché à savoir si cela était vrai ou faux en soi. Car si vous l'aviez fait, il en aurait peut-être été différemment. Vous avez été emporté par le puissant courant de la réalisation de soi, qui vous a laissé frustré, déçu et seul.

— Je crois comprendre. Vous voulez dire que toute forme de réalisation de soi - au travers de l'État, des bonnes œuvres ou de quelque rêve utopique - ne peut déboucher que sur la frustration, cet état stérile de l'esprit. Je m'en rends maintenant parfaitement compte.

La riche floraison de la bonté dans l'esprit - ce qui diffère énormément du fait d'être « bon » afin d'atteindre un but ou de devenir quelque chose - est en soi l'action adéquate. L'amour est sa propre action, sa propre éternité.

— Il est bien tard, déclara le quatrième, mais puis-je cependant poser une question? Le fait de croire en Dieu aidera-t-il à Le trouver?

Pour trouver la vérité, ou Dieu, il ne doit exister ni croyance ni incroyance. Le croyant est semblable à l'incroyant, aucun d'eux ne découvrira la vérité car leur pensée est façonnée par leur éducation, par leur milieu et leur culture et par leurs propres espoirs et craintes, leurs joies et leurs douleurs. L'esprit qui n'est pas libéré de tous ces facteurs de conditionnement ne pourra jamais, quoi qu'il fasse, trouver la vérité.

— Chercher Dieu n'est donc pas important?

Comment un esprit craintif, envieux et avide d'acquérir pourrait-il découvrir ce qui précisément le dépasse? Il ne trouvera que ses propres projections, les images, les croyances et les conclusions dans lesquelles il est pris. Pour découvrir ce qui est vrai, ou ce qui est faux, l'esprit doit être libre. Chercher Dieu sans se connaître et se comprendre soi-même n'a pas grande signification. La recherche motivée n'est pas de l'ordre de la recherche.

— Mais la recherche peut-elle être sans motivation?

Lorsqu'il existe une motivation à la recherche, son résultat est déjà connu. Étant malheureux, vous cherchez le bonheur ; de sorte que vous avez cessé de chercher, car vous croyez savoir ce qu'est le bonheur.

— La recherche est donc une illusion?

Une parmi d'autres. Lorsque l'esprit n'a pas de motivation, lorsqu'il est libre et n'est pas poussé par le moindre besoin, lorsqu'il est parfaitement immobile, alors la

vérité est. Vous n'avez pas à la chercher ; vous ne pouvez ni la poursuivre ni la solliciter. Elle doit venir d'elle-même.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 27 'La réforme, la révolution et la quête de dieu'

L'enfant bruyant et l'esprit silencieux

Tout au long du jour, les nuages s'étaient amoncelés dans la trouée de la chaîne montagneuse. S'accumulant à l'ouest des collines, leur aspect sombre semblait une menace au-dessus de la vallée et il pleuvrait certainement dans la soirée. La terre rouge était sèche, mais les arbres et les buissons verdoyaient car il avait plu quelques semaines auparavant. De nombreux petits ruisseaux parcouraient la vallée mais ils n'atteindraient jamais la mer car les paysans les utilisaient pour irriguer leurs rizières. Certains de ces champs étaient cultivés et recouverts d'eau, prêts à être ensemencés, et la plupart étaient déjà colorés du vert des jeunes pousses de riz. C'était un ton de vert étonnant, qui n'évoquait ni le vert des pentes montagneuses bien irriguées, ni celui des pelouses bien entretenues, ni le vert du printemps ni enfin le vert tendre des feuilles nouvelles parmi les feuilles anciennes d'un oranger. C'était un vert totalement différent, le vert du Nil, de l'olive, du vert-de-gris, un mélange de tout cela et encore davantage. Il y avait en lui quelque chose d'artificiel, de chimique, et le matin lorsque le soleil apparaissait à l'est au-dessus des collines, ce vert avait la riche splendeur des parties les plus anciennes de la terre. Il était difficile de croire qu'un tel vert puisse se trouver dans cette vallée, presque inconnue, dans laquelle ne vivaient que des paysans. C'était pour eux un spectacle quotidien, une chose pour laquelle ils avaient peiné, dans l'eau jusqu'aux genoux. Et maintenant, après longtemps de préparation et de soins, apparaissaient des rizières entières de ce vert incroyable. La pluie serait utile, et les nuages sombres étaient lourds de promesse.

L'obscurité de la nuit tombante se répandait partout, renforcée par les nuages bas, mais un seul rayon de soleil couchant toucha soudain la paroi lisse d'un grand rocher sur la colline, à l'est, et l'illumina, l'isolant au cœur de l'obscurité. Un groupe de paysans passa, parlant fort et poussant devant eux le bétail. Une chèvre s'était échappée, et un petit garçon faisait divers bruits pour la rappeler. Elle n'y prêta aucune attention, et le garçon la poursuivit, lui lançant des pierres avec colère jusqu'à ce qu'elle finisse par rejoindre le troupeau. Il faisait maintenant très sombre, mais on distinguait cependant le bord du chemin, ainsi qu'une fleur blanche dans le buisson. Un hibou lança son appel non loin de là, et un autre lui répondit, de l'autre côté de la vallée. Le ton bas et profond de leurs cris vibrait en vous et vous cessiez d'écouter. Il tomba quelques gouttes de pluie. L'averse suivit bientôt, et la bonne odeur de la pluie se répandit sur la terre sèche.

C'était une pièce propre et agréable, recouverte d'un tapis rouge. Il n'y avait pas la moindre fleur, mais cela n'était pas nécessaire. Dehors s'étendait l'herbe verte, dans le ciel bleu musait un unique nuage et un oiseau chantait.

Ils étaient trois, une femme et deux hommes. L'un des hommes venait de très loin dans les montagnes, où il passait sa vie dans la solitude et la contemplation. Les deux autres enseignaient dans une école de l'une des villes voisines. Ils étaient venus en car, le trajet étant trop long pour être fait en bicyclette. Le car était plein et la route mauvaise, mais cela valait la peine, dirent-ils, car ils souhaitaient parler de différentes choses. Ils étaient tous deux très jeunes et allaient bientôt se marier. Ils dirent combien leur salaire était dérisoire et combien il leur serait difficile de joindre les deux bouts, le coût de la vie étant en hausse constante. Ils semblaient agréables et heureux, et enthousiastes au sujet de leur travail. L'homme de la montagne écoutait en silence.

— Parmi de nombreux autres problèmes, déclara la jeune institutrice, il y a surtout celui du bruit. Il y a souvent tellement de bruit dans une école primaire que c'est parfois presque insupportable, on s'entend à peine parler. Bien sûr, vous pouvez punir les enfants, les obliger à se tenir tranquilles, mais il semble si naturel qu'ils crient et qu'ils se dépensent.

— Mais il faut bien interdire le bruit dans certains endroits, comme la salle de classe et le réfectoire, car sinon la vie serait intenable, répondit l'autre instituteur. On ne peut pas tolérer les bavardages et les cris toute la journée, tout ce bruit doit cesser à certains moments. On doit apprendre aux enfants qu'ils ne sont pas seuls sur cette terre. Le fait de considérer les autres est aussi important que l'arithmétique. Je suis d'accord qu'il n'est pas bon de les obliger à se tenir tranquilles par la menace d'une punition, mais d'un autre côté, lorsqu'on tente de leur expliquer les choses raisonnablement, il est impossible d'obtenir le silence.

— A cet âge-là, faire du bruit fait partie de la vie, reprit sa compagne, et ce n'est absolument pas naturel pour eux de garder le silence de cette façon absurde. Mais le silence fait également partie de l'existence, et même si cela ne semble pas les intéresser le moins du monde, il nous faut pourtant les aider à être calmes lorsque cela est nécessaire. On voit mieux et on entend davantage en silence, c'est pourquoi il est important pour eux de connaître le silence.

— Il y a des moments où ils devraient faire silence, c'est bien mon avis, dit-il, mais comment le leur apprendre? Il serait absurde de voir des rangées d'enfants assis dans un silence forcé. Ce serait quelque chose d'anti-naturel et d'inhumain.

Nous pourrions peut-être envisager le problème différemment. A quel moment le bruit vous irrite-t-il? Un chien se met à aboyer en pleine nuit, cela vous réveille et il n'est pas certain que vous pourrez y faire quelque chose. C'est seulement lorsqu'on résiste au bruit que cela devient quelque chose d'ennuyeux, de pénible et d'irritant.

— C'est plus qu'une irritation lorsque cela dure toute une journée, dit l'instituteur sur un ton de protestation. Cela vous tape sur les nerfs et vous finissez vous aussi par avoir envie de crier.

Si vous le permettez, nous laisserons de côté pour l'instant le bruit que font les enfants pour considérer le bruit en soi ainsi que ses effets sur chacun de nous. Nous reviendrons ensuite, si besoin est, à la question du bruit et des enfants. Quand avez-vous conscience du bruit, en tant que facteur de dérangement? Lorsque vous y opposez une résistance, de toute évidence. Et vous n'y résistez que dans la mesure où c'est désagréable.

— En effet, reconnut-il. Je prends plaisir au bruit agréable de la musique, mais je résiste aux horribles cris des enfants, car cela ne me rend pas heureux.

C'est cette résistance au bruit qui amplifie les désagréments qu'il peut susciter. Et c'est ce que nous faisons dans notre vie quotidienne: gardant le beau, nous rejetons le laid ; résistant au mal, nous cultivons le bien ; évitant la haine, nous pensons à l'amour et ainsi de suite. Nous avons toujours en nous cette contradiction interne, ce conflit entre les contraires. Et un tel conflit ne mène nulle part, ne trouvez-vous pas?

— La contradiction interne n'est pas quelque chose d'agréable, répondit l'institutrice. Je connais cela trop bien, et je suppose en effet que c'est assez inutile.

N'avoir qu'une sensibilité partielle, c'est être paralysé. Être ouvert à la beauté et résister à la laideur, c'est ne pas avoir de sensibilité. Souhaiter le silence et refuser le bruit, c'est ne pas être totalement entier. Être sensible, c'est avoir conscience et du silence et du bruit, sans rechercher l'un ni refuser l'autre. C'est en cela que l'on est un être complet, sans contradiction interne.

— Mais de quelle façon cela peut-il aider les enfants? demanda le jeune homme.

Quand les enfants sont-ils silencieux?

— Lorsqu'ils s'intéressent à quelque chose, que cela les absorbe. A ces moments-là, c'est la paix.

— Ils ne sont pas seulement tranquilles à ces moments- là, ajouta rapidement sa compagne. Lorsqu'on éprouve un véritable calme intérieur, les enfants le perçoivent d'une façon ou d'une autre et ils se calment eux aussi. Ils vous regardent avec perplexité, se demandant ce qui s'est passé. N'as-tu jamais remarqué?

— Mais si, naturellement, répondit-il.

Et la réponse est peut-être là. Nous sommes si rarement silencieux ; quand bien même nous ne disons rien, l'esprit ne cesse de bavarder, tenant une conversation muette, discutant avec lui-même, imaginant, se souvenant du passé ou spéculant sur le futur. L'esprit est agité, bruyant, toujours en lutte contre quelque chose, n'est-ce pas?

— Je n'avais jamais pensé à cela, dit l'instituteur. Dans cette optique, notre esprit est tout aussi bruyant que les enfants.

Nous avons également d'autres façons d'être bruyants, ne croyez-vous pas?

— Comment cela? demanda-t-elle, lesquelles?

Lorsque nous sommes émotionnellement troublés: lors

d'un meeting politique, d'un banquet, lorsque nous sommes en colère, ou contrariés, et ainsi de suite.

— Oui, oui, bien sûr, reconnut-elle. Lorsque je suis excitée, quand je fais du sport par exemple, il m'arrive effectivement très souvent de pousser des cris, intérieurement en tous cas. Mon Dieu, il n'y a vraiment pas grande différence entre nous et les enfants, n'est-ce pas? Et le bruit qu'ils font est sans doute beaucoup plus pur que celui des adultes.

Savons-nous ce qu'est le silence?

— Je suis silencieux lorsque mon travail m'absorbe, déclara l'instituteur. Je n'ai plus conscience de ce qui m'entoure.

Tout comme l'enfant absorbé par son jouet. Mais est-ce là le silence?

— Non, déclara le solitaire des montagnes. Le silence n'existe qu'à partir du moment où l'on maîtrise parfaitement son esprit, lorsqu'on domine sa pensée et qu'il n'est plus de distraction. Le bruit, qui est le bavardage de l'esprit, doit être supprimé pour que l'esprit connaisse le calme et le silence.

Le silence est-il le contraire du bruit? Le fait de supprimer le bavardage de l'esprit indique une maîtrise qui ressemble fort à la résistance, ne pensez-vous pas? Or le silence est-il le produit de la résistance, de la maîtrise? Et si tel est le cas, s'agit-il de silence?

— Je ne vous comprends pas. Comment pourrait-il y avoir le silence sans que l'on fasse cesser le bavardage de l'esprit, sans que l'on domine toutes ses divagations? L'esprit est semblable au cheval sauvage qu'il faut dompter.

Comme vient de le dire l'un de ces jeunes gens, il ne sert à rien d'obliger un enfant à se tenir tranquille. Il sera calme quelques instants mais recommencera bientôt à faire du bruit. Et l'enfant est-il véritablement tranquille lorsque vous le forcez à l'être? Il pourra rester assis avec un calme apparent par peur, ou dans l'espoir d'une récom-

pense, mais intérieurement il bout et n'attend que l'occasion de reprendre ses activités bruyantes. N'êtes-vous pas d'accord?

— Mais il en va différemment de l'esprit. La partie supérieure de l'esprit doit guider et dominer la partie inférieure.

L'instituteur peut également se considérer comme une entité supérieure qui doit guider et dominer l'esprit de l'enfant. Ne trouvez-vous pas qu'il y a là une ressemblance frappante?

— Si, en effet, répondit l'institutrice. Mais nous ne savons toujours pas quoi faire au sujet de l'enfant bruyant.

N'essayons pas de savoir ce qu'il faut faire avant d'avoir parfaitement compris le problème. Ce monsieur déclare que l'esprit est différent de l'enfant, mais si vous les observez bien, vous verrez qu'ils ne diffèrent pas tellement. Il y a au contraire une grande similitude entre l'esprit et l'enfant. Tenter de réprimer l'un ou l'autre ne peut que renforcer le besoin de faire du bruit, de bavarder. Il se crée une accumulation de tension intérieure qui doit se libérer et se libère effectivement de diverses façons. C'est un peu comme dans la chaudière qui chauffe, la vapeur sous pression doit pouvoir s'échapper, sinon tout éclate.

— Je ne voudrais pas prolonger la discussion, reprit l'homme des montagnes, mais comment l'esprit pourrait-il cesser son bavardage et ses bruits autrement que par la maîtrise de soi?

On peut calmer l'esprit et faire des expériences transcendantales après des années de maîtrise, de refoulement et de pratique d'un système de yoga, ou encore en prenant certaines drogues qui permettent parfois d'obtenir les mêmes résultats du jour au lendemain. Mais quelle que soit la façon dont vous les atteigniez, ces résultats découlent d'une méthode, et l'emploi d'une méthode - tout comme peut-être de la drogue - témoigne d'une résistance, d'un refoulement, n'est-ce pas? Mais dites-moi, le silence s'obtient-il en supprimant le bruit?

— Oui, parfaitement, répondit l'homme solitaire. L'amour, dans ce cas, apparaîtrait en supprimant la haine?

— C'est ce que l'on croit généralement, lança la jeune institutrice, mais lorsque l'on considère les faits réels, on se rend compte de l'absurdité de cette façon de penser. Si le silence n'est que la suppression du bruit, il reste dans ce cas de l'ordre du bruit, et un tel « silence » est bruyant, car cela n'est pas le silence.

— Je ne comprends pas très bien, déclara l'homme des montagnes. Nous savons tous ce qu'est le bruit, et si nous l'éliminons, nous saurons également ce qu'est le silence.

Tentons une expérience sur-le-champ, plutôt que de parler théoriquement, voulez-vous? Procédons lentement et sans certitudes, avançons pas à pas et voyons si nous pouvons faire l'expérience directe du véritable fonctionnement de l'esprit et le comprendre.

— Cela serait très fructueux.

Si je vous pose cette simple question, « où habitez- vous? » votre réponse est immédiate, n'est-ce pas?

— Naturellement. Pourquoi?

— Parce que je connais la réponse, qui m'est familière. De sorte que le processus de la pensée fonctionne en une

seconde, en un éclair. Par contre, il faut un temps plus long pour répondre à une question plus complexe, on peut noter une certaine hésitation. Cette hésitation est-elle le silence?

— Je l'ignore.

Un intervalle temporel intervient entre une question compliquée et votre réponse, car votre esprit parcourt les archives de la mémoire pour trouver cette réponse. Cet intervalle n'est pas de l'ordre du silence, n'est-ce pas? Car une recherche tâtonnante, une quête a lieu lors de sa durée. C'est une activité, un mouvement vers le passé, mais ce n'est pas le silence.

— Je suis d'accord. Les mouvements de l'esprit, qu'ils se tournent vers le passé ou le futur, n'ont bien évidemment rien à voir avec le silence.

Allons maintenant un peu plus loin. Devant une question dont vous ne pouvez pas trouver de réponse dans votre mémoire, que dites-vous?

— Je peux tout au plus reconnaître mon ignorance. Et dans un cas de ce genre, dans quel état se trouve l'esprit?

— Dans un état d'immense incertitude, répondit la jeune femme.

Et dans cette incertitude, même, vous continuez à attendre une réponse, n'est-ce pas? Il y a donc toujours un mouvement, une attente dans l'intervalle entre deux bavardages, entre la question posée et la réponse qu'on finit par y apporter. Cette attente vous semble-t-elle de l'ordre du silence?

— Je crois que j'entrevois où vous voulez en venir, déclara le solitaire. Il semble que ni cette attente d'une réponse ni le fait d'interroger le passé ne rendent compte du silence. Mais alors, qu'est-ce que le silence?

Si tous les mouvements de l'esprit sont bruits, le silence est-il pour autant le contraire de ces bruits? L'amour est-il le contraire de la haine? Ou bien le silence est-il un état sans aucun rapport avec le bruit, le bavardage, la haine?

— Je ne sais pas.

Prêtez attention à ce que vous dites, je vous en prie.

Lorsque vous déclarez ne pas savoir, quel est votre état d'esprit?

— J'ai bien peur d'être à nouveau dans l'attente d'une réponse, d'attendre que vous me disiez ce qu'est le silence.

En d'autres termes, vous attendez une description formelle du silence. Une description du silence fait nécessairement référence au bruit et de la sorte en fait partie intégrante, n'est-ce pas?

— Je commence à ne plus rien comprendre.

La question met en branle la machine du souvenir, c'est-à-dire le processus de la pensée. Si la question est habituelle, la machine y répond instantanément. Si par contre elle est plus compliquée, la machine mettra plus longtemps, car il lui faudra compulser les archives de la mémoire pour trouver la réponse. Et lorsqu'on pose une question dont la réponse ne figure pas dans la mémoire, la machine déclare « je ne sais pas ». C'est ce processus qui, de toute évidence, constitue le mécanisme du bruit. Aussi extérieurement silencieux qu'il puisse paraître, l'esprit ne cesse de fonctionner, n'est-ce pas?

— Oui, répondit-il avec empressement.

Suffirait-il de mettre fin à ce mécanisme pour que soit le silence? Ou le silence est-il totalement en dehors de ce mécanisme, qu'il fonctionne ou soit à l'arrêt?

— Voulez-vous indiquer par-là que l'amour est totalement étranger à la haine, que cette haine existe ou non? demanda l'institutrice.

N'en est-il pas ainsi? L'étoffe de la haine ne se tisse pas avec des fils d'amour et si tel est le cas, il ne s'agit pas d'amour. Cela peut avoir toutes les apparences de l'amour et n'en être pas. C'est quelque chose de totalement différent. Il est très important de comprendre cela. L'ambitieux ne peut pas connaître la moindre paix. Il faut d'abord que cesse l'ambition et alors seulement apparaîtra la paix. Lorsque l'homme politique parle de paix, ce sont des propos mensongers, car le politicien est par essence ambitieux et violent.

Comprendre ce qui est vrai et ce qui est faux porte en soi sa propre action, et une telle action sera efficace, réelle, « pratique ». Mais la plupart d'entre nous sont tellement pris par l'activité, faire ou organiser quelque chose, ou réaliser certains projets, que le fait de s'interroger sur le vrai et le faux semble aussi inutile que difficile. C'est la raison pour laquelle nos actions débouchent inévitablement sur la souffrance et la discorde.

La seule absence de haine n'est pas l'amour. Dompter la haine, la réduire au silence n'est pas aimer. Le silence n'est pas une conséquence du bruit, ce n'est pas une réaction motivée par le bruit. Le « silence » qui naît du bruit plonge ses racines dans ce bruit. Le véritable silence est un état totalement étranger à la machinerie de l'esprit, l'esprit ne peut le concevoir et les tentatives qu'il fait pour l'atteindre restent de l'ordre du bruit. Le silence n'est en aucune façon lié au bruit. Mais le bruit doit totalement cesser pour que soit le silence.

Lorsque le maître est habité par le silence, il sera plus facile aux enfants d'être eux aussi silencieux.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 28 'L'enfant bruyant et l'esprit silencieux'

Là ou est l'attention est la réalité

Les nuages amoncelés à l'horizon masquaient les collines et les montagnes environnantes. Il avait plu tout le jour, une bruine légère qui n'avait entraîné nulle terre, et l'air embaumait le jasmin et la rose. Le blé mûrissait dans les champs. Parmi les rochers, là où venaient brouter les chèvres, on voyait quelques buissons bas et quelques vieux arbres noueux. Il y avait au sommet de la colline une rivière qui ne se tarissait ni l'été ni l'hiver et l'eau faisait un bruit agréable en descendant de la colline, dépassant un bosquet d'arbres et allant se perdre parmi les champs de la plaine au-delà du village. Les paysans, dirigés par un ingénieur de la région, édifiaient un petit pont en pierres sur cette rivière. C'était un vieil homme amical et tous travaillaient sans se presser lorsqu'il était là. Mais en son absence, seuls deux ou trois paysans continuaient. Les autres, posant leurs outils et leurs paniers, s'asseyaient et discutaient entre eux.

Suivant le sentier qui longeait la rivière, un paysan apparut suivi d'une douzaine d'ânes. Ils revenaient de la ville voisine, leurs sacoches vides. Ces ânes avaient des pattes minces et gracieuses et trottaient rapidement, s'arrêtant ici et là pour brouter l'herbe verte bordant la petite route. Ils rentraient chez eux, et il n'était pas nécessaire de les diriger. Des lopins de terre cultivée jalonnaient le chemin, et une brise légère faisait frissonner le blé nouveau. Une femme, dans une petite maison, chantait d'une voix claire, et les larmes vous venaient aux yeux, non pas à cause d'une souvenance nostalgique, mais de par la seule beauté du chant. Assis sous un arbre, la totalité de la terre et du ciel pénétrait votre être. Au-delà du chant et de la terre rouge était le silence, ce silence authentique dans lequel la vie tout entière est en mouvement. On voyait maintenant des lucioles parmi les arbres et les buissons, brillantes et vives dans l'obscurité naissante. On était étonné de la clarté qu'elles produisaient. La lumière douce et intermittente d'une seule luciole posée sur un rocher sombre semblait contenir toute la lumière du monde.

Il était jeune et très sincère et avait des yeux clairs et vifs. Bien qu'ayant une trentaine d'années, il n'était pas encore marié, mais il précisa que la sexualité et le mariage n'étaient pas un problème d'importance. De constitution robuste, il avait des gestes vigoureux et une démarche sportive. Il n'était pas très enclin à la lecture mais avait lu cependant un certain nombre d'ouvrages sérieux et y avait réfléchi. Travaillant dans un quelconque ministère, il gagnait relativement bien sa vie. Il aimait les sports, surtout le tennis et il y excellait de toute évidence. Il ne s'intéressait pas au cinéma et n'avait que peu d'amis. Il avait pour habitude, expliqua-t-il, de consacrer environ une heure, matin et soir, à la méditation. Après avoir écouté les causeries des jours précédents, il avait décidé de venir s'informer de la signification de la méditation. Petit garçon, il lui arrivait souvent d'aller avec son père dans une pièce consacrée à la méditation, et de réussir à y rester une dizaine de minutes, ce qui ne semblait pas déranger son père. Il y avait un seul tableau sur le mur de cette chambre, et les membres de la famille ne s'y rendaient que pour méditer. Bien que son père ne l'ait jamais encouragé ou découragé sur ce point, et ne lui ait jamais dit comment méditer, ni ce que cela représentait, il avait toujours aimé méditer. Pendant sa scolarité, il lui avait été difficile de le faire régulièrement, mais plus tard, dès qu'il commença à travailler, il s'était remis à méditer une heure matin et soir et aujourd'hui il ne se priverait pour rien au monde de ces deux heures de méditation.

— Je ne suis pas venu pour discuter ou pour justifier mes opinions, mais pour apprendre. J'ai lu ce qui concerne les différentes formes de méditation appliquées aux divers tempéraments, et j'ai élaboré ma propre façon de contrôler mes pensées, mais je ne suis pourtant pas assez naïf pour penser que je pratique une méditation authentique. Ceux qui font autorité en la matière préconisent, si je ne m'abuse, la maîtrise de la pensée et cela me semble en être l'essence même. J'ai fait également un peu de yoga, comme moyen d'apaiser l'esprit: certains exercices respiratoires, la répétition de certains mots et de certains chants, etc. Je vous dis tout cela pour me situer, et cela n'a peut-être pas d'importance. Mais ce qui est sûr, c'est que la pratique de la méditation m'intéresse profondément, c'est pour moi vital, et je veux en apprendre davantage sur ce sujet.

La méditation n'a de sens qu'à partir du moment où l'on comprend celui qui médite. Dans la pratique de ce que vous appelez ainsi, méditation et méditant sont deux choses séparées, n'est-ce pas? Pourquoi cette différence, cette distance entre eux? Est-ce inévitable, ou bien la distance doit-elle être abolie? Si l'on ne comprend pas parfaitement la véracité ou la fausseté de cette division apparente, les résultats obtenus par cette soi-disant méditation sont identiques à ceux auxquels on parvient en prenant des tranquillisants pour apaiser l'esprit. Si l'on a pour but de dominer sa pensée, on peut utiliser pour ce faire n'importe quel système ou n'importe quelle drogue.

— Vous balayez d'une seule phrase tous les exercices du yoga et les systèmes de méditation traditionnels qui ont été pratiqués et préconisés au cours des siècles par tant de saints hommes et d'ascètes. Auraient-ils tous tort?

Pourquoi n'auraient-ils pas tort? Pourquoi cette crédulité? Un certain scepticisme n'aide-t-il pas à comprendre le problème de la méditation? Vous admettez tout cela parce que vous êtes avide de résultats, de réussite, vous voulez « arriver ». Mais pour comprendre ce qu'est la méditation, il faut interroger, remettre en cause, et le fait d'admettre interdit l'interrogation. Il vous faut découvrir par vous-même le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai. Personne ne peut vous instruire à ce sujet. La méditation est dans la vie et fait partie du quotidien, et la plénitude et la beauté de la vie ne se comprennent que par la méditation. Si l'on ne comprend pas la totalité complexe de la vie, et les réactions quotidiennes au fur et à mesure qu'elles ont lieu, la méditation devient un processus d'autohypnotisme. La méditation du cœur, c'est la compréhension des problèmes journaliers. On ne peut aller très loin si l'on ne débute pas par le très proche.

— Je suis tout à fait d'accord. On ne peut escalader la montagne sans avoir au préalable traversé la vallée. Je me suis efforcé, dans ma vie quotidienne, d'enlever les obstacles évidents, comme la rapacité, l'envie et les choses de ce genre, et à ma grande surprise j'en suis arrivé ainsi à me défaire des choses de ce monde. Je conçois parfaitement que des fondations sérieuses et authentiques soient indispensables, car sinon aucun édifice ne peut rester debout. Mais la méditation n'est pas uniquement une pratique qui consiste à mater les désirs dévorants et les passions. Les passions doivent être assujetties et maîtrisées. Mais il entre certainement autre chose dans la méditation, une dimension supplémentaire, n'est-ce pas? Je ne fais pas référence aux autorités consacrées, mais j'ai profondément l'impression que c'est quelque chose de beaucoup plus vaste que le seul fait d'établir des fondations correctes.

C'est possible. Mais la totalité existe dès l'origine. Il ne suffit pas de poser de bonnes fondations, puis de construire, ou de se libérer tout d'abord de l'envie, puis d' « arriver ». C'est dans le départ qu'est la fin. Il n'existe pas de distance à parcourir, pas d'ascension à faire, pas de point à atteindre. La méditation est d'essence intemporelle, mais n'est pas un moyen de parvenir à un état intemporel. Elle est tout simplement, sans début et sans fin. Mais ce ne sont là que des mots et cela le restera aussi

longtemps que vous ne vous interrogerez pas et que vous ne comprendrez pas ce qui est vrai et ce qui est faux par rapport à celui qui médite.

— Pourquoi est-ce tellement important?

Le méditant est le censeur, l'observateur, celui qui fait de « bons » et de « mauvais » efforts. Il est le centre, et à partir de ce point il tisse le filet de la pensée. Mais c'est la pensée qui a créé ce méditant, c'est la pensée qui a établi cette distance entre le penseur et le pensé. Si cette division ne cesse pas, la soi-disant méditation ne sert qu'à renforcer le centre, l'expérimentateur qui se situe lui-même en dehors de l'expérience. L'expérimentateur désire toujours ardemment davantage d'expériences, et chacune d'elles renforce l'accumulation des expériences passées qui à son tour régit et modèle l'expérience présente. En sorte que l'esprit ne cesse de se conditionner lui-même, et que l'expérience et la connaissance ne sont plus les facteurs libérateurs qu'ils sont censés être.

— Je crois que je ne comprends pas, dit-il avec perplexité.

L'esprit n'est libre qu'à partir du moment où il n'est plus conditionné par ses propres expériences, par le savoir, la vanité, l'envie. Et la méditation, c'est précisément libérer l'esprit de toutes ces choses, de toutes ces activités qui tournent autour du moi et de ses influences.

— Je comprends qu'il faille libérer l'esprit de toutes les activités du moi, mais je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire par influences.

Votre esprit est-il autre chose qu'une suite d'influences? Depuis l'enfance vous êtes mentalement influencé par la nourriture que vous recevez, par le climat dans lequel vous vivez, par vos parents, par les livres que vous lisez, par l'environnement socio-culturel dans lequel vous êtes élevé, et ainsi de suite. On vous apprend ce qu'il faut croire et ce qu'il ne faut pas croire ; votre esprit est le produit du temps, c'est-à-dire du souvenir et du savoir. Toute expérience est un processus d'interprétation dans les termes du passé, du connu, et n'aboutit pas à nous libérer de ce connu, car ce n'est qu'une continuité modifiée de ce qui a été. L'esprit n'est libre que dans la mesure où cette continuité cesse.

— Mais comment sait-on que son esprit est libre?

C'est ce désir même de certitude, de sécurité qui est à

l'origine de l'asservissement. Lorsque l'esprit n'est pas pris dans le filet de la certitude, et ne recherche pas celle-ci, alors - et alors seulement - il est en état de découverte.

— L'esprit recherche en effet la certitude en toutes choses, et je vois que ce désir peut être un obstacle.

Ce qui est important, c'est de mourir à tout ce qu'on a accumulé, car cette accumulation constitue le soi, l'ego, le moi. Si l'on ne met pas un terme à cette accumulation, ce désir de la certitude continue à s'affirmer, ainsi que la continuation du passé.

— Je commence à réaliser que la méditation n'est pas quelque chose de simple. Contrôler sa pensée est relativement facile, et adorer une image, ou répéter certains mots et certains chants, n'est rien d'autre qu'endormir l'esprit. Mais la véritable méditation semble être beaucoup plus complexe et difficile que je l'aurais jamais imaginé.

Ce n'est pas vraiment complexe bien que cela puisse être difficile. C'est que voyez-vous, nous ne commençons pas par le fait réel, par ce que nous pensons, faisons ou désirons. Nous commençons par des suppositions, ou des idéaux, qui n'ont rien de réel et c'est pour cela que nous nous égarons. Pour s'en prendre à la réalité, et non à

des suppositions, il faut être extrêmement attentif, et toute forme de pensée qui n'a pas le réel pour origine est une distraction. C'est en cela qu'il est essentiel de comprendre ce qui se passe réellement en nous et autour de nous.

— Les visions ne sont-elles pas réelles?

Le sont-elles? Essayons de le découvrir. Si vous êtes Chrétien, vous aurez des visions d'un certain type, et si vous êtes Hindou, Bouddhiste ou Musulman elles seront fonction d'un autre modèle. Vous voyez le Christ, ou vous voyez Krishna, selon votre conditionnement, et c'est votre éducation, la culture dans laquelle vous avez été élevé, qui détermine les visions en questions. Qu'est-ce qui est réel: la vision, ou l'esprit qui a été façonné selon un certain modèle? La vision est la projection de la tradition particulière qui se trouve constituer l'arrière-plan de l'esprit. C'est ce conditionnement, et non pas la vision qu'il projette, qui est la réalité, le fait. Il est simple de comprendre le fait réel, mais cela est rendu difficile par ce que nous aimons et ce que nous détestons, par notre condamnation du fait en question, et par les opinions et les jugements que nous portons sur ce fait réel. Se libérer de ces diverses formes d'évaluation, c'est saisir la réalité, comprendre ce qui est.

— Cela revient à dire que nous ne considérons jamais directement le fait réel, mais toujours au travers de nos préjugés et de nos souvenirs, de nos traditions et de nos expériences qui reposent d'ailleurs sur ces mêmes traditions. Pour reprendre nos propres paroles, nous n'avons jamais conscience de nous-mêmes en tant que ce que nous sommes réellement. Et il est clair que vous avez raison. Le fait réel est la seule chose qui importe.

Essayons d'aborder le problème différemment. Qu'est-ce que l'attention? Quand êtes-vous attentif? Faites-vous jamais vraiment attention à quoi que ce soit?

— Je suis attentif lorsque quelque chose m'intéresse. L'intérêt est-il l'attention? Lorsque vous êtes intéressé

par quelque chose, que se passe-t-il dans l'esprit? Vous êtes de toute évidence intéressé par ce bétail qui passe, de quelle nature est cet intérêt?

— Je suis attiré par leurs mouvements, leurs formes, leurs couleurs, contre ce fond de verdure.

Entre-t-il de l'attention dans cet intérêt?

— Oui, je crois.

L'enfant est absorbé par son jouet. Diriez-vous qu'il s'agit d'attention?

— N'est-ce pas le cas?

Le jouet absorbe l'intérêt de l'enfant, prend possession de son esprit et le rend calme et tranquille. Mais retirez- lui le jouet et l'enfant s'agite à nouveau, se met à crier et ainsi de suite. Les jouets deviennent importants parce qu'ils l'apaisent. Il en va de même chez les adultes. Privez-les de leurs jouets - l'activité, la croyance, l'ambition, l'envie du pouvoir, le culte de dieux ou de l'État, la défense d'une cause quelconque - et eux aussi deviennent nerveux, inquiets et perturbés. De sorte que les jouets des adultes sont également revêtus d'une grande importance. Peut-on parler d'attention lorsque l'esprit est absorbé par le jouet? Le jouet est une distraction, n'est-ce pas? Toute l'importance est alors accordée au jouet, et non plus à l'esprit qui est obnubilé par le jouet. Pour comprendre ce qu'est l'attention, nous devons nous préoccuper de l'esprit, et non des jouets de l'esprit.

— Nos jouets, ainsi que vous les appelez, retiennent l'intérêt de l'esprit.

De tels jouets peuvent être un Maître, un tableau, ou n'importe quelle image concrète ou mentale. Et c'est cette prise de possession de l'esprit par un jouet que l'on

nomme la concentration. Est-ce de l'ordre de l'attention? Lorsque vous vous concentrez de cette manière en fixant votre esprit sur un jouet, êtes-vous attentif? N'est-ce pas plutôt une façon de rétrécir l'esprit? Est-ce cela l'attention?

— Étant donné que j'ai pratiqué la concentration, je peux dire qu'il faut lutter pour maintenir l'esprit fixé sur un certain point, à l'exclusion de toute autre pensée, de toute distraction.

Est-on attentif lorsqu'on résiste aux distractions? La distraction, de toute évidence, intervient à partir du moment où l'esprit a perdu tout intérêt pour le jouet, et c'est alors qu'apparaît le conflit, n'est-ce pas?

— Oui, cela crée un conflit de vaincre les distractions. Peut-on être attentif lorsque l'esprit est habité par un conflit?

— Je commence à voir où vous voulez en venir. Continuez, je vous en prie.

Lorsque le jouet absorbe l'esprit, il n'est pas d'attention, pas plus qu'elle n'existe lorsque l'esprit lutte pour se concentrer en rejetant toutes les distractions. Aussi longtemps qu'existe un objet d'attention, peut-on parler d'attention?

— Ne dites-vous pas la même chose, en mettant « objet » à la place de « jouet »?

L'objet, ou le jouet, peut être extérieur. Mais il existe aussi des jouets intérieurs, n'est-ce pas?

— Oui, et vous en avez cité quelques-uns. Je l'ai remarqué.

Un jouet beaucoup plus complexe, c'est la motivation. L'attention existe-t-elle lorsqu'elle a une motivation?

— Une motivation?

Une compulsion à agir, un besoin effréné d'auto-amélioration qui repose sur la peur, la rapacité, l'ambition, une raison qui vous pousse à chercher, une souffrance à laquelle vous voulez échapper, et ainsi de suite. Y a-t-il attention lorsqu'une motivation cachée vous agit?

— Lorsque la douleur ou le plaisir me contraignent à être attentif, ou la peur ou l'espoir d'une récompense, il ne s'agit pas vraiment d'attention. Oui, je comprends. C'est très clair, en effet.

Nous ne sommes nullement attentifs lorsque nous appréhendons les choses de cette manière. Et le mot, le nom, ne gênent-ils pas l'attention? Nous arrive-t-il jamais, par exemple, de regarder la lune sans que s'ensuive un quelconque verbiage, ou bien le mot « lune » vient-il toujours gêner notre perception? Écoutons-nous jamais attentivement, ou bien nos pensées, nos interprétations et tout le reste gênent-ils notre écoute? Sommes-nous jamais attentifs à quoi que ce soit? L'attention, de toute évidence, n'a pas de motivation, pas d'objet, pas de jouet et n'est pas synonyme de lutte ni de verbiage. Et celle-ci est l'attention véritable, n'est-ce pas? Là où est l'attention est la réalité.

— Mais il est impossible d'accorder une si totale attention à n'importe quoi! s'écria-t-il. Si on le pouvait, il n'y aurait plus de problèmes.

Toutes les autres formes d'« attention » font-elles autre chose que d'amplifier les problèmes?

— Je dois reconnaître que non, mais que peut-on y faire?

Lorsque vous comprenez que toute concentration sur un jouet, toute action ayant une motivation, quelle qu'elle soit, ne font en définitive que renforcer la souffrance et la malfaisance, c'est cette perception du faux qui vous permet de voir le vrai, et la vérité engendre sa propre action. C'est tout cela la méditation.

— Je me permets de vous dire que je vous ai écouté correctement, et que j'ai réellement compris nombre de choses que vous avez dites. Ce qui a été compris aura son propre effet, sans que j'intervienne en quoi que ce soit. J'espère pouvoir revenir.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 29 'Là ou est l'attention est la réalité'

L'intérêt personnel dégrade l'esprit

Traversant la vallée de part en part, le sentier empruntait un petit pont qui enjambait des eaux rapides que les dernières pluies avaient rendues brunâtres. Puis, allant vers le nord, il suivait des pentes douces jusqu'à un village isolé. Ce village et ses habitants étaient très pauvres. Les chiens étaient galeux et aboyaient de loin, n'osant pas s'approcher, queue basse et tête haute, prêts à s'enfuir. De nombreuses chèvres étaient dispersées sur les collines, bêlant et broutant les broussailles. C'était un pays magnifique, verdoyant, et aux collines bleues. Le granit dénude qui saillait du sommet des collines était lavé par des pluies immémoriales. Ces collines n'étaient pas élevées, mais très anciennes et elles se découpaient contre le ciel bleu, incroyablement belles, de cette étrange beauté de l'incommensurable. Elles ressemblaient aux temples que l'homme avait bâtis à leur image, dans son désir effréné d'atteindre le ciel. Mais ce soir-là, avec le soleil couchant, ces collines semblaient très proches. Au loin, vers le sud, un orage se préparait, et les éclairs entre les nuages conféraient une étrange atmosphère à la région. L'orage éclaterait pendant la nuit, mais les collines avaient survécu aux orages de tous les temps et seraient toujours là, au-delà du labeur et des souffrances de l'homme.

Les paysans rentraient chez eux, fatigués après une longue journée de travail aux champs. On verrait bientôt de la fumée s'échapper de leurs cabanes, tandis qu'ils préparaient le repas du soir, probablement fort maigre, et les enfants, dans l'attente du dîner, vous souriaient quand vous passiez devant eux. Ils avaient de grands yeux et avaient peur des étrangers, mais ils étaient cependant ouverts et amicaux. Deux petites filles tenaient des petits bébés sur leurs genoux, pendant que leurs mères s'occupaient du dîner. Les bébés glissaient vers le sol, et elles les remettaient vigoureusement en place. Bien qu'elles n'aient que dix ou douze ans, ces petites avaient déjà l'habitude de s'occuper de jeunes enfants, et toutes deux souriaient. La brise nocturne passait dans les arbres et l'on rentrait le bétail pour la nuit.

Il n'y avait plus personne sur ce sentier, pas même un paysan solitaire. La terre semblait soudain vide, étrangement tranquille. La nouvelle lune était juste au-dessus des collines assombries. Le vent léger avait cessé, plus une feuille ne bougeait. Tout était immobile, et l'esprit était totalement seul. Il n'était pas solitaire, isolé, pris dans ses propres pensées, mais seul, intact et inaltéré. Il n'était Pas non plus hautain et distant, séparé des choses de la terre. L'esprit était seul et participait pourtant de toute chose, et parce qu'il était seul, tout en faisait partie. Ce qui est séparé se saisit soi-même en tant qu'être séparé, mais cette solitude ne connaissait nulle séparation, nulle division. Les arbres, la rivière, les paysans qui s'interpellaient au loin, tout cela faisait partie de cette solitude. Il ne s'agissait pas d'une identification à l'homme, à la terre, car toute identification avait totalement disparu. Dans cette solitude, la notion du temps qui passe avait cessé.

Ils étaient trois, le père, le fils et un ami. Le père devait approcher de la soixantaine, le fils de la trentaine et l'ami avait un âge indéterminé. Les deux hommes les plus âgés étaient chauves, mais cela était loin d'être le cas du fils. Il avait une tête bien proportionnée, un nez assez court et de très grands yeux. Ses lèvres remuaient sans cesse, bien qu'il soit assis assez calmement. Le père s'était assis derrière son fils et son ami, disant qu'il prendrait part à la conversation si besoin était, mais qu'autrement il préférait regarder et écouter. Un moineau s'approcha de la fenêtre ouverte et s'envola

aussitôt, effrayé par tant de gens dans la pièce. Le moineau connaissait cette pièce et venait souvent se percher sur l'appui de la fenêtre, en gazouillant doucement, sans la moindre crainte.

— Même si mon père ne se mêle pas à la conversation, déclara le fils, il souhaite être présent, car le problème en question nous concerne tous. Ma mère serait également venue si elle ne s'était pas sentie si fatiguée, et elle attend avec impatience les comptes rendus que nous lui ferons de notre visite. Nous avons lu certains de vos livres et mon père en particulier suit vos causeries de temps à autre. Mais ce n'est vraiment que l'année dernière que je me suis véritablement intéressé à ce que vous disiez. Récemment, la politique a monopolisé la plus grande partie de mon intérêt et de mon enthousiasme. Mais j'ai commencé à voir l'immaturité de la politique. La vie religieuse est faite pour l'esprit en voie de maturation, et non pas pour les politiciens et les hommes de lois. J'ai parfaitement réussi ma carrière d'avocat, mais je ne le suis plus, car je veux consacrer le reste de ma vie à quelque chose de beaucoup plus significatif et valable. Je parle également au nom de mon ami, qui a voulu nous accompagner lorsqu'il a su que nous venions. Notre problème, voyez-vous, c'est que nous sommes en train de vieillir. Même moi, qui suis encore relativement jeune, j'aborde ce moment de la vie où le temps semble s'enfuir à tire-d'aile, où nos jours nous semblent si courts et la mort si proche. La mort, pour l'instant du moins, n'est pas un problème. Mais la vieillesse en est un.

Qu'entendez-vous par vieillesse? Faites-vous référence au vieillissement physique de l'organisme, ou à celui de l'esprit?

— Le vieillissement du corps est naturellement inévitable, il finit par s'user et la maladie y est pour beaucoup. Mais l'esprit doit-il lui aussi passer par-là?

La pensée spéculative est futile et c'est une perte de temps. La détérioration de l'esprit est-elle une supposition ou un fait réel?

— C'est hélas un fait réel. Je remarque que mon esprit vieillit et se fatigue, et qu'une lente détérioration se produit.

Ce problème ne concerne-t-il pas également la jeunesse, bien qu'elle puisse ne pas en avoir conscience? L'esprit des jeunes est pris dans un moule, leur pensée est déjà enfermée dans un cadre étroit. Mais que voulez-vous dire exactement en déclarant que votre esprit vieillit?

— Il n'est plus aussi mobile, aussi vif, aussi sensible qu'il l'était auparavant. Sa perception s'amenuise, et les réponses qu'il fournit aux nombreuses provocations de la vie proviennent de plus en plus des réserves du passé. Il est en train de se détériorer et fonctionne de plus en plus à l'intérieur des limites qu'il a lui-même établies.

A quoi est donc due cette détérioration de l'esprit? Se pourrait-il que des phénomènes d'autoprotection et de résistance au changement en soient la cause? Chacun d'entre nous possède des intérêts particuliers qu'il protège consciemment ou inconsciemment, qu'il surveille jalousement et il s'oppose à ce qu'on les modifie en quoi que ce soit.

— Voulez-vous parler d'intérêts au niveau de la propriété?

Pas seulement au niveau de la propriété, mais au niveau de la relation sous toutes ses formes. Rien ne peut exister dans l'isolement. La vie est un ensemble de relations, et l'esprit a des intérêts particuliers dans ses relations à autrui, aux idées et aux choses. Cet intérêt personnel, et le refus de susciter une révolution fondamentale à l'intérieur de soi, sont à l'origine de la détérioration de l'esprit. Nous sommes pour la plupart conservateurs, et nos esprits s'opposent au changement. Même l'esprit dit révolutionnaire est conservateur, car dès qu'il a obtenu sa révolution, il résiste lui aussi

â tout changement, et la révolution devient alors son intérêt particulier. Et quand bien même l'esprit, qu'il soit conservateur ou pseudo-révolutionnaire, permettrait certaines modifications en bordure de ses activités, il résiste à tout changement en son centre. Les circonstances peuvent le contraindre à se plier, à s'adapter, dans le plaisir ou la douleur, à un modèle différent mais le centre demeure immuable et rigide, et c'est de ce centre que naît la détérioration de l'esprit.

— Quel est au juste ce centre?

Ne le connaissez-vous pas? Attendez-vous qu'on vous le décrive?

— Il me semble qu'une description me permettrait de le toucher, d'en avoir une impression plus nette.

— Nous pouvons fort bien, déclara soudain le père, avoir intellectuellement conscience de ce centre mais il faut bien reconnaître que la plupart d'entre nous ne l'ont jamais regardé en face. J'en ai trouvé moi-même une description subtile et très habile dans de nombreux livres, mais je ne l'ai jamais considéré personnellement, et si vous demandez si nous le connaissons, je peux tout au plus répondre non. Car je n'en connais que la description.

— Et c'est sans doute notre intérêt personnel, ajouta l'ami, notre désir de sécurité profondément ancré qui nous interdit de nous interroger sur ce centre. Je ne connais pas mon propre fils, même si je vis avec lui depuis son enfance et je connais encore moins ce qui peut m'être beaucoup plus proche que mon fils. Pour connaître il faut regarder, observer, écouter, et ce sont là des choses que je ne fais jamais. Je suis toujours pressé et lorsqu'il m'arrive de regarder, je reste perplexe.

Nous parlons de l'esprit qui vieillit et se détériore. L'esprit ne cesse d'élaborer les modèles de sa propre certitude, la sécurité de ses intérêts propres. Les termes, la forme, l'expression peuvent différer de temps en temps, d'une culture à l'autre, mais le centre de l'intérêt personnel demeure. C'est ce centre qui provoque la détérioration de l'esprit, quelle que soit l'apparence de vivacité et d'activité qu'il puisse avoir. Ce centre n'est pas un point fixe, mais de nombreux points à l'intérieur de l'esprit, de sorte que c'est l'esprit lui-même. L'amélioration de l'esprit, ou le fait de passer d'un centre à l'autre, ne suffisent pas à oblitérer ces centres. La discipline, le refoulement ou la sublimation d'un de ces centres sert tout au plus à en mettre un autre à la place. Mais dites-moi, quand nous disons que nous sommes vivants, qu'entendons-nous au juste?

— En règle générale, répondit le fils, nous nous tenons pour vivants lorsque nous parlons, nous rions, lorsque existent la sensation et la pensée, ainsi que l'activité, le conflit et la joie.

Ainsi ce que nous nommons la vie est le consentement ou la « révolte » à l'intérieur de la structure sociale, c'est un mouvement limité à la cage de l'esprit. Notre vie est une suite innombrable de douleurs et de plaisirs, de peurs et de frustrations, de désirs et d'avidité. Et lorsque nous finissons par prendre en considération la détérioration de l'esprit et par demander s'il est possible d'y mettre fin, il s'avère que cette interrogation est elle aussi limitée par la cage de l'esprit. Est-ce cela la vie?

— J'ai bien peur que nous ne connaissions pas d'autres façons de vivre, répondit le père. Plus nous vieillissons et plus les plaisirs diminuent au profit de la souffrance qui, elle, s'intensifie. Et si l'on réfléchit un tant soit peu, on ne peut manquer de constater que l'esprit se détériore petit à petit. Le corps vieillit et se défait inexorablement. Mais comment faire pour éviter cette détérioration mentale?

Nous menons une vie parfaitement dépourvue de sens et sur la fin nous commençons à nous demander pourquoi l'esprit dépérit et comment enrayer ce processus. Ce

qui importe, à l'évidence, c'est la façon dont nous vivons notre quotidien, non seulement quand nous sommes jeunes mais également lors de la maturité et des années de déclin. Il faut pour mener une vie authentique beaucoup plus d'intelligence que pour réussir à gagner confortablement sa vie. Il est essentiel d'avoir une pensée authentique pour avoir une vie authentique.

— Comment se définit cette pensée authentique? demanda l'ami.

Il y a de toute évidence une énorme différence entre la pensée authentique et la bonne façon de penser. La pensée authentique requiert une attention consciente et incessante. La bonne façon de penser, par contre, procède soit du fait de se conformer à un modèle établi par la société, soit d'une réaction contre cette même société. La bonne façon de penser est figée, c'est un procédé qui consiste à réunir certains concepts, appelés idéaux, et à les appliquer. La bonne façon de penser débouche inévitablement sur les attitudes autoritaires et hiérarchisées et engendre la respectabilité. Tandis que la pensée authentique est perception et compréhension de la totalité du processus du conformisme, de l'imitation, de l'acceptation et de la révolte. La pensée authentique, à l'inverse de la bonne façon de penser, n'est pas quelque chose à quoi on parvient, elle se produit spontanément avec la connaissance de soi, c'est-à-dire avec la compréhension des activités du moi, de l'ego. La pensée authentique ne se transmet pas par les livres, ou par quelqu'un d'autre ; elle est directement issue de la prise de conscience par l'esprit de ses activités relationnelles. Mais il ne peut y avoir compréhension de ces actions aussi longtemps que l'esprit les condamne ou les justifie. De sorte que la pensée authentique élimine nécessairement le conflit et les contradictions internes, qui sont la cause fondamentale de la détérioration de l'esprit.

— Le conflit n'est-il pas nécessaire à la vie? demanda le fils. Si nous ne luttions pas, nous ne ferions que végéter.

Nous croyons vivre lorsque nous sommes déchirés par le conflit de l'ambition, lorsque nous sommes poussés par la compulsion de l'envie, lorsque le désir nous agit. Mais tout cela ne donne lieu qu'à une souffrance et à une confusion beaucoup plus vastes. Le conflit renforce l'activité du moi, mais la compréhension du conflit naît de la pensée authentique.

— Mais malheureusement, nous ne connaissons rien d'autre de la vie que ce processus de lutte et de souffrance, parfois entremêlé de joie, s'exclama le père. Il existe des indications relatives à un autre genre de vie, mais elles sont peu nombreuses et assez rares. L'objet de notre recherche a toujours été de dépasser tout ce chaos et de découvrir ce qu'est cette autre vie.

Rechercher ce qui est au-delà du réel, c'est être pris dans l'illusion. L'existence quotidienne, avec ses ambitions, ses envies et ainsi de suite, doit être parfaitement comprise. Mais la compréhension nécessite une conscience attentive et une pensée authentique. Il n'est pas de pensée authentique lorsque la pensée débute par une supposition, une prévention. Commencer par une conclusion, ou chercher une réponse préconçue, c'est mettre fin à la pensée authentique, et en fait, il ne s'agit même plus là d'une quelconque pensée. De sorte que la pensée authentique apparaît comme le fondement de la rectitude.

— Il me semble, déclara le fils, que l'un des facteurs de ce problème de la détérioration de l'esprit réside dans la question de la bonne occupation.

Qu'entendez-vous par bonne occupation?

— Eh bien, j'ai remarqué qu ceux qui s'absorbent intégralement dans une quelconque activité ou un métier finissent par s'oublier, ils sont beaucoup trop occupés pour penser à eux-mêmes, et c'est une bonne chose.

Mais le fait de s'absorber ainsi dans une activité n'est- il pas une fuite devant soi-même? Et se fuir est une occupation malsaine, car cela perturbe, suscite l'inimitié, la division et le reste. Une occupation correcte résulte d'une éducation correcte et de la compréhension de soi. N'avez- vous pas remarqué que, quelle que soit l'activité ou la profession, le moi l'utilise consciemment ou inconsciemment comme moyen en vue de sa propre gratification, pour réaliser ses propres ambitions ou pour atteindre à la réussite en termes de pouvoir?

— Oui, c'est bien ainsi que cela se passe. Il semble que nous utilisions tout ce que nous touchons à des fins d'avancement personnel.

C'est cet intérêt personnel, cette promotion du moi qui rend l'esprit mesquin, et même s'il a des activités intenses, s'il s'occupe de politique, de science, d'art, de recherche ou de ce que vous voudrez, un rétrécissement de la pensée s'opère, une superficialité qui suscite la détérioration et la décadence. Ce n'est que lorsqu'on comprend la totalité de l'esprit, de l'inconscient comme du conscient, qu'apparaît l'éventualité d'une régénération mentale.

— L'attachement aux biens de ce monde est la malédiction de la génération actuelle, affirma le père. Elle se laisse emporter par les choses terrestres, et n'accorde aucune pensée aux choses sérieuses.

Cette génération n'est pas différente des autres. Les biens de ce monde ne sont pas uniquement de l'ordre de la consommation, comme les réfrigérateurs, les chemises de soie, les avions, les télévisions et ainsi de suite. Cela comprend également les idéaux, la poursuite du pouvoir, individuel ou collectif, et le désir de la sécurité, dans ce monde comme dans l'autre. Tout cela corrompt l'esprit et provoque sa décadence. Le problème de la détérioration doit être compris dès le départ, lors de la jeunesse, et non pas au moment du déclin physique.

— N'avons-nous donc plus aucun espoir?

Absolument pas. Il est simplement plus difficile de mettre fin à cette détérioration à l'âge que vous avez, c'est tout. Pour qu'intervienne un changement radical dans notre façon de vivre, il faut que se développe une conscience attentive, et un très haut degré de sentiment, c'est-à-dire d'amour. Tout est possible avec l'amour.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 30 'L'intérêt personnel dégrade l'esprit'

L'importance du changement

Les grosses fourmis noires suivaient un chemin qui passait entre les herbes, traversait une étendue de sable, escaladait un tas de moellons et pénétrait par une crevasse dans un vieux mur. La fourmilière était derrière le mur. Il y avait un extraordinaire va-et-vient sur ce chemin, un remue-ménage incessant dans les deux sens. Chaque fourmi hésitait une seconde avant d'en croiser une autre, leurs têtes se touchaient et chacune reprenait sa route. Il devait y avoir des milliers de fourmis qui ne désertaient ce chemin que lorsque le soleil était au zénith et concentraient alors toutes leurs activités autour de la fourmilière derrière le mur. Elles se mettaient à creuser, chaque fourmi retirant un grain de sable, un petit caillou ou un peu de terre. Si vous frappiez doucement sur le sol alentour, cela provoquait une bousculade générale. Elles sortaient de leur trou, cherchant l'assaillant, puis elles se calmaient rapidement et reprenaient leur travail. Dès que le soleil était à l'ouest et que le vent du soir envoyait un peu d'air frais des montagnes, elles reprenaient à nouveau leur sentier, envahissant le monde silencieux de l'herbe, du sable et des pierres. Ce chemin s'étendait sur une distance assez considérable, elles le parcouraient en chassant et elles ne manquaient pas de proies: une patte de sauterelle, une grenouille morte, les restes d'un oiseau, un lézard à demi dévoré ou quelques grains de blé. Elles s'attaquaient à tout cela avec furie, et ce qui n'était pas transportable était dévoré sur place ou ramené en petits morceaux. Seule la pluie interrompait leurs incessantes activités et dès qu'était tombée la dernière goutte, elles étaient à nouveau en action. Si vous mettiez le doigt sur leur sentier, elle l'entouraient, l'examinaient et certaines l'escaladaient puis redescendaient.

Le vieux mur avait sa vie propre. Des perroquets d'un vert éclatant, aux becs rouges et courbés, étaient venus faire leurs nids dans des trous en haut de ce mur. Ils étaient craintifs, et n'aimaient pas que vous vous approchiez trop. Poussant des cris perçants et s'accrochant aux vieilles briques effondrées, ils attendaient de voir ce que vous alliez faire. Si vous n'approchiez pas, ils se blottissaient au fond des trous, ne laissant apparaître que les plumes d'un vert pâle de leurs queues, puis ils se tortillaient à nouveau, les plumes disparaissaient et faisaient place à leurs becs rouges et à leurs belles têtes vertes. Ils se préparaient pour la nuit.

Ce mur entourait une très ancienne tombe dont le dôme, sur lequel s'étaient posés les derniers rayons du soleil couchant, resplendissait comme s'il était éclairé de l'intérieur. Ce tombeau était parfaitement construit et de proportions splendides, pas une seule de ses lignes n'aurait pu vous choquer et il se détachait contre le ciel nocturne, semblant s'arracher à la terre. Toutes choses étaient intensément vivantes, et toutes choses - la tombe ancienne, la muraille rouge effondrée, les perroquets verts, les fourmis actives, le sifflet d'un train lointain, le silence et les étoiles - se fondaient dans la totalité de la vie. C'était une bénédiction.

Bien qu'il soit assez tard, ils avaient tenu à venir et nous allâmes tous dans la pièce. Il fallut allumer les lanternes, et dans toute cette hâte l'une fut cassée, mais les deux autres éclairaient suffisamment pour que l'on puisse se voir, après nous être assis en cercle sur le sol. L'un de ceux qui étaient là travaillait dans un quelconque bureau, c'était un petit homme nerveux dont les mains n'étaient jamais au repos. Un autre devait avoir plus d'argent, car il avait un magasin et il avait l'apparence de ceux qui font leur chemin dans la vie. Massivement bâti et assez gras, il riait facilement

mais était sérieux ce soir-là. Le troisième visiteur était un vieil homme et le fait d'être à la retraite, expliqua-t-il, lui laissait davantage le temps pour lire les Écritures et faire puja, une cérémonie religieuse. Le quatrième était un artiste aux cheveux longs, qui regardait attentivement tout ce qui se passait, décidé à n'en rien perdre. Il y eut un silence de quelques instants. On pouvait voir, par la fenêtre ouverte, deux ou trois étoiles et le lourd parfum du jasmin embaumait la pièce.

— J'aimerais rester assis tranquillement ainsi pendant longtemps, déclara le commerçant. C'est un véritable bienfait que de percevoir un silence de cette qualité, cela a quelque chose d'apaisant. Mais je ne veux pas perdre de temps à expliquer mes états d'âme actuels, et j'imagine que je ferais mieux de parler de ce qui m'amène. J'ai eu une vie plus laborieuse et acharnée que la plupart des gens ; et bien que je sois loin d'être ce qu'on appelle un homme riche, je suis, comme on dit, à l'aise. Je me suis toujours efforcé d'accorder ma vie à la religion, évitant la cupidité, essayant d'être charitable et de ne pas décevoir les autres. Mais lorsque vous êtes dans le commerce, il peut vous arriver de ne pas dire toute la vérité. J'aurais pu gagner beaucoup plus d'argent, mais je me suis privé de ce plaisir. Mes distractions sont simples, et dans l'ensemble, je mène une vie sérieuse, qui aurait sans doute pu être meilleure mais qui n'a pas non plus été mauvaise. Je suis marié et j'ai deux enfants. Voilà, en bref, mon histoire personnelle. J'ai lu certains de vos écrits et j'ai assisté à quelques conférences, et je suis venu ici pour qu'on me dise comment rendre ma vie plus profondément religieuse. Mais je ne voudrais pas monopoliser l'attention, ces messieurs doivent eux aussi s'exprimer.

— Mon travail n'est qu'une routine lassante, dit l'employé de bureau, mais je ne pourrais faire autre chose.

Mes besoins sont limités et je ne suis pas marié. Mais je dois m'occuper de mes parents et j'ai pris en charge les études de mon jeune frère. Je ne suis absolument pas religieux au sens orthodoxe du terme, mais la vie religieuse m'attire énormément. J'ai souvent la tentation de tout quitter pour devenir sannyasi, mais un certain sens des responsabilités que j'ai envers mes parents et mon frère me fait hésiter. Je médite chaque jour depuis des années et depuis que je vous ai entendu expliquer ce qu'était la véritable méditation, j'ai essayé de l'atteindre. Mais c'est très difficile, pour moi en tous cas, et je ne parviens pas à y réussir. En outre, mon travail au bureau, qui me fait consacrer des journées entières à quelque chose qui ne m'intéresse pas le moins du monde, ne risque pas d'être générateur de pensées élevées. Mais je recherche intensément la vérité, s'il est possible que j'y réussisse, et pendant que je suis encore jeune, je veux changer le cours de ma vie, de la meilleure façon possible. C'est pourquoi je suis venu.

— Quant à moi, dit le vieil homme, je connais relativement bien les Écritures, et depuis que j'ai pris ma retraite de fonctionnaire dans un ministère, il y a plusieurs années, mon temps m'appartient. Je n'ai pas de responsabilités, tous mes enfants se sont mariés, et je suis libre de méditer, de lire et de parler de choses sérieuses quand bon m'en semble. La vie religieuse m'a toujours intéressé. De temps en temps, j'ai été écouter attentivement l'un ou l'autre des Maîtres, mais sans y trouver de satisfaction véritable. Dans certains cas, leur enseignement est parfaitement infantile et dans d'autres, c'est le règne du dogmatisme, de l'orthodoxie ou de la simple explication descriptive. Je suis venu vous écouter dernièrement, et dans l'ensemble je suis convaincu mais il y a certains points sur lesquels je ne suis pas d'accord - ou plutôt que je ne comprends pas. Le fait d'être d'accord, comme vous l'avez dit, se pose par rapport à des opinions, des conclusions, des idées, mais on ne peut pas « être d'accord » sur la vérité: on la perçoit, ou on ne la perçoit pas. Pour être plus précis, j'ai-

merais que vous m'apportiez quelques éclaircissements sur la façon de mettre fin à la pensée.

— Je suis artiste, mais pas encore ce qu'on appelle un bon artiste, dit l'homme aux cheveux longs. J'espère aller un jour étudier l'art Européen, car ici nos professeurs sont médiocres. Pour moi, la beauté sous toutes ses formes est une expression du réel, et l'un des aspects du divin. Avant de nie mettre à peindre, je médite, comme les anciens, sur la profonde beauté de la vie. J'essaie de remonter à la source de toute beauté et de m'en nourrir, d'entrevoir le sublime, et ce n'est qu'ensuite que je commence ma journée de travail. Parfois cela réussit, mais le plus souvent cela échoue. Aussi fort que je puisse essayer, rien ne se produit et des jours entiers, voire des semaines, sont ainsi perdus. J'ai également tenté de jeûner et de pratiquer divers exercices physiques et mentaux, dans l'espoir de réveiller cet état créateur, mais sans le moindre succès. Tout est secondaire face à ce sentiment de création, sans lequel on n'est pas un véritable artiste, et j'irai jusqu'au bout du monde pour le trouver. C'est la raison de ma présence ici, ce soir.

Nous restâmes assis en silence quelques instants, chacun pris par ses propres pensées.

Vos problèmes sont-ils différents, ou au contraire sont- ils semblables, en dépit d'une apparente différence?

— Je n'ai pas l'impression que mon problème soit semblable en quoi que ce soit à celui de l'artiste, déclara le commerçant. Il cherche l'inspiration, l'état créateur et je veux, moi, mener une vie plus profondément spirituelle.

— Mais c'est ce que je cherche moi aussi, s'exclama le peintre, j'ai simplement exprimé les choses différemment.

Il nous plaît de penser que nous avons des problèmes exclusifs et spécifiques et que nos souffrances diffèrent entièrement de celles d'autrui. Nous voulons rester indépendants à n'importe quel prix. Mais la souffrance est la souffrance, qu'elle soit la vôtre ou la mienne. Si nous ne saisissons pas ce fait dans sa totalité, nous ne pouvons aller plus loin, car nous nous sentirions dupés, déçus et frustrés. Nous sommes tous ici, de toute évidence, en quête de la même chose. Le problème de chacun est fondamentalement le problème de tous. Si nous comprenons cela parfaitement, nous aurons déjà parcouru une longue partie du chemin de notre compréhension, et nous pourrons alors chercher ensemble, nous aider mutuellement, écouter et apprendre les uns des autres. A partir de là, l'autorité du maître est vidée de tout contenu et devient dérisoire. Votre problème est le problème de l'autre, votre souffrance est la souffrance de l'autre. L'amour n'est pas sélectif. Si cela vous semble clair, nous pouvons continuer.

— Je crois que nous avons tous admis que nos problèmes sont étroitement liés, précisa le vieil homme et les autres l'approuvèrent d'un signe de tête.

Quel est donc notre problème commun? Ne répondez pas tout de suite, je vous en prie, réfléchissons d'abord.

Se pourrait-il, messieurs, qu'une radicale transformation intérieure soit nécessaire? Car sans cette transformation, l'inspiration est toujours transitoire et on lutte sans cesse pour la retrouver ; sans cette transformation, toute tentative pour mener une vie spirituelle est seulement superficielle et n'est qu'une affaire de rituels, de cloche et de livres ; sans cette transformation, la méditation devient une forme de fuite, une manière de s'hypnotiser.

— C'est exactement cela, dit le vieil homme. Sans un profond changement intérieur, toute effort en vue d'être plus religieux ou plus spirituel n'est qu'une modification de surface.

— Je vous suis parfaitement, ajouta l'employé de bureau. J'ai vraiment l'impression qu'un changement radical doit avoir lieu en moi, car sinon je continuerai toute ma vie à chercher, à demander et à douter. Mais comment provoquer ce changement?

— Je conçois moi aussi qu'une transformation totale doit se produire en moi si ce que je cherche doit prendre corps, dit l'artiste. Un changement intérieur profond et radical est absolument nécessaire. Mais la question, en effet, est de savoir comment s'y prendre.

Abandonnons-nous, de cœur et d'esprit, à la découverte de la façon dont cela se produit. Ce qui prime, à l'évidence, c'est de ressentir la nécessité impérieuse d'un changement fondamental et non pas d'être simplement convaincu par quelqu'un d'autre qu'il faudrait que vous changiez. Une description alléchante pourra vous aider à penser que ce changement doit avoir lieu, mais c'est une impression superficielle qui disparaîtra lorsque la stimulation cessera d'agir. Par contre, si vous percevez par vous-même l'importance d'une telle transformation, si vous prenez conscience, sans la moindre contrainte, sans motivation ni influence extérieure, qu'une modification fondamentale est essentielle, c'est ce sentiment qui en soi sera l'action nécessaire à cette transformation.

— Mais comment éprouver ce sentiment? demanda le commerçant?

Que voulez-vous dire par « comment »?

— Étant donné que je ne l'éprouve pas, comment puis-je le cultiver?

Est-ce là quelque chose que l'on puisse cultiver? Ce sentiment ne doit-il pas jaillir spontanément de votre perception directe de la nécessité absolue d'une transformation radicale? Le sentiment engendre ses propres moyens d'action. Par le raisonnement logique, vous pouvez arriver à la conclusion qu'un changement radical est nécessaire, mais une compréhension purement intellectuelle de cet ordre ne peut susciter l'action du changement.

— Pourquoi pas? demanda le vieil homme.

La compréhension intellectuelle n'est-elle pas une réponse superficielle? Vous entendez, vous raisonnez, mais la totalité de votre être ne participe pas. Votre esprit peut estimer en surface qu'un changement est nécessaire, mais la totalité de votre esprit n'accorde pas à ce fait une attention complète. Votre esprit est divisé.

— Cela veut-il dire que seule l'attention totale permet que ce changement radical ait lieu? demanda l'artiste.

Réfléchissons. Une partie de l'esprit est convaincue de la nécessité d'un changement, mais le reste de l'esprit est indifférent, par absence, torpeur, ou parce qu'il s'oppose Profondément à un tel changement. Le conflit qui en résulte et dans lequel la partie qui souhaite le changement essaie de triompher des autres parties, a pour nom discipline, sublimation, refoulement. On appelle également cela suivre un idéal. On essaie de jeter un pont sur la béance de la contradiction interne. Il y a l'idéal, cette compréhension intellectuelle ou théorique de la nécessité d'une transformation radicale, et le désir vague, mais réel, de ne pas être dérangé, l'envie de laisser les choses telles qu'elles sont, la peur du changement, de l'insécurité. De sorte que l'esprit est divisé. Et la poursuite d'un idéal n'est que la tentative de faire se rejoindre les deux parties opposées, ce qui est une impossibilité. Nous recherchons un idéal parce que cela ne nous demande aucune action immédiate: l'idéal est un ajournement délibéré et respecté de tous.

— Mais est-ce toujours une forme d'ajournement que de vouloir se changer soi-même? demanda l'employé de bureau.

N'en est-il pas ainsi? N'avez-vous pas remarqué que lorsque vous dites « j'essaierai de changer », vous n'en avez en définitive absolument pas l'intention? Vous changez ou vous ne changez pas ; essayer de changer ne veut pas dire grand-chose. Poursuivre un idéal, s'efforcer de changer, contraindre par l'action de la volonté les deux parties contradictoires de l'esprit à une réunification et appliquer pour ce faire une méthode ou une forme d'autodiscipline, et ainsi de suite - tout cela participe d'un effort inutile et illusoire qui fait obstacle, en réalité, à toute transformation fondamentale du centre, du moi, de l'ego.

— Je crois comprendre, déclara l'artiste. Nous flirtons avec l'idée du changement, mais nous ne changeons jamais. Car le changement demande une action énergique et unifiée.

Exactement. Et l'action unifiée ou intégrée ne peut avoir lieu tant que règne le conflit entre les parties opposées de l'esprit.

— Mais oui, c'est évident! s'écria l'employé de bureau. Si vastes que soient l'idéalisme, le raisonnement logique, les convictions et les conclusions, ils ne donneront jamais naissance au changement dont nous parlons. Mais alors, d'où viendra-t-il?

N'êtes-vous pas en train, en posant cette question-là, de faire obstacle à votre propre découverte de l'action du changement? Nous sommes si avides de résultats que nous ne nous arrêtons pas à ce que nous venons de découvrir comme étant vrai ou faux et passons immédiatement à la découverte d'un autre fait. Nous allons de l'avant sans avoir pleinement compris ce que nous venons de découvrir. Nous avons vu que ce ne sont pas le raisonnement ni les conclusions logiques qui engendreront le changement radical, cette transformation totale du centre. Mais avant de nous demander quel sera l'élément qui le suscitera, nous devons prendre conscience des stratagèmes utilisés par l'esprit pour se persuader que le changement est progressif et qu'il s'effectue grâce à la recherche d'un idéal, et ainsi de suite. Ayant découvert ce qu'il en était de la vérité ou de la fausseté de ce processus dans son entier, nous pouvons alors nous demander quel est le facteur qui déterminera ce changement radical. Voyons, qu'est-ce qui vous fait bouger, agir?

— N'importe quel sentiment puissant. Une colère intense me pousse à l'action ; je peux le regretter par la suite, mais la sensation provoque l'explosion agissante.

C'est-à-dire que l'action est faite par votre être tout entier. Vous oubliez le danger ou n'en tenez pas compte et vous perdez toute notion de sauvegarde personnelle, de sécurité. Ce sentiment est en soi action, il n'y pas d'intervalle entre la sensation et l'action. Cette distance résulte du processus dit de raisonnement, l'estimation du pour ou du contre qui repose sur vos propres convictions, vos préjugés, vos peurs et ainsi de suite. L'action devient alors politique, en ce qu'elle perd toute spontanéité, toute humanité. Ceux qui recherchent le pouvoir, pour eux-mêmes, leur mouvement ou leur pays, agissent de cette façon et cela ne peut qu'amener davantage de souffrance et de confusion.

— En fait, reprit l'employé de bureau, même le sentiment puissant de la nécessité d'un changement radical est vite étouffé par le raisonnement d'autoprotection, par le fait de penser à ce qui aurait lieu si un tel changement intervenait en nous, et ainsi de suite.

Et le sentiment est alors enfermé dans les idées et les mots, n'est-ce pas? Et une réaction contradictoire survient, qui naît du désir de n'être pas dérangé. Si tel est le cas, continuez comme auparavant. Ne vous mentez pas à vous-même en poursuivant

un idéal, en prétendant que vous essayez de changer. Prendre conscience de cette vérité suffit en soi.

— Mais il se trouve que je veux réellement changer.

Dans ce cas, changez. Mais ne discourez pas sur la nécessité du changement, cela n'a aucun sens.

— A mon âge, dit le vieil homme, je n'ai plus rien à perdre au niveau matériel. Mais c'est une autre affaire que d'abandonner les idées et les conclusions anciennes. J'ai en tout cas conscience d'une chose: il ne pourra y avoir aucun changement fondamental sans que soit réveillé le sentiment profond de ce changement. Le raisonnement est nécessaire, mais ce n'est pas l'instrument de l'action. Savoir n'est pas nécessairement agir.

Mais l'action du sentiment est également celle du savoir, on ne peut pas les séparer. Elles ne sont divisées que si l'action naît de la raison, de la connaissance, de la conclusion ou de la croyance, et d'elles seules.

— Je commence à entrevoir cela de façon très claire, et ma connaissance des Écritures, en tant que base d'action, est déjà moins agissante.

L'action qui repose sur une quelconque autorité n'est pas l'action, elle n'est que répétition, imitation.

— Et la plupart d'entre nous sont pris dans ce processus. Mais on peut s'en échapper. J'ai énormément compris de choses, ce soir.

— Et moi aussi, dit l'artiste. Cette conversation m'a beaucoup stimulé, et je ne pense pas que cette stimulation soit suivie de réactions. J'ai très clairement distingué quelque chose et c'est cela que je vais rechercher, sans savoir où cela me mènera.

J'ai eu une vie respectable, dit le marchand, et la respectabilité ne débouche pas sur le changement, surtout je changement fondamental dont nous venons de parler, j'ai cultivé très sincèrement le désir idéaliste de changer, et d'avoir une vie plus véritablement religieuse. Mais je comprends maintenant que le fait de méditer sur la vie et sur les façons de changer est beaucoup plus essentiel.

— Puis-je ajouter un dernier mot? demanda le vieil homme. On ne médite pas sur la vie, car la méditation est en soi façon de vivre.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 31 'L'importance du changement'

Du fait de tuer

Il n'y avait pas un nuage dans le ciel, et les étoiles rayonnaient d'allégresse. Les cieux étaient enclos par la sombre bordure des collines environnantes et la nuit était totalement silencieuse. Les paysans dormaient encore et nul chien n'aboyait. Même le hibou à la voix rauque se taisait. La fenêtre laissait entrer dans la pièce l'immensité de la nuit et on avait cette curieuse impression de solitude absolument totale - une solitude attentive. La petite rivière coulait sous le pont de pierre, mais il fallait prêter l'oreille pour l'entendre car son doux murmure était presque inaudible dans cet immense silence, si intense et si pénétrant qu'il semblait contenir votre être tout entier. Cela n'était pas le contraire du bruit, le bruit pouvait en faire partie, mais n'était pas issu de lui.

Il faisait encore nuit lorsque nous partîmes en voiture, mais l'étoile du matin apparaissait à l'est au-dessus des collines. Les arbres et les buissons étaient d'un vert intense dans la lumière vive des phares tandis que la voiture parcourait les collines. La route était déserte, mais les nombreux virages interdisaient une vitesse excessive. A l'est, Une lueur s'élevait et bien que nous discutions dans la voiture, l'éveil de la méditation avait lieu. L'esprit était totalement immobile, non pas endormi ni fatigué, mais absolument silencieux. Et tandis que le ciel devenait de plus en plus clair, l'esprit allait de plus en plus loin, et atteignait des profondeurs de plus en plus grandes. Bien qu'il ait pleine conscience de l'énorme boule de lumière et d'or, et de la conversation dans la voiture, l'esprit était seul, se déplaçant sans la moindre résistance et sans direction imposée. Il était solitaire, comme une lumière dans la nuit. Mais il n'avait pas conscience de cette solitude - seuls les mots la connaissent. C'était un mouvement qui n'avait ni fin ni direction, qui se produisait sans cause et continuerait ainsi en dehors de toute notion de temporalité.

On avait éteint les phares et dans cette lumière matinale la campagne verte et fertile était magnifique. Tout était revêtu d'une rosée abondante, et lorsqu'un rayon de soleil se posait sur la terre, d'innombrables joyaux faisaient resplendir toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. A cette heure-là, les roches de granit arides semblaient douces et tendres - une illusion que le soleil levant aurait tôt fait de dissiper. La route serpentait entre de riches rizières et d'immenses étangs aux eaux dansantes qui nourriraient le pays jusqu'à la prochaine saison des pluies. Mais les pluies n'étaient pas encore terminées, et que tout était donc vert et vivant! Le bétail était gras et le visage des gens sur la route brillait dans l'air frais du matin. Il y avait aussi beaucoup de singes sur cette route. Ce n'étaient pas de ces grands singes aux longs membres qui se balancent avec grâce et agilité d'une branche à l'autre, ou qui parcourent les branches avec une légèreté hautaine, en vous regardant passer d'un air grave, mais de tout petits singes aux longues queues et à la fourrure d'un brun verdâtre et sale, qui ne pensaient qu'à jouer et à faire des bêtises. L'un d'entre eux manqua de justesse passer sous la roue avant, mais la rapidité de ses réflexes, jointe à la vivacité du chauffeur, le sauva.

Il faisait maintenant complètement jour, et les paysans se déplaçaient en grand nombre. La voiture devait rouler sur le côté de la route pour dépasser les chars à bœufs très lents qui semblaient toujours si nombreux. Et les camions ne vous laissaient les doubler qu'après que vous ayez fait retentir votre avertisseur pendant quelques minutes. De célèbres temples se profilaient au-dessus des arbres, et la voiture passa à toute allure devant l'endroit où était né un saint maître.

C'était un petit groupe composé d'une femme et de plusieurs hommes, mais seuls trois ou quatre d'entre eux participèrent à la discussion. Tous étaient des gens sérieux, et ils étaient visiblement amis, en dépit de leur différence de vues. Le premier qui prit la parole était un homme à la barbe soignée, au nez aquilin et au front haut. Ses yeux sombres étaient vifs et graves. Le second était d'une maigreur douloureuse, chauve et la peau très claire, et semblait ne pas pouvoir ôter ses mains de son visage. Le troisième, lui, était replet, débonnaire et décontracté. Il vous regardait avec l'air de dresser un inventaire, puis, insatisfait, vous regardait à nouveau pour vérifier si ses comptes étaient exacts. Il avait de belles mains aux longs doigts. Et, bien qu'il rit facilement il y avait cependant en lui quelque chose de profond. Le quatrième avait un sourire agréable et ses yeux étaient ceux d'un homme qui avait énormément lu. Il ne participa pas beaucoup à la conversation, sans être pour autant endormi. Ils avaient tous probablement une quarantaine d'années, sauf la dame qui semblait beaucoup plus jeune. Elle ne dit pas un mot, attentive à tout ce qui se passa.

— Il y a plusieurs mois que nous discutons entre nous, dit le premier visiteur, et nous voulons vous parler d'un problème qui nous préoccupe. Certains d'entre nous, voyez- vous, mangent de la viande au contraire des autres. En ce qui me concerne, je n'en ai jamais mangé de ma vie. La viande sous toutes ses formes me répugne et je ne peux supporter l'idée de tuer un animal pour me remplir l'estomac. Bien que nous n'ayons pas réussi à nous mettre d'accord sur ce qu'il convenait de faire à ce sujet, nous sommes restés bons amis et j'espère qu'il continuera à en être ainsi.

— Il m'arrive de manger de la viande, dit le second. Je préfère m'abstenir mais il est parfois difficile, en voyage, de maintenir un régime équilibré sans viande et il devient alors beaucoup plus simple d'en manger. Je n'aime pas tuer des animaux, je suis très sensibilisé à ce problème, mais ce n'est pas grave de manger de la viande de temps en temps. De nombreuses excentricités faites par les végétariens puritains sont plus condamnables que le fait de tuer pour manger.

— Mon fils, l'autre jour, a tué un pigeon à la carabine et nous l'avons mangé pour dîner, dit le troisième. Il était tout fier d'avoir réussi cela avec son premier fusil. Vous auriez dû voir son regard! Il était à la fois consterné et enchanté, et tout en se sentant coupable, il avait une attitude conquérante. Je lui ai dit de ne pas se sentir culpabilisé. C'est cruel de tuer, mais cela fait partie de la vie et cela n'est pas trop grave aussi longtemps qu'on le fait avec modération et maîtrise. Manger de la viande n'est pas un crime aussi atroce que voudrait le laisser entendre notre ami. Je ne suis pas partisan des sports sanguinaires, mais tuer pour se nourrir n'est pas un crime contre Dieu. Pourquoi en faire un tel problème?

— Comme vous le voyez, reprit le premier visiteur, je n'ai pas réussi à les convaincre que tuer pour se nourrir était quelque chose de barbare. D'ailleurs ce n'est pas sain de manger de la viande, tous ceux qui ont fait l'effort de se documenter objectivement le savent bien. Pour moi, c'est une question de principe de ne pas manger de viande, car c'est depuis des générations une tradition familiale. Il me semble que l'homme doit essayer d'éliminer de sa nature cette cruauté consistant à tuer pour se nourrir s'il veut vraiment devenir un être civilisé.

— Voilà ce qu'il ne cesse de nous rabâcher, reprit le second visiteur. Il veut nous « civiliser », nous, les mangeurs de viande, mais les autres formes de cruauté qui ont cours ne semblent pas le déranger outre mesure. Il est avocat, et la cruauté inhérente à sa profession ne le gêne pas. Enfin, en dépit de notre désaccord sur ce point, nous sommes de bons amis, Nous en avons parlé des dizaines de fois, mais comme nous ne parvenons pas à une solution, nous avons décidé de venir en débattre avec vous.

— Il y a des questions plus vastes et plus importantes que le fait de tuer de malheureux animaux pour s'en nourrir, lança le quatrième. Tout dépend de la façon dont on appréhende la vie.

Quel est, en définitive, le problème?

— Manger ou ne pas manger de la viande, répondit celui qui n'en mangeait pas.

Est-ce là le fond du problème, ou une partie d'une question beaucoup plus vaste?

— L'acceptation ou le refus de l'homme de tuer pour satisfaire son appétit témoigne, à mon sens, de son attitude face à l'ensemble des problèmes de la vie.

Si l'on parvient à percevoir que le fait de se concentrer sur la partie ne débouche pas sur la compréhension du tout, nous réussirons peut-être à ne pas nous embrouiller dans des détails. Car si nous ne sommes pas en mesure de saisir la question dans son ensemble, la partie est investie d'une importance beaucoup plus grande que celle qu'elle a réellement. Le problème est beaucoup plus vaste qu'il ne paraît, n'est-ce pas? C'est le problème du fait de tuer, et non pas simplement des bêtes pour s'en nourrir. Un homme n'est pas vertueux parce qu'il ne mange pas de viande, ou ne l'est pas moins parce qu'il en mange effectivement. Le dieu de l'esprit mesquin est également mesquin. Sa petitesse se mesure à celle de l'esprit qui dépose des fleurs à ses pieds. Le problème dans son ensemble recouvre les nombreux problèmes apparemment distincts que l'homme a créés à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même. Tuer est véritablement un problème aussi vaste que complexe. Voulez-vous que nous le considérions?

— Je crois que nous devrions, répondit le quatrième homme. C'est un problème qui m'intéresse énormément et il me plairait de l'appréhender de front.

Il y a diverses façons de tuer, n'est-ce pas? On peut tuer d'un mot ou d'un geste, tuer par tuer ou par colère, tuer au nom d'un pays ou d'une idéologie, ou tuer pour une série de dogmes économiques ou de croyances religieuses.

— Comment est-il possible de tuer d'un mot ou d'un geste? demanda le troisième visiteur.

Ne le savez-vous pas? D'un mot ou d'un geste, vous pouvez détruire la réputation d'un homme et le liquider par le biais de la diffamation, du ragot, du mépris. Et ne peut-on tuer par la comparaison? N'est-ce pas tuer un jeune garçon que de le comparer à un autre qui est plus habile ou plus doué? L'homme qui tue sous l'emprise de la colère ou de la haine est considéré comme criminel et on l'exécute. Et pourtant l'homme qui décide de faire lâcher des tonnes de bombes sur un pays et ses habitants fait figure de héros et croule sous les décorations. La tuerie se répand sur la terre entière. Pour la sécurité ou l'expansion d'une nation, on en détruit une autre. On tue les animaux pour s'en nourrir, ou pour les vendre, ou par soi- disant sport. On pratique sur eux la vivisection pour le « bien-être » de l'homme. Le soldat n'existe que pour tuer. On fait des progrès extraordinaires dans la technologie permettant d'exterminer un nombre incalculable d'individus en quelques secondes et à très grande distance. De nombreux savants se consacrent à cela, et les prêtres bénissent les bombardiers et les vaisseaux de guerre. Et nous détruirons aussi les choux et les carottes pour les manger ; nous tuons les insectes et les nuisibles. Comment déterminer la ligne au-delà de laquelle nous ne devons pas tuer?

— C'est l'affaire de chaque individu, répondit le second visiteur.

Est-ce aussi simple que cela? Si vous refusez de faire la guerre, vous êtes soit fusillé soit mis en prison, ou peut- être vous internera-t-on dans un service psychiatrique. Si vous refusez de prendre part au jeu nationaliste de la haine, on vous méprise, et vous pourrez perdre votre travail. On vous fait subir diverses pressions pour

vous obliger à vous conformer. Le fait de payer vos impôts, et même le fait d'acheter un timbre-poste, vous fait cautionner et soutenir la guerre, le massacre d'ennemis interchangeables.

— Mais que faire? demanda celui qui ne mangeait pas de viande. J'ai parfaitement conscience d'avoir tué, légalement, au tribunal, de très nombreuses fois. Mais je suis strictement végétarien et je ne tue jamais une créature vivante de mes propres mains.

— Pas même un insecte venimeux? demanda le second.

— Uniquement si je ne peux pas faire autrement.

— Quelqu'un d'autre le tue alors à votre place.

— Mais dites-moi, reprit l'avocat végétarien, avez-vous voulu dire qu'il ne faut plus payer d'impôts ni écrire de lettres?

Encore une fois, en nous occupant d'abord des détails de l'action, en nous demandant s'il vaut mieux faire ceci que cela, nous nous perdons dans les parties sans saisir le problème dans son ensemble. N'est-il pas nécessaire de considérer le problème en tant que tout?

— Je vous accorde qu'il y a une façon globale d'aborder le problème, mais les détails ont aussi leur importance. Nous ne pouvons négliger notre activité présente, n'est-ce pas?

Quel contenu donnez-vous à « façon globale d'aborder le problème »? Est-ce un accord purement intellectuel, une reconnaissance théorique, ou bien avez-vous réellement assimilé la totalité du problème de tuer?

— Pour être franc, je n'avais pas accordé beaucoup d'attention, jusqu'à maintenant, aux implications que pouvait avoir ce problème. Je ne m'étais occupé que d'un seul de ses aspects.

Ce qui n'est pas du tout équivalent au fait d'ouvrir en grand la fenêtre pour regarder les cieux, les arbres, les gens et tout le mouvement de la vie, mais revient plutôt à jeter un coup d'œil furtif par cette fenêtre à peine entrebâillée. Et l'esprit est tout à fait ainsi: l'une de ses parties, la moins importante, est hyperactive tandis que tout le reste est endormi. C'est cette activité étroite et mesquine de l'esprit qui suscite les petits problèmes mesquins du bien et du mal, les valeurs morales et politiques, et ainsi de suite. Si nous pouvions percevoir authentiquement l'absurdité de ce processus, nous explorerions naturellement, sans la moindre contrainte, l'ensemble du champ mental. En sorte que le problème dont nous parlons n'est plus simplement de savoir s'il faut ou s'il ne faut pas tuer les animaux, mais concerne plutôt la cruauté et la haine qui ne cesse de croître dans le monde et en chacun de nous. Car là est bien le problème, n'est-ce pas?

— Tout à fait, répondit le quatrième visiteur avec vigueur. La brutalité aveugle envahit le monde comme une peste. Une nation entière est anéantie par sa voisine plus grande et plus puissante. C'est la bien la haine et la cruauté qui sont le problème, et non pas la question de savoir si on aime ou non le goût de la viande.

La cruauté, la colère, la haine qui existent en nous s'expriment de tellement de façons: dans l'exploitation du faible par le puissant et le rusé, dans la cruauté d'obliger tout un peuple, sous peine d'être exterminé, à accepter une certaine manière de vivre idéologique, dans le fait d'établir le nationalisme et les gouvernements souverains par une propagande abusive, et enfin en cultivant des croyances organisées et dogmatiques, que l'on appelle religions, mais qui divisent l'homme et son semblable. La cruauté s'exprime de façon aussi diverse que subtile.

— Et même si nous y consacrions notre vie, nous ne pourrions pas découvrir la totalité de ces façons subtiles qui l'expriment, n'est-ce pas? s'enquit le troisième homme. Alors que devons-nous faire?

— Il me semble, déclara le premier, que nous ne voyons pas le plus important. Chacun se protège, nous défendons nos propres intérêts, nos fondements économiques ou intellectuels, ou peut-être une tradition dont nous tirons un certain profit, pas nécessairement pécuniaire. C'est cet intérêt personnel qui apparaît dans tout ce que nous touchons, de la politique à Dieu, qui est à la racine de ce problème.

Peut-on savoir, encore une fois, si c'est là une déclaration purement verbale, une conclusion logique que l'on peut réduire en morceaux ou habilement justifier? Où cela rend-il compte de la perception d'un fait réel dont on retrouve la signification dans votre vie quotidienne de pensée et d'action?

— Vous essayez de nous amener à faire la distinction entre le mot et le fait réel, dit le troisième visiteur, et je commence à comprendre combien cette distinction est importante. Car si nous ne l'établissons pas, nous nous perdrions en paroles, sans la moindre action - exactement comme nous le faisons.

L'action naît de la perception. La perception de la totalité du problème débouche sur l'action totale.

— Lorsque l'on ressent profondément quelque chose, dit le quatrième, on agit, et une telle action n'est ni de l'ordre de l'impulsion ni de la pseudo-intuition, pas plus que ce n'est un acte prémédité ou calculé. Cette action est née des profondeurs de notre être. Si cet acte provoque de la souffrance et du malheur, on est prêt à le payer, mais c'est rarement le cas. La question est de savoir comment maintenir cette sensation profonde.

— Avant d'aller plus loin, dit le troisième visiteur très gravement, précisons ce qui a été dit. L'on comprend que pour qu'ait lieu une action totale, il faut une perception totale, qui implique une compréhension psychologique pleine et entière du problème, car sinon il ne s'agit que d'une action fragmentaire, dont les éléments ne s'assemblent jamais. Bien. Cela est clair. Mais, comme nous l'avons dit, le mot n'est pas la sensation, le mot peut l'évoquer mais ce phénomène verbal ne suffit pas à donner vie à ce sentiment. Est-il donc possible, en conséquence, de pénétrer directement dans l'univers de la sensation, sans passer par sa description et sans le symbole ou le concept? N'est-ce pas la question que l'on ne peut manquer de se poser?

En effet. Nous sommes distraits par les mots, les symboles. Nous éprouvons rarement si ce n'est en réponse à la stimulation du concept, de la description. Le terme « Dieu » n'est pas Dieu, mais ce mot nous fait réagir selon notre conditionnement. Nous ne pouvons découvrir la véracité ou la fausseté de Dieu qu'à partir du moment où le mot « Dieu » ne provoque plus en nous certaines réponses physiologiques ou psychologiques déterminées. Comme nous l'avons dit, la perception totale débouche sur l'action totale - ou plutôt, la perception totale est l'action totale. Une sensation s'évanouit et nous laisse au même point qu'avant. Mais cette perception totale dont nous parlons n'est pas une sensation, elle ne dépend pas de la stimulation, elle se nourrit d'elle-même, il n'est pas besoin d'artifice.

— Mais comment provoquer cette perception totale? demanda le premier visiteur d'un ton insistant.

Si l'on peut le faire remarquer, vous semblez ne pas comprendre. Une perception que l'on peut provoquer reste de l'ordre de la stimulation. C'est une sensation que l'on entretient de diverses façons, par une méthode ou par une autre. Et c'est alors que le moyen ou la méthode revêt toute l'importance, et non plus la perception. Le symbole en tant que moyen vers la perception est enchâssé dans un temple, dans une église et

la perception n'existe alors plus qu'au travers du symbole ou du mot. Peut-on vraiment « provoquer » la perception totale? Réfléchissez, je vous en prie, ne répondez pas.

— Je vois ce que vous voulez dire, déclara le troisième. La perception totale ne peut être provoquée: elle est ou elle n'est pas. Cela nous laisse assez pu d'espoir, n'est-ce pas?

Croyez-vous? Vous éprouvez un sentiment de désespoir parce que vous voulez arriver quelque part, vous voulez atteindre à cette perception totale. Et comme vous n'y parvenez pas, vous vous sentez plutôt perdu et désorienté. C'est ce désir de réussir, d'arriver, de devenir qui suscite la méthode, le symbole, le stimulant, à partir et au travers duquel l'esprit trouve réconfort et distraction. Considérons ensemble une nouvelle fois le problème de tuer, de la cruauté et de la haine. Parler d'une façon de tuer « humanitaire » est parfaitement absurde. S'abstenir de manger de la viande tout en détruisant votre fils en le comparant à un autre garçon, c'est être cruel. Prendre part au massacre respectable au nom de votre pays ou d'une idéologie, c'est répandre et cultiver la haine. Être gentil envers les animaux et cruel envers votre semblable au moyen de mots, d'actes ou d'attitudes, c'est engendrer l'inimitié et la brutalité.

— Je crois avoir compris enfin ce que vous voulez dire. Mais comment donc naîtra cette perception totale? Je demande cela comme une interrogation comprise à l'intérieur d'un processus de recherche. Je ne suis pas en quête d'une méthode: j'en vois bien trop l'absurdité. Je vois également que le désir de réaliser suscite ses propres obstacles, et que se sentir sans espoir, ou sans ressource, est parfaitement idiot. Tout maintenant est très clair.

Si cela est clair, non seulement intellectuellement et théoriquement, mais avec autant de réalité que celle de la douleur causée par une épine dans votre pied, il y a alors compassion, amour. Et vous avez alors déjà ouvert la porte à ce sentiment total de la compassion. L'homme qui connaît la compassion connaît aussi l'action qu'il doit faire. Sans l'amour, vous essayez de découvrir ce qu'il est bon de faire et votre action n'engendre que davantage de souffrance et de misère, c'est l'action des politiciens et des réformistes. Sans l'amour, vous ne pouvez saisir le sens de la cruauté ; une sorte de trêve pourra intervenir dans le règne de la terreur, mais la tuerie et la guerre continueront à avoir lieu à d'autres niveaux de notre existence.

— Nous manquons de compassion et c'est bien là qu'est l'origine de nos souffrances, dit le premier visiteur d'un ton convaincu. Nous sommes durs à l'intérieur de nous-mêmes, c'est quelque chose de très laid, que nous cachons sous des mots gentils et des actes de générosité superficielle. Un cancer nous ronge le cœur, en dépit de nos croyances religieuses et de nos réformes sociales. C'est dans nos propres cœurs que doit avoir lieu une opération, pour qu'une nouvelle semence puisse y être déposée. C'est de cette opération que dépend la vie de cette nouvelle graine. L'opération a commencé, puisse la graine porter ses fruits.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 32 'Du fait de tuer'

Être intelligent, c'est être simple

La mer était d'un bleu profond, et le soleil couchant embrasait les nuages bas. Un garçon de treize ou quatorze ans, vêtu d'un pagne humide, se tenait près d'une voiture, frissonnant et faisant semblant d'être muet. Il mendiait, et son numéro était excellent. Dès qu'il eut quelques pièces, il s'en alla en courant sur le sable. Les vagues venaient doucement mourir sur la plage sans effacer complètement les traces de ses pas. Les crabes faisaient la course avec les vagues, évitant de se trouver sur votre chemin. Ils se laissaient emporter par une vague, et par le mouvement des sables, puis réapparaissaient, prêts à affronter le prochain rouleau d'écume. Assis sur deux larges bûches assemblées, un homme était allé pêcher en haute mer et il rentrait maintenant avec deux gros poissons. Il était basané, brûlé au feu de mille soleils. Abordant avec adresse et agilité, il tira son radeau sur le sable sec, hors de l'atteinte des vagues. Il y avait un peu plus loin un bosquet de palmiers qui s'inclinaient vers la mer, et derrière eux, encore plus loin, la ville. A l'horizon, un paquebot semblait totalement immobile, et un vent léger venait du nord. C'était un moment de grande beauté et de calme, au cours duquel le ciel et la terre se rencontraient. On pouvait rester assis sur le sable à contempler le mouvement incessant des vagues, dont le rythme semblait se répercuter sur la terre. Votre esprit était vivant, mais pas à la façon de la mer à l'infini va-et-vient. Il était vif et passait d'un horizon à l'autre. Sans hauteur ni profondeur, n'étant ni loin ni près, l'esprit n'avait pas de point central à partir duquel mesurer ou encercler la totalité. La mer, le ciel et la terre étaient bien là, mais il n'existait pas d'observateur. L'espace était immense et la lumière incommensurable. L'éclat du soleil couchant illuminait les arbres, baignait le village et s'étendait bien au-delà du fleuve, et cela était une lumière qui ne s'éteignait jamais et brillait éternellement. Et curieusement, elle ne produisait pas d'ombre, il n'était pas possible de voir votre ombre à partir d'elle. Vous n'étiez pas endormi, vous n'aviez pas fermé les yeux, car les étoiles étaient maintenant visibles. Mais que vos yeux soient ouverts ou fermés, la lumière était toujours présente. Il était impossible de la capter pour la mettre sur un autel.

Mère de trois enfants, elle avait une apparence de simplicité, tranquille et sans prétention. Lorsqu'elle se mit à parler, sa timidité nerveuse s'estompa, et elle devint attentive. Son fils aîné avait fait ses études à l'étranger et il était maintenant ingénieur électronicien ; le second avait un poste élevé dans une usine de textile et le cadet terminait tout juste ses études. C'étaient d'excellents enfants, dit-elle, et il était évident qu'elle était fière d'eux. Leur père était mort quelques années auparavant, mais il avait fait en sorte qu'ils reçoivent une bonne éducation sans avoir de difficultés pécuniaires. Il avait laissé à sa femme le peu qu'il pouvait posséder par ailleurs et comme elle avait des besoins minimes, elle était elle aussi à l'abri. Elle s'interrompit à ce point de son récit, éprouvant de toute évidence une certaine difficulté à exprimer ce qui occupait son esprit. Devinant ce dont elle voulait parler, je la questionnai avec une certaine hésitation.

Aimez-vous vos enfants?

— Mais bien sûr que je les aime, répondit-elle rapidement, soulagée par cette entrée en matière. Quelle mère n'aimerait pas ses enfants? Je les ai élevés dans l'amour et l'attention, et je me suis occupée toutes ces dernières années de leurs allées et venues, de leurs peines et de leurs joies et de tout ce qui incombe à une mère. Ce sont d'excellents enfants qui ont été très gentils avec moi. Ils ont fait de bonnes études et

ils réussiront dans la vie. Ils ne laisseront peut-être pas un souvenir impérissable en ce monde, mais après tout, rares sont ceux qui le font. Nous habitons tous ensemble pour l'instant et lorsqu'ils se marieront je vivrai chez l'un d'eux, s'il veut bien de moi. J'ai naturellement ma propre maison, et je ne dépends pas d'eux économiquement. Mais la question que vous venez de poser est tellement étrange.

Vraiment?

— Voyez-vous, je n'ai encore jamais parlé de moi à quiconque, pas même à ma sœur, ou à mon défunt mari, et qu'on me pose une telle question est tellement étonnant - mais c'est cependant quelque chose dont je veux vraiment parler avec vous. Il m'a fallu beaucoup de courage pour venir vous voir, mais je suis heureuse de l'avoir fait et vous m'avez beaucoup facilité les choses. J'ai toujours été portée à l'écoute, mais non pas dans le sens que vous accordez à ce mot. J'avais pour habitude d'écouter mon époux et ses associés lorsqu'ils venaient à la maison, et c'est pourquoi j'étais silencieuse la plupart du temps. On apprend à écouter les autres, mais la presque totalité de ce que l'on entend n'est rien d'autre que ce que l'on savait déjà. Les hommes bavardent autant que les femmes, en dehors du fait qu'ils se plaignent de leur travail et de leur salaire insuffisant. Certains parlent de la promotion qu'ils souhaitent tellement et d'autres des réformes sociales, du travail au village ou de ce que le gourou a déclaré. Je les ai tous écoutés et je n'ai ouvert mon cœur à personne. Certains étaient plus habiles et d'autres plus stupides, mais en définitive aucun ne différait réellement de moi. J'aime la musique, mais je l'écoute d'une oreille différente. Il semble que je passe le plus clair de mon temps à écouter quelqu'un. Mais il y a également autre chose que j'écoute, quelque chose qui m'échappe sans cesse. Puis-je vous en parler?

N'êtes-vous pas venue pour cela?

— Si, je suppose que si. J'aurai bientôt quarante-cinq ans, voyez-vous, et j'ai passé la majeure partie de ces années à m'occuper des autres. Je me suis livrée à mille et une activité, au fil des jours. Il y a cinq ans que mon mari est mort, et depuis lors je me suis plus que jamais occupée des enfants. Et voilà qu'aujourd'hui, curieusement, je ne cesse de me trouver face à moi-même. Je suis venue vous écouter l'autre jour, avec ma belle-sœur, et vos paroles ont éveillé quelque chose en mon cœur, quelque chose qui avait toujours été là. Je ne parviens pas à mieux l'exprimer et j'espère que vous comprendrez ce que je veux dire exactement.

Puis-je vous aider?

— Oh oui, je vous en prie.

Il est difficile d'être simple et de le rester en toutes choses, n'est-ce pas? Nous faisons l'expérience d'une chose simple en soi, mais tout se complique très vite et il est malaisé de garder cette chose à l'intérieur des limites de sa simplicité originelle. N'avez-vous pas l'impression qu'il en est ainsi?

— Si, d'une certaine façon. Il y a quelque chose de très simple au fond de mon cœur, et je ne parviens pas à en saisir la signification.

Vous avez déclaré que vous aimiez vos enfants. Quel est le sens du mot « amour »?

— Je vous l'ai expliqué. Aimer ses enfants, c'est s'occuper d'eux, veiller à ce qu'ils ne souffrent pas et à ce qu'ils ne fassent pas trop d'erreurs. C'est les aider à avoir un bon métier, les voir se marier et ainsi de suite.

Est-ce tout?

— Que peut faire d'autre une mère?

Puis-je vous demander si l'amour de vos enfants suffit à combler la totalité de votre vie, ou seulement une partie?

— Cela n'y suffit pas, reconnut-elle. Je les aime, mais cela n'a jamais rempli ma vie. Ma relation avec mon mari était différente. Il aurait pu remplir ma vie, lui, mais pas les enfants. Et maintenant que ce sont de jeunes hommes, il leur faut vivre leur propre vie. Ils m'aiment, et je les aime, mais la relation entre mari et femme est d'une autre nature et c'est en épousant la femme qui leur conviendra qu'ils connaîtront la plénitude la vie.

N'avez-vous jamais souhaité que vos enfants reçoivent une éducation correcte, qui leur permettrait d'aider à ce qu'il n'y ait plus de guerre et de ne plus mourir pour une idée ou pour satisfaire la soif de pouvoir d'un quelconque Politicien? L'amour que vous leur portez ne vous incite-t-il pas à les aider à mettre en place une société différente dans laquelle la haine, l'antagonisme, l'envie, n'auraient plus de raison d'être?

— Mais que puis-je y faire, moi? Je n'ai pas moi-même reçu ce type d'éducation, comment pourrais-je aider à créer un nouvel ordre social?

N'éprouvez-vous pas des sentiments profonds à ce sujet?

— Non, je crains que non. Éprouvons-nous jamais, d'ailleurs, des sentiments profonds?

L'amour n'est-il pas quelque chose de profond, de vital, d'urgent?

— Il devrait en être ainsi, mais ce n'est pas le cas pour la plupart d'entre nous. J'aime mes fils, et je prie le ciel que rien ne leur arrive. Mais si cela se produit, que puis-je faire d'autre que de verser des larmes amères?

Si l'amour est en vous, n'est-ce pas suffisamment puissant pour vous faire agir? La jalousie, comme la haine, est déterminante et active, et suscite des actions violentes et tumultueuses. Mais la jalousie n'est pas l'amour. Savons- nous seulement ce qu'est l'amour?

— J'ai toujours pensé que j'aimais mes enfants, même si ce n'était pas la grande affaire de ma vie.

Y a-t-il donc dans votre vie un amour plus important que celui de vos enfants?

Il n'avait pas été facile d'en arriver là, et elle se sentait gênée et mal à l'aise au fur et à mesure que nous en approchions. Elle resta quelques instants sans parler, et nous demeurâmes assis en silence.

— Je n'ai jamais vraiment aimé, reprit-elle d'un ton bas. Je n'ai jamais rien ressenti profondément. J'ai été très jalouse, c'était un sentiment très violent, qui me déchirait le cœur et me rendait féroce. J'ai hurlé, j'ai pleuré, j'ai fait des scènes et même, Dieu me pardonne, j'ai frappé. Mais tout cela est terminé. Le désir sexuel était lui aussi très puissant mais cela s'est atténué après chaque enfant et aujourd'hui je n'éprouve plus rien de semblable. Mes sentiments envers mes enfants ne sont pas ce qu'ils devraient être. Je n'ai jamais rien ressenti de façon profonde, à part la jalousie et la sexualité. Et cela ne mène pas très loin, n'est-ce pas?

Pas très loin, en effet.

— Mais qu'est-ce donc que l'amour? L'attachement, la jalousie, même la haine, je croyais que c'était cela, l'amour. Ainsi que les rapports sexuels, bien entendu. Mais je vois aujourd'hui que la sexualité n'est que l'infime partie d'un tout infiniment plus vaste. C'est cette immensité que je n'ai jamais connue, et c'est sans doute pourquoi le sexe avait une importance si dévastatrice, à une époque en tout cas. Lorsque cela s'est dissipé, j'ai pensé que j'aimais mes fils. Mais le fait est que je les ai aimés, pour autant que je puisse employer ce mot, de façon très réduite, et même s'ils sont de bons enfants, ils ne diffèrent en rien de milliers d'autres enfants. J'imagine que nous sommes tous médiocres et prêts à nous accommoder de choses mesquines, telles que l'ambi-

tion, la prospérité, l'envie. Nos vies sont petites et pauvres, que nous les passions dans un palais ou dans une masure. Tout cela est maintenant très clair pour moi, bien plus que cela le fut jamais, mais je dois vous dire que je n'ai pas d'instruction.

L'instruction n'a rien à voir ici. Les ignorants n'ont pas le monopole de la médiocrité. L'érudit, le savant, et celui qui est très doué peuvent eux aussi être médiocres. Se libérer de la médiocrité, de la petitesse n'est pas une affaire de classe ou de savoir.

— Mais je n'ai pas beaucoup pensé, et je n'ai pas beaucoup éprouvé. Ma vie n'a été que désolation.

Quand bien même nous éprouvons intensément, c'est en général lié à des choses aussi petites que la sécurité de sa famille et la sienne propre, ou le drapeau, ou un quelconque leader politique ou religieux. Nos sentiments sont toujours dirigés pour ou contre quelque chose, et n'évoquent en rien le feu qui brûle clair, sans fumée.

— Mais qui nous donnera ce feu?

Dépendre de quelqu'un d'autre, chercher un gourou, un leader, c'est enlever toute dimension solitaire, toute pureté à ce feu et c'est cela qui produit la fumée.

— Mais alors, s'il n'est pas possible d'être aidés, cela veut dire qu'il nous faut porter ce feu en nous dès le premier jour.

Absolument pas. Au premier jour, il n'y a pas de feu. Il faut l'entretenir, s'en occuper et éliminer avec discernement et compréhension toutes les choses qui étouffent ce feu et détruisent la clarté de sa flamme. Ce n'est qu'alors que rayonne ce feu que rien ne peut éteindre.

— Mais il faut pour cela de l'intelligence, et j'en suis dépourvue.

Mais non. En percevant par vous-même la petitesse de votre vie et le peu d'amour que vous éprouvez, en comprenant la nature de la jalousie et en commençant à prendre conscience de vous-même dans votre rapport au quotidien, le mouvement de l'intelligence se fait jour. L'intelligence est une question de travail acharné, de perception très rapide des stratagèmes subtils de l'esprit, et consiste également à affronter le fait réel avec une pensée claire qui ne passe ni par les préjugés ni par les conclusions. Pour allumer le feu de l'intelligence et pour qu'il continue à brûler, il faut de la vigilance et une extrême simplicité.

— Vous êtes gentil de dire que je suis intelligente. Mais le suis-je réellement? demanda-t-elle avec insistance.

Il est bon de s'informer, mais non de revendiquer ce que vous avez ou n'avez pas. S'informer correctement est en soi le début de l'intelligence. Car vous maintenez l'intelligence cachée au fond de vous-même avec vos convictions personnelles, vos opinions, vos assertions et vos refus. La simplicité est le signe de l'intelligence - non pas le simple spectacle de la simplicité dans les choses extérieures et le comportement, mais la simplicité du non-être extérieur. Lorsque vous déclarez « je sais », vous suivez le chemin de la non-intelligence, et lorsque vous dites « je ne sais pas » et que c'est profondément exact, vous avait fait vos premiers pas sur la route de l'intelligence. Lorsqu'on ne sait pas, on regarde, on écoute, on s'informe. « Savoir », c'est accumuler, et celui qui thésaurise ne saura jamais rien: il n'est pas intelligent.

— Si je suis sur la route de l'intelligence parce que je suis simple et ne sais pas beaucoup de...

C'est n'être pas intelligent que de penser en termes de « beaucoup ». « Beaucoup » est un comparatif, et la comparaison repose sur l'accumulation.

— Vous avez raison. Mais, comme je disais, si l'on est sur la voie de l'intelligence du fait qu'on est simple et qu'on ne sait rien, alors l'intelligence semblerait être l'équivalent de l'ignorance.

L'ignorance est une chose et c'en est une autre que l'état du non-savoir. Elles n'ont aucun rapport. Vous pouvez être très instruit, doué, efficace et habile en même temps que parfaitement ignorant. L'ignorance va de pair avec la non-connaissance de soi. L'ignorant, c'est celui qui n'a nulle conscience de lui-même, qui ne sait rien de ses propres mensonges, de sa vanité, de ses envies, ni de tout le reste. La liberté réside dans la connaissance de soi. Vous pouvez tout savoir des merveilles de la terre et des cieux et n'être pas pour autant libéré de l'envie, de la souffrance. Dès lors que vous dites « je ne sais pas », vous commencez à apprendre. Apprendre n'est pas accumuler, qu'il s'agisse du savoir, des objets ou des relations. Être intelligent, c'est être simple. Mais être simple est extraordinairement difficile.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 33 'Être intelligent, c'est être simple'

La confusion et les convictions

Le sommet des montagnes au-delà du lac était pris dans des nuages noirs et lourds, mais les rives du lac étaient ensoleillées. C'était le début du printemps et le soleil n'était pas encore très chaud. Les arbres étaient encore dépouillés, leurs branches nues se détachant contre le ciel bleu, mais il y avait quelque chose de magnifique dans cette nudité. Ils pouvaient attendre avec patience et certitude, car le soleil était au-dessus d'eux, et dans quelques semaines ils seraient recouverts de jeunes feuilles vertes. Un petit sentier qui partait du lac vagabondait dans les fourrés, des plantes grasses pour la plupart, qui s'étendaient sur des kilomètres, et si vous suiviez ce sentier suffisamment longtemps, vous arriviez dans une vaste prairie entourée d'arbres. C'était un endroit magnifique, retiré et lointain. Quelques vaches venaient parfois y paître, mais le tintement de leurs cloches ne semblaient jamais déranger votre solitude ou modifier l'impression de distance et d'isolement. Cent personnes auraient bien pu venir dans ce lieu enchanté, et après leur départ, malgré le bruit et les déchets qu'impliquait leur présence, tout serait resté intact, solitaire et amical.

Cet après-midi là, le soleil inondait le pré et les grands arbres sombres qui l'entouraient, sculptures vertes, hautaines et immobiles. Avec vos préoccupations et votre bavardage intérieur, l'esprit et les yeux partout à la fois, vous demandant avec angoisse si vous ne vous feriez pas mouiller par la pluie sur le chemin du retour, vous aviez l'impression d'être là sans y être ni autorisé ni bienvenu. Mais vous vous intégriez vite et finissiez par faire partie de cette solitude enchanteresse. Il n'y avait pas le moindre oiseau ; l'air était parfaitement immobile, ainsi que la cime des arbres sous le grand ciel bleu. Cette luxuriante prairie verte était le centre de cet univers, et assis sur un rocher, vous faisiez partie intégrante de ce centre. Ce n'était pas imaginaire, l'imagination est une chose stupide. Ce n'était pas que vous tentiez de vous identifier à ce qui état si magnifiquement ouvert et splendide ; l'identification est vanité. Ce n'était pas non plus que vous essayiez de vous oublier ou de vous perdre dans cette solitude naturelle inaltérée ; toute abnégation oublieuse de soi est arrogante. Ce n'était pas le choc ou la contrainte devant tant de pureté ; toute contrainte est déni du vrai. Rien ne pouvait vous aider à accéder à cette totalité. Mais vous en faisiez pourtant partie, comme de cette prairie verte, de ce rocher si dur, du ciel bleu et des arbres majestueux. C'était ainsi. Vous pourriez vous en souvenir, mais alors vous n'en feriez plus partie et si vous y retourniez, vous ne le trouveriez jamais.

Soudain résonnèrent les notes claires d'une flûte, et au long du sentier vous avez rencontré le garçon qui en jouait. Il ne serait jamais flûtiste professionnel, mais sa musique était remplie de joie. C'était lui qui gardait les vaches. Il était trop timide pour parler et il se mit à jouer de la flûte pendant que vous marchiez près de lui sur le sentier. Il vous aurait bien raccompagné jusqu'au lac, mais c'était trop loin et il rebroussa bientôt chemin. Mais les notes de la flûte continuaient à résonner dans l'air.

Ils étaient mari et femme, sans enfants, et relativement jeunes. Petits et musclés, ils formaient un couple vigoureux et plein de santé. Elle vous regardait droit dans les yeux, tandis que lui attendait que vous regardiez ailleurs pour poser son regard sur vous. Ils étaient déjà venus deux ou trois fois, et quelque chose avait changé en eux. Physiquement, ils étaient restés identiques, mais c'est dans leur attitude que quelque chose apparaissait, dans la façon dont ils s'asseyaient, et dans leur port de tête. Ils avaient l'apparence de ceux qui sont en train de devenir, ou qui sont déjà devenus,

des personnages importants. N'étant pas dans leur contexte habituel, ils étaient légèrement embarrassés, guindés, et semblaient ne plus très bien savoir pourquoi ils étaient venus, ni ce qu'ils devaient dire. Ils commencèrent donc par parler de leurs voyages, ainsi que d'autres choses, qui, dans les circonstances présentes ne présentaient pour eux qu'un intérêt très limité.

— Naturellement, finit par déclarer le mari, nous gardons notre foi dans les Vénérables de la loge, mais pour l'instant nous n'y accordons pas trop d'importance. Les gens ne comprennent rien, et ils font des Vénérables des sauveurs, des super-gourous - et ce que vous dites des gourous est parfaitement exact. En ce qui nous concerne, les Vénérables sont la partie supérieure de nous-mêmes. Ils existent, non seulement au niveau de la foi, mais en tant qu'ils ont une incidence quotidienne dans notre vie de tous les jours. Ils guident nos vies. Ils nous instruisent et nous montrent la voie.

Peut-on savoir quelle voie?

— La voie qui donne accès aux processus d'évolution d'une vie plus noble. Nous avons des portraits des Vénérables, mais ce ne sont que des symboles, des images pour retenir l'esprit, afin que naisse quelque chose de plus grand dans nos pauvres vies. Car sinon, nos vies deviendraient superficielles, vides et fausses. Tout comme il y a des leaders dans le domaine politique et économique, ces symboles fonctionnent comme guides au royaume de la pensée supérieure. Ils sont aussi nécessaires que la lumière dans les ténèbres. Nous ne sommes pas intolérants par rapport aux autres guides, aux autres symboles. Nous les accueillons tous, car en ces époques troublées, l'homme a besoin de toute l'aide qu'il peut rencontrer. Nous ne sommes pas intolérants. Mais vous, par contre, vous semblez être aussi intolérant que dogmatique lorsque vous rejetez les Vénérables en tant que guides, ainsi que toute autre forme d'autorité. Pourquoi insistez-vous tant sur le fait que l'homme doit se libérer de toute autorité? Comment pourrions-nous vivre en ce monde s'il n'existait pas une certaine notion de loi et d'ordre, sur laquelle repose l'autorité? L'homme est cruellement éprouvé, et il a besoin de ceux qui peuvent l'aider et le réconforter de façon pro- fonde et efficace.

Quel homme?

— L'homme en général. Il peut exister des exceptions, mais l'homme ordinaire a besoin d'une certaine forme d'autorité et d'un guide qui lui permettra de passer de la vie des sens à la vie de l'esprit. Pourquoi êtes-vous contre l'autorité?

Il y a plus d'une forme d'autorité, n'est-ce pas? Il y a l'autorité de l'État en vue de l'intérêt soi-disant général. L'autorité de l'Église, du dogme, de la croyance, que l'on nomme la religion, qui s'exerce afin de libérer l'homme du mal et de l'aider à évoluer. Il y a encore l'autorité de la société, c'est-à-dire l'autorité de la tradition, de la rapacité.

je l'envie, de l'ambition ; et l'autorité du savoir personnel ou de l'expérience, qui est le produit de notre conditionnement, de notre éducation. Il y a enfin l'autorité du spécialiste, celle du talent, et l'autorité de la force aveugle et brutale, qu'elle émane d'un gouvernement, ou d'un individu. Pourquoi recherchons-nous l'autorité?

— Mais pour des raisons évidentes. Comme je l'ai dit, l'homme a besoin d'un guide auquel se référer. Étant confus et troublé, il se tourne naturellement vers une autorité qui l'aidera à sortir de cette confusion.

N'êtes-vous pas en train de parler de l'homme comme s'il s'agissait d'un être totalement différent de vous? N'êtes- vous pas vous aussi à la recherche de l'autorité?

— Si, c'est exact.

Pourquoi?

— Le physicien en sait davantage que moi sur la structure de la matière, et si je veux approfondir mes connaissances en ce domaine, je m'adresse à lui. Si j'ai mal aux dents, je vais chez le dentiste. Si je suis intérieurement perturbé, ce qui est fréquent, je recherche les conseils de la partie supérieure de l'être, du Vénérable, et ainsi de suite. Quel mal y a-t-il à cela?

C'est une chose que d'aller chez le dentiste, de rouler à droite ou à gauche sur la route, ou de payer ses impôts. Mais est-ce la même chose que d'accepter l'autorité afin de se libérer de la souffrance? Il semble plutôt que ce soient deux choses totalement opposées. Peut-on comprendre et faire disparaître la souffrance psychologique en s'en remettant totalement à l'autorité d'un autre?

— Le psychologue ou le psychanalyste réussissent souvent à aider l'esprit perturbé à résoudre ses problèmes. Et en l'occurrence, l'autorité semble parfaitement profitable et utile.

Mais pourquoi recherchez-vous l'autorité de ce que vous appelez la partie supérieure de l'être, ou le Vénérable?

— Parce que tout est pour moi confus.

L'esprit confus peut-il jamais découvrir ce qui est vrai?

— Pourquoi ne le pourrait-il pas?

Quoi qu'il puisse faire, l'esprit confus ne découvrira jamais que davantage de confusion. Sa quête de la partie supérieure de l'être, et les réponses qu'il reçoit seront fonction de la confusion de son état. Seule la clarté peut mettre fin à l'autorité.

— Il m'arrive aussi d'avoir l'esprit clair.

Ce que vous voulez dire, en fait, c'est que votre confusion n'est pas totale et qu'une partie de vous est restée claire. C'est cette partie soi-disant claire que vous nommez partie supérieure de l'être, Vénérable ou n'importe quoi d'autre. Et ce que je dis n'est nullement péjoratif. Mais se peut-il qu'une partie de l'esprit soit embrouillée, confuse, tandis qu'une autre ne l'est pas? Ou bien n'est-ce là qu'un vœu pieux?

— Je sais qu'il y a des moments où je n'éprouve nulle confusion, c'est tout.

La clarté peut-elle se reconnaître et se définir en tant qu'elle est non-confusion? La confusion peut-elle reconnaître la clarté? Si la confusion reconnaît la clarté, ce qui est ainsi reconnu demeure de l'ordre de la confusion. Si la clarté se définit elle-même en tant qu'état de non- confusion, cela procède de la comparaison, car elle se compare à la confusion et reste ainsi dans son champ.

— Vous essayez de me dire que ma confusion est totale, n'est-ce pas? Mais c'est tout simplement inexact, dit-il avec insistance.

Avez-vous tout d'abord conscience de la confusion ou de la clarté?

— N'est-ce pas un peu comme demander ce qui est apparu en premier, de la poule ou de l'œuf?

Pas tout à fait. Lorsque vous êtes heureux, vous n'en avez pas conscience. C'est seulement lorsque le bonheur n'est plus que vous partez à sa recherche. Lorsque vous avez conscience d'être heureux, c'est déjà que vous ne l'êtes plus. En vous en remettant à l'Atman - le supramental, le Maître, le Vénérable, ou quel que soit le nom que vous lui donniez - pour clarifier votre confusion, votre action découle de la confusion, et votre action n'est jamais que le produit du conditionnement de votre esprit, n'est-ce pas?

— C'est possible.

Étant en pleine confusion, vous cherchez à établir une autorité qui éliminera cette confusion, ce qui ne peut qu'empirer les choses.

— Oui, reconnut-il à contrecœur.

Si vous percevez la vérité contenue en cela, vous ne vous occuperez plus que d'éliminer votre confusion, et non de vous référer à une autorité quelconque, ce qui n'a aucun sens.

— Mais comment pourrais-je dissiper ma confusion?

En étant véritablement honnête à l'intérieur même de

cette confusion. Reconnaître à ses propres yeux que l'on est totalement confus et perturbé constitue le début de la compréhension.

— Mais j'ai une position à sauvegarder, lança-t-il impulsivement.

C'est exactement cela. Vous avez une fonction dirigeante - et le leader est tout aussi confus que ceux qu'il dirige. Il en est ainsi dans le monde entier. Poussé par sa confusion interne, l'adepte ou le disciple choisit le leader, le Maître, le gourou, et la confusion se perpétue. Si vous désirez vraiment vous libérer de la confusion, cela devient votre préoccupation première, et le fait de conserver votre situation perd toute signification. Mais il y a déjà longtemps que vous jouez à cache-cache avec vous-même, n'est-ce pas?

— Oui je suppose.

Tout le monde veut devenir quelqu'un, et c'est ainsi que nous suscitons davantage de confusion et de souffrance pour nous-mêmes et pour les autres. Et cela ne nous empêche pas de vouloir sauver l'humanité! Il est indispensable de clarifier tout d'abord son propre esprit, au lieu de s'occuper de la conscience des autres.

Il y eut un long silence. Sa femme, qui jusqu'alors n'avait rien dit, prit soudain la parole avec une expression douloureuse.

Mais il se trouve que nous voulons aider les autres, et nous avons consacré notre vie à cela. Vous ne pouvez pas nous priver de ce désir humanitaire, après toutes les actions positives que nous avons faites. Vous êtes trop destructeur, trop négatif. Vous enlevez, mais que donnez- vous? Vous avez peut-être découvert la vérité, mais tel n'est pas notre cas. Nous la cherchons, et nous avons le droit d'avoir nos convictions personnelles.

Son mari la regardait anxieusement, se demandant ce qu'elle allait dire d'autre, mais elle ne cessa pas pour autant de parler.

— Après toutes ces années de travail, nous avons fini par atteindre à une certaine position au sein de notre organisation Maçonnique. C'est la première fois que nous avons la possibilité d'exercer une fonction de leaders, et c'est notre devoir de le faire.

Croyez-vous?

- J'en suis tout à fait persuadée.

Il n'y a, dans ce cas-là, aucun problème. Je n'essaie nullement de vous convaincre de quoi que ce soit, ou de vous amener à adopter un point de vue particulier. Penser à partir d'une conclusion ou d'une conviction n'est pas penser. Et la vie n'est alors qu'une forme de mort, n'est-ce pas?

— Notre vie, si nous n'avions pas de convictions, serait très vide. Ce sont nos convictions qui ont fait de nous ce que nous sommes. Nous croyons en certaines choses, et elles ont fini par faire partie intégrante de notre constitution.

Qu'elles soient ou non valides? Une croyance peut-elle être juste?

— Nous nous sommes beaucoup interrogés sur nos croyances, et nous avons découvert qu'elles recelaient une vérité.

Comment découvre-t-on la véracité d'une croyance?

— Nous savons s'il existe ou non une vérité sous-jacente dans une croyance, répondit-elle avec véhémence.

Mais comment le savez-vous?

— De par notre intelligence, notre expérience, et par la mise à l'épreuve dans notre vie quotidienne, bien entendu.

Vos croyances reposent sur votre éducation, votre culture. Elles sont le produit de votre arrière-plan passé et des influences sociales, familiales, religieuses et traditionnelles que vous avez subies, ne croyez-vous pas?

— En quoi cela serait-il néfaste?

Lorsque l'esprit est déjà conditionné par une série de croyances, comment pourrait-il jamais découvrir la vérité en ce qui les concerne? L'esprit, de toute évidence, doit d'abord se libérer de ses croyances, pour pouvoir ensuite en percevoir la vérité. Il est absurde qu'un Chrétien se moque des croyances et des dogmes de l'Hindouisme ou qu'un Hindou tourne en dérision le dogme Chrétien qui affirme que seule une certaine croyance permet d'être sauvé, car ils sont tous deux logés à la même enseigne. Pour comprendre la vérité de ce qui concerne la croyance, la conviction, le dogme, il faut se libérer de tout conditionnement en tant que Chrétien, Communiste, Hindou, Musulman ou quoi que ce soit d'autre. Car sinon, vous ne faites que répéter ce qu'on vous a appris.

— Mais la croyance qui repose sur l'expérience est de nature différente, affirma-t-elle.

Vraiment? La croyance projette l'expérience, et une telle expérience renforce alors la croyance. Nos visions procèdent elles aussi de notre conditionnement, qu'il ait été religieux ou non. N'êtes-vous pas d'accord?

— Ce que vous dites est par trop désespérant, s'exclama-t-elle. Nous sommes faibles, nous ne pouvons pas voler de nos propres ailes, et nous avons besoin de nous appuyer sur nos croyances.

En affirmant que vous ne pouvez pas voler de vos propres ailes, vous vous mettez en situation de faiblesse, et c'est ainsi que vous permettez à l'exploiteur que vous avez créé de prendre l'avantage sur vous.

— Mais nous avons besoin qu'on nous aide. Lorsque vous ne la cherchez pas, l'aide se fait jour. Elle

Peut provenir de la feuille de l'arbre, d'un sourire, du geste d'un enfant, ou d'un livre quelconque. Mais si vous accordez la primauté au livre, à la feuille ou à l'image, vous êtes perdu, car vous êtes alors prisonnier d'une geôle que vous venez de bâtir.

Elle était maintenant plus calme, mais quelque chose continuait à la tracasser. Son mari était sur le point de parler, mais s'en abstint. Il y eut un bref silence, puis elle reprit la parole.

— D'après ce que vous avez dit, il semble que vous teniez le pouvoir comme étant quelque chose de mauvais. Pourquoi cela? Qu'y a-t-il de mal dans le fait d'exercer un pouvoir?

Qu'entendez-vous par pouvoir? La domination de l'État, d'un groupe, d'un gourou, d'un leader, d'une idéologie ; la pression de la propagande, par laquelle les plus rusés

et les plus habiles exercent leur influence sur les masses ou les prétendues masses - est-ce là ce que vous entendez par pouvoir?

— Oui, d'une certaine façon. Mais le pouvoir peut aussi permettre de faire le bien, il n'est pas seulement néfaste.

Le pouvoir au sens d'une ascendance, d'une domination, d'une influence violente sur autrui, ne peut être que mauvais. Il n'existe pas de « bon » pouvoir.

— Mais certains cherchent le pouvoir pour le bien de leur pays, ou au nom de Dieu, de la paix ou de la fraternité. C'est possible, n'est-ce pas?

Certains, en effet, agissent malheureusement ainsi. Puis- je vous demander si vous recherchez le pouvoir?

— Oui, nous cherchons à l'obtenir, répondit-elle sur un ton de défi. Mais dans le seul but de faire du bien aux autres.

C'est ce qu'ils disent tous, du tyran le plus cruel au pseudo-démocrate, du gourou au parent en colère.

— Mais nous c'est différent. Du fait que nous avons personnellement éprouvé tant de souffrance, nous voulons aider les autres à éviter les pièges dans lesquels nous sommes tombés. Les gens ne sont que des enfants, et il faut les aider pour leur bien.

Savez-vous ce qu'est le bien?

— Je crois que personne ne peut l'ignorer: ne pas faire souffrir, être gentil, généreux, ne point tuer et ne pas penser à soi.

En d'autres termes, vous voulez dire aux autres d'être généreux de cœur et d'âme. Mais est-il besoin pour ce faire d'une organisation très vaste qu'il est possible que l'un de vous dirige?

— Si nous acceptons de la diriger, c'est uniquement pour permettre à l'organisation de rester dans le droit chemin, et non parce que nous briguons un pouvoir personnel.

Le fait d'exercer un pouvoir au sein d'une organisation diffère-t-il tellement du pouvoir personnel? Vous voulez tous deux goûter le prestige que cela procure, l'impression d'être quelqu'un d'important, les possibilités de voyager qui en découlent, et ainsi de suite. Pourquoi ne pas le reconnaître simplement? Pourquoi habiller tout cela du manteau de la respectabilité, et utiliser une série de mots ronflants pour masquer votre désir de réussir et d'être reconnus, ce qui est ce que veulent la plupart d'entre nous?

— Nous ne voulons qu'aider l'humanité, affirma-t-elle. N'est-il pas étrange que l'on refuse de voir les choses telles qu'elles sont?

— Je ne crois pas, intervient le mari, que vous saisissiez pleinement notre situation. Nous sommes des gens ordinaires, et ne prétendons pas être autre chose. Nous avons nos défauts, et reconnaissons honnêtement nos ambitions. Mais ceux que nous respectons et dont la sagesse s'est exprimée de diverses façons, nous ont demandé d'accepter cette position dirigeante et si nous la refusons, elle tombera entre des mains pires que les nôtres - les mains de ceux qui ne songent qu'à leur promotion personnelle. C'est pour cela que nous avons le sentiment qu'il nous faut prendre nos responsabilités, quand bien même nous n'en sommes pas encore tout à fait dignes. J'espère sincèrement que vous comprenez.

N'est-ce pas plutôt à vous de comprendre ce que vous êtes en train de faire? Vous vous occupez de réformes, n'est-ce pas?

— Qui ne s'en occupe pas? Les grands maîtres et les leaders de ce temps comme du passé se sont toujours occupés de réformes. Les ermites, les sannyasis, sont fort peu utiles à la société.

La réforme, encore que nécessaire, n'a pas grande signification si l'on ne considère pas la totalité de l'homme. Couper quelques branches mortes ne suffit pas à rendre un arbre sain si ses racines sont atteintes. Les réformes engendrent toujours d'autres réformes. Et ce qui est indispensable, c'est une révolution totale et fondamentale dans notre façon de penser.

— Mais nous sommes incapables, pour la plupart, d'une telle révolution et un changement radical doit intervenir graduellement, par un processus d'évolution. Nous n'aspirons qu'à apporter notre aide à ce changement progressif, et nous avons consacré notre vie à servir l'homme. Mais vous, ne devriez-vous pas avoir davantage de tolérance envers les faiblesses humaines?

La tolérance n'est pas la compassion, elle est ce qui a été assemblé par l'esprit habile. La tolérance est une réaction devant l'intolérance, mais ni le tolérant ni l'intolérant n'éprouveront jamais de compassion. Sans l'amour, toute pseudo-bonne action ne débouchera que sur davantage de malheur et de souffrance. L'esprit qui est ambitieux, qui cherche le pouvoir, est dépourvu d'amour et ne connaîtra jamais la compassion. L'amour n'est pas la réforme, mais l'action totale.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 34 'La confusion et les convictions'

L'attention non motivée

Dans la petite allée étroite et ombragée qui séparait deux jardins, un jeune garçon jouait de la flûte. C'était une vulgaire flûte en bois et il jouait la mélodie d'un film très populaire, mais la pureté des notes remplissait l'espace. Les murs blancs des maisons avaient été lavés par les pluies récentes, et les ombres y dansaient sur la musique de la flûte. C'était une matinée ensoleillée, quelques nuages blancs flottaient dans le ciel bleu, et un petit vent agréable venait du nord. Le village était derrière les maisons et les jardins, de grands arbres surplombaient les pauvres chaumières. Sous ces arbres, des femmes vendaient du poisson, quelques légumes et diverses fritures. De petits enfants jouaient sur la route étroite, et des enfants encore plus jeunes faisaient leurs besoins dans le fossé, sans se préoccuper des adultes et des voitures qui passaient. Il y avait énormément de chèvres et leurs petits chevreaux noirs et blancs étaient plus propres et beaucoup plus turbulents que les petits enfants. Ils étaient très doux au toucher et adoraient se faire caresser. Passant sous les fils barbelés de leur enclos, ils traversaient la route en courant pour aller de l'autre côté, broutant un peu d'herbe, gambadant, se cognant les uns les autres, sautant en l'air avec grâce, et retournaient ensuite à toute allure près de leurs mères. Les voitures ralentissaient pour les éviter, et pas un seul ne fut écrasé. Ils semblaient jouir d'une protection divine - pour finir par être tués et mangés.

Mais le joueur de flûte était là parmi les feuillages verts, et les notes claires semblaient vous inviter à sortir de chez vous. Le garçon était sale, ses vêtements déchirés et crasseux, et son visage agressivement aigu et plaintif. Personne ne lui avait appris à jouer de la flûte et personne ne lui apprendrait jamais ; il avait appris tout seul et tandis que résonnait la mélodie du film, la pureté des notes était extraordinaire. L'esprit qui flottait dans cette pureté en ressentait une impression étrange. Et même si l'on se déplaçait, elle pénétrait les arbres, entourait les maisons et allait jusqu'à la mer. Son mouvement n'était ni spatial ni temporel, mais de l'ordre de la pureté. Le mot « pureté » n'est pas la pureté, car ce mot est lié à la mémoire, et à l'association de beaucoup de choses. Et cette pureté-là n'avait pas été créée par l'esprit ; il ne s'agissait pas d'une chose assemblée dans le seul but d'être défaite par le soutenir et la comparaison. Le joueur de flûte était là, mais l'esprit était infiniment loin - non pas au niveau de la distance, ni en termes de mémoire. Il était loin à l'intérieur de lui-même, clair, intact, seul, sans commune mesure avec le temps et la récognition.

La petite pièce donnait sur un minuscule jardin empli de fleurs, avec quelques mètres de pelouse. Nous avions du mal à tenir à cinq dans cette pièce, avec en outre le petit garçon que l'un d'eux avait amené. Le garçon resta assis un certain temps en se tenant tranquille, puis se leva et prit la porte. Il voulait jouer et n'entendait rien à la conversation des adultes, en dépit de son air sérieux. A chaque fois qu'il revenait, il allait s'asseoir près de l'un des visiteurs, qui s'avéra être son père, et leurs mains se touchaient. Il finit par s'endormir ainsi, tenant le doigt de son père.

C'étaient tous des hommes actifs, énergiques et efficaces. Leurs professions respectives d'avocat, de fonctionnaire, d'ingénieur et d'assistant social n'étaient que des moyens de gagner leur vie, à l'exception du dernier. Leur véritable intérêt était ailleurs, et ils semblaient tous refléter la culture de nombreuses générations.

— Je ne m'occupe que de moi-même, déclara l'avocat, mais cela n'est pas à prendre dans un sens étroit et personnel d'auto-amélioration. Il est un fait certain,

c'est que je suis seul à pouvoir traverser la barrière des siècles accumulés et à libérer mon esprit. Je suis prêt à écouter, à raisonner, à discuter, mais j'abomine toute forme d'influence. Car l'influence, finalement, n'est qu'une forme de propagande et la propagande est la plus stupide des contraintes. Je lis énormément mais je me surveille constamment pour ne pas tomber sous l'influence de la pensée de l'auteur. Je suis venu assister à nombre de vos causeries et il m'apparaît comme à vous que toute forme de contrainte s'oppose à la compréhension. Celui qui est persuadé, consciemment ou inconsciemment, de suivre une certaine forme de pensée, si bénéfique semble-t-elle, finira par ressentir une certaine frustration, parce que sa réalisation s'effectue selon la pensée de quelqu'un d'autre et il ne peut ainsi jamais se réaliser pleinement.

Ne sommes-nous pas soumis à l'influence d'une chose ou d'une autre, la plupart du temps? On peut ne pas avoir conscience de cette influence, mais n'est-elle pas toujours présente sous des formes aussi variées que subtiles? La pensée elle-même ne procède-t-elle pas de l'influence?

— Nous en avons souvent débattu tous les quatre, répondit le fonctionnaire, sans pouvoir apporter de réponse précise à cette question, sinon nous ne serions pas là. Personnellement, j'ai parcouru le pays pour aller en de nombreux ashrams visiter les maîtres. Mais avant de les rencontrer, j'ai toujours essayé de connaître leurs disciples, pour voir jusqu'à quel point ils ont été simplement influencés par l'idée d'une vie meilleure. Cette façon de procéder scandalise nombre de disciples qui ne comprennent pas pourquoi je ne m'adresse pas tout d'abord au gourou. Ils sont presque tous sous l'emprise de l'autorité, et les ashrams, surtout les plus grands, sont très souvent dirigés de façon très efficace, comme n'importe quelle usine ou n'importe quel bureau. Les postulants remettent toutes leurs possessions à l'autorité centrale, puis demeurent dans cet ashram, sous la direction du gourou, pour le restant de leur vie. On est surpris par les types de personnes que l'on peut rencontrer là, c'est toute une société vue en coupe: des administrateurs du Gouvernement à la retraite, des hommes d'affaires qui ont fait fortune, quelques professeurs, et bien d'autres encore. Et ils sont tous assujettis à la soi-disant influence spirituelle du gourou. C'est consternant, mais c'est pourtant ainsi!

L'influence ou la contrainte est-elle limitée à l'ashram? Le héros, l'idéal, l'Utopie politique, le futur comme symbole de réussite ou de devenir - toute cela n'a-t-il pas également une influence subtile sur chacun de nous? Et l'esprit ne doit-il pas également se libérer de cette forme de contrainte?

— Nous n'allons pas si loin, dit l'assistant social. Nous restons sagement à l'intérieur de certaines limites, car en sortir pourrait déboucher sur un chaos indescriptible.

Refuser une forme de contrainte pour finir par l'accepter sous une forme moins évidente, c'est là une façon de faire assez futile, n'est-ce pas?

— Nous voulons procéder graduellement, et comprendre systématiquement et totalement une forme de contrainte après l'autre, précisa l'ingénieur.

Cela est-il possible? Ne doit-on pas s'attaquer à l'influence ou à la contrainte dans leur ensemble et radicalement et non pas petit à petit, fragmentairement? En essayant d'éliminer une forme de pression après l'autre, n'établissez-vous pas ainsi un processus qui renforce, à des niveaux différents, ce que vous tentez d'éliminer? Peut-on se défaire progressivement de l'envie? L'effort que vous faites en ce sens n'a-t-il pas pour conséquence de maintenir l'envie?

— Il faut du temps pour construire quoi que ce soit. On ne fait pas un pont en un jour. Le temps est nécessaire à toutes choses - pour que la graine porte ses fruits et pour que l'homme atteigne à la maturité.

Le temps, de toute évidence, est nécessaire à certaines choses. Pour accomplir une série d'actes, ou pour se mouvoir d'ici à là dans l'espace, il faut du temps. Mais en dehors de la chronologie, le temps est un jouet mental, n'est-ce pas? On utilise la notion de temps comme moyen de réussir, de devenir quelque chose, positivement ou négativement ; le temps existe dans la comparaison. La pensée « je suis ceci, et je deviendrai cela » procède de la temporalité. Le futur est le passé modifié et le présent devient un simple mouvement ou un passage du passé au futur, dépourvu de toute importance. Le temps comme moyen de réussir exerce une influence capitale, qui impose la pression de traditions séculaires. Ce processus d'attraction et de contrainte, tout à la fois négatif et positif, peut-il être compris fragmentairement ou doit-il au contraire être saisi dans son ensemble?

— Je me permets de vous interrompre, car j'aimerais poursuivre ce que j'avais commencé à vous expliquer, déclara l'avocat sur un ton de protestation. Être influencé n'est pas penser et c'est pour cela que je me préoccupe uniquement de moi - sans qu'il s'agisse d'égocentrisme. pour reprendre mon expérience personnelle, j'ai lu ce que vous avez dit sur l'autorité et je travaille en ce sens moi aussi. C'est la raison pour laquelle je me tiens soigneusement à l'écart de tous les maîtres et les gourous. L'autorité - lorsqu'elle n'est ni légale ni civique - doit être rejetée par l'homme intelligent.

Vous attachez-vous à vous libérer de l'autorité extérieure, de l'influence des journaux, des livres, des maîtres et ainsi de suite? Ne devez-vous pas vous libérer également de toutes les formes de contraintes intérieures, et des pressions de l'esprit luimême, non seulement au niveau superficiel, mais aussi à celui, très profond, de l'inconscient?

Et cela est-il possible?

— C'est précisément l'une des choses dont je souhaite que nous parlions ensemble. Si l'on possède une certaine lucidité, il est relativement facile d'observer et de se libérer de l'empreinte laissée sur l'esprit conscient par les influences et les pressions extérieures. Mais le conditionnement et l'influence imposés à l'inconscient, par contre, c'est un problème très difficile à comprendre.

L'inconscient est le produit - n'est-ce pas? - des innombrables influences et contraintes que nous-mêmes et la société avons fait subir à l'esprit.

— Il est certain que l'inconscient est influencé par la culture ou la société au sein de laquelle nous avons été élevés. Mais je ne saurais dire si ce conditionnement est total ou seulement parcellaire.

Souhaitez-vous le découvrir?

— Mais bien sûr, c'est pour cela que je suis là.

Comment faire pour le découvrir? Le « comment »

procède ici de l'interrogation et ne vise pas à rechercher une méthode. Car si l'on recherche une méthode, toute interrogation profonde cesse. Il est parfaitement évident que l'esprit est influencé, éduqué et structuré non seulement par la culture actuelle, mais par des siècles et des siècles de culture. Nous essayons pour l'instant de savoir si seule une partie de l'esprit ou au contraire sa totalité, a subi cette influence, ce conditionnement.

— Là est en effet la question.

Qu'entendons-nous par l'esprit conscient? L'action et sa cause ; le désir, l'accomplissement et la frustration ; la peur et l'envie ;la tradition, l'héritage racial et les expériences de l'individu qui ont pour base un passé collectif ; le temps comme passé et futur - tout cela est de l'essence du conscient, et en constitue même le noyau, n'est- ce pas?

— Exactement, et je me rends compte de la complexité de tout cela.

Perçoit-on par soi-même la nature de l'esprit conscient, ou est-on influencé par la description que nous en a fait quelqu'un d'autre?

— Les deux, pour être franc. Je perçois la nature de mon propre conscient, mais il ne nuit pas d'en recevoir une description.

Qu'il est donc difficile de se libérer de l'influence! En ne tenant pas compte de la description, peut-on véritablement ressentir la nature du conscient, sans élaborer de théories ni se perdre en explications? Cela est important, n'est-ce pas?

— Cela doit être important, en effet, murmura le fonctionnaire d'un ton rêveur. L'avocat était perdu dans ses pensées.

Éprouver par soi-même la nature de l'esprit conscient est une expérience qui diffère totalement de celle qui consiste à reconnaître cette nature au travers d'une description.

— Mais bien sûr, s'exclama l'avocat en reprenant part à la conversation, car cela découle de l'influence des mots, tandis que l'autre est une expérience directe de ce qui a lieu.

Cet état de l'expérience directe, c'est l'attention non motivée. Lorsque existe le désir d'obtenir un résultat, l'expérience est motivée, ce qui a pour conséquence de conditionner davantage l'esprit. Apprendre et être poussé à apprendre sont deux processus contradictoires, n'est-ce pas? Apprend-on lorsque nous avons une raison d'apprendre? L'accumulation du savoir, ou l'acquisition d'une technique, ne participent pas du fait d'apprendre. Apprendre est un mouvement qui ne s'éloigne ni ne s'approche de quoi que ce soit ; on n'apprend plus lorsqu'on accumule le savoir en vue d'obtenir, de réussir, d'arriver. Reconnaître la nature du conscient, l'étudier, est une action non motivée. On ne fait nulle expérience, on n'utilise aucun enseignement, afin d'être ou de ne pas être quelque chose. Le fait d'avoir une raison, une motivation, engendre nécessairement la pression, l'influence, la contrainte.

— Voudriez-vous laisser entendre que la véritable liberté n'a pas la moindre motivation?

Mais oui. La liberté n'est pas réaction à l'asservissement, car si tel est le cas, la liberté en question n'est qu'une autre forme d'asservissement. C'est en cela qu'il importe de connaître les raisons qui nous poussent à nous libérer. Si nous sommes motivés de la sorte, le résultat obtenu n'est pas la liberté, mais tout simplement le contraire de ce qui est.

— Dans ce cas, le fait de reconnaître la nature du conscient, c'est-à-dire d'en faire l'expérience directe sans motivation, est déjà en soi une façon de libérer l'esprit de l'influence, c'est bien cela?

Qu'en pensez-vous? N'avez-vous pas remarqué que le but à atteindre suscite l'influence, la coercition, le conformisme? Pour libérer l'esprit de l'influence contraignante, agréable ou désagréable, il faut éliminer toute motivation, aussi subtile ou noble soit-elle. Mais il ne faut surtout pas que cela soit au moyen de la contrainte, de la discipline ou du refoulement, car ce serait là donner lieu à une autre forme d'asservissement.

— Je vois, reprit l'avocat. Le conscient est un complexe de motivations étroitement liées. Pour comprendre ce tout, il faut le reconnaître, l'étudier, sans poursuivre le moindre but. Car toute motivation entraîne inévitablement certaines formes d'influence et de pression contraignantes. Là où est la motivation ne peut être la liberté. Je commence à assimiler tout cela.

— Mais est-il possible d'agir sans motivation? demanda l'assistant social. Il me semble que ces deux notions sont inséparables.

Qu'entendez-vous par agir?

— Le village doit être assaini, les enfants doivent être éduqués, la loi mise en vigueur, des réformes doivent avoir lieu, etc. C'est tout cela, l'action, et cela recouvre évidemment un certain nombre de motivations. Si l'action motivée est fausse, quelle est alors la véritable action?

Le communiste pense que sa façon de vivre est la bonne, ainsi que le capitaliste et l'homme dit religieux. Les gouvernements établissent des plans de cinq ou dix ans et édictent certaines lois pour les mener à bien. Le réformateur social a sa propre conception de la vie, dont il est persuadé qu'elle est la bonne. Chaque parent, chaque instituteur, fait respecter la tradition et l'attention. Il existe d'innombrables organisations politiques et religieuses, ayant chacune son leader, qui ont toutes le pouvoir, grossier ou subtil, d'imposer ce qu'elles croient être la véritable action.

— Mais sans cela, ce serait le règne du chaos et de l'anarchie.

Nous n'essayons pas de condamner ou de justifier telle ou telle éthique, tel leader ou tel maître. Nous essayons de comprendre, dans toute cette complexité, ce qu'est l'action véritable. Tous ces individus et ces organisations, avec leurs propositions et leurs contrepropositions, essayent d'exercer une influence sur la pensée dans une direction ou une autre. Et ce que certains estiment être l'action véritable est tenue par d'autres pour une mauvaise forme d'action. Il en est bien ainsi, n'est-ce pas?

— Oui, dans une certaine mesure, reconnut l'assistant social. Mais quand bien même elle est fragmentaire et incomplète, personne ne songerait à définir l'action politique, par exemple, en termes d'action bonne ou mauvaise en soi. Elle est nécessaire, un point c'est tout. Mais alors, qu'est-ce que l'action véritable?

Le fait de tenter de réunir toutes ces notions conflictuelles ne suffit pas à donner lieu à l'action véritable, n'est- ce pas?

— Non, bien sûr.

Voyant dans quel état désastreux est le inonde, l'individu réagit de différentes façons. Il affirme qu'il doit tout d'abord se comprendre lui-même, qu'il doit assainir son être et ainsi de suite. Ou bien il devient réformiste, doctrinaire ou politicien, cherchant à influencer l'esprit des autres pour qu'ils se conforment à un modèle particulier. Mais l'individu qui réagit ainsi devant le désordre et la confusion sociale ne cesse pas pour autant d'en participer. Son action, n'étant en fait qu'une réaction, ne peut engendrer qu'une autre forme de confusion. Rien de tout cela n'est l'action véritable. L'action véritable, de toute évidence, est l'action totale, elle n'est ni fragmentaire, ni contradictoire. Et l'action totale seule peut répondre de façon adéquate aux besoins politiques et sociaux.

— Mais cette action totale, quelle est-elle?

Ne vous appartient-il pas de le découvrir par vous- même? Si l'on vous dit ce qu'elle est, et que vous soyez en accord ou en désaccord, cela ne débouchera que sur une autre action fragmentaire, n'est-ce pas? L'action réformatrice à l'intérieur de la société, et l'action de l'individu en tant qu'il s'oppose ou qu'il se sépare de la société,

sont des actions incomplètes. L'action totale est entre les deux, et cette action totale est d'amour.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 35 'L'attention non motivée'

Le voyage sur une mer inconnue

Le soleil venait de se coucher derrière les arbres et les nuages, et le rougeoiement doré entrait par une fenêtre dans la grande pièce, remplie de gens qui écoutaient un instrument à huit cordes, accompagné par un petit tambour. Presque toute l'assemblée suivait la musique de façon totalement absorbée, et en particulier une jeune fille en robe claire, aussi immobile qu'une statue, à l'exception de sa main qui battait parfaitement la mesure sur sa cuisse. Elle ne faisait aucun autre mouvement. Tenant sa tête droite et ses yeux fixés sur le musicien, elle avait perdu toute notion de ce qui l'entourait. De nombreux autres spectateurs marquaient la mesure de la main ou de la tête. Tous étaient en extase et le monde des guerres, des politiciens et des soucis avait cessé d'exister.

Dehors, la lumière baissait et les fleurs dont les couleurs étaient encore si vives quelques minutes auparavant s'étaient noyées dans l'obscurité naissante. Les oiseaux s'étaient tus et seul un chat-huant lança son appel. Quelqu'un criait dans une maison de l'autre côté de la route. On pouvait voir deux ou trois étoiles au travers du feuillage des arbres et sur le mur blanc du jardin, un lézard se dirigeait furtivement vers un insecte. La musique retenait toute l'attention du public. C'était une musique pure et délicate, profondément belle et sensible. L'instrument à cordes s'arrêta soudain, et le petit tambour prit la relève ; il s'exprimait avec une clarté et une précision réellement incroyables. Les mains du musicien étaient étonnamment douces et rapides tandis qu'elles frappaient des deux côtés du tambourin, dont la musique disait bien plus que le bavardage insensé des hommes. Ce tambourin, si on le souhaitait, pouvait envoyer des messages passionnés avec vigueur et précision. Mais pour l'instant, il parlait doucement de très nombreuses choses, et l'esprit voguait sur les flots de sa musique.

Lorsque l'esprit s'envole vers la découverte, l'imagination est chose dangereuse. L'imagination n'a nulle place dans la compréhension, elle la détruit au contraire aussi sûrement que la spéculation. La spéculation et l'imagination sont les ennemies de l'attention. Mais l'esprit avait conscience de cela, de sorte qu'il n'y eut pas d'envol dont il aurait fallu le rappeler. L'esprit était parfaitement immobile - et pourtant qu'il était rapide! Il était allé jusqu'au bout du monde et était revenu avant même d'avoir entrepris son voyage. Il était plus rapide que le plus rapide, en même temps qu'il pouvait être lent - si lent que nul détail ne lui échappait. La musique, l'assistance, le lézard n'étaient qu'un bref mouvement compris en lui. Il était parfaitement immobile, et de ce fait, parfaitement seul. Son immobilité n'était pas celle de la mort, ni une chose assemblée par l'esprit, réprimée et fabriquée par la vanité de l'homme. C'était un mouvement au-delà de la mesure humaine, un mouvement qui n'était pas d'ordre temporel, qui n'avait ni début ni fin, mais qui était encore dans les profondeurs inconnues de la création.

Approchant de la cinquantaine, assez gras, il avait fait ses études à l'étranger, et tranquillement, d'une façon détournée, il reconnut qu'il connaissait tous les gens importants. Il gagnait sa vie en écrivant dans les journaux des articles spécialisés et en donnant des conférences dans tout le pays. Il avait également une autre source de revenus. Il semblait cultivé et s'intéressait à la religion - comme la plupart des gens, ajouta-t-il.

— J'ai naturellement un gourou particulier que je consulte le plus régulièrement possible, sans être pour autant l'un de ses disciples aveugles. Comme je voyage beau-

coup, j'ai rencontré de nombreux maîtres, du nord au sud de ce pays. Certains d'entre eux sont des truqueurs qui font habilement passer une vague teinture de savoir livresque pour leur expérience propre. D'autres, en revanche, ont consacré des années à la méditation, pratiquent diverses formes de yoga, et d'autres choses de cet ordre. Parmi ces derniers, certains sont très évolués, mais la majorité reste aussi superficielle que n'importe quelle catégorie de spécialistes. Ils connaissent un certain sujet limité et s'en contentent parfaitement. Il existe des ashrams dont les maîtres spirituels sont efficaces, capables, péremptoires et complètement autocrates, infatués de leur propre ego sublimé. Je vous dit tout cela, non pas pour sacrifier à l'anecdote, mais pour montrer que je mène sérieusement ma recherche de la vérité et que je suis capable de discernement. J'ai assisté à certaines de vos causeries, lorsque j'en avais la possibilité et quand bien même il me faut écrire pour vivre, et ne pas consacrer tout mon temps à la vie religieuse, c'est pourtant quelque chose qui m'intéresse très sérieusement.

Peut-on savoir quel contenu vous accordez au mot « sérieux » ?

— Je ne plaisante pas avec les questions religieuses, et je veux réellement mener une vie religieuse. Je consacre tous les jours une heure à la méditation et je tente autant que faire se peut d'approfondir ma vie intérieure. Je fais tout cela très sérieusement.

La plupart des gens s'intéressent sérieusement à quelque chose, n'est-ce pas ? Ils considèrent sérieusement leurs problèmes, la réalisation de leurs désirs, leur rang dans la société, leur apparence, leurs divertissements, leur argent et ainsi de suite.

— Pourquoi me comparer à eux ? demanda-t-il, assez choqué.

Ce n'est pas que je veuille minimiser votre sérieux, mais nous sommes tous sérieux lorsqu'il s'agit de nos intérêts particuliers. L'homme fat est sérieux dans la façon dont il s'estime, et les puissants sont très sérieux par rapport à leur importance et à leur influence.

— Mais je suis très modéré dans mes actes, et très honnête dans ma tentative de mener une vie religieuse.

Le désir de quelque chose suffit-il à susciter le sérieux ? Si tel est le cas, tout le monde est sérieux, du politicien rusé au saint le plus exalté. L'objet du désir peut être d'ordre matériel ou non, mais quiconque recherche quelque chose est sérieux, n'est-ce pas ?

— Il doit bien y avoir une différence, répondit-il avec une certaine irritation, entre le sérieux du politicien ou de celui qui fait de l'argent, et celui de l'homme religieux. Le sérieux de l'homme religieux a une qualité toute différente.

Vraiment ? Qu'entendez-vous par homme religieux ?

— Celui qui cherche Dieu. L'ermite ou le sannyasi qui ont renoncé au monde afin de découvrir Dieu sont, à mon sens, véritablement sérieux. Tandis que le sérieux des autres, y compris de l'artiste et du réformateur, est à ranger dans une catégorie très différente.

L'homme qui cherche Dieu est-il vraiment sérieux ? Comment peut-il rechercher Dieu s'il ne Le connaît pas ? Et s'il connaît ce Dieu qu'il cherche, sa connaissance découle de ce qu'on lui a dit, ou de ce qu'il a lu, ou encore repose sur son expérience personnelle qui elle aussi est modelée par la tradition et procède de son propre désir de trouver la sécurité dans un autre monde.

— Votre logique n'est-elle pas un peu systématique ?

Il faut, de toute évidence, comprendre le mécanisme mental qui préside à l'élaboration des mythes avant que soit possible l'expérience directe de ce qui est au-delà de l'appréciation mentale. Il est indispensable de se libérer du connu pour que soit l'inconnu. L'inconnu ne se poursuit ni ne se recherche. Est-il sérieux, celui qui poursuit la projection de son propre esprit, quand bien même cette projection est appelée Dieu ?

— Si vous présentez les choses ainsi, nul d'entre nous n'est sérieux.

Nous sommes sérieux lorsque nous poursuivons ce qui est agréable et gratifiant.

— Quel mal y a-t-il à cela ?

Cela n'est ni bien ni mal, c'est un fait. N'est-ce pas ce qui se passe réellement pour chacun d'entre nous ?

— Je ne peux parler qu'en mon nom, et je ne crois pas rechercher Dieu pour ma propre satisfaction. Je me refuse nombre de choses, ce qui n'est pas précisément un plaisir.

Vous vous refusez certaines choses en vue d'une satisfaction plus grande, n'est-ce pas ?

— Mais la quête de Dieu n'est pas de l'ordre de la gratification, affirma-t-il.

On peut être persuadé de l'absurdité qu'il y a à rechercher les biens de ce monde, ou être frustré tant qu'on ne les a pas obtenus, ou être découragé par la souffrance et les efforts que cela représente. De sorte que l'esprit en vient à se tourner vers une autre forme de mondanité, la recherche d'une joie ou d'une béatitude que l'on appelle Dieu. La gratification est inhérente au processus même de l'abnégation et du renoncement. Car en définitive, c'est une certaine forme de permanence que vous recherchez, n'est-ce pas ?

— C'est ce que nous cherchons tous, c'est dans la nature de l'homme.

En réalité, vous ne recherchez pas Dieu, ou l'inconnu, c'est-à-dire ce qui est au-dessus ou au-delà du transitoire, au-delà de la lutte et de la souffrance. Ce que vous recherchez véritablement c'est un état permanent de satisfaction que rien ne peut troubler.

— Présenté aussi sèchement, cela semble terrible.

Mais c'est cependant la réalité, n'est-ce pas ? C'est dans l'espoir d'atteindre à la satisfaction totale que nous passons d'un maître à un autre, d'une religion à l'autre et d'un système à un autre. Et en cela, nous sommes effectivement très sérieux.

— Je vous l'accorde, dit-il sans conviction.

Ce n'est pas une question de concession, ou d'accord verbal. Il est un fait certain que nous sommes tous extrêmement sérieux dans notre recherche du contentement, de la satisfaction profonde, aussi diverses que puissent être nos façons de l'obtenir. Vous pouvez vous imposer une autodiscipline afin d'acquérir le pouvoir et le rang social en ce monde, et je peux moi, de mon côté, pratiquer certaines méthodes rigoureuses en vue d'atteindre un soi- disant état spirituel, mais nos motivations à tous deux demeurent essentiellement semblables. Une quête peut sembler moins dangereuse socialement qu'une autre, mais nous cherchons tous deux la gratification, et à perpétuer ce centre qui ne cesse de vouloir réussir, ou de devenir quelque chose.

— Est-ce que je cherche réellement à devenir quelque chose ?

Qu'en pensez-vous ?

— Il m'est indifférent d'être reconnu en tant qu'écrivain, mais par contre il est important pour moi que les idées ou les principes au sujet desquels j'écris soient acceptés par les gens importants.

Ne vous identifiez-vous pas à ces idées?

— Je suppose que si. On a tendance en dépit de soi- même, à se servir des idées en tant que moyens d'accéder à la célébrité.

C'est exactement cela, en effet. Si nous pouvions penser à la question de façon simple et directe, elle s'en trouverait clarifiée. La plupart d'entre nous ne se préoccupent, intérieurement comme extérieurement, que de leur propre promotion. Mais de nous voir tels que nous sommes réellement, et non tels que nous voudrions être, est chose difficile. Il faut pour cela une perception impartiale, sans la reconnaissance mémorielle du bien et mal.

— Mais vous ne condamnez pas totalement l'ambition? Examiner ce qui est n'est ni condamner ni justifier. La

réalisation de soi sous toutes ses formes est de toute évidence la perpétuation de ce centre qui lutte pour être ou devenir quelque chose. Vous pouvez souhaiter devenir célèbre par vos écrits, et je peux atteindre à ce que je nomme Dieu ou la réalité, ce qui implique un certain nombre de bénéfices conscients ou inconscients. Votre quête est d'ordre matériel, et la mienne d'ordre religieux ou spirituel. Mais en dehors des étiquettes, existe-t-il une telle différence entre elles? L'objectif du désir peut varier, mais la motivation sous-jacente reste la même. L'ambition de réaliser, ou de devenir quelque chose, porte toujours en elle le germe de la frustration, de la peur et de la douleur. Cette activité centrée sur le moi participe de l'essence même de l'égotisme, n'est-ce pas?

— Mon Dieu, mais vous me dépouillez de tout: mes vanités, mon désir d'être célèbre, et même ce qui me pousse à faire circuler quelques idées importantes. Que ferai-je quand tout cela n'existera plus?

Votre question n'indique-t-elle pas que tout existe encore? Personne ne peut vous prendre ce qu'intérieurement vous refusez d'abandonner. Vous continuerez à suivre le chemin de la célébrité, qui est aussi le chemin de la douleur, de la frustration et de la peur.

— Il m'arrive pourtant parfois de vouloir lâcher tout ce système pourrissant, mais la sollicitation est trop forte.

L'anxiété et la gravité perçaient maintenant dans sa voix.

— Mais qu'est-ce qui pourrait m'empêcher de suivre ce chemin?

Posez-vous cette question sérieusement?

— Je le pense. Serait-ce la douleur?

La douleur résulte d'un choc, c'est l'ébranlement momentané d'un esprit installé, ayant accepté la routine de la vie. Quelque chose survient - une mort, la perte d'un travail, la remise en question d'une croyance privilégiée - et l'esprit est perturbé. Mais que fait l'esprit perturbé? Il essaie de retrouver une tranquillité, il se réfugie dans une autre croyance, dans un travail plus sûr, dans une nouvelle relation. Les vagues de la vie reviennent bientôt briser ses protections et l'esprit doit alors mettre en place de nouvelles défenses. Et cela continue de la même façon. Ce n'est pas une façon de faire très intelligente, ne trouvez-vous pas?

— Mais quelle est-elle la façon de faire intelligente?

Pourquoi interroger autrui? Ne voulez-vous pas le découvrir vous-même? Si je vous donnais une réponse, vous l'accepteriez ou la refuseriez, et cela ne ferait qu'empêcher l'intelligence, la compréhension.

— Je vois que ce que vous avez dit de la douleur est parfaitement vrai. C'est exactement ce que nous faisons tous. Comment ne plus tomber dans ce piège?

Nulle forme de contrainte n'y aidera, - n'est-ce pas? - qu'elle soit intérieure ou extérieure. Toute contrainte, aussi subtile soit-elle, est issue de l'ignorance. Elle naît du désir de la récompense ou de la crainte de la punition. Comprendre la nature de ce piège dans son ensemble, c'est s'en libérer. Aucun être, aucun système, aucune croyance, ne peut vous libérer. La vérité contenue en cela est le seul facteur de libération - mais vous devez le découvrir vous-même, et non en être simplement persuadé. Il vous appartient d'entreprendre ce voyage sur une mer inconnue.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 36 'Le voyage sur une mer inconnue'

La solitude au-delà de l'isolement

La lune jaillissait de la mer et pénétrait une vallée de nuages. Les eaux étaient encore bleues et Orion tout juste visible dans le ciel pâle et argenté. Les vagues blanches bordaient la côte et les cabanes des pêcheurs, carrées, nettes et sombres sur le sable clair étaient très proches de l'eau. Les murs de ces cabanes étaient de bambou et les toits étaient couverts de feuilles de palmiers liées les unes aux autres et disposées en pente afin que les fortes pluies ne puissent pénétrer. Pleine et ronde, la lune traçait un sentier de lumière sur les eaux dansantes. C'était une énorme boule d'or - vous n'auriez pu l'encercler de vos bras. S'élevant au-dessus de la vallée de nuages, tout le ciel lui appartenait. Le bruit de la mer était incessant, et cependant un immense silence régnait.

Vous ne conservez pas une impression, pure et simple, telle quelle, mais il vous faut toujours l'entourer de tout l'attirail des mots. Les mots déforment la sensation et la pensée qui tourne autour d'elle la renvoie dans l'ombre et l'écrase de peurs et d'envies gigantesques. Vous ne conservez jamais une sensation et rien d'autre: la haine ou cette étrange impression de beauté. Lorsque la sensation de haine se manifeste, vous la déclarez mauvaise. Apparaît alors la contrainte, la lutte pour en triompher, le tumulte des idées. Vous souhaitez conserver l'amour, mais vous le brisez en l'appelant humain ou divin. Vous le masquez avec des mots, lui donnant un sens habituel, ou disant qu'il est universel. Vous expliquez comment on doit l'éprouver, comment le conserver, pourquoi il disparaît ; vous pensez à quelqu'un que vous aimez, ou qui vous aime. Il existe toute sorte de mouvements verbaux.

Essayez de conserver le sentiment de la haine, de la jalousie, de l'envie, et le venin de l'ambition. Car après tout, ce sont ceux-là qui occupent votre vie quotidienne, quand bien même vous souhaitez vivre dans l'amour, ou dans le mot « amour ». Mais étant donné que vous éprouvez cette sensation de haine, ce désir de faire mal à quelqu'un d'un geste ou d'un mot, essayez de déterminer si vous pouvez vivre avec. Est-ce possible ? Avez-vous jamais essayé ? Essayez de conserver une sensation, et regardez ce qui se produit. Vous constaterez que c'est terriblement difficile. Votre esprit ne voudra pas se détacher de cette sensation, et viendra s'interposer avec ses souvenirs, ses associations, ses permissions et ses interdictions, son bavardage incessant. Prenez un coquillage. Pouvez-vous le considérer, vous émerveiller devant sa beauté délicate sans dire que cela est joli, ou de quel animal cela provient ? Pouvez-vous regarder sans le mouvement de l'esprit ? Pouvez-vous vivre avec la sensation au-delà du mot, sans la sensation qui est suscitée par le mot ? Si cela vous est possible vous pourrez alors découvrir quelque chose d'extraordinaire, un mouvement bien au-delà de toute mesure temporelle, un printemps que nul été ne suit.

C'était une petite dame assez âgée, qui avait des cheveux blancs et le visage très ridé, car elle avait eu de nombreux enfants. Rien de faible ni de fragile n'émanait pourtant d'elle, et son sourire rendait compte de la profondeur de ses sentiments. Ses mains, ridées elles-aussi, étaient très puissantes et avaient sans doute épluché tant et tant de légumes que le pouce et l'index droits étaient couverts de petites coupures, cicatrices qui avaient fini par s'assombrir, ces mains-là étaient belles - mains qui avaient durement travaillé et essuyé de nombreuses larmes. Elle parlait doucement et de façon hésitante, avec la voix de quelqu'un qui avait beaucoup souffert. Elle était très pratiquante, appartenant à une caste très ancienne qui avait une haute estime

d'elle-même, et qui par tradition ne se mêlait pas aux autres groupes, ni par le mariage, ni par l'échange commercial. C'étaient là des gens censés cultiver l'intellect, mais poursuivant d'autres buts que la simple acquisition des choses.

Nous restâmes un certain temps sans parler. Elle se préparait et ne savait par où commencer. Elle regarda autour d'elle dans la pièce, et sembla en apprécier la nudité. Il n'y avait même pas une chaise, ou une fleur, à l'exception de celles que l'on apercevait dehors, face à la fenêtre.

— J'ai maintenant soixante-quinze ans, déclara-t-elle, et vous pourriez être mon fils. Que je serais fière d'un tel fils ! Ce serait une bénédiction. Mais nous n'avons pas de telles joies, la plupart du temps. Nous faisons des enfants qui grandissent et deviennent des hommes du monde, essayant de faire avec grandeur leurs petites tâches. Mais même s'ils occupent des postes élevés, ils n'ont pas la moindre grandeur. L'un de mes fils vit dans la capitale et exerce un très grand pouvoir, mais je connais son cœur comme seule une mère le peut. En ce qui me concerne, je ne veux rien de personne, ni davantage d'argent ou une maison plus grande. J'ai l'intention de mener une vie simple jusqu'à la fin. Mes enfants se moquent de mon côté orthodoxe mais je ne veux pas en démordre. Ils fument, ils boivent et ils mangent souvent de la viande, sans que cela les gêne. Et en dépit de mon amour pour eux, je refuse de partager leurs repas, car ils sont impurs et pourquoi devrais-je, à mon âge, encourager toutes leurs absurdités. Ils veulent se marier en dehors de leur caste, et ils n'exécutent plus les rites religieux, ni ne pratiquent la méditation, ainsi que le faisait leur père. C'était un homme très religieux, mais...

Elle s'arrêta de parler et réfléchit à ce qu'elle allait dire.

— Je ne suis pas venue pour parler de ma famille, reprit-elle, mais je suis contente d'avoir dit ce que j'ai dit. Mes fils iront leur chemin, et je ne peux les retenir, bien que cela m'attriste de voir ce qu'ils sont devenus. Ils se perdent et ne gagnent rien, quand bien même ils ont de l'argent et un rang social. Lorsque leur nom apparaît dans le journal, ce qui est fréquent, ils sont fiers de me le montrer. Mais ils seront semblables à la majorité des hommes, et il existe de moins en moins d'hommes de la qualité de nos pères. Ils deviennent tous des commerçants qui vendent leurs talents et je ne peux rien pour endiguer cette marée. Mais cela suffit sur le chapitre de mes enfants.

Elle s'arrêta à nouveau de parler, et il allait être cette fois plus difficile d'exprimer ce qu'elle avait en son cœur. La tête inclinée, elle songeait à la façon d'assembler les mots, mais cela ne venait pas. Elle refusait qu'on l'aide et n'éprouvait aucune gêne à rester silencieuse un long moment. Elle se remit enfin à parler.

— Il est difficile de parler des choses très profondes, n'est-ce pas? On peut parler des questions qui sont relativement superficielles, mais il faut une certaine confiance en soi et en celui qui vous écoute pour aborder un problème dont on a eu du mal à admettre soi-même l'existence, par crainte d'éveiller des choses très sombres qui dorment depuis si longtemps. Dans le cas présent, ce n'est pas que je manque de confiance en celui qui m'écoute, ajouta-t-elle vivement. J'ai plus que de la confiance en vous. Mais traduire en mots certains sentiments n'est pas facile, surtout lorsqu'on ne les a jamais exprimés de la sorte auparavant. Les sentiments sont familiers, mais non les mots pour les exprimer. C'est quelque chose de terrible que les mots, ne pensez-vous pas? Mais je sais que vous n'éprouvez pas d'impatience, et que je peux aller à mon propre rythme. Vous savez comment se marient les gens dans ce pays, sans se choisir. C'est ainsi que mon mari et moi avons été mariés il y a bien longtemps. Ce n'était pas un homme bienveillant: il était très colérique et avait un langage très vert. Il arriva même qu'il me batte, mais je me suis habituée à énormément de choses au cours de ma vie conjugale. Bien qu'enfant je me sois énormément amusée avec mes frères et sœurs, je passais pourtant beaucoup de temps seule, en ayant une impres-

sion d'étrangeté et de solitude. Dès que je vécus avec mon mari, cette impression se trouva reléguée à l'arrière-plan, car il y avait tant de choses à faire. Tenir la maison occupait le plus clair de mon temps, ainsi que la joie et la douleur de porter et d'élever les enfants. Mais cette impression de solitude ne cessait pourtant pas de me gagner, et j'aurais voulu y réfléchir mais je n'avais pas le temps. Alors cela finissait par disparaître et je continuais à faire ce que j'avais à faire.

— Lorsque les enfants grandirent, passèrent leurs examens et commencèrent à mener leur propre vie - encore qu'un de mes fils continue à vivre avec moi - mon mari et moi avons mené une vie tranquille jusqu'à sa mort, il y a cinq ans. Depuis lors, ce sentiment de solitude m'assaille de plus en plus fréquemment et n'a cessé de croître, de sorte que je l'éprouve continuellement aujourd'hui. J'ai essayé de m'en défaire en faisant puja, en parlant avec des amis, mais il est toujours là. Et c'est très douloureux, c'est quelque chose d'effrayant. Mon fils possède un poste de radio, mais l'écouter ne suffit pas à faire disparaître cette sensation, et d'ailleurs tous ces bruits me déplaisent. Je vais au temple, mais cette impression de solitude absolue ne me quitte pas un seul instant, ni à l'aller ni au retour ni pendant que j'y suis. Et je n'exagère pas, j'essaye seulement de vous décrire les choses telles qu'elles sont.

Elle s'arrêta un moment puis reprit son discours.

— L'autre jour mon fis m'emmena à votre causerie. Je n'ai pas pu suivre la totalité de ce que vous avez dit, mais vous avez parlé de la solitude et de sa pureté. Alors j'ai pensé que vous pourriez comprendre, dit-elle, des larmes dans les yeux.

Pour découvrir s'il y a quelque chose de plus profond, quelque chose au-delà de cette impression qui vous envahit, et dans laquelle vous êtes prise, il vous faut tout d'abord comprendre ce sentiment, n'est-ce pas?

— Ce sentiment de solitude déchirante me mènera-t-il à Dieu? demanda-t-elle avec anxiété.

Qu'entendez-vous par solitude?

— Il est difficile d'exprimer cela par des mots, mais je vais essayer. C'est une peur qui apparaît lorsqu'on se sent complètement seul, totalement isolé, coupé de tout. Malgré la présence de mon mari et de mes enfants, j'éprouvais ce sentiment et j'avais l'impression d'être un arbre mort sur une terre dévastée: solitaire, n'éprouvant ni ne recevant d'amour. C'était une douleur beaucoup plus intense que celle de faire naître un enfant, effrayante et paralysante. Je n'appartenais à personne, j'éprouvais un isolement total. Vous comprenez, n'est-ce pas?

La plupart des gens ressentent ce sentiment de solitude, cette impression d'isolement et la peur que cela implique, mais ils tentent de l'apaiser ou de s'en évader, de se perdre dans une quelconque forme d'activité, religieuse ou non. L'activité à laquelle ils s'adonnent est leur forme de fuite, ils peuvent s'y perdre et c'est pour cela qu'ils la justifient et la défendent si agressivement.

— Mais j'ai moi aussi essayé de fuir cette impression d'isolement et la peur que cela provoque, sans y réussir le moins du monde. Aller au temple n'aide en rien et même si c'était utile, on ne peut y passer tout son temps, pas plus qu'on ne peut passer sa vie à exécuter des rituels.

C'est peut-être dans le fait de n'avoir pas trouvé de formes de fuite qu'est votre salut. Dans leur peur d'être seul, de se sentir coupé de tout, certains se livrent à la boisson, d'autres prennent des drogues, et beaucoup d'autres font de la politique, ou trouvent d'autres formes de fuite. De sorte que, voyez-vous, vous avez de la chance de n'avoir pas réussi à échapper à cette sensation. Ceux qui y parviennent causent de grands maux en ce monde. Ce sont en définitive des individus malfaisants, car ils ac-

cordent de l'importance aux choses qui ne sont pas de la plus haute signification. Très souvent, étant habiles et capables, de telles personnes en abusent d'autres par leur dévotion à l'activité dans laquelle ils fuient. S'il ne s'agit pas de religion, ce sera la politique ou les réformes sociales - tout leur est bon pour se fuir. Ils peuvent sembler altruistes, mais en réalité ils ne pensent qu'à eux, et cela revêt tout au plus une forme différente. Ils deviennent des leaders, ou les adeptes d'un maître quelconque. Ils appartiennent toujours à quelque chose, ou pratiquent une certaine méthode, ou poursuivent un idéal. Ils ne sont jamais eux-mêmes tout simplement ; ce ne sont pas des êtres humains, mais des étiquettes. Il est donc très heureux que vous n'ayez pas réussi à fuir ce sentiment.

— Vous pensez qu'il est dangereux de fuir? demanda-t-elle avec un étonnement non dissimulé.

N'en est-il pas ainsi? Une blessure profonde doit être examinée, soignée et guérie. Il ne sert à rien de la recouvrir ou de refuser de la regarder.

— C'est vrai. Et ce sentiment d'isolement serait semblable à cette blessure?

C'est quelque chose que vous ne comprenez pas, et en ce sens cela ressemble à une maladie qui réapparaît sans cesse. De sorte qu'il est parfaitement inutile de la fuir. Vous avez essayé de le faire, mais elle continue à vous atteindre, n'est-ce pas?

— Oui. Mais alors vous êtes content que je n'aie pas trouvé d'issue?

Ne l'êtes-vous pas vous-même? - et c'est beaucoup plus important.

— Je crois que je comprends ce que vous m'avez expliqué, et je suis soulagée qu'il reste un espoir.

Examinons cette blessure ensemble. Pour examiner quelque chose, vous ne devez pas avoir peur de ce que vous allez regarder, n'est-ce pas? Car si vous avez peur, vous ne regardez pas, vous détournez la tête. Lorsque vous avez donné naissance à vos enfants, vous les avez gardés dès que vous avez pu, dès qu'ils furent nés. Et vous ne vous êtes pas demandé s'ils étaient laids ou beaux, vous les avez regardés avec amour, n'est-ce pas?

— Oui, c'est exactement ce que j'ai fait. J'ai regardé chacun de mes bébés avec amour et attention en les pressant sur mon cœur.

C'est de la même façon, c'est-à-dire avec affection, que nous devons considérer cette impression d'être coupé de tout, ce sentiment d'isolement et de solitude. Car si nous sommes craintifs et anxieux, nous ne pourrons rien examiner du tout.

— Oui, je vois où est la difficulté. Je ne l'ai pas vraiment examinée jusqu'ici, car je craignais ce que je risquais de découvrir. Mais je crois que, maintenant, je peux regarder.

De toute évidence, cette douleur de la solitude n'est que la forme ultime et grossie de ce que vous éprouvez quotidiennement, à un moindre niveau, n'est-ce pas? Car chaque jour vous vous isolez, vous vous coupez du monde extérieur, ne croyez-vous pas?

— Mais de quelle façon? demanda-t-elle, assez choquée.

Il y a tellement de façons. Vous appartenez à une certaine famille, à une caste particulière. Ce sont vos enfants ; il s'agit de votre croyance, de votre Dieu, de votre propriété. Vous estimez être plus vertueuse que quelqu'un d'autre, vous savez et l'autre ne sait pas. Tout cela ne constitue-t-il pas une façon de vous couper du tout, une manière d'isolement?

— Mais c'est ainsi que nous sommes élevés, et il faut bien vivre. Nous ne pouvons pas nous couper de la société, n'est-ce pas?

N'est-ce pas pourtant ce que vous faites? Dans cet ensemble de relations qu'on nomme société, chaque être humain se coupe d'autrui par sa position sociale, son ambition, son désir d'être célèbre, sa recherche du pouvoir, et ainsi de suite. Mais il lui faut pourtant vivre dans ce rapport brutal avec d'autres hommes semblables à lui, et pour ce faire on passe sur tout cela une couche de vernis et on rend les choses respectables par des mots agréables. Dans la vie de chaque jour, chacun ne se préoccupe que de son intérêt personnel, même si c'est au nom de la patrie, de la paix ou de Dieu et c'est ainsi que se perpétue le processus d'isolement. On prend conscience de ce processus par le biais d'une solitude intense, un sentiment d'isolement total. La pensée, qui s'est accordée la prééminence, en s'isolant en tant que « moi », en est finalement venue à comprendre qu'elle s'était rendue prisonnière d'une prison faite par elle.

— Je crains qu'à mon âge, tout cela soit un peu difficile à suivre, d'autant que je n'ai pas beaucoup d'instruction.

Cela n'a aucun rapport avec l'instruction. Il suffit de réfléchir correctement, c'est tout. Vous vous sentez seule, isolée, et si vous le pouviez, vous fuieriez cette sensation. Mais fort heureusement pour vous, vous n'y avez pas réussi. Dans la mesure où vous n'avez pas trouvé d'issue, il vous est maintenant possible de regarder ce que vous avez tenté de fuir, mais vous ne regarderez pas si vous avez peur, n'est-ce pas?

— Je comprends.

Toute la difficulté n'est-elle pas pour vous liée au fait que le mot est lui-même source de problème?

— Là, je ne comprends plus du tout.

Vous avez associé certains mots à cette impression qui vous envahit, des mots comme « solitude », « isolement », « peur », « être coupé de ». Est-ce exact?

— Tout à fait.

De même que le nom de votre fils et sa célébrité ne vous empêchent pas de percevoir et de distinguer ses qualités réelles de celles qui ne le sont pas, vous ne devez pas permettre à des mots de ce genre de s'immiscer dans votre étude des sentiments qu'ils ont fini par représenter.

— Je vois. J'ai toujours considéré mes enfants de cette façon directe.

Et si vous considérez cette sensation de la même façon directe, que se passe-t-il? Ne découvrez-vous pas que ce n'est pas la chose en soi, ou le sentiment en question, qui fait peur, mais bien plutôt ce que vous pensiez de cette chose? C'est l'esprit, la pensée qui lient la peur à l'impression, n'est-ce pas?

— C'est vrai, et pour l'instant je le comprends très bien. Mais serai-je encore capable de le comprendre quand je partirai et que vous ne serez plus là pour me l'expliquer?

Mais bien sûr. C'est un peu comme de voir un cobra. Dès lors que vous en avez vu un, vous ne pouvez plus vous y tromper, et vous n'avez plus besoin de personne pour vous dire ce que c'est qu'un cobra. De la même façon, à partir du moment où vous avez compris le pourquoi de cette impression, cette compréhension est irréversible. Et du jour où vous apprenez à regarder, vous obtenez la capacité de voir. Mais il vous faut dépasser ce sentiment et aller au-delà, car il reste beaucoup à découvrir. Il est une solitude qui n'est pas isolement. Cet état de solitude n'est pas de l'ordre du souvenir ou de la récognition. Il n'a pas été touché par l'esprit, le mot, la société, la tradition. C'est un état de pure bénédiction. - Au cours de cette heure passée avec vous, j'ai

plus appris qu'au long de mes soixante-quinze ans d'existence! Puissions-nous l'un et l'autre connaître cette bénédiction.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 37 'La solitude au-delà de l'isolement'

Pourquoi avoir dissout l'ordre de l'étoile d'orient

Baigné de la lumière du soleil couchant, un pêcheur marchait sur la route en se balançant, un sourire aux lèvres. Il portait, attaché par une ficelle autour des reins, une pièce d'étoffe qui laissait le reste de son corps complètement nu. Ce corps était magnifique et il était évident qu'il en était fier. Une voiture passa, conduite par un chauffeur, et dont la passagère était particulièrement élégante. Sans doute se rendait-elle à quelque soirée. Elle portait des bijoux autour du cou et aux oreilles, et ses cheveux noirs étaient parsemés de fleurs. Le chauffeur s'occupait de la conduite et elle était totalement absorbée par elle-même. Elle ne regarda même pas le pêcheur, et n'avait pas davantage conscience de ce qui l'entourait. Mais le pêcheur regarda la voiture qui passait, pour voir si on l'avait remarqué. Il marchait très vite, d'une longue foulée aisée, sans jamais ralentir son pas, et se retournait sur chaque voiture qui passait. Juste avant d'atteindre le village, il prit une route de terre rouge et vive récemment construite, qui dans les derniers rayons du soleil était plus rouge que jamais. Traversant une palmeraie et longeant un canal, où étaient quelques barques plates et légères chargées de fagots de bois, le pêcheur passa de l'autre côté du pont et suivit un étroit sentier qui conduisait au fleuve.

Tout était très tranquille près du fleuve, car il n'y avait pas de maisons alentour, et le bruit de la circulation n'arrivait pas jusque-là. Des crabes de terre avaient fait de gros trous ronds dans la boue humide, et quelques bovins paissaient non loin de là. Le vent léger jouait dans les palmiers, et leurs mouvements étaient empreints d'une grâce majestueuse. Ils semblaient tous danser comme au son d'une musique.

La méditation n'est pas pour le méditant. Le méditant peut penser, raisonner, construire ou démolir, il ne connaîtra jamais la méditation. Et sans méditation, sa vie est aussi vide que ce coquillage sur la plage. On peut combler ce vide, mais il ne s'agit pas de méditation. La méditation n'est pas un acte dont la valeur se mesure sur la place du marché ; elle possède sa propre action, qui ne se mesure point. Le méditant ne connaît que l'action de la place du marché, avec le bruit de ses trocs et dans tout ce tumulte l'action silencieuse de la méditation ne peut jamais se rencontrer. L'action de la cause qui devient l'effet et de l'effet qui devient la cause est une chaîne qui lie et contraint éternellement le méditant. Une telle action, se situant entre les murs de sa propre prison, n'est pas la méditation. Le méditant ne peut connaître la méditation car elle est au-delà des murs qui le limitent. Et ce sont uniquement ces murs construits par le méditant, élevés ou de basse taille, minces ou épais, qui le séparent de la méditation.

C'était un jeune homme, frais émoulu de l'université et rempli de sentiments élevés. Poussé par un besoin de bien faire, il venait d'adhérer à un certain mouvement afin d'être plus efficace, et il aurait aimé y consacrer sa vie entière. Mais son père, malheureusement, était invalide et il lui fallait faire vivre ses parents. Il voyait les faiblesses de ce mouvement en même temps que ses mérites, mais ces derniers l'emportaient nettement. Il n'était pas marié, dit-il, et ne le serait jamais. Son sourire était amical et il souhaitait ardemment pouvoir s'exprimer.

— J'ai assisté à votre conférence et vous avez dit ce jour-là que la vérité ne s'organisait pas et que nulle organisation ne pouvait mener à la vérité. Vous avez été très catégorique à ce sujet mais votre explication ne m'a pas totalement convaincu et je

souhaite en reparler avec vous. Je sais par ailleurs que vous avez été dans le passé à la tête d'une vaste organisation, l'ordre de l'Étoile d'Orient que vous avez dissoute et je me permets de vous demander si c'était en raison d'une vague question personnelle, ou si c'était par principe?

Ni l'un ni l'autre. Si l'action a une cause, elle n'est plus action, n'est-ce pas? Et si vous renoncez en vertu d'un principe, d'une idée, d'une conclusion, est-ce là une renonciation? Car si vous abandonnez quelque chose dans l'espoir d'obtenir une autre chose plus importante, ou au nom de quelqu'un d'autre, peut-on dire que vous avez réellement abandonné?

— La raison ne joue aucun rôle dans le fait d'abandonner quelque chose, c'est ce que vous voulez dire?

La raison peut nous faire agir de telle ou telle façon, mais ce que la raison a assemblé peut également être défait par la raison. Si la raison est le critère de l'action, l'esprit n'a plus aucune liberté d'action. La raison, si subtile et logique soit-elle, participe du processus de la pensée, et la pensée est toujours influencée, conditionnée par les goûts personnels, les désirs, ou par l'idée, la conclusion, qu'elle soit imposée ou personnellement induite.

— Si ce n'est pas la raison, les principes ou des questions personnelles qui vous ont poussé à faire cela, était-ce alors quelque chose d'extérieur à vous, un agent supérieur ou divin?

Non. Mais cela se clarifiera peut-être si nous modifions notre forme d'approche. Quel est votre problème?

— Vous avez dit que la vérité en s'organise pas et que nulle organisation ne peut mener l'homme à la vérité. L'organisation à laquelle j'appartiens affirme que l'homme peut atteindre à la vérité au travers de certains principes d'action, d'efforts personnels bien compris, comme de se consacrer aux bonnes œuvres et ainsi de suite. Mon problème, c'est de savoir si je suis sur le bon chemin.

Pensez-vous qu'existe un chemin vers la vérité?

— Si je ne le pensais pas, je n'appartiendrais pas à cette organisation. Selon nos dirigeants, cette organisation a pour base la vérité. Ses buts sont de se consacrer au bien-être de tous et elle aidera les paysans de la même façon que ceux qui sont très instruits et qui ont des situations importantes. Mais lorsque je vous ai entendu l'autre jour, cela m'a perturbé et je suis venu dès que cela m'a été possible. J'espère que vous comprenez la difficulté où je me trouve.

Abordons la question lentement, pas à pas. Tout d'abord, existe-t-il un chemin vers la vérité? Un chemin implique que l'on aille d'un point fixe à un autre. En tant que créature vivante, vous changez, vous vous modifiez, vous avancez, vous vous interrogez, vous espérez trouver une vérité permanente et immuable. C'est bien cela?

— Tout à fait. Je veux découvrir la vérité, ou Dieu, afin de faire le bien, répondit-il sincèrement.

Mais de toute évidence il n'est rien de permanent en vous en dehors de ce que vous pensez être permanent. Et votre pensée est elle aussi transitoire, n'est-ce pas? Et se pourrait-il que la vérité ait un lieu fixe, sans le moindre mouvement?

— Je l'ignore. Mais l'on voit tant de pauvreté, tant de misère et de confusion en ce monde, et dans notre désir de bien faire on accepte un leader ou une philosophie qui laisse un peu d'espoir. Car sans cela, la vie serait terrible.

Tous les braves gens veulent bien faire, mais la plupart d'entre nous ne réfléchissent pas au problème dans son ensemble. Nous disons que nous sommes inca-

pables d'y réfléchir par nous-mêmes, ou que les leaders savent mieux que nous. Mais en est-il ainsi? Regardez les divers leaders politiques, les soi-disant leaders religieux et ceux des réformes socio-économiques. Tous ont des systèmes et chacun prétend que le sien conduira au salut, endiguera la pauvreté et ainsi de suite. Et des individus comme vous, qui voulez agir face à tant de souffrance et de chaos, se laissent prendre dans le filet de la propagande et des affirmations dogmatiques. N'avez-vous pas remarqué combien cette action est génératrice de souffrance et de chaos encore plus vastes?

La vérité n'a pas de résidence fixe, c'est une chose vivante, vivante et beaucoup plus dynamique que tout ce à quoi peut penser l'esprit et nul chemin ne conduit à elle.

— Je le comprends, en effet. Mais êtes-vous contre toutes les organisations?

Il serait assez ridicule d'être « contre » l'organisation du système postal, ou tout autre de cet ordre. Mais vous ne faites pas allusion à ce type d'organisation, n'est-ce pas?

— Non. Je parle des églises, des groupes spirituels, des sociétés religieuses et des choses de cet ordre. L'organisation à laquelle j'appartiens englobe toutes les religions, et quiconque s'intéresse au mieux-être physique et spirituel de l'homme peut y adhérer. Naturellement, de telles organisations ont toujours leurs leaders qui disent détenir la vérité, ou qui mènent des vies de saint.

Peut-on organiser la vérité, lui adjoindre un président et une secrétaire, ou des grands prêtres et des commentateurs?

— Si je vous ai bien compris, il semble que cela ne soit pas possible. Mais dans ce cas, pourquoi tous ces saints dirigeants disent-ils que leur organisation est nécessaire?

Ce que dit le leader n'a aucune importance, ils sont aussi aveugles que leurs disciples, car sinon ils ne seraient pas leaders. Mais vous, qu'en pensez-vous, en dehors de ce que disent vos dirigeants? De telles organisations sont-elles nécessaires?

— Elles ne sont peut-être pas absolument indispensables, ma is on trouve un certain réconfort dans le fait d'y adhérer, et (de travailler avec ceux qui partagent vos idées.

Tout à fait exact. Et on éprouve également un sentiment de sécurité à s'entendre dire ce que l'on doit faire, n'est-ce pas? Le leader sait, et vous, celui qui le suivez aveuglémemt, vous ne savez pas. De sorte que sous sa direction vous avez l'impression de faire ce qu'il convient de faire. Dépendre d'une autorité, de quelqu'un qui vous guide, est très rassurant, surtout lorsqu'on est entouré par tant de misère et de chaos. C'est pour cela que vous êtes non pas exactement un esclave, mais un suiveur, un adepte, quelqu'un qui exécute les plans d'un autre. C'est vous, l'être humain, qui êtes responsable de tout ce désordre dans le monde, mais vous n'êtes pas important, car seul le plan à exécuter semble important. Or ce plan est quelque chose de mécanique, il faut des êtres humains pour le mettre en pratique, et c'est pour cela que vous devez vous rendre utile par rapport à lui.

Et puis il y a les prêtres, et le droit divin qu'ils ont sur le salut de votre âme, qui vous conditionnent à penser d'une certaine façon. Et là encore, vous n'avez pas d'importance en tant qu'être humain. Ce n'est pas votre liberté, ni votre amour, qui importent, mais votre âme qu'il faut sauver en accord avec les dogmes d'une église ou d'une secte particulière.

Ce que vous dites est vrai, je m'en rends bien compte, mais alors, au sein de toute cette confusion, qu'est-ce qui est important?

Ce qui importe, c'est de libérer l'esprit de l'envie, de la haine et de la violence et il n'est pas besoin, pour ce faire, d'une organisation, n'est-ce pas? Les organisations dites religieuses ne libèrent jamais l'esprit, mais le poussent tout au plus à se conformer à une certaine croyance, un certain credo.

— Il faut que je change, l'amour doit se répandre en moi, je dois cesser d'être envieux et dès lors mes actions seront nécessairement justes. Je n'aurai plus besoin qu'on me dise ce que c'est que l'action juste. Et je vois bien que c'est la seule chose qui compte, et non pas cette organisation à laquelle j'appartiens.

On peut s'appliquer à faire ce qui est généralement considéré comme l'action juste, ou chercher un enseignement relatif à cette action. Mais cela ne suffit pas à entraîner l'amour, n'est-ce pas?

Non, cela n'est pas suffisant, car on ne poursuit en fait qu'un modèle créé par l'esprit. J'ai maintenant une conscience très claire de tout cela et je comprends également pourquoi vous avez dissout l'organisation dont vous étiez à la tête. Il est indispensable de se diriger à sa propre lumière, car suivre la lumière d'autrui nous mène dans les ténèbres.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 38 'Pourquoi avoir dissout l'ordre de l'étoile d'orient'

Qu'est-ce que l'amour ?

La petite fille de la maison voisine était malade et avait pleuré toute la journée et une partie de la nuit, avec quelques interruptions. Cela durait depuis quelques jours et sa pauvre mère était épuisée. Il y avait une petite plante sur le rebord de la fenêtre qu'elle avait l'habitude d'arroser chaque soir, et dont elle ne s'était absolument pas occupée ces temps derniers. Cette femme était seule dans la maison, à l'exception d'une servante aussi inutile qu'inefficace, et elle semblait un peu perdue, car la maladie de son enfant paraissait assez grave. Le docteur était venu plusieurs fois dans sa grosse voiture, et la mère semblait de plus en plus triste.

Dans le jardin, un plant de bananier était arrosé par l'eau de la cuisine et toute la terre alentour était humide. Ses feuilles étaient d'un vert foncé et l'une d'entre elles était particulièrement grande, presque un mètre de large et beaucoup plus en longueur. Elle n'avait pas encore été détruite par les vents à l'inverse des autres. Elle se balançait doucement dans le vent, et recevait les rayons du soleil quand celui-ci était à l'ouest. C'était merveilleux de voir les fleurs jaunes en grappes pendre au long du régime. Ces fleurs deviendraient bientôt des bananes et le régime deviendrait alors très épais car il produirait des douzaines de fruits, nourrissants, verts et lourds. De temps à autre, un bourdon noir et brillant s'enfonçait dans les fleurs jaunes et plu- sieurs papillons noirs et blancs venaient voleter autour d'elles. Il semblait émaner une telle abondance de vie de ce bananier, sous le soleil et ses feuilles dansant dans le vent. La petite fille venait souvent jouer près de lui, pleine de malice et de sourires. Il arrivait parfois que nous fassions ensemble quelques pas sur le chemin sous le regard de sa mère, et la petite rentrait en courant. Nous ne pouvions pas nous comprendre, car nos langues n'étaient pas les mêmes, mais cela ne l'empêchait pas de parler ; aussi parlions-nous beaucoup.

Puis, un après-midi, la mère me fit signe d'entrer. La petite fille n'avait plus que la peau sur les os. Elle sourit faiblement et referma les yeux, épuisée. Elle dormait d'un sommeil agité. Par la fenêtre ouverte arrivaient les bruits que faisaient les autres enfants en jouant et en criant. La mère était muette et comme incapable de pleurer. Elle restait debout, obstinément, près du petit lit, et une attente désespérée emplissait l'atmosphère. Ce fut à ce moment précis qu'arriva le docteur et je partis, non sans avoir silencieusement promis de revenir.

Le soleil se couchait derrière les arbres, et les énormes nuages, au-dessus de lui, étaient pris dans une lumière dorée. Les corbeaux étaient là, comme d'habitude, et un perroquet apparut, avec des cris perçants, puis alla se percher sur le bord d'un trou dans un grand arbre mort, sa queue contre le tronc. Il eut un moment d'hésitation, sentant un être humain si proche, mais quelques secondes plus tard il disparut au fond du trou. Sur la route, il y avait quelques paysans et une voiture passa, remplie de jeunes gens. Un veau d'une semaine était attaché à un piquet, sa mère broutant non loin de là. Une femme marchait sur la route, portant sur la tête un vase de cuivre étincelant, et un autre sur sa hanche. Elle était allée chercher de l'eau au puits. Elle s'y rendait tous les soirs et ce soir-là en particulier, dans le soleil couchant, elle était la terre elle-même en mouvement.

Deux jeunes hommes étaient venus de la ville voisine. Le car les avait déposés non loin et ils avaient fait à pied le reste du trajet. Ils travaillaient dans un bureau, déclarèrent-ils, c'est pourquoi ils n'avaient pas pu venir plus tôt. Is s'étaient changés, pre-

nant garde de ne pas se tacher dans le vieux car, et ils entrèrent en souriant mais avec une certaine timidité et une hésitation respectueuse. Dès qu'ils furent assis, ils oublièrent leur timidité, mais ils ne semblaient pas savoir comment traduire leurs pensées en mots.

Quelle sorte de travail faites-vous?

— Nous travaillons tous deux dans le même bureau. Je fais de la sténo et mon ami s'occupe de la comptabilité. Aucun de nous n'a fait d'études, nous ne pouvions pas nous le permettre et nous ne sommes pas mariés. Nous ne gagnons pas beaucoup, mas sans responsabilités familiales, cela suffit à nos besoins. S l'un de nous se marie, ce sera très différent.

— Nous sommes pas très instruits, ajouta le second, et même si nous lisons beaucoup de littérature sérieuse, nous ne l'étudions pas véritablement. Nous passons beaucoup de temps ensemble, et pendant les vacances, nous retournons chez nos parents. Rares sont ceux, au bureau, qui s'intéressent aux choses sérieuses. C'est un ami commun qui nous a emmené ; à l'une de vos conférences, et nous avons décidé ensuite de venir vous voir. Puis-je vous poser une question?

Je vous en prie.

— Qu'est-ce que l'amour?

En voulez-vous une définition? Ignorez-vous ce que ce mot signifie?

— Il court tellement d'idées au sujet de ce que l'amour devrait être que tout cela est très embrouillé, dit le premier.

Quelles sortes d'idées?

— Des idées qui voudraient que l'amour ne soit ni passionné, ni lubrique, que 'on aime son prochain comme soi-même, que l'on aime ses parents, que l'amour devrait être l'amour de Dieu inpersonnalisé, et bien d'autres encore. Chacun donne soi opinion selon sa fantaisie.

Mais que pensez-vous, vous, en dehors des opinions des autres? Avez-vous également un point de vue sur l'amour?

— Il est difficile d'exprimer par des mots ce que l'on ressent, répondit le second jeune homme. Je pense que l'amour doit être universel, il faut tout aimer sans préjugés. Ce sont les préjugés qui détruisent l'amour. Et c'est la conscience de classe qui crée des barrières sociales et oppose les êtres. Les livres saints disent que nous devins nous aimer les uns les autres, et ne pas limiter ou personnifier notre amour, mais c'est parfois très difficile.

— Qui aime Dieu aime toutes choses, ajouta le premier garçon. Seul existe l'amour divin, tout le reste est charnel, à la mesure de la personne humaine. C'est cet amour physique qui fait obstacle à l'amour divin, or sans l'amour divin tout n'est que commerce et troc. L'amour n'est pas la sensation. La sexualité doit être contrôlée et formée, c'est pourquoi je suis contre le contrôle des naissances. La passion physique nous détruit et c'est la chasteté qui mène à Dieu.

Avant d'aller plus loin, ne pensez-vous pas que nous devrions essayer d'établir si ces positions sont justes? Une opinion n'en vaut-elle pas une autre? Sans tenir compte de celui qui l'émet, l'opinion n'est-elle pas une forme de préjugé, un parti pris lié à notre tempérament propre, à notre expérience personnelle et à la façon dont nous avons été élevés?

— Pensez-vous qu'il soit mauvais d'avoir une opinion? demanda le deuxième.

Dire que c'est bien ou mal, c'est encore avoir une opinion, n'est-ce pas? Mais si par contre l'on commence à observer et à comprendre comment se forment les opinions, il nous sera peut-être possible de saisir la pleine signification de l'opinion, du jugement, de l'accord.

— Auriez-vous l'amabilité de nous expliquer un peu plus précisément ce que vous voulez dire?

La pensée est le produit de l'influence, n'est-ce pas? Vous pensées et vos opinions découlent en ligne droite de votre éducation. Vous dites « ceci est bien, et cela est mal » en fonction des structures morales de votre conditionnement particulier. Nous ne cherchons pas, pour l'instant, à savoir ce qui est vrai au-delà de toute influence, et s'il existe une telle vérité. Nous essayons d'établir la signification des opinions, des croyances, des assertions, qu'elles soient personnelles ou collectives. L'opinion, la croyance, l'accord ou le désaccord, ne sont que des réponses en fonction de votre arrière-plan passé, vaste ou étroit. N'en est-il pas ainsi?

— Si, mais est-ce mal?

Encore une fois, si vous dites que c'est bien ou c'est mal, vous restez dans le champ des opinions. La vérité n'est pas une question d'opinions, le fait réel ne dépend pas de l'accord ou de la croyance. Nous pouvons être d'accord pour appeler cet objet une montre, mais le fait de lui donner n'importe quel autre nom ne l'empêcherait pas de rester ce qu'il est. Votre croyance ou votre opinion vous ont été transmises par la société dans laquelle vous vivez. En vous révoltant contre elle, par réaction, vous pourrez vous former une opinion différente, une autre croyance, mais vous en resterez au même niveau, n'est-ce pas?

— Je regrette, mais je ne vois pas où vous voulez en venir, répondit le second jeune homme.

Vous avez sans doute certaines opinions et certaines idées sur l'amour, n'est-ce pas?

— Naturellement.

D'où vous sont-elles venues?

— J'ai lu ce que les saints et les grands maîtres religieux ont dit de l'amour, et après y avoir réfléchi, j'en ai tiré mes propres conclusions.

Qui dépendent étroitement de vos plaisirs et déplaisirs, n'est-ce pas? Vous aimez, ou vous n'aimez pas, ce que d'autres ont pu dire de l'amour et vous décidez en fonction de vos penchants personnels ce qui est juste et ce qui est faux. N'agissez-vous pas ainsi?

— Je choisis ce qui me semble être vrai.

Sur quoi repose votre choix?

— Sur mon propre savoir et mon discernement.

Qu'entendez-vous par savoir? Je n'essaie pas de vous

prendre en défaut ni de vous coincer, mais nous essayons ensemble de comprendre pourquoi nous avons des opinions, des idées et des conclusions au sujet de l'amour. Si nous le comprenons, nous pourrons aller beaucoup plus avant sur la question. Qu'entendez-vous par savoir?

— Ce que m'ont enseigné les livres saints.

— Le savoir recouvre également les techniques de la science moderne, et toutes les informations accumulées par l'homme au cours des siècles, ajouta son camarade.

En sorte que le savoir est un processus d'accumulation, n'est-ce pas? Il s'agit de cultiver la mémoire. Le savoir que nous avons accumulé en tant que scientifiques, musiciens, linotypistes, lettrés, ingénieurs, fait de nous des techniciens dans les divers secteurs de la vie. Lorsque nous devons construire un pont, nous pensons en ingénieurs et ce savoir fait partie de la tradition, de l'arrière-plan ou du conditionnement qui influence toute notre pensée. Le fait de vivre, qui implique la possibilité de construire un pont, est une action totale et non une activité partielle et fragmentée. Et ce que nous pensons de la vie, de l'amour, est modelé par les opinions, les conclusions, la tradition. Si vous aviez été élevé dans une société affirmant que l'amour est uniquement physique, et que l'amour divin est une ineptie, vous répéteriez de la même façon ce que vous auriez appris, n'est-ce pas?

— Pas nécessairement, répondit le second. Je reconnais que c'est rare mais certains d'entre nous se révoltent et pensent par eux-mêmes.

La pensée peut se rebeller contre le modèle établi, mais cette révolte en soi est généralement génératrice d'un autre modèle, et l'esprit demeure lié au processus du savoir et de la tradition. C'est un peu comme si on se révoltait dans une prison pour obtenir les meilleurs traitements, une meilleure nourriture et ainsi de suite.

— Oui, je comprends, répondit le premier. Mais l'amour, qu'est-ce que c'est?

Si vous cherchez une définition, n'importe quel dictionnaire vous la fournira. Mais les mots qui définissent l'amour ne sont pas l'amour, n'est-ce pas? Chercher simplement l'explication de ce qu'est l'amour, c'est encore être pris dans le filet des mots, des opinions, que l'on accepte ou rejette selon notre conditionnement.

— N'êtes-vous pas en train de faire en sorte qu'il soit impossible de demander ce qu'est l'amour? demanda le second jeune homme.

Est-il possible de se renseigner au travers d'une série de conclusions et d'opinions? L'interrogation correcte suppose que l'esprit se soit libéré de la conclusion, de la sécurité du savoir et de la tradition. L'esprit peut se libérer d'une série de conclusions et en élaborer d'autres, ce qui revient à n'être qu'une continuité modifiée de l'ancien.

La pensée n'est-elle pas en soi un mouvement qui va d'un résultat à l'autre, d'une influence à l'autre? Vous voyez ce que je veux dire?

— Cela ne me paraît pas évident, dit le premier.

— Et moi, je ne comprends rien, dit le second.

Vous comprendrez peut-être au cours de la discussion. Présentons les choses différemment: la pensée est-elle l'instrument de la recherche? La pensée vous aidera-t-elle à comprendre ce qu'est l'amour?

— Mais comment découvrir ce qu'est l'amour si toute pensée nous est interdite? demanda le second avec une certaine raideur.

Soyez un peu plus patient, je vous en prie. Vous avez sans doute pensé à la question de l'amour, n'est-ce pas?

— Oui. Mon ami et moi y avons beaucoup réfléchi.

Puis-je me permettre de vous demander ce que vous voulez dire par réflexion sur l'amour?

— J'ai lu sur ce sujet, j'en ai parlé avec des amis, et j'en ai tiré mes propres conclusions.

Cela vous a-t-il permis de découvrir ce qu'était l'amour? Vous avez lu, vous avez échangé des opinions sur le sujet et vous vous êtes formé une opinion, tout cela étant

de l'ordre de ce qu'on appelle la pensée. Vous avez décrit, positivement ou négativement, ce qu'est l'amour en ajoutant ou en retranchant quelque chose de ce que vous aviez appris au préalable. N'en est-il pas ainsi?

— C'est tout à fait ce que nous avons fait et notre pensée nous a aidés à nous clarifier l'esprit.

Croyez-vous? Ne vous êtes-vous pas au contraire retranchés de plus en plus dans une certaine opinion? Car de toute évidence ce que vous entendez par clarification est un processus débouchant sur une conclusion précise, d'ordre intellectuel ou formel.

— En effet. Nous sommes beaucoup moins perdus qu'auparavant.

En d'autres termes, une ou deux idées émergent nettement du fatras des enseignements et des opinions contradictoires sur l'amour. C'est bien cela?

— Oui. Et plus nous nous sommes penchés sur ce problème de l'amour, plus il s'est clarifié.

Est-ce l'amour qui s'est clarifié, ou ce que vous pensez

sur le sujet?

Allons un peu plus loin, voulez-vous? Nous appelons montre » un certain mécanisme très ingénieux parce que nous nous sommes mis d'accord pour utiliser ce mot pour désigner cette chose précise. Mais le mot « montre » n'est évidemment pas le mécanisme lui-même. De la même façon, nous avons choisi le mot « amour » en référence à un certain état ou sentiment, mais le mot, n'est-ce pas, n'est pas le sentiment véritable? Il possède d'ailleurs tant de significations: Vous pouvez l'utiliser pour décrire une notion sexuelle, en même temps que vous parlerez l'amour divin ou impersonnel, ou que vous direz que amour doit être ou ne pas être, et ainsi de suite.

— Excusez mon interruption, mais tout cela ne fait-il Pas partie d'une seule et même chose? demanda le premier garçon.

Qu'en pensez-vous?

— Je n'en suis pas très sûr. Il y a des moments où l'amour semble n'être qu'une seule chose, et d'autres où il semble que tout soit très différent. C'est très compliqué. On ne sait pas où on en est.

Exactement. Nous voulons avoir la certitude de l'amour, l'attacher à un piquet, afin qu'il ne nous échappe pas. Nous tirons des conclusions et passons des accords à son sujet nous l'appelons de noms divers, revêtus d'un sens particulier. Nous parlons de « notre amour » de la même façon que de « notre bien », « notre famille », « notre vertu », et nous espérons ainsi le mettre sous clé, afin de pouvoir nous tourner vers d'autres choses et nous assurer d'elles de la même façon. Mais pourtant, il nous échappe toujours au moment où nous nous y attendons le moins.

— Je ne comprends pas très bien, dit le second, assez perplexe.

Ainsi que nous l'avons vu, le sentiment en soi diffère de ce qu'en disent les livres. Le sentiment n'est pas la description, ce n'est pas le mot. Est-ce clair jusque-là?

— Oui.

Croyez-vous qu'il soit possible de séparer le sentiment du mot, et de vos préjugés sur ce que cela devrait ou ne devrait pas être?

— Comment cela, « séparer »? demanda le premier jeune homme.

Il y a ce sentiment, et le mot qui le décrit, de façon approbatrice ou désapprobatrice. Pouvez-vous isoler, séparer, le sentiment de sa description formelle? Il est relativement facile de séparer un objet, comme cette montre, du mot qui la décrit. Mais

dissocier le sentiment en soi du mot « amour » et de tout ce qu'il implique, est beaucoup plus ardu et réclame énormément d'attention.

— A quoi cela servirait-il? demanda le second.

Nous cherchions toujours un résultat, quoi que nous fassions. Ce désir d'un résultat, qui est une autre forme de la recherche de la conclusion, fait obstacle à la compréhension. Lorsque vous demandez: « A quoi me servira-t-il de dissocier le sentiment du mot " amour "? » vous pensez en termes de résultats, de sorte que vous ne cherchez pas véritablement à savoir ce qu'est ce sentiment, n'est-ce pas?

— Je veux vraiment savoir ce que c'est, mais je veux aussi savoir à quoi servira de dissocier le mot du sentiment. N'est-ce pas très naturel?

Peut-être. Mais si vous souhaitez comprendre, vous devez être totalement attentif, et il n'est pas d'attention lorsqu'une partie de votre esprit s'attache à un résultat, et l'autre à la compréhension. De cette façon-là, vous n'obtenez ni l'un ni l'autre et vous devenez ainsi de plus en plus perturbé, amer et misérable. Si nous ne dissocions pas le mot, c'est-à-dire la mémoire et toutes ses réactions, du sentiment, le mot finit par détruire le sentiment, et ce mot, cette mémoire, n'est plus que la cendre sans le feu. N'est-ce pas ce qui vous est arrivé à tous deux? Vous vous êtes si bien empêtrés dans le filet des mots, de la spéculation, que le sentiment lui-même, c'est-à-dire la seule chose qui ait une signification essentielle et importante, s'est perdu.

— Je commence à comprendre, dit lentement le premier garçon. Nous ne sommes pas simples. Nous ne découvrons rien par nous-mêmes, nous répétons seulement ce qu'on nous a appris. Et même si nous nous révoltons, nous tirons de nouvelles conclusions qu'il faut à nouveau renverser. Nous ignorons ce qu'est l'amour, finalement, et nous n'avons que des opinions sur le sujet. C'est bien ainsi, n'est-ce pas?

Qu'en pensez-vous, vous? Pour connaître l'amour, la vérité, Dieu, il faut de toute évidence que nulle opinion, nulle croyance et nulle spéculation ne s'y mêlent. Si vous avez une opinion sur un certain fait, c'est l'opinion qui devient importante, et non le fait. Si vous voulez découvrir l'authenticité ou la fausseté de ce fait, vous ne devez pas vivre parmi les mots, au sein de l'intellect. Il se peut que vous ayez un vaste savoir et une somme d'informations sur le fait en question, mais sa réalité est tout autre. Rejetez le livre, la tradition, l'autorité, la description et entreprenez seul le voyage de votre propre découverte. Aimez et ne vous laissez pas prendre par les idées et les opinions sur ce que l'amour devrait ou ne devrait pas être. Lorsque vous aimez, tout est juste. L'amour renferme sa propre action. Aimez et vous connaîtrez les bénédictions de l'amour. Restez à l'écart des autorités en la matière qui proclament ce qu'est l'amour et ce qu'il n'est pas. Nulle autorité ne le sait, et celui qui sait ne peut révéler. Aimez, et la compréhension sera.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 39 'Qu'est-ce que l'amour ?'

La quête et l'état de la recherche

Les cieux s'ouvrirent et ce fut la pluie ; la terre en fut inondée. Elle se mit à tomber en nappes qui s'écoulaient sur les routes et alourdissaient visiblement les nénuphars. Les arbres pliaient eux aussi sous ce poids. Les corbeaux étaient trempés et avaient du mal à voler, et de nombreux petits oiseaux vinrent se réfugier sous le toit de la véranda. Soudain des grenouilles de toute taille apparurent de partout. Les plus grandes faisaient des bonds prodigieux avec énormément d'aisance. Certaines étaient brunes, d'autres avaient des raies vertes et d'autres encore, étaient presque entièrement vertes. Toutes avaient de gros yeux brillants, noirs et ronds. Si vous en preniez une, elle restait dans votre main, vous considérant de son regard perçant. Et lorsque vous la reposiez, elle restait immobile, comme figée sur place. La pluie continuait à tomber, partout se formaient des ruisseaux et l'eau, sur le chemin, atteignait la cheville. Il n'y avait pas de vent, rien que cette pluie torrentielle. Vos habits étaient transpercés en quelques secondes, et vous collaient à la peau de façon très inconfortable. Mais il faisait doux, et il n'était pas désagréable d'être complètement trempé. Il fallait baisser la tête pour que l'eau ne vous entre pas dans les yeux mais les lourdes gouttes vous frappaient douloureusement, et vous finissiez par vous mettre à l'abri. La pluie était d'une telle violence qu'elle avait déchiré un nénuphar d'un mauve pâle, au cœur doré. La fleur ne pouvait supporter un tel impact. Un serpent vert de la grosseur d'un doigt se nouait à une branche et on le distinguait à peine car il était presque de la couleur des feuilles, mais d'un ton de vert plus clair, avec une nuance artificielle et chimique. Il n'avait pas de paupières, ses yeux noirs étaient sans protection. Il ne bougeait pas a votre approche, mais vous sentiez qu'il n'était pas à l'aise de vous savoir si près. C'était un serpent inoffensif, d'environ quarante-cinq centimètres, gras et étonnamment souple. Il restait immobile et attentif lorsque vous vous éloigniez, et passé une certaine distance, vous ne le voyiez plus.

Les feuilles d'un bananier étaient déchiquetées, les fleurs arrachées par cette pluie plus violente que jamais. Les jasmins blancs et délicats jonchaient le sol et prenaient bientôt une même couleur brune et terreuse. Ils gardaient dans la mort leur parfum divin mais il fallait s'en approcher pour le sentir, car à distance, seules s'exhalaient l'odeur de la pluie et de l'humidité pénétrante. Un corbeau crotté était venu s'abriter sous la véranda. Trempé jusqu'à l'os, ses ailes traînaient à terre, et sa chair bleuâtre apparaissait par endroits. Il était incapable de voler et il vous regardait comme s'il vous demandait de ne pas l'approcher. Seul son bec noir et pointu évoquait une impression de puissance et de dureté, tout le reste n'était que faiblesse tremblante. Le crépitement de la pluie sur le toit, les feuilles et les palmes en forme d'éventail étouffaient complètement le grondement de la mer. Mais on avait l'impression que ce tumulte commençait à prendre fin. Il pleuvait déjà moins fort et on entendait le coassement des grenouilles. On percevait également d'autres bruits: des voix qui s'interpellaient, un chien qui aboyait, une voiture qui passait sur la route. Tout redevenait normal. Vous faisiez partie de la terre, des feuilles, du nénuphar mourant et vous étiez vous aussi entièrement lavé et purifié.

C'était un vieil homme, connu pour sa nature généreuse et son labeur incessant. Mince et austère, il parcourait le pays en train, en car ou à pied, parlant de questions religieuses et il émanait de lui la dignité de la réflexion et de la méditation. Il avait une barbe, propre et bien peignée, et les cheveux longs. Ses mains étaient longues et maigres et son sourire agréable et amical.

— Même si je ne porte pas la robe safran, je suis pourtant un sannyasi et j'ai voyagé dans tout le pays, parlant avec beaucoup de gens et interrogeant les maîtres religieux. Comme vous le voyez, je suis un vieil homme, j'ai une barbe blanche, mais j'ai essayé de garder un cœur jeune et une tête claire. J'ai quitté ma maison à l'âge de quinze ans, pour partir à la recherche de Dieu. Il eut un léger sourire à ces souvenirs passés. Cela fait bien longtemps et malgré mes lectures, mes dévotions et mes méditations, je n'ai pas trouvé Dieu. J'ai écouté très attentivement les plus célèbres des saints dirigeants, qui ne cessent de parler de Dieu - et ce non pas une fois, mais de nombreuses fois. J'ai considéré leur travail, leurs réformes sociales, sans la moindre condescendance, mais avec une grande ouverture de cœur, afin de déceler leurs qualités. Je ne suis ni tolérant ni intolérant. J'ai prié avec la foule et j'ai prié dans la solitude, intérieurement. Jeune homme, je voulais m'occuper de réformes sociales et je me suis délibérément tourné vers les bonnes œuvres. Mais j'ai découvert que les bonnes œuvres n'avaient de sens que l'œil dans un tout immense, c'est-à-dire Dieu, et même si je continue à penser que les réformes sociales sont nécessaires, mon intérêt véritable est ailleurs.

Et ce n'est pas le cœur sec que j'ai écouté ces « leaders du peuple » ainsi qu'on les appelle, reprit-il, mais leur Dieu n'est pas celui que je cherche. Leur Dieu, c'est l'action. Ils prêchent, ils convainquent, ils jeûnent, et organisent des meetings politiques. Ils dirigent des commissions, écrivent des articles, publient des journaux et se mêlent aux grands du pays. Ils sont actifs mais ignorent le silence. J'ai cherché Dieu à leurs côtés et ne L'ai pas trouvé. Bien avant que leurs noms n'apparaissent dans les journaux, j'avais commencer à chercher Dieu solitairement, dans les grottes et à l'air libre. Mais je ne L'ai pas trouvé davantage. Maintenant, je suis un vieillard, et je n'ai plus que quelques années à vivre. Le trouverai-je? Ou est-Il non existant? Je ne veux pas une opinion, ou les arguments habiles d'un esprit exercé. Il faut que je sache. Je vous ai souvent écouté, dans le nord et dans le sud du pays, et vous ne parlez pas de Dieu comme les autres en parlent, pas plus que vous n'appartenez au domaine politico-religieux. Vous expliquez ce que Dieu n'est pas, mais vous ne dites pas ce qu'Il est - ainsi que cela doit être. Mais vous ne dites pas comment accéder à Lui, et cela est dur à comprendre. Je vous connais depuis votre jeunesse et je me suis souvent demandé, au fil des années, ce que tout cela donnerait. S'il en avait tourné différemment, je ne serais pas là aujourd'hui. Ce n'est pas un compliment. Je veux connaître la vérité avant de quitter ce monde.

Il était assis en silence, les yeux fermés. Il n'y avait pas en lui la dureté du doute, ni la brutalité du cynisme, non plus que l'intolérance qui essaie de se donner pour tolérante. C'était un homme qui avait atteint la fin de sa quête et qui voulait encore savoir. Un étrange silence régnait dans la pièce.

Sommes-nous humbles lorsque nous cherchons? La quête ne procède jamais de l'humilité, n'est-ce pas?

Serait-elle issue de l'orgueil?

N'en est-il pas ainsi? Le désir de réussir, d'arriver, fait partie intégrante de l'orgueil qui se dissimule dans la recherche. Il est nécessaire de trouver le moyen de répartir efficacement et équitablement ce dont l'homme a un besoin primordial ; et nous le trouverons car la technologie nous y obligera demain ou après-demain. Mais en dehors du fait de rechercher le moyen d'assurer à l'homme un l'œil matériel, pourquoi cherchons-nous?

Je cherche depuis mon enfance parce que ce monde a fort peu de signification, celle-ci est visible à l'œil nu. Je ne dis pas, comme certains, que c'est une illusion. Ce monde est aussi réel que la souffrance et la douleur. L'illusion n'existe qu'en esprit et le pouvoir de la susciter peut prendre fin. L'esprit peut être purifié de ses imperfec-

tions par le souffle de la compassion. Mais purifier l'esprit n'est pas trouver Dieu. Je L'ai cherché, et ne L'ai point trouvé.

Cette existence quotidienne est d'essence transitoire, et nous recherchons la permanence. Ou encore, au sein même de toute cette folie, on espère trouver quelque chose de rationnel, de sain. Ou bien l'on souhaite une sorte d'immortalité personnelle. Ou l'on cherche à se réaliser en quelque chose d'infiniment plus grand que l'enrichissement passager du désir. Toutes ces formes de recherches ne procèdent elles pas de l'orgueil? Comment pouvez-vous savoir ce qu'est la réalité? Êtes-vous capable de la reconnaître, de la sonder? L'esprit peut-il la mesurer?

Dieu viendra-Il à nous sans que nous Le cherchions?

La recherche se limite au domaine de l'esprit, ce que l'on cherche et ce que l'on trouve reste circonscrit dans ces limites mentales, n'est-ce pas? L'esprit peut imaginer, spéculer, entendre le bruit de son propre bavardage mais il ne peut en aucun cas découvrir ce qui est en dehors de son champ propre. Sa recherche est limitée à l'espace de sa propre mesure.

N'ai-je fait alors que mesurer, et non chercher?

On ne peut chercher sans mesurer. Si l'esprit cesse de mesurer, de comparer, on ne cherche plus.

Voulez-vous dire par là que toutes mes années de quête ont été vaines?

Ce n'est pas à autrui d'en juger. Mais le mouvement de l'esprit qui entreprend le long voyage de la quête demeure éternellement en deçà de ses propres confins, qu'ils soient vastes ou étroits.

J'ai tenté de rendre l'esprit silencieux, mais cela non plus n'a pas abouti.

L'esprit qu'on a rendu silencieux n'est pas silencieux. Tout ce à quoi on a tenté d'atteindre par la force doit être sans cesse reconquis, et c'est un processus sans fin. Seul ce qui a une fin est hors de la portée du temps.

Ne doit-on pas rechercher le silence? L'esprit qui erre doit de toute évidence être examiné et mis sous contrôle.

Peut-on chercher le silence? Est-ce quelque chose que l'on peut cultiver et accumuler? Pour rechercher le silence de l'esprit, il faut déjà savoir ce que c'est. Et pouvons-nous le savoir? La description qu'en fait un autre peut nous en donner une idée, mas cela peut-il être décrit? Le savoir n'est qu'une condition formelle, un processus de récognition. Et ce qui est reconnu n'est pas le silence, qui est par essence essentiellement nouveau.

J'ai connu le silence des montagnes et des grottes, et j'ai rejeté toute pensée hormis celle du silence. Mais je n'ai jamais connu le silence de l'esprit. Vous dites avec sagesse que la spéculation est vide. Mais il doit exister un état propice au silence. Comment faire naître cet état?

Existe-t-il une méthode pour faire entrer en existence ce qui n'est pas le produit de l'imagination, ce qui n'a pas été assemblé par l'esprit?

Je suppose que non. Le seul silence dont j'ai fait l'expérience, c'est celui qui survient lorsque je maîtrise parfaitement mon esprit. Mais vous dites que ce n'est pas le silence. J'ai entraîné mon esprit à m'obéir et ne l'ai libéré qu'en le surveillant attentivement. Je l'ai modelé et aiguisé par l'étude, le raisonnement, la méditation et la réflexion. Mais le silence dont vous parlez n'est jamais entré dans le champ de mon expérience. Comment connaître ce silence? Que dois-je faire?

Celui qui fait l'expérience doit cesser d'être pour que soit ce silence. L'expérimentateur recherche sans cesse d'autres expériences. Il veut éprouver de nouvelles sensations ou en reproduire d'anciennes. Il désire ardemment se réaliser, ou devenir quelque chose. L'expérimentateur crée la motivation et aussi longtemps que demeure une motivation, aussi subtile soit-elle, on ne fait qu'acheter le silence. Et il ne s'agit alors pas du silence.

Mais comment le silence se produit-il, dans ce cas? Est-ce un hasard de la vie? Est-ce un don?

Considérons ensemble la question. Nous cherchons toujours quelque chose, et nous utilisons ce terme très facilement. Le fait de chercher revêt alors toute l'importance et non plus ce que nous cherchons. Nous cherchons la projection de notre propre désir. La quête n'est pas l'état propice à la recherche, c'est une réaction, un processus de négation et d'affirmation par rapport à une idée émise par l'esprit. Pour chercher la proverbiale aiguille dans la meule de foin, il faut posséder une connaissance préalable de cette aiguille. De la même façon, pour chercher Dieu, le silence, le bonheur ou ce que vous voudrez, il faut l'avoir déjà connu, formulé ou imaginé. Ce qu'on appelle chercher ne s'applique qu'à quelque chose de connu. Trouver, c'est reconnaître, et la récognition repose sur la connaissance antérieure. Ce processus de la quête n'est pas l'état propice à la véritable recherche. L'esprit qui cherche, espère, désire et ce qu'il trouve peut se reconnaître et donc, par le fait même, est connu. Cette recherche est une action du passé. Mais l'état de la véritable recherche est totalement différent, ne ressemble en rien à cela. Ce n'est pas une réaction ni le contraire de la recherche. Ces deux choses ne sont liées en aucune façon.

Mais quel est donc l'état propice à la véritable recherche?

On ne peut le décrire, mais il est possible d'être dans cet état si l'on a compris ce qu'était le fait de chercher. Nous cherchons par mécontentement, par peur, et parce que nous sommes malheureux, n'est-ce pas? Chercher est un réseau d'activités où n'entre nulle liberté. C'est ce réseau qu'il nous faut comprendre.

Comprendre?

La compréhension n'est-elle pas un état d'esprit dans lequel le savoir, la mémoire ou la récognition, ne fonctionne pas immédiatement? Pour comprendre, l'esprit doit être immobile. Les activités du savoir doivent être suspendues. Cette immobilité de l'esprit a lieu spontanément lorsque le maître ou le parent veulent véritablement comprendre l'enfant. Lorsque existe l'intention de comprendre, une attention se fait jour que ne vient pas distraire le désir de réussir. L'esprit, dans ce cas, n'est ni discipliné, ni contrôlé, ni maîtrisé, ni rendu immobile. Son immobilité est naturelle lorsqu'il y a l'intention de comprendre. La compréhension n'implique ni effort, ni conflit. Et c'est avec la compréhension de l'entière signification de la recherche qu'entre en existence l'état propice à la véritable recherche. On ne peut ni le chercher ni le trouver.

Tandis que je vous écoutais, j'ai attentivement surveillé mon esprit. Je comprends maintenant ce qu'il en est de ce qu'on appelle la recherche et je conçois qu'il est possible de ne pas chercher. Mais l'état favorable à la véritable recherche, cependant, n'est pas.

Pourquoi dire qu'il est ou qu'il n'est pas? Ayant pris conscience de la vérité et de la fausseté du fait de chercher, l'esprit n'est plus pris dans le mécanisme de la recherche. On éprouve le sentiment d'être débarrassé d'un fardeau, une sorte de soulagement. L'esprit est immobile. Il ne fait plus d'efforts, il ne poursuit plus rien. Mais il n'est pas assoupi, ni en attente. Il est simplement immobile, éveillé. N'en est-il pas ainsi, monsieur?

Ne m'appelez pas « monsieur », je vous en prie. Je suis celui qui apprend. Ce que vous dites se révèle être vrai.

C'est en cet éveil de l'esprit que réside l'état propice à la recherche. Il ne cherche plus à partir d'une motivation. Il n'a plus de but à atteindre. L'esprit n'a pas été rendu immobile. Nulle pression n'a été exercée sur lui en vue de cette tranquillité, et c'est pour cela qu'il est immobile. Cette immobilité n'est pas celle de la feuille qui attend le prochain coup de vent pour danser à nouveau. Il n'est pas le jouet du désir.

Il y a la conscience d'un mouvement dans cette immobilité.

Cette conscience lucide n'est-elle pas le silence? Nous décrivons, mais pas de la façon dont le ferait l'expérimentateur. L'expérimentateur est le produit de diverses causes, c'est un effet qui à son tour devient la cause d'un nouvel effet. L'expérimentateur est tout à la fois la cause et l'effet dans une suite ininterrompue de causes et d'effets. Percevoir cette vérité libère l'esprit. Il ne peut être de liberté à l'intérieur du filet de la cause et de l'effet. La liberté ne consiste pas à se libérer du filet, mais bien plutôt en ce que le filet ne soit plus. Se libérer de quelque chose n'est pas la liberté, ce n'est qu'une réaction, le contraire de l'asservissement. La liberté intervient lorsqu'on a compris l'asservissement. La vérité n'est pas quelque chose de permanent, de fixé une fois pour toutes, c'est pourquoi on ne peut la chercher. La vérité est une chose vivante, c'est l'état propice à la recherche véritable.

— Cet état, c'est Dieu. Il n'est pas de fin à atteindre et à conserver. Cette recherche sans découverte qui a duré si longtemps n'a pas mis d'amertume dans mon cœur, et je ne regrette pas ces années. On nous enseigne, nous n'apprenons pas et cela fait notre malheur. La compréhension abolit le temps et les âges et balaie toute différence entre l'enseignant et l'enseigné. Je comprends et je ressens profondément. Nous nous reverrons.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 40 'La quête et l'état de la recherche'

Pourquoi les écritures condamnent-elles le désir ?

C'était une de ces villes énormes et tentaculaires qui engloutissent la campagne, et pour en sortir il nous fallut parcourir des kilomètres de rues mal famées, longer des usines, des taudis et des hangars à locomotives, et traverser aussi des quartiers extrêmement résidentiels, avant de finir par apercevoir enfin la campagne, où les cieux étaient vastes et les arbres élevés et libres. C'était une journée magnifique, claire et pas trop chaude, car il avait plu dernièrement - l'une de ces pluies douces et agréables qui pénètrent profondément la terre. Soudain, comme la route atteignait le sommet d'une colline, un fleuve apparut sous nos yeux, qui scintillait au soleil et traversait de nombreux champs verts pour rejoindre la mer lointaine. Il n'y avait que quelques bateaux sur ce fleuve, maladroitement construits, avec des voiles noires et carrées. Beaucoup plus loin en amont, un pont laissait passer les trains et la circulation quotidienne, mais là, il n'y avait qu'un ponton à sens alternatif et nous vîmes une file de camions, de chars à bœufs et de voitures ainsi que deux chameaux, qui attendait pour traverser. Nous décidâmes de ne pas faire la queue, ce qui risquait d'être très long et nous prîmes une autre route qui s'éloignait du fleuve et parcourait des collines et des près, traversant nombre de villages, et rejoignait la mer.

Le ciel était d'un bleu intense, et d'énormes nuages blancs s'accumulaient à l'horizon, illuminés par le soleil matinal. Ils avaient des formes fantastiques et semblaient immobiles et lointains. On ne pouvait s'en approcher, même en parcourant des kilomètres et des kilomètres. De chaque côté de la route, l'herbe nouvelle était d'un vert tendre. Cet été, elle serait brune et comme brûlée et la campagne tout entière perdrait sa fraîcheur verte. Mais pour l'instant tout se renouvelait et exhalait une joie profonde. La route était mauvaise et défoncée en de nombreux endroits, et bien que le chauffeur évitât les trous autant qu'il le pouvait, nous étions terriblement secoués, heurtant parfois de la tête le toit de la voiture. Le moteur marchait par contre merveilleusement bien et n'avait pas le moindre raté.

L'esprit avait conscience des arbres majestueux, des collines rocailleuses, des paysans et de l'immense ciel bleu, en même temps qu'il méditait. Nulle pensée ne venait le déranger. Il n'y avait pas le moindre tressaillement de la mémoire, ni le moindre effort pour conserver ou pour résister, et rien non plus à gagner dans le futur. L'esprit embrassait toutes choses, plus rapidement que l'œil et ne cherchait pas à conserver ce qu'il avait perçu, cela le traversait comme le vent passe au travers des branches de arbre. On entendait la conversation qui avait lieu derrière soi et on voyait le char à bœufs et le camion qui approchaient, mais l'esprit était pourtant totalement immobile. Et le mouvement intérieur de cette tranquillité était l'impulsion d'un nouveau début, d'une nouvelle naissance. Ce nouveau commencement ne serait jamais vieux et ne connaîtrait ni hier ni demain. L'esprit ne faisait pas l'expérience du nouveau: il était lui-même ce nouveau. Il n'avait pas de continuité et, partant, ne pouvait mourir, était neuf, et non pas rendu neuf. Le feu ne renaissait pas des cendres, du passé.

Il précisa qu'il était venu avec son ami afin qu'il puisse l'aider à mieux formuler sa pensée. Ils étaient tous deux assez réservés et ne parlaient pas beaucoup, mais ils connaissaient le sanscrit et une partie de sa littérature. Ayant sans doute la quarantaine, ils étaient minces et semblaient en bonne santé, avec des yeux réfléchis et d'agréables visages.

— Pourquoi les Écritures condamnent-elles le désir? demanda le plus grand. La majorité des anciens maîtres semblent l'avoir condamné, surtout le désir sexuel, et tous disent qu'il faut le contrôler, l'asservir. Il est évident que le désir faisait obstacle, selon eux, à une vie plus élevée. Bouddha parle du désir comme de la cause de tous les maux et encourage à y mettre fin. Shankara, dans sa philosophie complexe, déclare que le désir et le besoin sexuel doivent être réprimés, et tous les autres maîtres religieux ont à peu près la même position. Parmi les Chrétiens, certains saints se sont fustigés et torturés physiquement de diverses façons, tandis que d'autres prétendaient que le corps, comme l'âne ou le cheval, devait être bien traité mais soigneusement surveillé. Nous n'avons pas énormément lu, mais pour ce que nous en savons, toute la littérature religieuse spécifie qu'il faut discipliner le désir, le maîtriser, le sublimer, etc. Nous débutons dans la vie religieuse, mais nous avons l'impression qu'il manque quelque chose dans tout cela, une fleur parfumée. Il se peut que nous ayons tort, et nous ne nous opposons pas aux grands maîtres mais nous aimerions parler de tout cela avec vous. D'après ce que nous avons lu, vous n'avez jamais dit que le désir doit être supprimé ou sublimé mais qu'on doit le comprendre avec une conscience lucide dans laquelle n'entre ni condamnation ni justification. Bien que vous ayez expliqué cela de diverses façons, il nous semble difficile d'en saisir la pleine signification, et vous nous aideriez en en parlant de nouveau avec nous.

Quel est exactement le problème dont vous souhaitez parler?

— Le désir est une chose naturelle, n'est-ce pas? demanda le second. Le désir de la nourriture, du sommeil, d'un certain degré de confort, le désir sexuel, le désir de la vérité - sous toutes ces formes, le désir est parfaitement naturel et pourquoi nous dit-on qu'il faut l'éliminer?

Sans tenir compte de ce qu'on vous a dit, interrogeons- nous sur la vérité ou la fausseté du désir. Qu'entendez- vous par désir? Il ne s'agit pas de la définition du dictionnaire, mais quelle est la signification, le contenu du désir? Et quelle importance lui accordez-vous?

— J'ai de nombreux désirs, répondit le plus grand, et ces désirs varient dans leur valeur et leur importance d'un moment à l'autre. J'ai des désirs permanents ainsi que des désirs fugaces. Le désir que j'éprouve aujourd'hui peut fort bien, le lendemain, n'être plus là, ou s'être intensifié. Et même si je n'éprouve plus de désirs sexuels, je peux continuer à chercher le pouvoir. Je peux avoir dépassé la phase sexuelle mais avoir conservé un constant désir de pouvoir.

C'est très juste. Les souhaits enfantins deviennent des désirs adultes avec l'âge, l'habitude et la répétition. L'objet du désir peut changer alors que nous vieillissons, mais le désir demeure. La réalisation et la douleur de la frustration sont toujours dans le champ du désir, n'est-ce pas? Le désir, par ailleurs, peut-il exister sans objet? Le désir et son objet sont-ils inséparables? Le désir n'est-il identifiable que par son objet? Essayons de le découvrir.

Je vois un stylo, et comme le mien n'est pas aussi bien, je veux ce nouveau stylo. Un processus de désir est ainsi mis en place, une chaîne de réactions, jusqu'à ce que j'obtienne, ou n'obtienne pas, ce que je veux. L'objet attire l'œil et alors apparaît le sentiment du vouloir ou du non- vouloir. A quel moment de ce processus le « Je » intervient-il?

— Voilà une bonne question.

Le « Je » existe-t-il antérieurement au sentiment de vouloir, ou se révèle-t-il avec ce sentiment? Vous voyez un objet, un nouveau genre de stylo, par exemple, et cela provoque un certain nombre de réactions qui sont parfaitement normales. Mais avec elles apparaît également le désir de posséder cet objet, et c'est alors que débute une

autre série de réactions qui font entrer en scène le « Je » qui déclare: « Il faut que je l'aie ». En sorte que le « Je » est constitué par le sentiment ou le désir qui se révèle au travers des réponses naturelles au phénomène visuel. Sans la vision, la sensation, le désir, le « Je » existe-t-il en tant qu'entité isolée, distincte? Ou bien est-ce ce processus même du désir qui constitue le « Je »?

— Voulez-vous dire que le « Je » n'est pas là en premier? demanda le plus petit. N'y a-t-il pas un « Je » qui perçoit d'abord et désire ensuite?

Qu'en pensez-vous, vous? Le « Je » ne s'isole-t-il qu'au cours du processus de la perception et du désir? Avant que ne débute ce processus, le « Je » est-il une entité séparée?

— Il est difficile d'imaginer le « Je » en tant qu'il résulte uniquement d'un processus physio-psychologique, car cela semble très matérialiste, et s'inscrit en faux contre nos traditions et toutes nos habitudes de pensée, qui nous disent que le « Je », l'observateur, est là à l'origine, et qu'il n'a pas été constitué. Mais malgré la tradition et les livres saints, et mon propre penchant à les croire, je vois que ce que vous dites est un fait réel.

Ce n'est pas ce qu'en dit autrui qui vous permet de découvrir la réalité d'un fait, mais votre propre observation directe et votre clarté de pensée, ne croyez-vous pas?

— Bien sûr, répondit le plus grand. Je peux tout d'abord prendre un morceau de corde pour un serpent, mais dès que je vois clairement les choses, je ne peux plus me tromper ni penser selon mes souhaits propres.

Si ce point est clair, abordons le problème de la suppression ou de la sublimation du désir. Quel est votre problème?

— Le désir est toujours là, parfois ardent et parfois assoupi mais toujours prêt à renaître à la vie. Et le problème, c'est que faut-il faire de ce désir? Lorsqu'il dort, tout mon être est relativement tranquille, mais lorsqu'il s'éveille, je suis bouleversé. Je deviens agité, fiévreusement actif, jusqu'à ce que ce désir particulier soit assouvi. Je deviens alors relativement calme - jusqu'à ce que cela se reproduise, avec peut-être un objet différent. C'est comme de l'eau sous pression, et quelle que soit la hauteur du barrage, l'eau ne cesse de s'infiltrer, de le contourner ou de passer par-dessus. Je me suis torturé en essayant de dépasser le désir mais au terme de tous mes efforts, le désir est toujours là, souriant ou maussade. Comment m'en libérer?

Essayez-vous de le supprimer, de le sublimer? Voulez- vous le dompter, le droguer, le rendre respectable? En dehors des livres, des idéaux et des gourous, comment vous situez-vous par rapport au désir? Quelle est votre impulsion première? Qu'en pensez-vous?

— Le désir est naturel, n'est-ce pas? s'informa à nouveau le plus petit des deux.

Que voulez-vous dire par naturel?

— La faim, la sexualité, la recherche du bien-être et de la sécurité - c'est tout cela le désir, et cela semble si manifestement sain et normal. Car c'est ainsi que nous sommes faits.

Si c'est tellement normal, pourquoi cela vous inquiète-t-il?

— L'ennui, c'est qu'il n'y a pas qu'un seul désir, mais de nombreux désirs contradictoires qui vont tous dans des directions différentes. Intérieurement, je suis complètement déchiré. Deux ou trois désirs dominent et l'emportent sur les moins forts. Mais la contradiction existe même au niveau des désirs majeurs. Et c'est cette contradiction, avec la tension et les efforts qu'elle implique, qui provoque la souffrance.

Et pour vaincre cette souffrance, on vous apprend à contrôler, à supprimer ou à sublimer le désir, c'est bien cela? Si la réalisation du désir ne suscitait que des plaisirs et aucune souffrance, vous ne vous y opposeriez en rien, n'est-ce pas?

— Naturellement, dit le plus grand. Mais il y a toujours de la souffrance et de la peur et c'est cela que nous voulons éliminer.

C'est ce que chacun souhaite et c'est pour cela que la structure et l'arrière-plan de notre pensée veulent que nous choisissions les plaisirs et rejetions les douleurs du désir. N'est-ce pas également ce que vous recherchez?

— Si, j'en ai peur.

Cette lutte entre les plaisirs du désir et la douleur qui en résulte également participe du conflit de la dualité. Ce n'est pas très difficile à comprendre. Le désir cherche à se réaliser, et l'ombre de la réalisation s'appelle la frustration. Mais nous ne l'admettons pas, en sorte que nous cherchons tous la réalisation, en espérant éviter la frustration. Ce sont pourtant deux choses inséparables.

— Il n'est jamais possible d'obtenir la réalisation sans qu'elle soit suivie de la douleur de la frustration?

Ne le savez-vous pas? N'avez-vous pas fait l'expérience du bref plaisir de la réalisation, et cela n'était-il pas invariablement suivi d'anxiété et de douleur?

— Je l'ai remarqué, mais on essaie toujours de se protéger de la douleur, d'une façon ou d'une autre.

Et y avez-vous réussi?

— Non, mais on espère toujours.

Comment vous protéger de cette souffrance est devenu votre principale préoccupation dans la vie, et vous commencez à discipliner le désir. Vous dites « ce désir est bon et celui-ci est mauvais, immoral ». Vous cultivez le désir idéal, le ce qui devrait être, alors que vous êtes pris dans le ce qui ne devrait pas être. Ce qui ne devrait pas être est le fait réel, et ce qui devrait être n'a d'autre réalité que celle d'un symbole imaginaire. N'en est-il pas ainsi?

— Mais qu'ils soient ou non imaginaires, les idéaux ne sont-ils pas nécessaires? demanda le plus petit. Ils nous aident à vaincre la souffrance.

Vraiment? Vos idéaux vous ont-ils aidés à vous libérer de la souffrance, ou vous ont-ils simplement permis de continuer à éprouver les plaisirs tout en vous disant que selon votre idéal, vous ne le devriez pas? Et ainsi sont perturbes la douleur et le plaisir du désir. En fait, vous ne voulez vous libérer ni de l'un ni de l'autre, vous voulez vous laisser emporter par cette douleur et ce plaisir et ne pas cesser de discourir sur les idéaux et tout le reste.

— Vous avez parfaitement raison, reconnut-il.

Essayons de partir de ce point précis. Le désir ne peut se diviser en désir agréable ou douloureux, en bon désir et mauvais désir. Il n'y a que le désir, qui apparaît sous différentes formes, avec des objectifs différents. Tant que vous n'aurez pas compris cela, vous ne ferez que lutter pour triompher des contradictions qui sont l'essence même du désir.

— Mais existe-t-il alors un désir primordial qu'on puisse vaincre, un désir qui donne naissance à tous les autres? demanda le plus grand.

Vous voulez parler du désir de la sécurité?

— J'y pensais, mais il y a aussi le désir sexuel et de nombreux autres.

Existe-t-il un désir principal duquel naissent tous les autres désirs, ou le désir change-t-il simplement d'objet de temps en temps, de l'immaturité à la maturité? Il y a le désir de posséder, d'être passionné, le désir de réussir, d'être en sécurité intérieurement et extérieurement, et ainsi de suite. Le désir s'introduit dans la pensée et dans l'action, et dans la vie dite spirituelle aussi bien que dans la vie matérielle, n'est-ce pas?

Ils restèrent quelques instants silencieux.

— Nous sommes pour l'instant incapables de penser, reprit le plus petit des deux, nous séchons.

Si vous refoulez le désir, il revient sous une forme différente, n'est-ce pas? Contrôler le désir, c'est le rétrécir et être égocentrique. Le discipliner, c'est élever un mur de résistance, qui finit toujours par être abattu - à moins, naturellement, que vous ne deveniez névrosé et ne vous attachiez à une seule forme de désir. Sublimer le désir est un acte de la volonté ; mais la volonté est essentiellement la concentration du désir, et lorsqu'une forme de désir en domine une autre, vous êtes à nouveau plongé dans les vieilles structures de la lutte et du conflit.

Le contrôle, la discipline, la sublimation, le refoulement - tout cela implique un certain type d'effort, et cet effort demeure de l'ordre de la dualité, des désirs « bons » et « mauvais ». On peut vaincre la paresse par la volonté, mais la petitesse de l'esprit demeure. L'esprit étroit et mesquin peut être très actif, et l'est d'ailleurs la plupart du temps, causant ainsi le malheur et la souffrance des autres et de lui-même. Quelque effort que puisse faire l'esprit étroit pour surmonter le désir, il n'en restera pas moins un esprit étroit. Cela est évident, n'est-ce pas?

Ils se regardèrent.

— Il me semble, répondit le plus grand. Mais allez moins vite, je vous en prie, et ne mettez pas plusieurs idées dans chaque phrase.

Le désir, comme la vapeur, est une forme d'énergie, n'est-ce pas? Et tout comme la vapeur peut être utilisée pour faire fonctionner toutes sortes de machines, qu'elles soient destructrices ou utiles, on peut dissiper le désir, ou l'appliquer à la compréhension sans que quelqu'un utilise cette étonnante énergie,. Si un utilisateur apparaît, qu'il soit un ou cent, l'individu ou la collectivité, c'est-à-dire la tradition, alors les ennuis commencent et c'est le cercle vicieux du plaisir et de la douleur.

— Si l'on ne peut utiliser cette énergie ni individuellement ni collectivement, alors qui peut s'en servir?

Ne posez-vous pas là une mauvaise question? Une mauvaise question ne pourra obtenir qu'une mauvaise réponse, mais une bonne question peut ouvrir les portes de la compréhension. Seule existe l'énergie. La question n'est pas de savoir qui s'en servira. Ce n'est pas cette énergie, mais bien celui qui l'utilise qui renforce la confusion et la contradiction du plaisir et de la douleur. L'utilisateur, qu'il soit seul ou en nombre, déclare « ceci est bien et cela est mal, ceci est bon et cela est mauvais » et perpétue ainsi le conflit de la dualité. C'est lui le véritable malfaisant, celui qui provoque la souffrance. L'utilisateur de cette énergie appelée désir peut-il cesser d'être? L'observateur peut-il n'être plus un opérateur, une entité séparée qui met en pratique telle ou telle tradition, pour devenir cette énergie elle-même?

— N'est-ce pas extrêmement difficile?

C'est là le seul problème, et non pas comment contrôler, discipliner ou sublimer le désir. Lorsque vous commencez à comprendre cela, le désir revêt une tout autre signification. Il devient alors la pureté de la création, le mouvement de la vérité. Mais répéter simplement que le désir est souverain, et toutes les choses de cet ordre, est non

seulement inutile mais c'est en outre dangereux car cela agit comme soporifique, une drogue qui calme l'esprit mesquin.

— Mais comment l'utilisateur du désir peut-il cesser d'être?

Si la question du « comment » rend compte de la recherche d'une méthode, l'utilisateur du désir réapparaîtra sous une autre forme. Ce qui importe, c'est d'en finir avec cet utilisateur et non pas comment en finir avec lui. Il n'y a pas de « comment ». Seule existe la compréhension, l'impulsion qui ébranlera l'ancien édifice.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 41 'Pourquoi les écritures condamnent-elles le désir ?'

Pourra-t-on jamais spiritualiser la politique ?

La mer est au-delà du pont, bleue et lointaine. La plage arrondie est recouverte de sables d'or, et il y a de nombreux palmiers. Les citadins viennent là en voiture avec leurs enfants bien habillés qui poussent des cris de joie, loin de leurs foyers sévères et des rues désolées.

Tôt le matin, avant que le soleil ne jaillisse de la mer, lorsque la rosée pèse lourdement et que l'on voit encore les étoiles, cet endroit est magnifique. On peut s'y asseoir seul, entouré d'un univers de silence intense. La mer est sombre et agitée, énervée par la lune, et ses vagues viennent mourir dans un grondement violent. Mais en dépit de la mer qui tonne, tout est étrangement tranquille. Il n'y a pas de vent, et les oiseaux dorment encore. Votre esprit perd toute envie d'errer de par le monde, de se déplacer dans le vieux paysage familier et de continuer un soliloque silencieux. De façon soudaine et inattendue, toute cette gigantesque énergie se replie et se reforme, mais non dans le but de s'épuiser en un quelconque mouvement. Seul l'expérimentateur connaît le mouvement, lui qui cherche, obtient, et perd. La réunification de cette énergie, libérée des pressions et des influences du désir, si faibles ou si élevées soient-elles, a donné lieu à un total silence intérieur. Votre esprit est entièrement éclairé, sans la moindre ombre et sans en projeter. L'étoile du matin est très nette, fixe, et ne scintille pas et une lueur dorée apparaît à l'est. Votre esprit n'a pas bougé d'un millimètre ; il n'est pas paralysé mais la lumière de ce silence intérieur est devenue action, sans les mots et les images de l'esprit. Cette lumière est dépourvue du centre qui crée l'ombre. Seule existe cette lumière.

L'étoile du matin disparaît, et bientôt un cercle d'or surgit des eaux agitées. Sur la terre, les ombres s'étendent lentement. Tout s'éveille et un léger vent du nord se lève. Vous suivez le sentier qui longe le fleuve et rejoint la grand-route. A cette heure-là, elle est encore presque déserte, seules deux ou trois personnes font leur promenade matinale. Il n'y a pratiquement pas de voitures, tout est tranquille. La route traverse un village endormi, deux petits enfants font leurs besoins dans le fossé, ils rient et bavardent sans s'occuper du passant. Une chèvre gît au milieu de la route, et une voiture la contourne. A une certaine distance de ce village est un jardin bien entretenu dans lequel vous entrez. Il y a dans ce jardin des fleurs éclatantes et une pièce d'eau carrée couverte de nénuphars. Les ombres sont maintenant profondes, mais il reste de la rosée sur l'herbe.

C'était un provincial d'un certain âge qui était vaguement avocat. Il ne travaillait pas beaucoup, dit-il, car il avait des biens personnels et pouvait consacrer son temps à d'autres occupations. Pour l'instant, il écrivait un livre sur es conditions sociales de ce pays. Il connaissait certains des personnages en vue du gouvernement et avait participé à la dernière réforme agraire, se rendant avec les autres d'un village à un autre. Son enthousiasme était très vif lorsqu'il parlait de réforme politique et sociale, et son ton se modifiait. Il parlait alors de façon précise, urgente, excitée. Il releva la tête, son regard était agressif et il était très sûr de lui. Il n'avait naturellement aucune conscience de tout cela. Il jonglait avec les mots et les statistiques et plus il parlait, plus il semblait assuré. Comme on écoutait sans l'interrompre ce flot d'explications et d'évaluations, il prit soudain conscience du lieu où il se trouvait et s'arrêta maladroitement.

— Je m'excite toujours lorsque je parle de politique et de réforme sociale, je ne peux rien y faire. J'ai ça dans le sang. Il semble qu'il en soit de même pour tous ceux de ma génération: nous avons la politique dans le sang. Nous terminons nos études, et nous continuons à nous instruire grâce aux journaux, qui sont pour la plupart consacrés

à la politique. Je pense qu'on peut faire énormément de bien par la politique et c'est pour cela que j'y consacre une grande partie de mon temps. Et puis j'aime cela, c'est une sorte d'excitant.

Tout comme la boisson, la sexualité, la nourriture, la violence, et ainsi de suite. L'excitation, sous quelque forme qu'elle soit, nous donne l'impression de vivre et nous la réclamons même dans la religion.

— Pensez-vous que nous ayons tort?

Et vous? La haine et la guerre sont elles aussi sources d'excitation, n'est-ce pas?

— En ce qui me concerne, je ne prends pas la politique à la légère, reprit-il en ignorant la question. C'est pour moi quelque chose de très sérieux car j'estime que c'est un merveilleux instrument pour entreprendre des réformes essentielles. L'action politique donne vraiment des résultats, et ce dans un futur proche, c'est en cela qu'elle est vraiment un espoir pour l'homme moyen. La plupart des gens religieux ne semblent pas saisir l'importance de l'action politique, ce qui à mon sens est fort dommage, car comme l'a dit l'un de nos leaders, il faut spiritualiser la politique. J'imagine que vous êtes d'accord sur ce point, n'est-ce pas?

L'homme véritablement religieux ne fait pas de politique, car seule l'action importe pour lui, l'action totalement religieuse et non les activités fragmentaires que l'on appelle politiques et sociales.

— Êtes-vous opposé à ce que l'on fasse entrer la religion dans la politique?

L'opposition ne suscite que l'antagonisme, n'est-ce pas? Définissons ce que nous entendons par religion. Mais tout d'abord, qu'entendez-vous par politique?

— La totalité de la procédure législative: la justice, la mise au point de la bonne santé de l'État, le fait de garantir des possibilités égales à tous les citoyens, etc. La fonction même du gouvernement est de diriger sagement et d'éviter le désordre.

La réforme sous tous ses aspects, de toute évidence, incombe également au gouvernement. Cela ne devrait pas être laissé au bon vouloir et aux caprices, qu'on appelle idéaux, de certains individus et de leurs groupes, car cela débouche sur la fragmentation de l'État. Dans un système bipartite ou pluripartite, les réformateurs devraient travailler avec le gouvernement ou faire partie de l'opposition. Pourquoi avons-nous besoin des réformateurs sociaux?

— Sans eux, nombre de réformes votées n'auraient jamais été appliquées. Les réformateurs sont nécessaires parce qu'ils aiguillonnent le gouvernement. Ils ont une vision plus vaste que celle du politicien ordinaire et par l'exemple qu'ils donnent, ils obligent le gouvernement à entreprendre les réformes nécessaires ou à modifier sa politique. Certains, parmi les plus saints des réformateurs, ont choisi le jeûne comme moyen d'obliger le gouvernement à suivre leurs recommandations.

N'est-ce pas une manière de chantage?

— Peut-être. Mais cela oblige le gouvernement à considérer et même à entreprendre les réformes nécessaires.

Les saints réformateurs peuvent aussi se tromper, et cela arrive souvent lorsqu'ils se trouvent mêlés à la politique. Du fait de l'influence qu'ils exercent sur la population, le gouvernement peut être contraint d'accéder à leurs demandes - ce qui donne

parfois des résultats désastreux, comme nous l'avons vu récemment. Étant donné que la réforme sous toutes ses formes, qui passe par divers types de législation, est la fonction essentielle qui incombe à un gouvernement humain et intelligent, pourquoi ces saints hommes à l'esprit politisé n'entrent-ils pas dans le gouvernement, ou ne fondent-ils pas un autre parti politique? Serait-ce qu'ils veulent tout à la fois toucher à la politique et s'en tenir à l'écart?

— Je crois plutôt qu'ils veulent spiritualiser la politique.

Cela est-il possible? La politique concerne la société qui est par essence en conflit permanent avec elle-même, et ne cesse de se détériorer. C'est l'ensemble des relations des êtres humains qui constitue la société et ces relations reposent en fait sur l'ambition, la frustration, l'envie. La société ignore la compassion. La compassion est l'acte d'un individu complet et parfaitement unifié.

Et ces réformateurs politico-religieux affirment tous qu'ils détiennent la condition du salut, n'est-ce pas?

— La plupart le disent, mais certains ne sont pas aussi catégoriques.

Se pourrait-il qu'ils se trompent tous profondément, et qu'ils soient pris par leur propre conditionnement, leurs préjugés et partis pris traditionnels? Chaque saint leader politique n'a-t-il pas tendance, ainsi que le groupe de ses partisans, à provoquer une division et une désintégration plus notable de l'État?

— Mais n'est-ce pas un risque inévitable? Peut-on atteindre à l'unité par la seule législation?

Non, bien évidemment. On peut atteindre à un semblant d'unité, et suivre superficiellement un modèle universel, social ou politique, mais l'unité de l'homme ne se fera jamais par la législation, si éclairée soit-elle. Là où sont l'amitié et la compassion, il est inutile d'organiser la justice. Et l'organisation de la justice ne débouche pas nécessairement sur la compassion. Cela peut au contraire la nier. Mais la question n'est pas là.

Comme je le disais, pourquoi ces saints politiciens ne rejoignent-ils pas le gouvernement, ou ne fondent-ils pas un parti qui exprimerait leurs positions? A quoi servent ces réformateurs sociaux en dehors du champ politique?

— Ils ont davantage de pouvoir à l'extérieur du parlement qu'ils n'en auraient à l'intérieur. Par rapport au gouvernement, ils fonctionnent comme un coup de fouet moral. Dans une certaine mesure, ils divisent le peuple, c'est vrai, mais c'est un mal nécessaire dont il sortira peut-être du bien.

Le problème n'est-il pas beaucoup plus profond que cela? Les réformes politiques, sociales et économiques sont de toute évidence nécessaires, mais tant que nous ne nous attacherons pas à saisir la question dans son entier, c'est-à-dire la totalité de l'homme et de son action, de telles réformes n'entraîneront que davantage de dégâts et devront être suivies d'autres réformes, et c'est ce processus incessant qui enchaîne l'homme.

N'y a-t-il pas également des raisons plus profondes qui poussent ces saints leaders politiques à agir ainsi? Le leadership implique le pouvoir, pouvoir d'influencer, de guider, de dominer, et que cela soit évident ou subtil, ces leaders sont à la recherche du pouvoir. Le pouvoir, sous toutes ses formes, est un mal et débouche inévitablement sur des catastrophes. La plupart des gens veulent être dirigés, ils souhaitent qu'on leur dise ce qu'ils doivent faire, et dans leur confusion ils permettent l'existence de leaders dont la confusion est aussi profonde que la leur.

— Mais pourquoi dire que nos leaders recherchent le pouvoir? demanda-t-il d'un ton sceptique. Ce sont des hommes parfaitement respectables, dont la conduite et les intentions sont très pures.

Ceux qui sont respectables sont conventionnels, ils ne suivent que la tradition, qu'elle soit vaste ou limitée, reconnue ou non. Les gens respectables font toujours référence à l'autorité du livre, du passé. Il est possible qu'ils ne recherchent pas consciemment le pouvoir, mais ils le trouvent de par leur situation et leurs activités. Et c'est ce pouvoir qui les agit. Ils sont très éloignés de l'humilité. Ce sont des leaders, ils ont des adeptes. Or celui qui suit quelqu'un d'autre, fût-il le plus grand saint ou le premier petit maître venu, est profondément irréligieux.

— Je comprends. Mais pourquoi ces êtres recherchent- ils le pouvoir? demanda-t-il avec davantage d'intérêt.

Pourquoi recherchez-vous vous-même le pouvoir? Exercer le pouvoir sur une personne, ou sur des centaines, procure un intense plaisir de possession, n'est-ce pas? On a l'impression agréable d'avoir de l'importance, d'être celui de qui émane l'autorité.

— Oui, je le sais bien. Je ressens moi aussi cette agréable sensation d'importance lorsqu'on me consulte sur des points légaux ou politiques.

Pourquoi recherchons-nous et tentons-nous de conserver cet exaltant sentiment de puissance?

— C'est tellement naturel que cela semble faire partie intégrante de nous.

Une telle explication fait obstacle à toute recherche éventuelle, n'est-ce pas? Si vous voulez percevoir la vérité d'une question précise, vous ne devez pas vous en tenir aux explications, aussi plaisantes et plausibles qu'elles soient.

Et pourquoi voulons-nous nous aussi être des leaders? Nous devons être reconnus pour nous sentir importants, car si cette reconnaissance n'intervient pas, l'importance ne signifie rien. La consécration fait partie du processus qui débouche sur le leadership. Car ainsi, non seulement le leader acquiert de l'importance, mais son partisan également. En déclarant qu'il appartient à tel ou tel mouvement, dirigé par un tel, l'adepte devient quelqu'un. N'en est-il pas ainsi?

— Si, je le crains en effet.

Il en va du suiveur comme du leader. Conscients de notre propre insuffisance, de notre vide, nous entreprenons de combler ce vide par un sentiment de possession, de pouvoir ou de situation sociale, ou encore par le savoir, les idéologies satisfaisantes et ainsi de suite. Nous le meublons des choses de l'esprit. Ce processus de remplissage, de fuite, de devenir, qu'il soit ou non conscient, constitue le filet du soi. C'est l'ego, le moi, l'entité qui s'est identifiée à une idéologie, à une réforme et à un certain type d'action. Sur ce processus du devenir, c'est-à-dire la réalisation de soi, plane toujours l'ombre de la frustration. Tant qu'on n'aura pas saisi parfaitement cela, et que l'esprit ne sera pas libéré de l'autoréalisation, le pouvoir continuera à exercer son action néfaste, en dépit des diverses étiquettes de respectabilité qu'il traîne à sa suite.

— Puis-je vous demander si, lorsque vous avez vous- même refusé il y a bien des années, de rester à la tête d'une organisation religieuse, vous aviez déjà découvert tout cela? Car vous étiez alors très jeune, comment cela était-il possible?

On a une certaine forme d'intuition, une vague notion, de ce qui doit être fait, et on le fait sans penser aux conséquences. L'explication raisonnée vient plus tard, mais du fait que l'action est authentique, les raisons le seront elles aussi. Mais c'est là une

autre question. Nous parlions du fonctionnement interne des leaders et de leurs suiveurs.

L'homme qui recherche le pouvoir, ou l'accepte sous une forme ou sous une autre, est fondamentalement irréligieux. Sa recherche du pouvoir peut passer par l'austérité, la discipline et l'abnégation de soi, qu'on nomme la vertu, ou passer par l'interprétation des livres sacrés. Mais un tel homme ignore la signification immense de ce qu'on appelle la religion.

— Mais qu'est-ce alors que la religion? Je conçois maintenant que la politique ne peut être spiritualisée, mais qu'elle a énormément de signification dans son champ propre, auquel s'ajoute l'univers de la réforme, et je demeure enthousiaste à ce sujet. Mais je suis religieux de nature et je veux savoir ce qu'est, selon vous, la religion.

Personne ne peut vous l'apprendre. Mais quel contenu lui accordez-vous?

— J'ai été élevé dans l'Hindouisme, et ses enseignements sont pour moi la religion.

C'est ce que font le Chrétien, le Bouddhiste et le Musulman. Chacun tient pour la religion les types particuliers de croyance, de dogme et de rituel dans lequel il a été élevé. Le fait d'accepter implique une notion de choix, n'est-ce pas? Peut-il être question de choix en ce qui concerne la religion?

— Lorsque je dis que j'accepte ce qu'enseigne ma religion, cela signifie que cela fait appel à ma raison. Est-ce mal?

Ce n'est pas une question de bien ou de mal. Essayons plutôt de comprendre ce dont nous sommes en train de parler. Vous avez été influencé depuis l'enfance par vos parents et la société, en vue de penser dans les termes d'un certain modèle de croyance et de dogmes. Vous avez pu vous révolter, plus tard, contre tout cela, et vous tourner vers un autre modèle de ce qu'on appelle la religion. Mais que vous vous révoltiez ou non, votre raison a pour base votre désir de sécurité, d'être « spirituellement » protégé, et votre choix dépend de ce besoin. La raison ou la pensée découlent elles aussi du conditionnement, du parti pris, du préjugé, des peurs conscientes ou inconscientes, et ainsi de suite. Quel que soit le degré de logique et d'efficacité que puisse atteindre notre raisonnement, cela ne débouche pourtant pas sur ce qui est au-delà de l'esprit. Pour qu'entre en existence ce qui est au-delà de l'esprit, celui-ci doit être parfaitement immobile.

— Mais êtes-vous contre la raison? s'informa-t-il.

Encore une fois, c'est une question de compréhension, et

il ne s'agit pas d'être pour ou contre quelque chose. Bien qu'on puisse avoir la capacité de réfléchir efficacement à la totalité d'un problème, la pensée est cependant limitée ; la raison ne peut aller au-delà d'un certain point. La pensée ne peut en aucun cas être libre, car toute pensée est la réponse de la mémoire ; sans la mémoire, il n'est pas de pensée. La mémoire, ou le savoir, est un phénomène mécanique ; plongeant ses racines dans l'hier, elle procède du passé. Toute recherche, tout raisonnement ou déraisonnement, découle du savoir, le ce qui a été. Et la pensée n'étant pas libre, elle ne peut aller loin, elle est limitée au territoire de son propre conditionnement, et aux frontières de son savoir et de son expérience. Chaque nouvelle expérience est interprétée en fonction du passé et renforce ainsi ce dernier, c'est-à-dire la tradition, l'état conditionné. En sorte que la pensée n'est pas le moyen de comprendre la réalité.

— Si l'on ne peut utiliser ses facultés mentales, comment découvrir ce qu'est la religion?

Dans le fait même d'utiliser ses facultés mentales, de penser clairement, de raisonner de façon critique et sensée, on découvre par soi-même les limites de la pensée. La

pensée, la réponse de l'esprit aux relations humaines, est liée à l'intérêt personnel, positif ou négatif. Elle est délimitée par l'ambition, l'envie, la possessivité, la peur et ainsi de suite. Ce n'est qu'à partir du moment où l'esprit s'est défait de ses liens, c'est-à-dire du soi, que l'esprit est libre. La compréhension de cet asservissement constitue la connaissance de soi.

— Mais vous n'avez toujours pas dit ce qu'est la religion. Pour moi, la religion s'est toujours apparentée au fait de croire en Dieu, et à toute la série complexe de dogmes, de rites, de traditions et d'idéaux que cela implique.

La croyance ne débouche pas sur la réalité. La croyance et la non-croyance sont une question d'influence, de pression, et l'esprit qui subit une pression, subtile ou évidente, ne peut prendre son vol. L'esprit doit se libérer de l'influence, des contraintes et des besoins intérieurs, et être solitaire, hors des entraves du passé. Ce n'est qu'alors que l'intemporel peut entrer en existence. Nul chemin n'y conduit. La religion n'est pas une affaire de dogmes, d'orthodoxie et de rituels. Ce n'est pas une croyance organisée. La croyance organisée détruit l'amour et l'amitié. La religion, c'est le sentiment du sacré, de la compassion, de l'amour.

— Nous faut-il abandonner les croyances, les idéaux, le temple - tout ce dans quoi nous avons été élevés? Ce serait extrêmement difficile ; et l'on a peur d'être seul. Serait-ce vraiment possible?

C'est possible dès l'instant où vous en voyez l'urgence et la nécessité. Mais on ne peut vous y contraindre, vous devez le voir par vous-même. Les croyances et les dogmes ont fort peu de valeur - ils sont en fait dangereux, ils séparent l'homme de son semblable et suscitent l'animosité. Ce qui importe, c'est que l'esprit se libère de l'envie, de l'ambition, du désir du pouvoir, car c'est là ce qui détruit la compassion. Aimer et compatir participent de la réalité.

— Vos paroles ont l'accent de la vérité. La plupart d'entre nous mènent une vie si superficielle, nous sommes si infantiles et influençables que la vérité nous échappe. Et l'on parle de réformer le monde! Je dois commencer par moi-même, purifier mon propre cœur et ne pas me laisser entraîner par l'idée de réformer autrui. J'espère pouvoir revenir.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 42 'Pourra-t-on jamais spiritualiser la politique ?'

La conscience lucide et la cessation des rêves

Le ciel, à l'est, était beaucoup plus magnifique que du côté où s'était couché le soleil. Il y avait d'énormes nuages, aux formes fantastiques, qui semblaient illuminés de l'intérieur par un feu d'or. Une masse nuageuse, d'un pourpre profond et bleuté, sombre et lourde de menaces, était traversée d'éclairs aigus, saccadés et éblouissants. Et il y avait encore d'autres nuages aux formes bien plus étranges, d'une incroyable splendeur et embrasés de toutes les couleurs imaginables. Mais le soleil s'était couché dans un ciel très clair et à l'ouest, il y avait une lumière orange très pure. Sous cette partie du ciel s'élevait un palmier solitaire qui dépassait en hauteur les autres arbres, précis, immobile et d'une sombre minceur. Quelques enfants s'amusaient non loin de là, heureux et excités, dans un champ vert. Ils s'en iraient bientôt, car la nuit tombait et déjà quelqu'un appelait de l'une des maisons. Un enfant répondit d'une voix aiguë. Des lumières commencèrent à apparaître aux fenêtres et une curieuse tranquillité enveloppait la terre. Vous la sentiez venir de loin, vous entourer et vous dépasser pour se répandre sur toute la terre. Vous étiez assis complètement immobile, votre esprit faisant partie de cette tranquillité, s'agrandissant démesurément sans avoir de centre, ni de point de reconnaissance ou de référence. Assis au bord de ce pré, votre corps était immobile, mais parfaitement vivant. Et l'esprit l'était encore plus. Dans cet état de silence total, il avait tout à la fois conscience des éclairs et des cris des enfants, des petits bruits entre les brins d'herbe et du son de l'avertisseur d'une voiture. Il était silencieux dans les profondeurs où la pensée ne pouvait pas l'atteindre, et de ce silence émanait une félicité - un mot qui n'a de sens qu'en termes de communication - que rien ne venait interrompre. Ce n'était pas un mouvement dans le temps et l'espace, car il était sans fin. C'était quelque chose d'étrangement massif, mais que l'on aurait pu tout aussi bien disperser d'un seul souffle.

Le sentier longeait un immense cimetière, empli de dalles blanches, les conséquences de la guerre. C'était un jardin vert et bien entretenu, clos par une haie et une barrière en barbelés, avec un portail. Il existe dans le monde entier des jardins de ce genre, à l'usage de ceux qui furent aimés, élevés, tués et enterrés. Le sentier suivait une petite pente et débouchait sur un terre-plein avec d'immenses arbres anciens et un petit ruisseau. Puis, traversant un pont de bois branlant, vous remontiez une autre pente et le sentier vous emmenait en pleine campagne. Les étoiles brillaient, mais les nuages porteurs d'éclairs se rapprochaient. Il faudrait encore un certain temps avant que l'orage n'éclate, et d'ici là, vous seriez à l'abri.

— Je me demande pourquoi je rêve tellement. Je rêve pratiquement toutes les nuits. C'est parfois agréable, mais le plus souvent c'est désagréable, fréquemment terrifiant, et en me réveillant le matin, je suis épuisé.

C'était un homme encore jeune, de toute évidence angoissé et inquiet. Il avait un emploi relativement satisfaisant dans un ministère, expliqua-t-il, avec, de bons espoirs de promotion et le besoin de gagner sa vie ne le tracassait pas. Il était qualifié et trouverait toujours du travail. Sa femme était morte, et il avait un petit garçon qu'il avait laissé chez sa sœur, car il était trop turbulent pour qu'il puisse l'amener avec lui. Il était de constitution assez massive et parlait lentement, avec en lui quelque chose de pratique.

— Je ne lis pas beaucoup, reprit-il, bien que j'aie fait de bonnes études et que j'aie passé mes examens avec mention. Mais tout cela ne signifie pas grand-chose, sinon que cela m'a permis d'obtenir un travail d'avenir - qui ne me passionne pourtant pas. Quelques heures de véritable travail suffisent chaque jour, et cela me laisse du temps libre. Je crois que je suis normal, et je pourrais me remarier, mais le sexe opposé ne m'attire pas outre mesure. J'aime le sport, et je mène une vie saine et énergique. Je suis, de par mon travail, en contact avec certains des hommes politiques les plus en vue, mais je ne m'intéresse pas à la politique et aux intrigues sordides qui l'entourent généralement, et c'est délibérément que je m'en tiens à l'écart. On peut aller très loin grâce au favoritisme et à la corruption, mais je fais ce travail pour lequel je suis compétent, et cela me suffit amplement. Je vous dis tout cela, non pas pour l'anecdote, mais pour vous situer le milieu dans lequel je vis. Je suis normalement ambitieux, mais cela ne me rend pas complètement fou. Je réussirai si je ne tombe pas malade et s'il n'y a pas trop d'intrigues politiques. En dehors de mon travail, j'ai quelques bons amis et nous avons souvent des discussions sérieuses. Voilà, vous savez à peu près tout.

Puis-je vous demander de quoi vous souhaitez parler?

— Un de mes amis m'a emmené à l'une de vos conférences, et j'ai également assisté à une causerie matinale. J'ai été grandement ébranlé par ce que j'ai entendu, et c'est quelque chose que j'aimerais poursuivre. Mais ce qui me préoccupe pour l'instant, ce sont ces rêves que je ne cesse de faire. Cela me dérange beaucoup, même lorsque ce sont des rêves agréables, et je voudrais m'en débarrasser. J'aimerais avoir des nuits paisibles. Que dois-je faire? Est-ce une question stupide?

Qu'entendez-vous par rêves?

— Eh bien, lorsque je dors, j'ai des visions d'ordre différents, une série d'images ou d'apparitions se font jour dans mon esprit. Il peut arriver, une nuit, que je sois sur le point de tomber d'un précipice, et je m'éveille alors en sursaut. Ou alors je suis dans une vallée très agréable, entourée de hautes montagnes, et je contemple un petit ruisseau. Ou bien je peux avoir une discussion véhémente avec mes amis, ou encore rater un train, ou jouer merveilleusement bien au tennis ; ou encore le cadavre de ma femme m'apparaît, et des centaines d'autres choses de cet ordre. Mes rêves sont rarement de nature érotique, mais ce sont souvent des cauchemars terrifiants, et ils sont aussi fréquemment très compliqués.

Lorsque vous rêvez, arrive-t-il jamais qu'une interprétation accompagne simultanément le rêve?

— Non, je n'ai jamais fait d'expérience de ce genre. Je rêve, et c'est seulement ensuite que je m'en plains. Je n'ai lu aucun livre de psychologie ou d'interprétation des rêves. J'ai parlé de ce problème avec certains de mes amis, mais ils ne peuvent m'aider et je me sens assez circonspect à l'idée d'aller chez un psychanalyste. Pouvez-vous me dire pourquoi je rêve, et ce que cela veut dire?

Est-ce une interprétation de vos rêves que vous cherchez, ou souhaitez-vous plutôt comprendre le problème complexe du rêve?

— N'est-il pas nécessaire d'interpréter ses rêves?

Il est possible aussi qu'il ne soit pas nécessaire de rêver. Mais de toute évidence, il vous faut découvrir par vous-même ce qu'il en est réellement de tout ce processus que nous appelons le rêve. Et cette découverte est beaucoup plus importante que de faire interpréter vos rêves, n'est-ce pas?

— Bien entendu. Si je pouvais percevoir par moi-même la signification totale du rêve, cela me débarrasserait de cette anxiété nocturne si fatigante. Mais je n'ai encore jamais pensé à tout cela, et il vous faudra avoir un peu de patience à mon égard.

Nous essayons de comprendre le problème ensemble, et il ne doit y avoir nulle impatience. Nous entreprenons tous deux le voyage de la découverte, ce qui veut dire que nous devons tous deux être vigilants, et ne pas nous laisser retenir par les préjugés ou les peurs qui peuvent se révéler au cours de ce voyage.

Votre conscient est la totalité de ce que vous pensez et ressentez, et encore beaucoup plus. Vos buts et vos motivations, qu'ils soient cachés ou évidents ; vos désirs secrets ; la subtilité et la rouerie de votre pensée ; les besoins obscurs et les contraintes qui sont au plus profond de votre cœur - c'est tout cela votre conscient. C'est votre caractère, vos tendances, votre tempérament, vos réalisations et vos frustrations, vos espoirs et vos craintes. Sans tenir compte du fait que vous croyiez ou non en Dieu, ou en l'âme, l'Atman, ou en une quelconque entité supra-spirituelle, la totalité du processus de votre pensée participe de la conscience, n'est-ce pas?

— Je n'y ai jamais réfléchi, mais il me semble en effet que tous ces éléments constituent mon conscient.

C'est également la tradition, le savoir et l'expérience, c'est le passé dans son rapport au présent, ce qui donne lieu au caractère. C'est le collectif, le racial, la totalité de l'homme. La conscience représente la totalité du champ de la pensée, le désir, l'affection et les vertus qu'on cultive, qui ne sont pas des vertus ; c'est l'envie, le désir d'acquérir, et ainsi de suite. Tout cela n'est-il pas ce que nous appelons la conscience?

— Je ne comprends peut-être pas parfaitement, mais je ressens cette totalité, répondit-il d'un ton hésitant.

Le conscient est encore quelque chose d'autre: c'est le champ de bataille des désirs contradictoires, le lieu des luttes, des différends, de la douleur et de la souffrance. Et c'est également la révolte contre tout cela, c'est-à-dire la recherche de la paix, de la bonté, de l'affection permanente. La conscience de soi se produit lorsque l'on prend conscience du conflit et de la douleur et du désir de s'en défaire ; ainsi que de la joie et que l'on en veut davantage. Tout cela constitue la totalité de la conscience. C'est un vaste processus qui englobe la mémoire, le passé et utilise le présent comme moyen d'accès au futur. La conscience est le temps - le temps en ce qu'il est tout à la fois l'éveil et le sommeil, le jour et la nuit.

— Mais peut-on être totalement conscient d'un processus aussi vaste?

La plupart d'entre nous n'ont conscience que d'un petit morceau de ce phénomène, et nous passons notre vie dans ce recoin, à faire beaucoup de bruit en essayant mutuellement de nous repousser et de nous détruire, avec quelques éclairs d'amitié et d'affection. Tout le reste nous est étranger, et c'est ainsi que se forment le conscient et l'inconscient. En réalité, il n'y a aucune différence entre les deux, naturellement ; nous accordons simplement plus d'attention à l'un qu'à l'autre.

— Pour l'instant, c'est clair - cela ne l'est que trop. La partie consciente de l'esprit se préoccupe de mille et une choses, qui sont presque toutes liées à l'intérêt personnel.

Mais il y a tout le reste, tout ce qui est caché, actif, agressif et beaucoup plus dynamique que la partie consciente et prosaïque de l'esprit. Cette partie obscure de l'esprit ne cesse d'imposer, d'influencer, de contrôler, mais elle ne réussit toujours pas à transmettre ses revendications pendant les heures de veille, car la couche supérieure de l'esprit est alors très occupée, en sorte que c'est pendant ce qu'on appelle le sommeil qu'elle émet ses suggestions et ses indications. La partie superficielle de l'esprit

peut se révolter contre cette influence occulte, mais tout rentre bientôt dans l'ordre, car la totalité de la conscience n'aspire qu'à la sécurité et à la permanence, et tout changement ne s'opère jamais qu'en vue d'atteindre à une plus grande sécurité, et d'asseoir la permanence de la pensée.

— Je crois que je ne comprends pas.

L'esprit, tout bien considéré, veut une sécurité absolue à tous les niveaux relationnels, n'est-ce pas? Il aspire à la sécurité dans son rapport aux idées et aux croyances, aussi bien que dans son rapport aux hommes et à la propriété. Ne l'avez-vous pas remarqué?

— Mais n'est-ce pas naturel?

On nous élève dans l'idée que c'est naturel, mais l'est-ce réellement? Car de toute évidence, seul l'esprit qui ne s'accroche pas à la sécurité est assez libre pour découvrir ce qui est totalement inaltéré par le passé. Mais la partie consciente de l'esprit commence par assouvir ce besoin de sécurité, de certitude, de permanence. Et la partie obscure et cachée de l'esprit, l'inconscient, s'occupe elle aussi de ses propres intérêts. La partie consciente de l'esprit peut être obligée, par des circonstances diverses, de se réformer, de se modifier, au moins extérieurement. Mais l'inconscient, qui se retranche très profondément dans le passé, est lui conservateur, méfiant, et connaît les problèmes principaux tout comme leurs solutions elles aussi très profondes. En sorte qu'un conflit s'installe entre les deux parties de l'esprit. Ce conflit débouche cependant sur une certaine forme de changement, une continuité modifiée, qui est le lot de la plupart d'entre nous. Mais la véritable révolution est en dehors de ce champ duel de la conscience.

— Où sont les rêves dans tout cela?

Il nous faut comprendre la totalité de la conscience avant de nous intéresser à l'une de ses parties. L'esprit conscient, occupé pendant la journée avec les événements quotidiens et les diverses pressions, n'a ni le temps ni la possibilité d'écouter cette partie plus profonde et obscure de lui-même. C'est pourquoi, lorsque l'esprit conscient « s'endort », c'est-à-dire, en fait, lorsqu'il atteint à un calme relatif, qu'il est moins angoissé, l'inconscient peut alors s'exprimer, et ce langage prend la forme de symboles, de visions, de scènes. Au réveil, nous déclarons « j'ai rêvé » et nous essayons de découvrir la signification de ce rêve. Mais toute interprétation ne peut découler que de parti pris, elle est nécessairement conditionnée.

— Certains ne reçoivent-ils pas une formation qui leur permet d'interpréter les rêves?

C'est possible. Mais si vous vous adressez à autrui pour interpréter vos rêves, cela débouche sur le problème de la dépendance à l'autorité, ce qui suscite nombre de conflits et de douleurs.

— Dans ce cas, comment interpréter moi-même mes rêves?

Est-ce là une bonne question? Les questions non pertinentes ne reçoivent que des réponses insignifiantes. La question n'est pas de savoir comment interpréter les rêves, mais si, oui ou non, les rêves sont nécessaires.

— Mais comment mettre fin à mes rêves? demanda-t-il avec insistance.

Les rêves sont un mécanisme au moyen duquel une partie de l'esprit communique avec l'autre, n'est-ce pas?

— Oui, cela semble évident, maintenant que j'ai un peu mieux compris la nature ; de la conscience.

Cette communication ne pourrait-elle s'effectuer sans interruption, y compris pendant la période d'éveil? N'est-il pas possible d'avoir lucidement conscience de vos propres réponses lorsque vous prenez l'autobus, lorsque vous êtes en famille, lorsque vous parlez à votre patron au bureau, ou, chez vous, à votre bonne? Avoir simplement et lucidement conscience de tout cela - avoir conscience des arbres et des oiseaux,, des nuages et des enfants, de vos propres habitudes, de vos réponses et de vos traditions - c'est observer sans juger ni comparer. Et si vous parvenez à une telle conscience lucide, ne cessant ni de regarder ni d'écouter, vous découvrirez que vous ne rêvez pas. Car votre esprit est totalement actif, tout a un sens et un contenu. Les rêves, pour un tel esprit, sont inutiles. Et vous découvrirez ensuite que durant votre sommeil apparaît non seulement un état de repos complet et de renouveau, mais également un état auquel l'esprit ne peut jamais atteindre. Ce n'est pas quelque chose à mémoriser pour le retrouver, c'est totalement inconcevable, un renouveau absolu qui ne peut se décrire.

— Puis-je avoir une telle conscience lucide tout au long de la journée? demanda-t-il gravement. Il le faut et j'y parviendrai car j'en vois la très profonde nécessité. J'ai beaucoup appris aujourd'hui, et j'espère pouvoir revenir.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 43 'La conscience lucide et la cessation des rêves'

Que signifie être sérieux ?

Un vieil homme était assis dans un char à bœufs, une longue badine à la main, et si maigre qu'on voyait ses os. Il avait un visage ouvert et ridé, la peau très sombre, comme tannée par le soleil. La charrette était lourdement chargée de petit bois, et le vieillard tapait sur les bœufs. On entendait claquer les coups sur leur arrière-train. Ils allaient à la ville, venant de la campagne, et la journée avait été longue. L'homme et les bêtes étaient épuisés, et ils avaient encore du chemin à parcourir. Les bœufs avaient la bouche couverte d'écume, et le vieillard semblait sur le point de tomber, mais il restait pourtant de la vigueur dans sa vieille carcasse nerveuse et les bœufs continueraient à marcher. Tandis que vous vous approchiez, le vieillard vous regardait, souriait, et cessait de frapper les bêtes. Ces bœufs lui appartenaient, et il les menait depuis des années ; ils savaient qu'il les aimait bien et que les coups étaient passagers. Il s'était remis à les fouetter, et ils continuaient à avancer à leur allure propre. Les yeux du vieil homme étaient remplis d'une patience infinie et sa bouche exprimait la lassitude d'un labeur incessant. Il ne tirerait pas beaucoup d'argent de ses fagots, mais cela lui suffirait. Ils passeraient la nuit sur le bord de la route et entreprendraient de bon matin le voyage du retour, La charrette serait vide, et la rentrée serait plus facile. Nous fîmes un bout de chemin ensemble, et il semblait être indifférent aux bœufs d'être touchés par cet étranger qui marchait près d'eux. Il commença à faire sombre, et bientôt le vieil homme s'arrêta, alluma une lanterne, l'accrocha à sa charrette et reprit sa route vers la ville bruyante.

Le lendemain matin, le soleil se leva derrière d'épais nuages sombres. Il pleuvait très souvent dans cette île immense, et la terre était couverte d'une riche végétation verdoyante. Il y avait partout d'immenses arbres, et des jardins bien entretenus remplis de fleurs. Les gens étaient bien nourris et le bétail aux yeux calmes n'était pas maigre. Sur l'un de ces arbres, il y avait des douzaines de grives dorées aux ailes noires et aux corps jaunes. C'était des oiseaux d'une taille surprenante, mais leur cri était doux. Ils passaient d'une branche à l'autre, comme des éclairs de lumière dorée, et semblaient encore plus éclatants lorsque le temps était nuageux. Une pie criait d'un ton grave et les corbeaux faisaient leur tintamarre habituel. L'air était relativement frais et il serait très agréable de marcher. Le temple était plein de fidèles agenouillés qui priaient, et les pelouses qui l'entouraient étaient très bien tenues. Un peu plus loin il y avait un club sportif où l'on pouvait jouer au tennis. Il y avait des enfants partout, et parmi eux on voyait des prêtres à la tête rasée, avec leur inévitable éventail. Les rues étaient décorées, car une procession religieuse allait avoir lieu dans les jours à venir, lors de la pleine lune. On voyait encore, au-dessus des palmiers, un grand morceau de ciel bleu pâle, que les nuages tentaient de masquer. Au cœur de la foule, au long des rues bruyantes et dans le jardin des nantis, régnait une grande beauté. Elle ne cessait jamais d'être, mais peu se souciaient de la contempler.

Tous deux, un homme et une femme, étaient venus d'assez loin assister aux entretiens. Ils auraient pu être mari et femme, frère et sœur, ou simplement amis. Ils étaient joyeux et ouverts et leurs yeux reflétaient toute une tradition culturelle. Ayant une voix agréable et une attitude respectueusement intimidée, ils semblaient étonnamment cultivés et lui connaissait le sanscrit. Il avait également voyagé et comprenait les choses de ce monde.

— Nous avons tous deux fait nombre de choses, déclara-t-il. Nous avons suivi certains leaders politiques, avons été compagnons de route des Communistes avant de les quitter devant leurs façons de faire incroyablement brutales. Puis nous avons rejoint les maîtres spirituels et avons pratiqué certaines formes de méditation. Nous pensons être des gens sérieux, mais il se peut que nous nous illusionnions. Nous avons fait tout cela avec énormément de sérieux, mais rien ne semblait avoir beaucoup de profondeur, bien qu'à l'époque nous pensions le contraire. Nous avons tous deux une nature active, nous ne sommes pas des rêveurs, mais nous en sommes maintenant au point où nous ne voulons plus « arriver quelque part » ou participer à des activités ou des pratiques organisées qui n'ont pas grande signification. Ayant découvert que ces activités ne débouchaient que sur l'illusion et se payaient de mots, nous souhaitons maintenant savoir en quoi consiste votre enseignement. Mon père connaissait bien la façon dont vous appréhendez la vie, et il lui arrivait de m'en parler, mais je n'ai jamais approfondi la question par moi-même, sans doute parce que vous m'aviez été « enseigné » - ce qui est peut-être une réaction normale quand on est jeune. Il s'est trouvé que l'un de nos amis a assisté l'année dernière à l'une de vos conférences et lorsqu'il nous parla de ce qu'il y avait entendu, nous avons décidé de venir vous voir. Nous ne savons par où commencer, et peut-être pourriez-vous nous aider.

Sa compagne n'avait pas dit un mot, mais ses yeux et toute son attitude attestaient sa totale attention.

Puisque vous avez déclaré que vous étiez tous deux sérieux, nous allons partir de là. Je me demande ce que nous voulons dire quand nous déclarons que nous sommes sérieux au sujet d'une chose ou d'une autre. L'homme politique et ses projets, et sa quête du pouvoir ; l'écolier qui veut réussir ses examens, l'homme qui veut gagner de l'argent ; le professionnel et celui qui adhère à une quelconque idéologie, ou qui est pris dans les rets d'une croyance - tous sont sérieux à leur façon. Le névrosé est sérieux, tout comme l'est le sannyasi. Que signifie être sérieux? Je vous en prie, ne croyez pas que je joue sur les mots, mais si nous pouvions comprendre ce concept, cela nous renseignerait peut-être énormément sur nous-mêmes, ce qui est, tout bien considéré, le véritable point de départ.

— Je suis sérieuse, dit sa compagne, dans la mesure où je cherche à clarifier ma propre confusion et c'est pour cela que je me suis adressée à ceux qui disaient pouvoir m'y aider. J'ai tenté de m'oublier dans les bonnes œuvres, en essayant d'apporter un peu de bonheur aux autres, et c'est très sérieusement que j'ai suivi cette démarche. Et enfin, je suis très sérieuse dans mon désir de trouver Dieu.

La plupart d'entre nous sont sérieux à un niveau ou à un autre. Négatif ou positif, leur sérieux a toujours un objet, religieux ou autre et leur sérieux dépend de l'espoir d'atteindre à cet objet. Mais si pour une raison quelconque leur espoir d'atteindre à cet objet de gratification leur est retiré, qu'en est-il de leur sérieux? On met son sérieux à réaliser, à obtenir, à réussir, à devenir. C'est la fin qui nous rend sérieux, ce que l'on espère obtenir ou éviter. De sorte que c'est le but qui prévaut et non la compréhension de ce que signifie être sérieux. Ce qui nous occupe, ce n'est pas l'amour, mais ce que pourra faire l'amour. L'action, le résultat, la réussite sont revêtus de toute l'importance et non plus l'amour en soi, qui renferme sa propre action.

— Je ne vois pas très bien comment on pourrait être sérieux si ce n'est pas au sujet de quelque chose, dit-il.

— Je crois que je comprends, précisa sa compagne. Je veux trouver Dieu, et il est important pour moi de Le découvrir, car sinon la vie n'a plus de sens et n'est qu'un chaos incompréhensible, rempli de souffrance. Je ne peux comprendre la vie qu'au travers de Dieu, qui est le début et la fin de toutes choses. Lui seul peut me guider

dans ce fatras de contradictions et c'est pourquoi je mets tout mon sérieux à Le découvrir. Mais ce que vous demandez, c'est si cela est quelque chose de sérieux, n'est-ce pas?

Oui. La compréhension de la vie, avec toutes ses complications, est une chose et la quête de Dieu une autre. En déclarant que Dieu, le but ultime, donnera sens à la vie. vous venez de susciter - n'est-ce pas? - deux choses opposées: la vie, et Dieu. Vous luttez pour découvrir quelque chose éloigné de la vie. Vous cherchez sérieusement à atteindre un but, une fin, que vous appelez Dieu. Est-ce là le sérieux? Il est possible aussi qu'on ne puisse pas trouver Dieu dans un premier temps, et vivre ensuite. Car trouver Dieu, c'est peut-être comprendre ce processus complexe que l'on nomme la vie.

Nous essayons de déterminer ce que nous entendons par le sérieux. Vous êtes sérieux au sujet d'une formulation, une projection de vous-même, une croyance qui n'ont rien à voir avec la réalité. Vous êtes sérieux en ce qui concerne les choses de l'esprit, et non pas l'esprit lui-même, qui a pourtant fabriqué les dites choses. En mettant votre sérieux dans le fait d'obtenir un résultat particulier, n'êtes-vous pas à la recherche d'une gratification personnelle? C'est le seul point sur lequel nous sommes tous sérieux: obtenir de que nous voulons. Le sérieux se limiterait-il à cela?

— Je n'avais jamais encore envisagé les choses de cette façon, s'exclama-t-elle. Et il est évident que je n'ai pas le moindre sérieux!

Ne faisons pas de conclusions hâtives. Nous essayons de comprendre ce que signifie être sérieux. Il apparaît que rechercher la réalisation sous une forme ou une autre, qu'elle soit noble ou stupide, n'est pas être sérieux. Celui qui boit pour fuir ses problèmes, celui qui cherche le pouvoir et celui qui cherche Dieu suivent tous le même chemin, quand bien même le contenu social de leur quête diffère. De telles personnes sont-elles sérieuses?

— Si elles ne le sont pas, alors je crains que personne ne le soit, répondit-il. J'ai toujours tenu pour un fait certain que j'étais sérieux dans tout ce que j'ai pu entreprendre, mais je commence à réaliser qu'il existe une forme de sérieux totalement différente. Je ne crois pas être capable pour l'instant de le décrire verbalement, mais je le ressens. Continuez, je vous en prie.

— Je me perds un peu dans tout cela, lança sa compagne. Je croyais comprendre, mais cela m'échappe. Lorsque nous sommes sérieux, ce n'est pas au sujet de quelque chose. Il en est ainsi, n'est-ce pas?

— En effet.

Existe-t-il une forme de sérieux qui ne vise pas une fin et n'élève pas de résistance?

— Je ne vous suis plus.

— La question est en soi très simple, expliqua-t-il. Comme nous voulons quelque chose, nous faisons tout pour l'obtenir, et c'est cet effort qui nous paraît faire de nous des êtres sérieux. Mais ce qu'il demande, c'est s'il s'agit bien de sérieux, ou si le sérieux est un état d'esprit où n'entrent ni but à obtenir, ni résistance?

— Voyons si j'ai bien compris, répondit-elle. Aussi longtemps que j'essaie d'éviter ou d'obtenir quelque chose, je ne m'occupe que de moi-même. Le but à atteindre, c'est en définitive l'intérêt personnel. C'est une manière de complaisance, raffinée ou vulgaire, or vous dites que la complaisance n'est pas le sérieux. Oui, c'est bien clair. Mais dans ce cas, qu'est-ce que le sérieux?

Essayons d'approfondir la question et d'y répondre ensemble. Je n'ai rien à vous apprendre. Être enseigné et être libre d'apprendre sont deux choses totalement différentes, n'est-ce pas?

— N'allons pas si vite, s'il vous plaît. Je ne suis pas très brillante mais je comprendrai en persévérant. Car je suis aussi un peu entêtée - une vertu discrète, mais qui peut aussi être gênante. J'espère que vous serez patient à mon égard. De quelle façon le fait d'être enseigné diffère-t-il de celui d'être libre d'apprendre?

Dans le fait d'être enseigné, il y a toujours le maître, le gourou qui sait, et le disciple qui ne sait pas, en sorte que s'installe entre eux une division éternelle. C'est là une attitude profondément autoritaire et hiérarchisée, de laquelle l'amour est exclu. Quand bien même le maître parlerait d'amour, et le disciple affirmerait sa dévotion, cette relation n'a rien de spirituel, elle est profondément immorale et ne peut déboucher que sur une confusion et une misère plus grandes. Cela est-il assez clair?

— Épouvantablement clair, précisa-t-il. Vous venez d'abolir d'un seul coup toute la structure de l'autorité religieuse. Mais vous avez raison.

— Mais nous avons besoin d'être guidés. Qui nous guidera? demanda sa compagne.

Est-il besoin de direction lorsque nous ne cessons d'apprendre, non point de quelqu'un en particulier, mais de tout ce que nous rencontrons sur notre chemin? Nous ne cherchons un guide, de toute évidence, que par désir de sécurité, de certitude, et de confort moral. Si nous sommes libres d'apprendre, tout nous sera enseignement, les feuilles mortes, toutes les formes de relation et la conscience lucide de nos propres activités mentales. Mais nous n'avons pas, pour la plupart, cette liberté d'apprendre, car nous sommes trop habitués à être enseignés. On nous dit ce qu'il faut penser par le canal des livres, par le biais de la famille, de la société et comme de bons magnétophones nous répétons ce que nous avons enregistré.

— Et les bandes magnétiques sont généralement très usées, ajouta-t-il, car elles ont tellement servi. Toute notre pensée est une pensée de seconde main.

Cet enseignement a fait de nous de médiocres machines à répétition. Le besoin d'être guidés, avec ce que cela implique d'autoritarisme, de dépendance, de peur, de manque d'amour et ainsi de suite, ne débouche que sur les ténèbres. Être libre d'apprendre est quelque chose d'entièrement différent. Mais cette liberté ne peut être s'il existe une conclusion ou une supposition préalable. Pas plus que si l'on fonde son attitude sur l'expérience en tant que savoir, ou si l'esprit est maintenu dans une tradition, enchaîné à une croyance. Ou lorsque l'on éprouve le désir de la sécurité, ou celui d'atteindre un but particulier.

— Mais il est impossible de se libérer de tout cela! s'écria-t-elle.

Avant que d'avoir essayé, vous ne pouvez pas savoir si cela est ou non possible.

— Mais que cela nous plaise ou non, affirma-t-elle, notre esprit est soumis à cet enseignement. Or, si comme vous le dites, un tel esprit ne peut apprendre, quelle issue nous reste-t-il?

L'esprit peut prendre conscience de son propre asservissement, et cette conscience lucide participe en soi du fait d'apprendre. Mais ne fait-il pour nous aucun doute que l'esprit qu'on maintient aveuglément dans ce qu'on lui a appris est incapable d'apprendre?

— Vous voulez dire, en d'autres termes, qu'aussi longtemps que je me conforme à la tradition, je ne peux rien apprendre de nouveau. Oui, c'est clair. Mais comment me libérer de cette tradition?

N'allez pas si vite, je vous en prie. L'accumulation mentale fait obstacle à la liberté d'apprendre. Car pour apprendre, il ne faut pas que soit une accumulation de savoir, ni d'expérience emmagasinées en tant que passé. Percevez-vous par vous-même la vérité contenue en cela? Est-ce pour vous réel, ou n'est-ce qu'une chose dite par moi, avec laquelle vous pouvez être en accord ou en désaccord?

— C'est, je crois, une vérité, dit-il. Naturellement, je suppose que vous ne voulez pas dire qu'il faille rejeter tout le savoir accumulé par la science, car cela serait absurde. Mais le fait est que si nous voulons apprendre, nous ne devons rien tenir pour établi.

La connaissance est un mouvement, mais qui ne va pas d'un point fixe à un autre. Or ce mouvement est rendu impossible par l'accumulation dans l'esprit des choses du passé, et des traditions, des conclusions et des croyances. Cette accumulation, quand bien même on l'appelle l'Atman, l'âme, la partie supérieure du moi et ainsi de suite n'est en définitive rien d'autre que le moi, l'ego, le soi. Le maintien du moi s'oppose au mouvement de la connaissance.

— Je commence à comprendre ce que veut dire le mouvement de la connaissance, dit-elle lentement. Aussi longtemps que je reste prise dans mon propre désir de sécurité, de confort et de paix intérieure, nul mouvement de la connaissance ne peut avoir lieu. Mais alors comment me libérer de ce désir?

N'est-ce pas là une mauvaise question? Il n'existe pas de méthode par laquelle on puisse se libérer. C'est la nécessité urgente et l'importance du fait d'être capable d'apprendre qui libéreront l'esprit des conclusions, du moi qui a été assemblé par des mots, et de la mémoire. La pratique d'une méthode, le « comment » et sa discipline, sont encore une forme d'accumulation, cela ne libère jamais l'esprit mais le dirige tout simplement vers un autre modèle.

— Il me semble comprendre quelques bribes, dit-elle, mais cela recouvre tant de choses, je me demande si je pourrai jamais les approfondir réellement.

Ce n'est pas aussi difficile que cela. Grâce à la compréhension de deux ou trois faits fondamentaux, tout devient clair. L'esprit qui est enseigné, ou qui souhaite qu'on le guide, ne peut pas apprendre. Cela est parfaitement évident, nous pouvons maintenant revenir à la question du sérieux, par où nous avions débuté.

Il apparaît donc que l'esprit n'est pas sérieux s'il veut atteindre ou éviter un but quelconque. Mais qu'est-ce alors que le sérieux? Pour le savoir, il faut avoir conscience du fait que notre esprit se tourne vers l'intérieur ou vers l'extérieur dans le but de se réaliser, de devenir ou d'obtenir quelque chose. C'est cette conscience lucide qui permet à l'esprit de découvrir ce que signifie être sérieux. Et cette connaissance est illimitée. Les cieux sont ouverts à l'esprit qui apprend.

— J'ai énormément appris au cours de cette conversation, dit sa compagne, mais serai-je capable de continuer à apprendre sans votre aide?

Avez-vous conscience de la façon dont vous vous bloquez? Je me permettrai de vous faire remarquer que vous êtes avide d'un avantage et que c'est cette avidité qui empêche le mouvement de la connaissance. Si vous aviez eu une conscience lucide de la signification de ce que vous ressentiez et disiez, cela aurait ouvert la porte à ce mouvement. Il n'est pas de connaissance ultérieure, on apprend tout simplement au fil des jours. La comparaison ne se produit qu'à partir du moment où il y a accumulation. Mourir à tout ce que vous avez appris, c'est cela apprendre. Cette mort n'est pas un acte final: c'est mourir au moment qui passe, d'un instant à un autre.

— J'ai vu et j'ai compris, et de tout cela naîtra la fleur de la bonté.

Extrait du livre :

De la permanence

La maison était sur une colline qui surplombait la grand-route, et au-delà de la route, il y avait cette mer triste et grise, qui semblait privée de vie. Cette mer ne ressemblait à mer du monde - bleue, agitée, immense - mais elle avait toujours une couleur grise ou brune, et l'horizon semblait si proche. On était pourtant heureux qu'elle soit là, car un petit vent frais en venait d'habitude lorsque le soleil se couchait. Il était rare qu'il n'y ait pas un souffle d'air, mais lorsque cela se produisait, on suffoquait de chaleur. L'odeur du goudron montait de la route, se mêlant aux vapeurs d'échappement des innombrables voitures.

Il y avait, derrière la maison, un petit jardin rempli de fleurs qui faisait l'admiration des passants. Des fleurs jaunes tombaient des haies ventrues et il arrivait que quelqu'un s'arrête pour ramasser une branche fleurie sur la route. Des enfants passaient avec leurs gouvernantes, mais la plupart n'avaient pas la permission de ramasser les fleurs: la route était sale et ils ne devaient pas toucher aux saletés!

Non loin de là, il y avait un temple près d'une pièce d'eau entourée de bancs. Il y avait toujours énormément de monde sur ces bancs et sur les escaliers de brique qui descendaient jusqu'à l'eau. A l'extrémité de la pièce d'eau, quatre ou cinq marches permettaient d'accéder au temple. Le temple, la pièce d'eau et les diverses marches étaient d'une rigoureuse propreté, et il fallait se déchausser pour s'en approcher. Chaque fidèle sonnait la cloche du temple, déposait des fleurs aux pieds de l'idole, joignait ses mains, priait et s'en allait. Là, tout était tranquille et même si on apercevait le flot des voitures, le bruit était étouffé par la distance.

Chaque soir après le coucher du soleil, un jeune homme venait et s'asseyait près de l'autel. Fraîchement lavé et vêtu, il semblait bien élevé et travaillait sans doute dans un quelconque bureau. Il restait assis là, jambes croisées, pendant plus d'une heure, le dos très droit et les yeux fermés. Dans sa main droite, sous un mouchoir qui venait d'être lavé et encore humide, il tenait un chapelet. Ses doigts, sous l'étoffe, passaient d'un grain à l'autre tandis que ses lèvres murmuraient des prières. C'était là son seul mouvement, et il restait assis, isolé du monde, jusqu'à ce que tombe la nuit.

Il y avait toujours un marchand ou deux à l'entrée de ce temple, vendant des noisettes, des fleurs et des noix de coco. Un soir, trois jeunes hommes entrèrent et s'assirent. Ils semblaient n'avoir pas vingt ans. Soudain, l'un d'eux se leva et se mit à danser, tandis qu'un autre marquait le rythme en frappant sur une boîte. Il ne portait qu'une chemise et un pagne, et il se donnait en spectacle. Il dansait avec une extraordinaire agilité, remuant ses bras et ses hanches avec grâce et facilité. Il avait probablement regardé les danses indiennes, ainsi que ce que l'on dansait dans ce cabaret à la mode, non loin de là. Une petite foule s'était assemblée et l'encourageait. Mais il n'avait pas besoin de cela, et sa danse devenait de plus en plus réaliste. Durant tout ce temps, l'homme pieux resta assis sans bouger, le corps droit, remuant seulement ses lèvres et ses doigts. Dehors, la petite pièce d'eau du temple réfléchissait la lumière des étoiles.

Nous étions dans une petite pièce vide qui donnait sur une rue bruyante. Il y avait un tapis sur le sol, et nous nous assîmes en rond. On voyait, par la fenêtre ouverte, un unique palmier sur lequel était perché un milan aux yeux perçants et au bec redoutable. Trois hommes et deux femmes composaient le petit groupe de visiteurs. Les femmes s'étaient assises en face des hommes et ne dirent pas un mot. Mais elles écou-

taient très attentivement, leurs yeux brillaient souvent de compréhension et un léger sourire flottait parfois sur leurs lèvres. Tous étaient très jeunes, avaient fait des études et tous travaillaient. Une profonde amitié les unissait, ils s'appelaient par leurs prénoms et ils avaient vraisemblablement discuté entre eux d'un grand nombre de sujets. L'un des hommes avait une allure d'artiste et il prit la parole le premier.

— Je crois vraiment, dit-il, que rares sont les artistes véritablement créateurs. Certains savent manier les pinceaux et les couleurs, ils ont appris le dessin et maîtrisent la technique ; ils connaissent parfaitement l'anatomie et obtiennent d'étonnants résultats sur la toile. Armés d'une technique et d'un certain talent, et poussés par une profonde impulsion créatrice, ils peignent. Et puis un jour ils deviennent célèbres, ils sont établis et quelque chose leur arrive - l'argent et la flatterie, probablement. La vision créatrice est perdue, mais ils ont conservé leur technique brillante et ils passent le reste de leur vie à jongler avec elle. Et voilà qu'ils font du pur abstrait, ou des femmes à deux têtes, ou une scène de guerre avec quelques traits et quelques points dans l'espace. Cette période s'achève et une autre commence: ils deviennent sculpteurs, céramistes ; ils bâtissent des églises et que sais-je encore. Mais la splendeur intérieure n'est plus, seul demeure le prestige de la gloire. Je ne suis pas un artiste, je ne sais même pas tenir un pinceau, mais j'ai l'impression que nous passons tous à côté de quelque chose d'extrêmement significatif.

— Je suis avocat, déclara un autre, mais cela n'est pour moi qu'un métier. Je sais que c'est pourri, mais il faut en passer par tant de compromissions pour gagner sa vie. J'abandonnerais tout dès demain si je n'avais pas de responsabilités familiales, et ma propre peur - ce qui est un fardeau plus lourd que les responsabilités. Depuis l'enfance, je suis attiré par la religion. J'ai failli devenir sannyasi et aujourd'hui encore j'essaie de méditer tous les matins. J'ai vraiment le sentiment que ce monde est trop lourd pour nous. Je ne suis ni heureux ni malheureux, j'existe, c'est tout. Mais en dépit de tout cela, j'éprouve le besoin pressant de quelque chose d'autre que cette existence de pacotille. Quoi que cela soit, je sais que c'est là, mais ma volonté semble être trop faible et impuissante à me faire sortir de mon existence médiocre. J'ai essayé de m'en aller, mais il m'a fallu revenir - à cause de ma famille et de tout le reste. Intérieurement, je suis déchiré, tiraillé entre deux directions. Je pourrais fuir ce conflit en me jetant dans les dogmes et les rituels d'une église ou d'un temple quelconque, mais cela semble être si bête et si infantile. La respectabilité sociale, avec sa morale immorale, ne signifie rien pour moi. Mais on me respecte en tant qu'avocat et je pourrait faire mon chemin dans cette profession - mais c'est une fuite encore plus manifeste que celle du temple ou de l'église. J'ai étudié les grands textes et la phraséologie mensongère du Communisme et c'est quelque chose de terrible que cet absurde chauvinisme. Où que je sois - chez moi, au tribunal, ou lors de promenades solitaires - cette souffrance intérieure ne me quitte pas, comme une maladie incurable. Je suis venu ici avec mes amis, non pas trouver un remède, car je sais ce que vous pensez de cela, mais pour tenter de comprendre cette fièvre intérieure.

— Lorsque j'étais enfant, je voulais être docteur, dit le troisième, et je suis effectivement devenu docteur. Je gagne beaucoup d'argent et je pourrais en gagner plus encore, mais pour quoi faire? J'essaie d'être très consciencieux avec mes malades, mais vous savez ce que c'est. Je soigne les gens riches mais j'ai aussi des malades qui n'ont pas un sou, tellement nombreux que même si j'en voyais mille par jour, il en viendrait encore. Je ne peux pas leur consacrer tout mon temps, alors j'ai une consultation pour les riches le matin et une autre pour les pauvres l'après- midi, qui se prolonge parfois très tard dans la soirée. Et à travailler tellement, on finit par s'endurcir. J'essaie de m'occuper aussi bien des pauvres que des riches, mais je me rends compte que je commence à éprouver moins de sympathie envers eux et que je perds cette sensibilité qui est indispensable au praticien. J'utilise tous les mots qui conviennent, et j'ai

acquis un excellent savoir-faire professionnel, mais je me dessèche intérieurement. Les malades ne s'en rendent peut-être pas compte, mais moi je ne le sais que trop. Il fut un temps où j'aimais mes malades, surtout les très pauvres. J'avais pour eux des sentiments, malgré toute leur crasse et leurs plaies. Mais au cours des années, tout cela s'est lentement perdu, mon cœur se dessèche et ma sympathie se flétrit. Je suis parti pendant un certain temps, dans l'espoir qu'un changement et un repos total ranimeraient la flamme, mais cela ne s'est pas produit. Le feu n'est tout simplement plus là, et je n'ai plus que les cendres mortes du souvenir. Je m'occupe de mes malades, mais mon cœur est dénué d'amour. Cela m'a fait du bien de vous dire tout cela - mais ce n'est qu'un soulagement, et les causes profondes demeurent. Pourra-t-on jamais les découvrir?

Nous étions silencieux. Le milan s'était envolé et un gros corbeau l'avait remplacé sur le palmier. Son bec puissant et noir brillait dans le soleil.

Tous ces problèmes ne sont-ils pas liés? Il faut se méfier de la similitude, mais ces trois problèmes sont-ils fondamentalement différents?

— Si l'on y réfléchit bien, répondit l'avocat, on dirait que mes deux amis et moi sommes logés à la même enseigne. Car, tout compte fait, nous recherchons la même chose. Nous lui donnons peut-être des noms différents - l'amour, la créativité, ou quelque chose de plus grand que cette existence minable - mais c'est en définitive la même chose.

— Vraiment? demanda l'artiste. Il y a des moments où j'ai ressenti la surprenante beauté de la vie et sa plénitude, mais cela ne dure pas, et il ne reste qu'un vide. Ce vide a sa propre vitalité, mais ce n'est pas la même chose que les autres moments. Car ceux-là sont au-delà de la mesure du temps, au-delà de toute pensée et de toute parole. Lorsque ces moments se produisent, c'est comme si on n'avait jamais existé, toute la petitesse mesquine de la vie, les douleurs de l'existence quotidienne s'en vont et seul cet état demeure. Je l'ai connu, et il faut que je puisse le revivre. Rien d'autre ne m'intéresse.

— Vous autres les artistes, dit le docteur, vous croyez être différents de nous. Vous êtes au-dessus des autres hommes ; vous avez un don spécial et des privilèges spéciaux, vous êtes censés voir davantage, ressentir plus profondément, et vivre plus intensément. Mais je ne crois pas, moi, que vous soyez différents de l'ingénieur, ou de l'avocat, ou du médecin, qui peuvent eux aussi vivre intensément. Je souffrais avec mes malades, il y a quelques années, je les aimais, je savais ce qu'ils traversaient, et connaissais leurs peurs, leurs espoirs et leurs désespoirs. J'éprouvais pour eux des choses aussi intenses que ce que vous pouvez éprouver pour un nuage, une fleur, une feuille chassée par le vent, ou pour le visage humain. Votre intensité de sentiment ne diffère pas de la mienne, ou de celle de notre ami. Et c'est cette intensité qui est importante, et non pas ce qu'elle concerne. L'artiste aime à penser que la façon dont il l'exprime est parfois infiniment supérieure et plus proche du divin, et je sais que le monde entier retient sa respiration lorsqu'il murmure le mot « artiste ». Mais vous êtes des hommes comme tous les autres et notre intensité est aussi aiguë, aussi vive et vibrante que la vôtre. Je n'essaie pas de dévaloriser l'artiste, et ne le jalouse pas, mais je veux démontrer que seule compte l'intensité de sentiment. Bien sûr, on peut mal la diriger, et il en résulte alors le chaos et la souffrance pour soi-même comme pour les autres, surtout si l'on se trouve exercer un certain pouvoir. Le fait est que nous recherchons la même chose, vous et moi - vous, en essayant de retrouver ce que vous appelez la beauté et la plénitude de la vie, et moi, en voulant aimer à nouveau.

— Et c'est aussi ce que je cherche, en voulant en finir avec la médiocrité de ma vie, ajouta l'avocat. Cette douleur qui m'habite est semblable à la vôtre. Il se peut que je

sois incapable de la traduire par des mots, ou sur une toile, mais elle est aussi intense que la couleur de cette fleur.

Moi aussi, j'aspire ardemment à infiniment plus que tout ceci, à quelque chose qui engendrera la paix et la plénitude.

— D'accord, je me rends, vous avez raison tous les deux! reconnut l'artiste. La vanité est parfois plus forte que la raison. Nous sommes tous vains à notre propre façon, et qu'il est douloureux de l'admettre! Nous sommes naturellement logés à la même enseigne, comme vous l'avez dit. Nous souhaitons tous dépasser nos pauvres « moi » mesquins, mais cette petitesse nous recouvre et nous envahit.

Quel est donc le problème dont nous voulons parler? Est-il clair pour chacun de vous?

— Je le crois, répondit le docteur. J'aimerais poser les choses ainsi. Existe-t-il un état permanent d'amour, de créativité, une fin durable à la douleur? Nous sommes tous d'accord pour formuler ainsi les choses, n'est-ce pas?

Les autres acquiescèrent.

— Existe-t-il un état d'amour, ou de paix créatrice, reprit le docteur, qui, dès lors qu'on y atteint, ne se détériorerait pas et ne finirait pas?

— Oui, c'est bien là la question, confirma l'artiste. Il y a cette extraordinaire joie de vivre que l'on ressent soudain sans s'y attendre et qui s'évanouit comme un parfum. Cette intensité peut-elle demeurer, sans la réaction de vide pesant? Existe-t-il un état d'inspiration qui ne s'accommode ni du temps ni de l'humeur?

Vous demandez beaucoup, n'est-ce pas? Si cela s'avère nécessaire, nous verrons plus tard quel peut être cet état. Mais tout d'abord, existe-il quoi que ce soit de permanent?

— Il le faut, dit l'avocat. Ce serait très déprimant et surtout terrifiant de découvrir que rien ne dure.

Nous découvrirons peut-être qu'il y a quelque chose ayant beaucoup plus de signification que la permanence. Mais avant d'approfondir la question, sommes-nous persuadés qu'il ne doit y avoir nulle conclusion, nulle appréhension, nul désir qui projetterait un modèle de pensée? Car pour penser clairement, il ne faut pas débuter par une supposition, une croyance, ou une demande intérieure, n'est-ce pas?

— Je crains que cela soit impossible, dit l'artiste. Je garde un souvenir si net et si précis de l'état que j'ai expérimenté qu'il est presque impossible de ne pas en tenir compte.

— Ce que vous dites est pourtant très vrai, dit le docteur. Si je veux découvrir un fait nouveau, ou découvrir la vérité d'un point précis, je ne peux laisser mon esprit s'encombrer de ce qui a été. Je comprends combien il est nécessaire que l'esprit rejette tout ce qu'il a su ou expérimenté. Mais, compte tenu de la nature de l'esprit, est-ce possible?

— S'il ne doit pas exister de demande intérieure, dit l'avocat en réfléchissant à haute voix, il ne faut alors pas que je souhaite me libérer de ma présente existence médiocre, ni penser à aucun autre état car cela ne peut être que le produit de ce qui a été, une projection de ce que je sais déjà. Mais n'est-ce pas quelque chose d'impossible?

Je ne crois pas. Si je veux vous comprendre, il faut de toute évidence que j'abandonne tous préjugés et conclusions en ce qui vous concerne.

— En effet.

Et si ce qui prime pour moi, c'est de vous comprendre, alors c'est cette notion même de nécessité urgente qui surmontera tous mes préjugés et mes opinions vous concernant, n'est-ce pas?

— On ne peut naturellement pas poser de diagnostic avant d'avoir examiné le malade, dit le docteur. Mais une telle approche est-elle possible au niveau de l'expérience humaine qui se caractérise avant tout par l'intérêt personnel?

Si l'intensité s'applique à la compréhension du fait, de la vérité, tout est possible. Mais tout par contre s'y oppose si cette intensité n'est pas là. Cela n'est-il pas clair?

— Si, en tous cas théoriquement, répondit l'artiste. Peut-être pourrai-je y pénétrer davantage durant la discussion.

Nous essayons de découvrir s'il existe ou non un état permanent - non pas ce que nous aimerions, mais le fait réel, la vérité sur ce point. Tout ce qui nous entoure, intérieurement comme extérieurement - nos relations, nos pensées, nos sentiments - est de l'ordre de la non-permanence, en fluctuation constante. Ayant conscience de cela, l'esprit recherche ardemment la permanence, un état perpétuel de paix, d'amour, de bonté, une sécurité que ni le temps ni les événements ne peuvent détruire. Et c'est ainsi qu'il crée l'âme, l'Atman, et les visions d'un paradis éternel. Mais cette permanence est engendrée par la non-permanence et porte nécessairement en elle les graines de cette non-durée. Nous ne pouvons avoir qu'une certitude: celle de la réalité de la non-permanence.

— Nous savons que les cellules du corps humain sont soumises à un changement constant, dit le docteur. Le corps est limité dans sa durée, l'organisme s'use. Mais on a cependant l'impression qu'il existe un état que le temps n'a pas altéré, et c'est cet état que l'on tente de retrouver.

Essayons de ne pas spéculer, mais de nous en tenir aux faits. La pensée a conscience de sa nature transitoire, les choses de l'esprit sont momentanées, même si l'on affirme qu'il n'en est pas ainsi. L'esprit est en soi le produit du temps, il a été assemblé par le temps et c'est le temps qui peut le défaire. On peut le conditionner à penser qu'il existe une permanence, ou que rien n'est durable. Le conditionnement en soi procède de la non-durée, ainsi qu'on peut l'observer chaque jour. Le fait est que le temporaire règne. Mais l'esprit désire trouver la permanence dans toutes ses relations, il veut prolonger le nom de la famille par l'entremise du fils, et ainsi de suite. Ne pouvant supporter son propre état d'incertitude, il fait en sorte de créer la certitude.

— J'en ai tout à fait conscience, dit le docteur. J'ai su jadis ce que signifiait le fait d'aimer mes patients et tant que cet amour a duré, je me fichais éperdument de savoir si c'était permanent ou transitoire. Mais maintenant que cet état n'existe plus, je veux qu'il devienne permanent. Le désir de la permanence ne naît que lorsque l'on a fait l'expérience du transitoire.

— Mais n'existe-t-il pas un état durable de ce que nous pourrions appeler l'inspiration créatrice? demanda l'artiste.

Nous verrons peut-être cela en temps utile. Mais essayons tout d'abord de comprendre que l'esprit est d'essence temporelle et que quoi qu'il puisse assembler, cela ne peut être que transitoire. Il peut avoir fait, dans sa non-durée, une expérience momentanée de ce que l'on appelle la permanence. Et après avoir connu cet état, il s'en souvient et en désire davantage. En sorte que, à partir de ce qu'elle a connu, la mémoire rassemble et projette ce qu'elle appelle la permanence, mais cette projection fait toujours partie intégrante du champ de l'esprit, qui est le domaine du transitoire.

— Je comprends que tout ce qui naît de l'esprit doit être en état constant de flux, dit le docteur. Mais lorsque l'amour était là, il n'était pas issu de l'esprit.

Mais aujourd'hui la mémoire en a fait une chose de l'esprit, n'est-ce pas? L'esprit insiste pour que cela soit ranimé, mais tout ce que l'on fait revivre est par nature transitoire.

— Comme cela est vrai! déclara l'avocat. J'en suis tout à fait convaincu. Ma douleur provient de ce que je me souviens de ce qui ne devrait pas être et que j'aspire à ce qui devrait être. Je ne vis pas dans le présent, mais dans le passé ou le futur. Mon esprit est toujours lié au temps.

— Je crois que je comprends, dit l'artiste. L'esprit avec ses stratagèmes, ses intrigues, ses vanités et ses envies, est un gouffre où tourbillonnent les contradictions. Il peut lui arriver d'entrevoir quelque chose situé au-delà de son propre tumulte, et cette indication devient un souvenir. Et nous vivons avec ces cendres du souvenir, accumulant comme des trésors des choses mortes. C'est ce que j'ai fait, quel fou j'ai été!

L'esprit peut-il mourir à tous ses souvenirs, à ses expériences, à tout ce qu'il a connu? Sans rechercher la permanence, peut-il mourir au transitoire?

— Il faut que je comprenne cela, dit le docteur. J'ai connu l'amour - vous m'excuserez d'utiliser ce mot - et je ne peux l'éprouver à nouveau car mon esprit est maintenu dans le filet de ce qui a été. C'est ce souvenir qu'il veut rendre permanent, le souvenir de ce qu'il a connu. Or le souvenir et tout ce qui s'y rapporte, ne sont que cendres mortes. Nulle flamme ne peut jaillir de ces cendres. Alors que se produit-il? Laissez-moi poursuivre, je vous en prie. Mon esprit vit de souvenirs, l'esprit est d'ailleurs la mémoire, mémoire de ce qui a été. Et c'est ce souvenir de ce qui a été que l'on souhaite rendre permanent. Il n'y a donc pas d'amour, mais simplement le souvenir de l'amour. Et ce que je veux, c'est la chose réelle et non le souvenir de cette chose.

Vouloir la chose réelle participe encore d'un besoin de la mémoire, n'est-ce pas?

— Vous voulez dire que je dois m'en abstenir?

— Exactement, répondit l'artiste. Ce désir est issu d'une demande impérieuse de la mémoire. Vous ne vouliez pas la chose réelle et vous ne vous y accrochiez pas lorsqu'elle était là. Elle était tout simplement là, comme une fleur. Mais cela s'est évanoui et cela a donné lieu à cet intense désir. Ce désir équivaut à posséder les cendres du souvenir. Cet instant suprême que j'ai tant recherché n'est pas le réel. Ma demande provient du souvenir de quelque chose qui eut lieu jadis et c'est ainsi que je me perds dans les brumes du souvenir, qui sont en fait des ténèbres.

Le désir dévorant est le souvenir, car cela ne se produit que dans le champ du connu, c'est-à-dire le souvenir de ce qui a été, et c'est ce désir qui renforce le moi, le soi, l'ego. Mais se pourrait-il que l'esprit meure au connu - ce connu qui insiste pour qu'on le rende permanent? C'est là le véritable problème, n'est-ce pas?

— Qu'entendez-vous par mourir au connu? demanda le docteur.

Mourir au connu, c'est ne donner aucune continuité au hier, car seul le souvenir se perpétue. Ce qui n'a pas de continuité n'est ni permanent ni transitoire. La permanence n'entre en jeu qu'à partir du moment où l'on redoute ce qui est transitoire. Peut-on mettre fin à la conscience en tant que continuité, mourir à tout sentiment de devenir sans rien accumuler à nouveau au cours de cet acte de mourir? Car ce sentiment de devenir n'existe qu'en regard du souvenir de ce qui a été et de ce qui devrait être, et le présent est utilisé en tant que passage de l'un à l'autre. Mourir au connu, c'est avoir l'esprit parfaitement tranquille et immobile. Mais la pensée ne peut jamais être immobile sous la pression du désir.

— Je vous ai compris jusqu'à ce que vous parliez de mourir, dit l'avocat, ensuite tout s'est embrouillé.

Seul ce qui a une fin peut prendre conscience du nouveau, de l'amour, ou du suprême. Ce qui a de la continuité, de la « permanence », est le souvenir de ce qui a été. L'esprit doit mourir au passé, quand bien même l'esprit résulte de ce passé. L'esprit dans sa totalité doit être parfaitement immobile, ne pas subir la moindre pression, influence ou mouvement du passé. C'est alors que cela sera possible.

— Il me faudra beaucoup méditer là-dessus, dit le docteur. Et ce sera une méditation véritable.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 45 'De la permanence'

Pourquoi ce besoin de posséder ?

Il pleuvait depuis des jours et des jours, et rien n'indiquait que cela allait cesser. Les collines et les montagnes étaient couvertes de nuages noirs et la rive verdoyante, de l'autre côté du lac, était cachée par un épais brouillard. Il y avait partout des petites mares d'eau et la pluie entrait dans la voiture par les vitres à demi ouvertes. Laissant derrière elle le lac, et serpentant parmi les collines, la route traversait un certain nombre de villages et de hameaux avant de conduire au sommet d'une montagne. La pluie avait maintenant cessé, et tandis que nous allions de plus en plus haut, les pics neigeux commencèrent à apparaître, brillant dans le soleil matinal.

La voiture s'arrêta bientôt, et l'on prit un sentier qui s'éloignait de la route, s'enfonçant entre les arbres et dans les prés. L'air était froid et immobile et il y avait un surprenant silence. Les habituelles vaches et leurs clochettes n'étaient pas là. On ne rencontrait pas d'autre être humain sur ce sentier mais dans la terre mouillée on voyait l'empreinte de pas lourds dans des chaussures à clous. Le sentier n'était pas trop boueux, mais les pins étaient chargés de pluie. En s'approchant du bord d'une falaise, on pouvait voir dans le lointain une rivière qui coulait des glaciers. Elle était grossie par plusieurs chutes d'eau, mais de si loin on n'entendait rien et le silence était total.

On ne pouvait éviter d'être soi-même tranquille. Il ne s'agissait pas d'une tranquillité forcée, cette tranquillité se faisait naturellement et facilement. Votre esprit n'était plus en perpétuel vagabondage. Son mouvement extérieur avait cessé et il faisait maintenant un voyage intérieur, voyage qui débouchait sur des hauteurs étonnantes et des profondeurs tout aussi immenses. Mais ce voyage cessait lui aussi bientôt et il n'y avait plus alors ni mouvement intérieur ni mouvement extérieur de l'esprit. Il était parfaitement immobile et il y avait pourtant un mouvement - qui n'était absolument pas lié aux allées et venues de l'esprit, et qui n'avait ni cause, ni fin, ni centre. Ce mouvement se produisait à l'intérieur de l'esprit, au travers de l'esprit et au-delà de lui. L'esprit pouvait suivre toutes ses activités propres, aussi subtiles et compliquées qu'elles soient, mais il était incapable de suivre cet autre mouvement qui n'était pas issu de lui.

L'esprit était immobile. On ne l'avait pas rendu immobile. Cette tranquillité n'avait pas été préparée et n'était pas non plus le résultat d'un quelconque désir de tranquillité. L'esprit était tout simplement tranquille et du fait de cette tranquillité ce mouvement intemporel avait lieu. L'esprit ne pourrait jamais s'en emparer et le classer parmi ses souvenirs. Il l'aurait fait s'il l'avait pu, mais il ne reconnaissait pas ce mouvement. L'esprit ne le connaissait pas, ne l'avait jamais connu, et c'est pourquoi l'esprit était immobile, et ce mouvement intemporel se prolongeait de façon irrévocable.

Le soleil était maintenant derrière les pics lointains, qui étaient à nouveau pris dans les nuages.

— Il y a longtemps que j'attends cette rencontre et maintenant que je suis là, je ne sais par où commencer.

C'était un jeune homme, grand et assez mince, et qui se portait bien. Il avait fait des études, dit-il, mais pas très brillantes, réussissant tout juste à passer ses examens d'une année sur l'autre, et c'est grâce aux accointances de son père qu'il avait réussi à trouver un travail intéressant. C'était un travail d'avenir, comme n'importe quel tra-

vail auquel vous vous donniez pleinement, mais cela ne le passionnait pas. Il continuerait à le faire, tout simplement. D'autant que, compte tenu du désastre de la situation mondiale, cela ne semblait pas avoir beaucoup d'importance. Il était marié et avait un petit garçon - un enfant charmant et d'une intelligence remarquable, ajouta-t-il, si l'on considérait la médiocrité de ses parents. Mais en grandissant, le garçon deviendrait sans doute comme tout le monde, pourchassant la réussite et le pouvoir, pour autant que la terre existe encore à cette époque.

— Comme vous le voyez, je peux très facilement disserter sur un certain nombre de choses, mais ce dont je veux réellement vous parler est beaucoup plus complexe et difficile. Je n'en ai jamais parlé à personne auparavant, pas même à ma femme, et je suppose que cela ne rend pas les choses plus faciles. Mais si vous m'accordez un peu de patience, j'y viendrai.

Il resta quelques instants silencieux et reprit :

— Je suis fils unique et j'ai été assez gâté. Bien que j'aime la littérature et que je souhaite écrire, je n'ai ni le talent ni la volonté de le faire. Je ne suis pas tout à fait borné et je pourrais faire quelque chose de ma vie, mais je suis hanté par un problème qui revient sans cesse : je veux posséder les gens, corps et âme. Je ne recherche pas uniquement la possession, mais la domination complète. Je ne supporte pas que la personne que je possède puisse avoir la moindre liberté. J'ai regardé les autres qui sont eux aussi possessifs, mais d'une façon tiède, sans véritable intensité. La société et ses concepts de bienséance leur imposent des limites. Moi, rien ne m'arrête. Je possède, purement et simplement, sans pouvoir le qualifier autrement. Je ne pense pas qu'on puisse imaginer les souffrances que je traverse, et les tortures que je m'inflige. Il ne s'agit pas seulement de jalousie, c'est un véritable enfer. Il faut que quelque chose se produise, ce qui n'a pas été le cas jusqu'ici. Extérieurement, je réussis à me maîtriser et j'ai sans doute l'air assez normal, mais intérieurement je suis déchiré. Ne croyez pas que j'exagère, je préférerais être en deçà de la vérité, mais c'est ainsi.

Qu'est-ce qui nous fait vouloir posséder, non seulement les êtres, mais aussi les choses et les idées? Pourquoi ce besoin de propriété, avec tous ses conflits et ses souffrances? Et lorsque nous finissons par posséder, cela ne met pas fin au problème, mais en suscite simplement d'autres. Puis-je me permettre de vous demander si vous savez pourquoi vous voulez posséder, et ce que signifie cette possession?

— Ce n'est pas la même chose de posséder des biens que des gens. Aussi longtemps que durera notre régime actuel, la possession des biens matériels sera licite - de façon réduite, bien sûr, mais au moins quelques hectares de terrain, une ou deux maisons, et des choses de cet ordre. On peut prendre des mesures pour protéger sa propriété, pour la garder à son nom. Mais avec les êtres, c'est tout à fait différent. Vous ne pouvez pas les épingler ni les enfermer. Ils finissent par vous échapper tôt ou tard, et c'est là que commence votre torture.

Mais pourquoi ce besoin de posséder? Et qu'entendons-nous par possessions? En possédant, en éprouvant le sentiment que quelque chose vous appartient, vous ressentez de l'orgueil, un certain sentiment de pouvoir et de prestige, n'est-ce pas? On prend du plaisir à savoir que quelque chose est à vous, qu'il s'agisse d'un vêtement, d'une maison ou d'un tableau de maître. Le fait de posséder un talent, une capacité, une qualification qui mènent à la réussite et la position sociale que cela procure - cela aussi vous donne un sentiment d'importance et une attitude assurée dans la vie. En ce qui concerne les êtres, posséder et être possédé constitue souvent une relation mutuellement satisfaisante. Mais on possède aussi des croyances, des idées, des idéologies, n'est-ce pas?

— N'abordons-nous pas la question de manière trop vaste?

La possession implique tout cela. Vous pouvez souhaiter posséder des êtres, un autre possédera des idées tandis qu'un troisième se satisfera de ne posséder que quelques hectares de terrain. Toutes les formes de possession sont essentiellement semblables, aussi divers qu'en puissent être les objets, et chacun défendra ce qu'il possède - ou bien l'abandonnera pour posséder autre chose à un niveau différent. Une révolution économique pourra limiter ou abolir la propriété personnelle des biens, mais c'est une autre affaire que de se libérer de la possession psychologique des idées. Vous pouvez vous défaire d'une idéologie particulière, mais vous en trouverez vite une autre. Car d'une façon ou d'une autre, il faut posséder.

L'esprit cesse-t-il jamais de posséder ou d'être posséder? Et pourquoi voulons-nous posséder?

— Je crois qu'en possédant on se sent fort, en sécurité et il y a en outre un plaisir gratifiant dans la possession, ainsi que vous l'avez dit. De nombreuses raisons me poussent à vouloir posséder des êtres. Tout d'abord, avoir un pouvoir sur autrui me procure un sentiment d'importance. Ainsi qu'un sentiment de bien-être, on se sent dans une sécurité confortable.

Et pourtant tout cela donne lieu à des conflits douloureux. Vous voulez conserver le plaisir de posséder et en rejeter la douleur. Cela est-il possible?

— Sans doute que non, mais je ne cesse d'essayer. Je vogue sur les flots entraînants de la possession, sachant très bien ce qui va se passer, et lorsque le naufrage a lieu, ce qui ne manque jamais, je m'en relève et m'embarque à nouveau.

Dans ce cas, vous n'avez pas de problème, n'est-ce pas?

— Je veux mettre fin à cette souffrance. Est-il possible de posséder totalement et pour toujours?

Cela semble impossible compte tenu des idées et de la propriété, et n'en est-il pas davantage ainsi en ce qui concerne les êtres? La propriété, les idéologies et les traditions bien ancrées sont statiques, figées et elles peuvent être maintenues pour de longues périodes de temps par la législation et diverses formes de résistance. Mais les êtres, eux, sont différents. Les gens sont vivants, et comme vous, eux aussi veulent dominer, posséder ou être possédés. En dépit des codes moraux et des sanctions sociales, les êtres passent d'une forme de possession à une autre. Il n'existe rien de semblable à la possession totale de quelque chose, jamais. L'amour n'est ni la possession ni l'attachement.

— Mais que dois-je faire? Puis-je me libérer de cette douleur?

Bien entendu, mais c'est une tout autre question. Vous avez conscience que vous possédez. Mais avez-vous jamais conscience du moment où l'esprit ne possède pas et n'est pas possédé? C'est notre absence de réalité intérieure qui nous pousse à posséder. Nous ne sommes rien et posséder nous donne l'impression de devenir quelqu'un. Lorsque nous disons que nous sommes Américains, Allemands, Russes, Indiens ou ce que vous voudrez, cette étiquette nous confère un sentiment d'importance, et c'est cela que nous défendons par les armes et les stratagèmes de l'esprit. Nous ne sommes rien d'autre que ce que nous possédons - l'étiquette, le compte en banque, l'idéologie, la personne - et cette identification engendre l'hostilité et les conflits incessants.

— Je sais tout cela trop bien. Mais vous avez dit quelque chose qui a fait écho en moi. Ai-je jamais conscience du moment où l'esprit ne possède ni n'est possédé? Je ne crois pas.

L'esprit peut-il cesser de posséder ou d'être possédé, par le passé et le futur? Peut-il se libérer à la fois de l'influence de l'expérience et du désir de faire l'expérience?

— Cela est-il possible?

Il vous faudra le découvrir, et prendre conscience des façons de faire de votre esprit. Vous connaissez la vérité de la possession, ses joies et ses peines, mais vous en restez là et vous essayez de triompher de l'un par l'autre. Vous ne connaissez pas d'instant où l'esprit n'est ni possédé ni en train de posséder, où il est totalement libéré de l'influence de ce qui a été et du désir de devenir. S'enquérir par soi-même et découvrir la vérité relative à cette liberté, c'est cela, le facteur de libération et non pas la volonté de se libérer.

— Suis-je capable d'une recherche et d'une découverte de cet ordre? C'est curieux, mais il me semble que oui. J'ai mis toute mon habileté et mon application dans la possession et je peux maintenant consacrer cette même énergie à rechercher la liberté de l'esprit. J'aimerais revenir, si vous le permettez, après en avoir fait l'expérience.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 46 'Pourquoi ce besoin de posséder ?'

Le désir et la douleur de la contradiction

Deux hommes étaient en train de creuser une tombe, longue et étroite. La terre était légère et sableuse, sans trop d'argile, et il n'était pas très difficile de creuser. Ils étaient maintenant en train d'égaliser les coins et de biens tailler le pourtour. Quelques cocotiers surplombaient cette tombe, lourdement chargés de noix de coco dorées. Les hommes ne portaient que des pagnes et leurs corps nus brillaient dans le soleil matinal. La terre meuble était encore humide des pluies récentes et les feuilles des arbres, caressées par un vent léger, étincelaient dans l'air pur du matin. C'était une journée magnifique et comme le soleil atteignait juste la cime des arbres, il ne faisait pas encore trop chaud. La mer était d'un bleu pâle, et très calme, et les vagues blanches venaient paresseusement mourir sur le sable. Il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel et la lune déclinante était au milieu de sa course. L'herbe était verte et il y avait des oiseaux partout, qui s'interpellaient sur différentes notes. Tout était extrêmement paisible.

Les deux hommes disposèrent deux longues planches en travers du trou étroit, et les attachèrent avec une corde solide. Leurs pagnes clairs et leurs corps sombres et bronzés donnaient de la vie à cette tombe vide. Puis ils partirent, et la terre humide séchait rapidement au soleil. C'était un grand cimetière, pas très ordonné, mais bien tenu. Les rangées de tombes blanches aux noms gravés avaient été décolorées par les nombreuses pluies. Deux jardiniers travaillaient là toute la journée, arrosant, émondant, plantant et semant. L'un était grand, et l'autre petit et gros. Hormis un linge sur la tête pour se protéger du soleil, eux aussi ne portaient que des pagnes et leur peau était presque noire. Lorsqu'il pleuvait, leur costume restait semblable et l'eau lavait leur corps sombres. Le plus grand était pour l'instant en train d'arroser un buisson en fleurs qu'il venait de planter. Avec un grand pot d'argile au col étroit, il arrosait les fleurs et les feuilles. Le pot luisait au soleil, tandis que les muscles de son corps se tendaient, et il se tenait avec grâce et dignité. Il offrait un spectacle agréable à regarder. Les ombres étaient maintenant bien marquées.

L'attention est une chose étrange. Lorsque nous regardons, c'est toujours au travers d'un écran de mots, d'explications et de préjugés, et nous n'écoutons qu'au travers des jugements, des comparaisons et des souvenirs. Le simple fait de mettre un nom sur une fleur, ou sur un oiseau, est en soi une contradiction. L'esprit n'est jamais immobile pour regarder et entendre. Dès qu'il se met à regarder, il entreprend son vagabondage habituel, et il entre dans l'acte même de l'écoute une notion d'interprétation. de souvenir, d'agrément et l'attention se perd. L'esprit peut s'absorber dans ce qu'il voit ou ce qu'il entend, comme l'enfant dans son jouet, mais cela n'est pas l'attention. Et la concentration n'est pas non plus l'attention, car la concentration indique la sélection et la résistance. L'attention existe seulement lorsque l'esprit n'est pas absorbé par une idée ou par un objet, intérieur ou extérieur. L'attention est un bienfait total.

C'était un homme d'un certain âge, presque chauve, aux yeux clairs et perspicaces, et au visage marqué par l'inquiétude et les soucis. Père de plusieurs enfants, il raconta comment sa femme était morte en mettant au monde leur dernier-né, et tous maintenant vivaient chez des parents. Bien qu'il travaillât encore, son salaire était minime et il était difficile de joindre les deux bouts mais il réussissait pourtant à s'en sortir. Le fils aîné gagnait sa vie et le cadet faisait ses études. Il venait lui-même d'une famille

qui avait d'austères traditions séculaires et son passé lui était maintenant fort utile. Mais pour la génération actuelle, les choses seraient très différentes. Le monde changeait très rapidement et les vieilles traditions s'effondraient. Quoi qu'il en soit, la vie suivrait son cours, et il était vain de se plaindre. Il n'était d'ailleurs pas venu parler de sa famille, ou du futur, mais de lui-même.

— D'aussi loin que remontent mes souvenirs, il me semble que j'ai toujours été dans un état de contradiction. J'ai toujours eu des idéaux sans pouvoir les suivre. J'ai ressenti depuis l'enfance un attrait pour la vie monacale, la vie solitaire et méditative, mais j'ai pourtant fondé une famille. J'ai aussi souhaité me consacrer à l'étude, mais au lieu de cela, je suis devenu un simple bureaucrate. Toute ma vie n'a été qu'une suite de contradictions gênantes et aujourd'hui encore je suis pris dans des contradictions internes qui me sont très pénibles. Je veux être en paix avec moi-même, mais on dirait que je ne parviens pas à concilier tous ces désirs conflictuels. Que dois-je faire?

Il est impossible, de toute évidence, qu'existe jamais une harmonie ou une intégration entre des désirs contradictoires. L'ambition et le désir de la paix iront-ils jamais de pair? Ne sont-ils pas contradictoires et incompatibles par essence?

— Mais les désirs conflictuels ne peuvent-ils être maîtrisés? Ne peut-on dompter ces chevaux sauvages?

N'avez-vous pas essayé?

— Si, depuis de nombreuses années. Et y avez-vous réussi?

— Non. Mais c'est sans doute parce que je n'ai pas réussi à discipliner le désir, je n'ai pas suffisamment essayé. La faute n'en est pas à la discipline mais à celui qui ne sait pas l'appliquer.

N'est-ce pas en voulant discipliner ce désir que l'on suscite la contradiction? La discipline est avant tout résistance et refoulement, ce qui débouche sur le conflit. Lorsque vous disciplinez le désir, quel est ce « vous » qui impose cette discipline?

— C'est la partie supérieure de l'esprit.

Vraiment? N'est-ce pas plutôt une partie de l'esprit qui essaye d'en dominer une autre, un désir qui essaye d'en refouler un autre? Or ce refoulement d'une partie de l'esprit par un autre que vous nommez « partie supérieure de l'esprit » ne peut déboucher que sur le conflit. Toute résistance est génératrice de conflit. Et autant qu'un désir puisse en refouler ou en maîtriser un autre, cette soi-disant partie supérieure de l'esprit suscite d'autres désirs qui sont bientôt en révolte. Le désir se multiplie, il ne s'agit jamais d'un seul désir. N'avez-vous point remarqué?

— Si, j'ai remarqué qu'en essayant de discipliner un désir particulier, on en fait naître d'autres. Il faut s'occuper de chacun séparément.

Et passer ainsi sa vie à poursuivre et à vaincre un désir après l'autre - pour finir par découvrir que le désir demeure. La volonté est désir et elle peut dominer tyranniquement toutes les autres formes de désirs. Mais ce qui est conquis de la sorte doit sans cesse être reconquis. La volonté peut devenir une habitude, et l'esprit qui fonctionne dans la routine de l'habitude est mécanique, mort.

— Je ne suis pas sûr de saisir tout ce que vous dites, mais j'ai parfaitement conscience des contradictions et des embarras du désir. S'il n'y avait qu'une seule contradiction en moi, je pourrais en supporter le conflit, mais il y en a plusieurs. Comment faire pour être en paix?

C'est une chose que de comprendre, une autre que de désirer être en paix. La paix suit effectivement la compréhension, mais le simple désir d'être en paix ne fait que renforcer le désir qui est à la source de tous les conflits. Un puissant désir qui étouffe

les autres n'entraîne jamais la paix, tout au plus édifie-t-il une muraille dont il est prisonnier.

— Mais alors comment sortir de ce filet de désirs contradictoires?

Le « comment » procède-t-il de la recherche, ou n'est-il que la demande d'une méthode permettant de mettre fin à la contradiction?

— Je suppose que je cherche une méthode. Mais n'est- ce pas uniquement par la pratique rigoureuse et patiente de la méthode appropriée que l'on peut mettre fin à ce conflit?

Toute méthode, encore une fois, implique que l'on fasse un effort pour maîtriser, refouler ou sublimer le désir, et cet effort donne naissance à la résistance sous ses différentes formes, subtiles ou évidentes. C'est un peu comme si l'on vivait dans un couloir étroit qui vous empêcherait de voir l'immensité de la vie.

— Vous semblez être tout à fait opposé à la discipline. Je vous fais seulement remarquer qu'un esprit discipliné et modelé n'est pas un esprit libre. Lorsque se produit la compréhension du désir, la discipline perd toute signification. La compréhension du désir est beaucoup plus importante que la discipline, qui consiste simplement à se conformer à un désir.

— Mais s'il ne doit exister nulle discipline, comment l'esprit pourra-t-il se libérer du désir qui crée toutes ces contradictions?

Le désir ne crée pas la contradiction. Le désir eut la contradiction. C'est pourquoi il est essentiel de comprendre le désir.

— Qu'entendez-vous par là?

Il s'agit d'avoir une conscience lucide du désir, sans le nommer, le rejeter ou l'accepter. Avoir simplement conscience de l'existence du désir, comme de celle d'un enfant. Si vous voulez comprendre un enfant, vous devez l'observer, et une telle observation est impossible si les moindres notions de condamnation, de justification ou de comparaison interviennent. De la même façon, pour comprendre le désir, il faut en avoir une conscience simple et lucide.

— Cela suffira-t-il à faire cesser la contradiction interne?

Est-il possible d'offrir la moindre garantie? Et ce besoin d'être certain, d'être en sécurité - n'est-ce pas là une autre forme de désir?

Avez-vous jamais connu un instant dépourvu de toute contradiction interne?

— Peut-être pendant le sommeil, mais jamais autrement.

Le sommeil n'est pas nécessairement un état de paix, ni libéré de la contradiction interne - mais c'est une autre question.

Pourquoi n'avez-vous jamais connu un tel état? Avez- vous fait l'expérience de l'action totale - cette action qui implique votre esprit et votre cœur en même temps que votre corps, la totalité de votre être?

— Je n'ai malheureusement jamais connu de moment d'une telle pureté. Un tel oubli de soi doit être une véritable félicité, mais cela ne m'est jamais arrivé et je crois que rares sont les bienheureux en ce domaine.

Lorsque le moi est absent, n'éprouvons-nous pas l'amour - non pas l'amour que l'on nomme personnel ou impersonnel, divin ou profane, mais l'amour libéré de l'esprit et de ses interprétations?

— Parfois, lorsque je suis au bureau, il arrive qu'un étrange sentiment « d'autre chose » m'envahisse en effet - mais c'est si rare. Si seulement cela pouvait durer.

Quels thésauriseurs nous sommes! Nous voulons conserver ce qui ne peut pas l'être ; nous voulons nous souvenir de ce qui n'est pas de l'ordre de la mémoire. Tous ces souhaits, ces quêtes, ces réussites qui constituent le désir d'être, de devenir, donnent lieu à la contradiction du moi. Le moi ne peut jamais connaître l'amour, mais seulement le désir, avec son cortège de contradictions et de souffrances. L'amour ne se poursuit pas, ne s'obtient pas. On ne l'achète pas en pratiquant la vertu. De tels comportements sont de l'ordre du moi, du désir. Et le désir est indissolublement lié à la douleur de la contradiction.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 47 'Le désir et la douleur de la contradiction'

Que dois-je faire ?

Un vent frais soufflait. Ce n'était pas le vent sec du demi-désert qui nous entourait, il venait des montagnes lointaines. Ces montagnes comptaient parmi les plus élevées du monde, immense chaîne qui s'étendait du nord-ouest au sud-est. Elles étaient gigantesques et sublimes et offraient un spectacle étonnant lorsque vous les contempliez tôt le matin, avant que le soleil n'éveille la terre endormie. Leurs pics très hauts, d'un rose délicat et brillant, se détachaient de façon étonnamment claire contre le ciel bleu pâle. Tandis que le soleil se levait, les plaines étaient recouvertes d'ombres de plus en plus grandes. Bientôt ces hauts sommets mystérieux se perdraient dans les nuages mais avant qu'ils ne disparaissent, ils répandraient leur bénédiction sur les vallées, les fleuves et les villes. Et quand bien même on ne les distinguait plus, on sentait qu'ils étaient là, immenses, silencieux et intemporels.

Un mendiant descendait la route en chantant. Il était aveugle et un enfant le guidait. Des gens le dépassaient, et de temps à autre quelqu'un mettait une pièce ou deux dans la boîte qu'il tenait. Il continuait à chanter, sans prêter attention au cliquetis des pièces. Un domestique sortit d'une grande maison, mit une pièce dans sa boîte, murmura quelque chose et retourna dans la maison en refermant la porte derrière lui. Les perroquets s'étaient envolés pour la journée, de leur vol bruyant et désordonné. Ils étaient partis dans les champs et les bois mais vers le soir ils reviendraient passer la nuit dans les arbres qui bordaient la route. Là, ils étaient bien à l'abri, en dépit des réverbères qui atteignaient presque les feuilles. De nombreux autres oiseaux semblaient passer la journée en ville, et certains d'entre eux, sur une immense pelouse, essayaient d'attraper des vers endormis. Un jeune garçon passa en jouant de la flûte. Il était très mince et allait nu-pieds. Il marchait avec désinvolture, semblant ne pas se soucier de l'endroit où ses pas le conduisaient. Il était la flûte et la mélodie était dans ses yeux. Si vous marchiez derrière lui, vous aviez l'impression qu'il était le meilleur flûtiste du monde. Et, d'une certaine façon, il l'était réellement ; car il ne prêtait pas la moindre attention aux voitures qui le dépassaient à toute allure, ni à l'agent de police encore ensommeillé au coin de la rue, ni à la femme qui portait un ballot sur sa tête. Le monde n'existait plus pour lui, seule sa musique comptait.

Le jour s'était enfin levé.

La pièce n'était pas très grande et les quelques personnes présentes suffisaient à la remplir. Il y avait des gens de tous les âges. Un homme âgé était venu avec sa petite fille, ainsi qu'un couple marié et un étudiant. Il était évident qu'ils ne se connaissaient pas et chacun avait hâte de parler de son propre problème, sans vouloir se mêler aux autres. La petite fille s'assit près de son père, timide et très tranquille. Elle devait avoir une dizaine d'années. Ses vêtements étaient tout propres et elle avait une fleur dans les cheveux. Nous restâmes assis un certain temps en silence. L'étudiant attendait que ses aînés prennent la parole, mais le vieil homme préférait laisser parler les autres. Le jeune homme, assez nerveux, finit par parler.

— Je termine mes études d'ingénieur mais il me semble qu'aucune carrière ne m'intéresse vraiment. Je ne sais pas ce que je veux faire Mon père, qui est avocat, veut bien que je fasse n'importe quoi, l'important étant que je fasse quelque chose. Naturellement, étant donné les études que je poursuis, il préférerait que je sois ingénieur. Mais cela ne m'intéresse pas. Je le lui ai dit mais il pense que l'intérêt se manifestera dès que je commencerai à travailler pour gagner ma vie. J'ai plusieurs cama-

rades qui ont fait des études différentes des miennes et qui gagnent déjà leur vie. Mais la plupart d'entre eux sont déjà ennuyeux et fatigués et Dieu sait dans quel état ils seront d'ici quelques années. Je ne veux pas être comme eux - et je suis sûr que c'est ce qui m'attend si je deviens ingénieur. Ce n'est pas que je redoute les examens. Je sais que je peux les réussir, sans vouloir me vanter. Je ne veux tout simplement pas être ingénieur, mais rien d'autre ne m'intéresse. J'ai essayé d'écrire, et j'ai fait un peu de peinture, mais tout cela ne mène pas loin. Mon père ne songe qu'à me pousser vers un travail et il pourrait sans doute m'en trouver un. Mais je sais ce qui m'arriverait si j'acceptais. J'ai parfois envie de tout laisser tomber sans même passer mes examens de dernière année.

Ce qui serait un peu bête, n'est-ce pas? Vous êtes au bout de vos études, pourquoi ne pas les terminer? Cela ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas?

— Non, sans doute. Mais que ferai-je ensuite?

En dehors des carrières habituelles, que voudriez-vous vraiment faire? Vous de^ez avoir un intérêt quelconque, si vague soit-il. Et tout eu fond de vous-même, vous le connaissez, n'est-ce pas?

— C'est que, voyez-vous, je ne veux pas devenir riche. Fonder une famille ne m'intéresse pas et je ne veux pas devenir l'esclave d'une routine. Presque tous mes amis travaillent pour finir leurs études ou se sont déjà lancés dans une carrière et tous passent leurs journées dans des bureaux. Et qu'en retirent-ils? Une maison, une femme, des enfants - et l'ennui. Pour moi, c'est quelque chose d'assez effrayant et je ne veux pas m'y laisser prendre. Mais je ne sais toujours pas quoi faire.

Vous avez tellement pensé à tout cela, et pourtant vous n'avez pas trouvé où était votre véritable intérêt? Qu'en pense votre mère?

— Ce que je fais lui est égal pour autant que je sois en sécurité, ce qui veut dire marié et enchaîné. Alors elle approuve mon père. Lors de mes promenades, j'ai souvent réfléchi à ce que j'aimerais faire, et j'en ai parlé avec mes amis. Mais la plupart d'entre eux ne pensent qu'à leur propre métier, et il ne sert à rien de leur parler. A partir du moment où ils décident d'un métier, quel qu'il soit, ils pensent que c'est la seule chose à faire - le devoir, les responsabilités, et tout le reste. Je ne voudrais pas me laisser prendre par un travail aussi ingrat, c'est tout. Mais ce qui m'intéresse vraiment? J'aimerais bien le savoir!

Aimez-vous les contacts humains?

— Assez vaguement. Pourquoi?

Peut-être pourriez-vous vous diriger vers les activités sociales?

— C'est étrange que vous disiez cela. J'ai pensé à me tourner vers le domaine social et pendant quelques temps j'ai fréquenté certains de ceux qui y ont consacré leur vie. En règle générale, ce sont des gens secs et frustrés, qui se préoccupent énormément des pauvres et qui ne cessent de s'activer pour tenter d'améliorer les conditions sociales, mais qui intérieurement ne sont pas heureux. Je connais une jeune femme qui donnerait n'importe quoi pour se marier et mener une vie de famille, mais c'est son idéalisme qui la détruit. Elle est prise dans l'habitude routinière des bonnes œuvres et elle est devenue horriblement joyeuse au sujet de son propre ennui. C'est de l'idéalisme sans flamme, sans la moindre joie intérieure.

J'imagine que la religion, au sens classique du ternie, ne signifie rien pour vous?

— Petit garçon, j'allais souvent au temple avec ma mère, parmi les prêtres, les prières et les cérémonies, mais il y a des années que je n'y suis plus allé.

Cela aussi devient une routine, une sensation répétée, une façon de vivre à partir de mots et d'explications. La religion est quelque chose de beaucoup plus vaste que tout cela. Avez-vous l'esprit d'aventure?

— Pas au sens habituel de ce mot - faire de l'escalade, des explorations polaires, de la plongée sous-marine, ou des choses de ce genre. Je ne joue pas les esprits supérieurs mais tout cela m'a toujours semblé plutôt enfantin. Je ne pourrais pas davantage escalader des montagnes que partir à la chasse à la baleine.

Et la politique?

— Le jeu politique ordinaire ne m'intéresse pas. J'ai quelques amis Communistes, j'ai lu une partie de leurs bouquins, et à un certain moment j'ai pensé adhérer au Parti. Mais je ne peux pas digérer leurs mensonges, leur violence et leur totalitarisme. Car c'est bien cela qu'ils représentent, quelle que soit leur idéologie officielle et leurs messages de paix. J'ai très rapidement traversé cette phase.

Nous avons éliminé un bon nombre de choses, n'est-ce pas? Si vous ne voulez rien faire de tout cela, que reste- t-il?

— Je ne sais pas. Suis-je encore trop jeune pour le savoir?

Croyez-vous que ce soit une question d'âge? Le mécontentement fait partie de l'existence, mais nous trouvons d'habitude une façon de le réduire, soit au travers d'un métier, ou par le mariage, la croyance, ou par l'idéalisme et les bonnes œuvres. D'une façon ou d'une autre, nous réussissons presque tous à étouffer cette flamme du mécontentement, n'est-ce pas? Et après cela, nous croyons enfin être heureux - et nous le sommes peut-être, au moins pour un certain temps. Mais au lieu d'étouffer cette flamme du mécontentement au moyen d'une satisfaction quelconque, est-il possible de la laisser brûler? Et s'agit-il alors du mécontentement?

— Vous voulez dire que je dois rester tel que je suis, mécontent de moi-même et de tout ce qui m'entoure, et ne pas chercher une occupation satisfaisante qui éteindrait ce feu? C'est cela?

Nous sommes mécontents parce que nous croyons que nous devons absolument être satisfaits. C'est l'idée que nous devons être en paix avec nous-mêmes qui rend le mécontentement douloureux. Vous pensez que vous devez être quelque chose, n'est-ce pas? - un individu responsable, un citoyen utile et tout le reste. La compréhension du mécontentement peut vous permettre d'être tout cela et bien davantage. Mais vous voulez faire quelque chose de satisfaisant, quelque chose qui vous occupera l'esprit et mettra fin à cette perturbation interne. N'en est-il pas ainsi?

— Si, dans un certain sens, mais je comprends maintenant sur quoi débouche une occupation de ce genre.

L'esprit occupé est un esprit terne et routinier. Il est par essence médiocre. Et du fait qu'il s'est établi dans l'habitude, la croyance, dans un train-train respectable et profitable, l'esprit se sent en sécurité, tant intérieurement qu'extérieurement. Et il cesse ainsi d'être perturbé. N'êtes- vous pas d'accord?

— C'est en général ainsi, en effet. Mais que dois-je faire?

Vous trouverez peut-être la solution si vous approfondissez cette impression de mécontentement. N'y pensez pas en termes de contentement. Essayez de découvrir sa raison d'être, et s'il doit être maintenu. En définitive, rien de particulier ne vous pousse à gagner votre vie, n'est-ce pas?

— Pour être franc, rien du tout. On peut toujours vivre en se débrouillant d'une façon ou d'une autre.

De sorte que là n'est pas votre problème. Mais vous ne voulez pas vous laisser prendre par la routine, et le cercle vicieux de la médiocrité. N'est-ce pas plutôt cela qui vous préoccupe?

— On le dirait bien, en effet.

Ne pas se laisser prendre ainsi demande beaucoup de travail, une vigilance constante, cela implique qu'on ne tire nulle conclusion à partir de laquelle s'engageraient d'autres réflexions, car penser à partir d'une conclusion n'est pas penser. C'est en fait parce que l'esprit part d'une conclusion, d'une croyance, d'une expérience, d'un savoir qu'il se fait prendre par la routine, le filet de l'habitude, et étouffe ainsi le feu du mécontentement.

— Vous avez tout à fait raison, et je comprends enfin ce qui s'est passé en moi. Je ne veux pas être semblable à ceux dont la vie n'est qu'une routine ennuyeuse, et je dis cela sans le moindre sentiment de supériorité. Se perdre dans diverses formes d'aventure est tout aussi dépourvu de sens, et je ne veux pas non plus être simplement satisfait. Je commence à regarder, même très vaguement, dans une direction dont j'ignorais jusqu'à l'existence. C'est à cette direction que vous vous êtes référé l'autre jour lors de votre conférence quand vous avez parlé de cet état, ou de ce mouvement, qui est intemporel et ne cesse jamais d'être créatif, n'est-ce pas?

Peut-être. La religion n'est pas affaire de temples, d'églises, de rituels et de croyances. C'est la découverte permanente de ce mouvement, qui peut avoir n'importe quel nom, ou pas de nom du tout.

— Je crains d'avoir dépassé le temps qui m'était imparti, dit-il en se tournant vers les autres. J'espère que vous ne m'en voudrez pas.

— Au contraire, répondit le vieil homme. J'ai pour ma part écouté très attentivement et de façon très profitable. J'ai ainsi vu autre chose que mon propre problème. En écoutant les ennuis d'autrui, nos propres fardeaux sont parfois moins lourds à porter.

Il resta quelques instants silencieux, comme s'il cherchait comment exprimer ce qu'il avait à dire.

— En ce qui me concerne, reprit-il, j'ai atteint l'âge où je ne me demande plus ce que je vais faire. Je regarde plutôt en arrière et je réfléchis à ce que j'ai fait de ma vie. J'ai fait moi aussi des études, mais je n'étais pas aussi réfléchi que notre jeune ami. Après avoir passé mes examens, je me suis mis en quête d'un travail et après l'avoir trouvé, j'ai passé les quarante années qui suivirent à gagner ma vie et celle d'une famille assez nombreuse.

Pendant toutes ces années, j'ai été pris dans cette routine du travail de bureau dont vous avez parlé, ainsi que dans les habitudes de la vie de famille, et je connais ses plaisirs et ses tribulations, ses larmes et ses joies éphémères. J'ai vieilli dans les conflits et les soucis et ces dernières années m'ont vu décliner rapidement. Considérant tout cela, je me dis maintenant « qu'as-tu fait de ta vie? En dehors de ta famille et de ton travail, qu'as-tu réalisé? »

Le vieil homme marqua un temps d'arrêt avant de répon- dre à sa propre question.

— Au fil des années, j'ai adhéré à diverses associations pour l'amélioration de ceci ou de cela. J'ai appartenu à de nombreux mouvements religieux, passant sans cesse de l'un à l'autre. Et j'ai lu avec beaucoup d'espoir toute la littérature de l'extrême gauche avant de m'apercevoir que leurs organisations étaient d'un autoritarisme aus-

si tyrannique que celui de l'église. Maintenant que je suis à la retraite, je constate que j'ai mené une vie superficielle, en me laissant tout simplement aller. Et même si j'ai tenté de lutter contre le courant violent de la société, il a quand même fini par m'emporter. Mais ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles. Je ne verse pas la moindre larme sur le passé et je ne pleure pas sur ce qui a été. Je ne m'occupe que des quelques années qui me restent. Entre aujourd'hui et le jour de ma mort prochaine, comment faire pour rencontrer cette chose que l'on nomme la vie? Là est mon problème.

Ce que nous sommes est constitué par ce que nous avons été, et ce que nous avons été donne également forme au futur, sans se manifester précisément dans chacune de nos pensées et chacun de nos actes. Le présent est un mouvement du passé vers le futur.

— Quel a été mon passé? Une presque nullité. Il n'y a pas eu de grands péchés ni d'ambition démesurée, pas de douleur dévastatrice, ni de violence dégradante. Ma vie a été une vie d'homme moyen, ni chaude ni froide, son cours a été régulier, c'est-à-dire, en définitive, une vie parfaitement médiocre. Il n'y a rien dans mon passé dont je puisse être fier ou au contraire avoir honte. Toute mon existence a été vide et terne, sans beaucoup de signification. Et il en aurait été de même que je vive dans un palais ou dans une cabane. Qu'il est donc facile de tomber dans la médiocrité! Ce que je voudrais savoir, c'est s'il est possible de remonter le courant de cette médiocrité? Est-il possible de sortir de ce passé mesquin?

Qu'est-ce que le passé? Lorsque vous employez le mot « passé », quel contenu lui donnez-vous?

— Il me semble que le passé est avant tout une question d'associations et de mémoire.

Voulez-vous dire la totalité de la mémoire, ou simplement le souvenir d'incidents quotidiens? Les événements dépourvus de signification psychologique, même si on s'en souvient, ne s'enracinent pas dans l'humus mental. Ils vont et viennent, mais n'occupent ni n'alourdissent l'esprit. Seuls ceux qui ont un contenu psychologique demeurent. Qu'entendez-vous par le passé? S'agit-il d'un passé qui apparaît comme une masse immuable, dont on peut se défaire de façon nette et précise?

— C'est l'assemblage d'une multitude de petites choses qui constitue mon passé et ses racines sont superficielles. Un choc violent, ou un vent puissant, pourraient le dissiper.

Et vous attendez que ce vent souffle? Est-ce là votre problème?

— Je n'attends rien du tout. Mais dois-je continuer ainsi jusqu'à la fin de mes jours? Ne puis-je pas me libérer de mon passé?

Encore une fois, de quel passé souhaitez-vous vous libérer? Le passé est-il quelque chose de figé, ou est-il vivant? Si c'est une chose vivante, d'où lui vient cette vie? Par quels moyens parvient-il à revivre? Si c'est une chose vivante, pouvez-vous vous en libérer? Et qui est ce « vous » qui veut se libérer?

— Voilà que tout s'embrouille, se plaignit-il. J'ai posé une question très simple et vous ripostez en posant d'autres questions beaucoup plus compliquées. Auriez-vous l'amabilité de vous expliquer davantage?

Vous dites vouloir vous libérer du passé. Quel est ce passé?

— Ce sont les souvenirs et les expériences qu'on en a. Vous dites également que ces souvenirs sont superficiels

et ne sont pas profondément enracinés. Mais certains d'entre eux ne sont-ils pas profondément ancrés dans l'inconscient?

— Je ne crois pas avoir de souvenirs profondément ancrés. La tradition et la croyance ont des racines très profondes pour beaucoup de gens, mais je ne les respecte que pour des questions de convenance sociale. Elles ne jouent pas un rôle important dans ma vie.

Si l'on peut se dégager aussi facilement du passé, il n'y a pas de problème. S'il ne reste que l'enveloppe extérieure du passé, que l'on peut enlever à n'importe quel moment, c'est que vous vous en êtes déjà libéré. Mais le problème est plus compliqué que cela, n'est-ce pas? Comment allez- vous sortir de votre vie médiocre? Comment allez-vous briser la petitesse de l'esprit? Cela ne fait-il pas également partie de votre problème? Et en l'occurence, le « comment » aide ici au progrès de la recherche et n'est pas une demande de marche à suivre. C'est la pratique d'une méthode, reposant sur le désir de réussir, avec la peur et la contrainte que cela implique, qui a suscité cette petitesse d'esprit.

— Je suis venu dans l'intention de liquider mon passé qui n'a pas grande signification et me voilà confronté à un autre problème.

Pourquoi dire que votre passé n'a pas grande signification?

— J'ai flotté à la surface de la vie, et lorsque vous vous laissez aller ainsi vous ne pouvez avoir de racines profondes, même avec votre famille. Il m'apparaît que la vie n'a pas signifié grand-chose pour moi, je n'en ai rien fait. Il ne me reste plus que quelques années, et je veux cesser de me laisser aller. Je veux faire quelque chose de ce qui reste de ma vie. Est-ce possible?

Que voulez-vous faire de votre vie? Le modèle de ce que vous voulez être n'est-il pas issu de ce que vous avez: été? Ce modèle, de toute évidence, est une réaction à ce qui a été, c'est le produit du passé.

— Mais comment faire quelque chose de ma vie?

Qu'entendez-vous par la vie? Pouvez-vous avoir une ;

action sur elle? Ou bien la vie est-elle imprévisible et ne peut-elle se réduire aux limites de l'esprit? La vie est un tout, n'est-ce pas? La jalousie, la vanité, l'inspiration et le désespoir ; la moralité sociale, et la vertu qui est hors du royaume de la rectitude cultivée ; le savoir accumulé au cours des siècles, le caractère, qui est la rencontre du passé et du présent ; les croyances organisées que l'on appelle religions, et la vérité qui se trouve au-delà ; la haine et l'affection ; l'amour et la compassion qui ne sont pas de l'ordre de l'esprit - la vie, c'est tout cela et bien davantage, n'est-ce pas? Et vous voulez en faire quelque chose, vous voulez lui donner une forme, un sens, une direction. Mais quel est donc ce « vous » qui veut effectuer tout cela? Etes-vous différent de ce que vous voulez changer?

— Cela implique-t-il qu'on doive se laisser aller?

Lorsque vous voulez diriger et donner forme à la vie,

c'est selon un modèle qui est fonction du passé. Ou alors, étant incapable de cette modification, vous vous laissez flotter par réaction. Mais la compréhension de la totalité de la vie porte en soi sa propre action, dans laquelle n'entre ni le fait de se laisser aller, ni celui d'imposer un modèle. Cette totalité doit être comprise d'instant en instant, sans cesse. Il faut que sonne le glas du moment passé.

— Mais suis-je capable de comprendre la totalité de la vie? demanda-t-il avec anxiété.

Si vous ne la comprenez pas, personne ne la comprendra à votre place. Cette compréhension ne se transmet pas.

— Comment m'y prendrai-je?

Au travers de la connaissance de soi ; car la totalité, le trésor tout entier de la vie est également en vous.

— Mais qu'est-ce exactement que la connaissance de soi?

C'est la perception de la façon dont fonctionne votre propre esprit ; c'est l'étude de vos besoins, de vos désirs, de vos appétits et de vos quêtes, qu'ils soient cachés ou évidents. On n'apprend pas lorsqu'on accumule un savoir. Avec la connaissance de soi, l'esprit est suffisamment libre pour être immobile. Et ce n'est qu'alors qu'entre en existence ce qui est au-delà de la mesure de l'esprit.

Le couple marié n'avait pas cessé d'écouter. Ils attendaient leur tour, sans interrompre, et le mari finit par prendre la parole.

— Notre problème était celui de la jalousie, mais après avoir écouté tout ce qui a été dit, je crois que nous pourrons le résoudre. Nous avons peut-être plus appris en écoutant en silence qu'en posant des questions.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 48 'Que dois-je faire ?'

Les activités fragmentaires et l'action totale

Deux corbeaux se battaient et ne semblaient pas plaisanter. Ils sautaient lourdement sur le sol, les ailes repliées, et se déchiraient de leurs becs noirs et acérés. Deux ou trois congénères croassaient sur un arbre voisin et bientôt tous les corbeaux du voisinage arrivèrent, faisant un vacarme épouvantable et essayant d'arrêter le combat. Ils étaient des dizaines mais en dépit de leurs croassements anxieux et pleins de colère, le combat ne cessa pas. Un cri ne l'interrompit pas non plus, mais quelqu'un frappa soudain dans ses mains et la peur les fit s'envoler tous, même les combattants qui reprirent leurs assauts parmi les branches des arbres environnants. Tout était fini. Une vache noire attachée à un piquet avait placidement regardé en direction du combat et s'était remise à brouter. Elle était assez petite et semblait douce, avec de grands yeux veloutés.

Une procession apparut sur la route. C'était un enterrement. Une demi-douzaine de voitures suivaient un corbillard dans lequel on voyait un cercueil, bois verni étincelant avec de nombreuses garnitures d'argent. Arrivé au cimetière, tout le monde descendit de voiture et le cercueil fut lentement transporté jusqu'à la tombe, qu'on avait dû creuser plus tôt dans la matinée. Ils la contournèrent deux ou trois fois, puis déposèrent soigneusement le cercueil sur deux solides madriers qui enjambaient la tranchée ouverte. Tous s'agenouillèrent tandis que le prêtre donnait sa bénédiction et le cercueil fut ensuite lentement descendu jusqu'à son lieu de repos dernier. Il y eut un long silence, puis chacun lança une poignée de terre fraîchement retournée et les fossoyeurs, vêtus de pagnes clairs, commencèrent à combler la tombe, qui fut bientôt remplie. Une couronne de fleurs blanches, qui commençaient déjà à se faner sous le soleil ardent, fut déposée là et tous s'en allèrent solennellement.

Il avait plu récemment et l'herbe du cimetière était d'un vert éclatant. Il était entouré de palmiers et de bananiers et de buissons en fleurs. C'était un endroit agréable et des enfants venaient jouer sur l'herbe, sous les arbres, là où il n'y avait pas de tombes. Très tôt le matin, bien avant que le soleil se lève, il y avait une rosée très dense sur l'herbe et les grands palmiers se détachaient contre le ciel étoile. Le vent du nord était frais et avec lui parvenait la plainte étouffée d'un train lointain. A part cela, tout était tranquille, il n'y avait pas de lumière dans les maisons voisines et les trépidations des camions sur la route n'avaient pas encore commencé.

La méditation est la floraison de la bonté ; ce n'est pas la culture de la bonté. Ce qui est cultivé ne dure pas ; cela meurt et doit être refait. La méditation n'est pas pour le méditant. Le méditant sait comment méditer, il pratique, contrôle, modèle, lutte, mais cette activité de l'esprit n'est pas la lumière de la méditation. La méditation n'est pas assemblée par l'esprit. C'est le silence total de l'esprit dans lequel le centre de l'expérience, du savoir, de la pensée, n'est plus. La méditation, c'est l'attention totale sans objet dans lequel la pensée s'absorbe. Le méditant ignore à tout jamais la bonté de la méditation.

C'était un homme déjà âgé et célèbre pour son idéalisme politique et ses bonnes œuvres. Il gardait au fond du cœur l'espoir de quelque chose d'infiniment plus vaste que cela, mais il était de ces hommes pour qui l'action juste avait toujours été le signe de la bonté. Il était constamment engagé dans la réforme qu'il considérait comme moyen pour parvenir au but suprême: le bien de la société. Il y avait en lui un curieux mélange de piété et d'anxiété, et il vivait dans la coquille de sa propre pensée bien rai-

sonnée. Il avait pourtant entendu murmurer qu'il existait autre chose. II était venu accompagné d'un ami qui l'aidait activement dans la réforme sociale. Son ami était un petit homme sec qui donnait une impression d'agressivité maîtrisée et contenue. Il devait s'être rendu compte que l'agressivité n'était pas la bonne façon de faire, mais il ne réussissait pas à la masquer totalement. On la percevait dans ses yeux et, sans qu'il le sache, dans son sourire. Nous prîmes place dans la pièce et aucun d'eux ne sembla remarquer la branche délicatement fleurie qu'un coup de vent avait fait entrer par la fenêtre. Elle était sur le sol, et le soleil l'illuminait.

— Mon ami et moi ne sommes pas venus parler d'action politique, déclara le premier. Nous savons parfaitement ce que vous en pensez. Pour vous, l'action n'est ni politique, ni réformiste ni religieuse. Il n'existe qu'une action, l'action totale. Mais la plupart d'entre nous ne pensent pas ainsi. Notre pensée est compartimentée, les cloisons sont parfois étanches et parfois flexibles, perméables. Et notre action est toujours fragmentaire. Nous ne savons pas ce qu'est l'action totale. Nous ne connaissons que les activités de la partie et nous espérons qu'en assemblant ces diverses parties nous formerons un tout.

Est-il jamais possible de former un tout en assemblant les parties, si ce n'est dans le domaine mécanique ? Car vous avez dans ce cas un plan qui vous aide à assembler les diverses pièces. Mais avez-vous un schéma de ce genre qui vous aidera à construire la société parfaite ?

— Nous en avons un, répondit l'ami.

Vous savez alors déjà ce que sera le futur de l'homme ?

— Nous n'avons pas de telles prétentions, mais nous voulons véritablement que certaines réformes aient lieu, réformes que personne ne pourrait contester.

Mais la réforme ne peut être que fragmentaire, c'est une évidence. S'activer à faire le « bien » sans comprendre l'action totale devient à la longue quelque chose de néfaste, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que cette action totale ?

Ce n'est certainement pas l'assemblage de diverses activités séparées. Pour comprendre l'action totale, il faut que cesse l'activité fragmentaire. Il est impossible de voir d'un seul coup d'œil la totalité des cieux en passant d'une petite fenêtre à une autre. Il faut abandonner toutes les fenêtres, n'est-ce pas ?

— Cela semble parfait intellectuellement, mais lorsque vous voyez l'affamé, le pauvre misérable, vous bouillez intérieurement et vous voulez faire quelque chose.

C'est tout à fait naturel. Mais la simple réforme nécessite toujours une autre réforme et entreprendre toutes ces activités fragmentaires sans avoir compris l'action totale semble aussi nuisible que destructeur.

— Mais comment comprendre cette action totale dont vous parlez ? demanda l'autre.

Il faut, de toute évidence, commencer par abandonner la partie, le fragmentaire, c'est-à-dire le groupe, la nation, l'idéologie. Si l'on s'accroche à ces notions, on espère comprendre l'ensemble, mais c'est impossible. C'est un peu comme l'homme ambitieux qui essayerait d'aimer. Pour aimer, le désir de la réussite, du pouvoir et de la situation doit totalement cesser. On ne peut pas tout avoir. Et de la même façon, l'esprit dons la pensée elle-même est fragmentaire est incapable de découvrir cette action totale.

— Mais alors comment la découvrir ? s'exclama l'ami. Il n'y a pas de recette, pas de formule pour sa découverte.

Le sentiment d'être un et complet diffère énormément de la description intellectuelle qu'on peut en donner. Mais nous n'avons pas le sentiment de cette totalité unifiée, et nous essayons d'assembler les fragments, espérant ainsi former un tout. Puis-je vous demander pourquoi vous faites quoi que ce soit ?

— J'éprouve et je pense et l'action naît de cela.

Cela ne débouche-t-il pas sur une contradiction dans vos diverses activités ?

— Si parfois, mais l'on peut éviter la contradiction en s'en tenant à une ligne d'action définie.

En d'autres termes, vous refusez toutes les activités qui n'ont pas de rapport avec celle que vous avez choisie. Cela ne finira-t-il pas par créer de la confusion tôt ou tard ?

— Peut-être. Mais que doit-on faire ? demanda-t-il avec une certaine irritation.

Est-ce là une question purement formelle, ou bien commencez-vous à comprendre que le fait de ne choisir qu'un seul type d'action se révèle sélectif et néfaste ? Car c'est en définitive parce que vous ne ressentez pas la nécessité d'une action totale que vous vous dispersez dans des activités contradictoires. Pour éprouver cette nécessité de l'action totale, vous devez vous interroger au plus profond de vous-même. Il n'est pas d'interrogation sans humilité. Seule l'humilité mène à la connaissance. Mais vous, vous savez tout, et comment l'homme qui sait serait-il humble ? Lorsque l'humilité est là, il n'est plus possible d'être réformateur, ou politicien.

— Mais alors nous ne pouvons plus rien faire, et nous serons réduits en esclavage par ceux de l'extrême gauche dont l'idéologie promet un paradis sur la terre! Ils prendront le pouvoir et nous liquideront. Mais une telle éventualité peut fort bien être évitée grâce à une législation intelligente, à des réformes et par la socialisation graduelle de l'industrie. C'est tout cela que nous voulons.

— Mais l'humilité ? demanda le premier. Je comprends son importance, mais comment l'atteindre ?

Certainement pas avec une méthode. Pratiquer l'humilité, c'est cultiver l'orgueil. Une marche à suivre implique un résultat, et le résultat est arrogance. Le problème, c'est que la plupart d'entre nous veulent être quelqu'un et c'est cette activité partielle et réformiste qui nous donne la possibilité de satisfaire cette envie. La révolution économique ou politique reste partielle, fragmentaire et ne débouche que sur une misère et une confusion plus grandes, ainsi qu'on a pu le voir récemment. Il n'est qu'une révolution véritable et totale, c'est la révolution religieuse, et cela n'a aucun rapport avec la religion organisée, qui n'est jamais qu'une autre forme de tyrannie. Mais pourquoi n'éprouve- t-on pas d'humilité ?

— Pour la simple raison que si l'on était humble, on ne pourrait rien faire, déclara l'ami. L'humilité est bonne pour l'ermite, et non pour l'homme d'action.

Vous n'avez pas abandonné vos idées reçues, n'est-ce pas ? Vous êtes arrivé avec elles et vous repartirez avec elles. Mais de toute évidence, penser à partir de conclusions n'est tout simplement pas penser.

— Qu'est-ce qui s'oppose à l'humilité ? demanda le premier.

La peur. La peur de dire « je ne sais pas » ; la peur de n'être pas un leader, de n'être pas important ; la peur de n'être pas « au courant », au niveau des concepts traditionnels comme à celui des plus récentes idéologies.

— Ai-je peur ? demanda-t-il pensivement.

Peut-on répondre à cette question à votre place ? Ne devez-vous pas découvrir tout seul ce qu'il en est véritablement ?

— Il me semble qu'il y a si longtemps que je fais la vedette que j'ai fini par croire que les activités dans lesquelles je suis engagé sont les seules justes et pures. Vous avez parfaitement raison. Nous parvenons à un certain degré de modification et d'adaptation, mais nous n'osons pas réfléchir trop profondément, car nous voulons compter parmi les leaders, ou être au moins dans leur entourage. Nous ne voulons pas qu'on nous oublie.

Et tout cela, à l'évidence, indique que ce n'est pas le peuple qui vous occupe, mais les idéologies, les plans et les Utopies. Vous n'aimez pas vos semblables, vous n'éprouvez pour eux aucune sympathie. Vous n'aimez que vous-même, au travers d'identifications personnelles à certaines théories, des idéaux et des activités réformistes. Il s'agit toujours de vous, revêtu de différents aspects de respectabilité. Vous aidez le peuple au nom de quelque chose, pour le bien de quelque chose. Ce qui vous intéresse vraiment, ce n'est pas d'aider le peuple, mais de promouvoir le système ou l'organisation dont vous affirmez qu'ils aideront le peuple. N'est-ce pas en cela que réside votre véritable intérêt ?

Ils ne répondirent pas et s'en furent.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 49 'Les activités fragmentaires et l'action totale'

Se libérer du connu

La nuit était très claire, très étoilée. Il n'y avait pas un seul nuage dans le ciel. Le sinistre vacarme de la grande ville industrielle s'était apaisé et tout était infiniment tranquille, même le cri du hibou ne troublait pas cette paix. La lune pâle était juste au-dessus des grands palmiers immobiles, qui semblaient sous le charme de ce silence. Orion était bien visible à l'ouest et la Croix du Sud était au-dessus des collines. Toutes les lumières des maisons étaient éteintes, et la petite route étroite était sombre et déserte.

Soudain un gémissement parvint d'un vague endroit parmi les arbres. Le son était comme voilé et produisait une étrange impression de mystère et de peur. Mais plus il se rapprochait, plus le gémissement semblait aigu et bruyant, presque artificiel: la tristesse ne semblait pas authentique. Une procession apparut enfin, éclairée aux lanternes, et la plainte se fit plus forte que jamais. Ils portaient sur leurs épaules ce qui, à la pâle lueur de la lune, semblait être un cadavre. Suivant lentement un sentier qui traversait la clairière et tournait à droite, la procession se perdit à nouveau parmi les arbres. La plainte se fit moins forte puis cessa totalement. Ce fut à nouveau le silence - cet étrange silence qui règne quand la terre entière dort, et qui a une qualité particulière. Ce n'était pas le silence de la forêt, ou du désert, ou des lieux lointains et isolés, ni le silence de l'esprit totalement éveillé. C'était le silence du labeur et de la lassitude, de la douleur et du plaisir superficiel de la joie. Ce silence cesserait à la venue de l'aube, et reviendrait avec la nuit.

Le lendemain matin notre hôte demanda: « La procession, vous a-t-elle dérangé, cette nuit ? » Qu'était-ce au juste ?

— Lorsque quelqu'un est gravement malade, on appelle un médecin, mais pour ne pas prendre de risques, on appelle aussi quelqu'un qui est capable de chasser le mauvais esprit de la mort. Après avoir psalmodié au-dessus du corps du malade et avoir fait un certain nombre de choses étranges, l'exorciseur s'allonge et donne l'impression d'être lui-même à l'agonie. On l'attache alors sur une civière, on.le transporte en procession avec maints gémissements jusqu'au cimetière ou au bûcher funéraire et on le laisse là. Bientôt son assistant vient le détacher et il revient à la vie. Il recommence ses litanies sur le corps du malade, et tous rentrent tranquillement chez eux. Si le malade guérit, c'est que la magie a fonctionné, et s'il meurt, c'est que le mauvais esprit était trop fort.

Ce vieil homme était un sannyasi, un ascète qui s'était retiré du monde. Il avait le crâne rasé et ne portait qu'un pagne fraîchement lavé, de couleur safran. Il avait un long bâton qu'il posa près de lui en s'asseyant sur le sol avec l'aisance d'une longue habitude. Son corps était mince et docile, et il était légèrement penché en avant comme s'il écoutait, mais son dos était parfaitement droit. Il était très propre, son visage était clair et frais et il émanait de lui une dignité d'un autre monde. Il vous regardait lorsqu'il vous parlait, mais autrement il gardait les yeux baissés. Il y avait en lui quelque chose de très agréable et de très amical. Il avait parcouru tout le pays à pied, allant de village en village et de ville en ville. Il ne marchait que le matin et vers le soir, lorsque le soleil était moins violent. Étant sannyasi et appartenant également à la caste supérieure, il n'avait aucun mal à obtenir sa nourriture, étant reçu avec respect et nourri avec soin et prévenance. Lorsqu'il lui arrivait, très exceptionnellement,

de prendre le train, il n'avait jamais de ticket car c'était un saint homme et il avait l'apparence de celui dont les pensées ne sont pas de ce monde.

— Depuis l'enfance le monde ne semble pas nous attirer, et lorsqu'on quitta la famille, la maison, la propriété, ce fut pour toujours. On n'y retourna jamais. La vie a été difficile, et l'esprit est maintenant bien maîtrisé. On a écouté les maîtres spirituels du nord et du sud ; on est allé en pèlerinage dans divers temples et tombeaux, là où étaient la sainteté et le juste enseignement. On a cherché dans le silence des endroits isolés, loin des lieux fréquentés par les hommes et l'on connaît les effets bénéfiques de la solitude et de la méditation. On a été témoin des bouleversements que ce pays a connu toutes ces dernières années - l'homme qui se retourne contre son semblable, une secte contre une autre, la tuerie, et les allées et venues des leaders politiques, avec leurs plans et leurs promesses. Le roué et l'innocent, le puissant et le faible, le riche et le pauvre - ils ont toujours existé et existeront toujours, car ainsi va le monde.

Il resta silencieux quelques instants et reprit:

— L'autre soir, lors de la causerie, il a été dit que l'esprit doit se libérer des idées, des formulations, des conclusions. Pourquoi ?

Peut-on chercher si on débute par une conclusion, par ce que l'on connaît déjà ? La véritable recherche ne doit-elle pas débuter dans la liberté ?

— S'il y a liberté, est-il besoin de chercher ? La liberté est la fin de la recherche.

Se libérer du connu, de toute évidence, n'est que le début de la recherche. Si l'esprit n'est pas libéré du savoir en tant qu'expérience et que conclusion, il n'est pas de découverte mais une simple continuité, qui peut être modifiée, de ce qui a été. Le passé impose et interprète les expériences à venir, ce qui lui permet de se renforcer. Penser à partir d'une conclusion, d'une croyance, n'est pas penser.

— Le passé est ce que nous sommes aujourd'hui, il est constitué des choses que l'on a assemblées par le désir et ses diverses activités. Est-il possible de se libérer du passé ?

Qu'en est-il ? Ni le passé ni le présent ne sont figés, statiques et définitivement déterminés. Le passé est le résultat de nombreuses pressions, d'influences et d'expériences conflictuelles diverses, et cela devient le présent en mouvement qui est lui aussi changeant et se transforme sous les pressions incessantes de très nombreuses influences. L'esprit est le produit du passé, il a été assemblé par le temps, par les circonstances, par des événements et des expériences qui proviennent du passé. Mais tout ce qui lui arrive, intérieurement et extérieurement, l'affecte. Il n'est plus ce qu'il était et n'est pas ce qu'il sera.

— En est-il toujours ainsi ?

Seule une chose particulière et très spécialisée est faite une fois pour toutes selon un certain modèle. Le grain de riz ne deviendra jamais, en aucun cas, un épi de blé et la rose ne sera jamais palmier. Mais fort heureusement, l'esprit humain n'est pas aussi spécifique et il peut toujours se défaire de ce qui a été ; rien ne l'oblige à être esclave de la tradition.

— Mais on ne dispose pas si facilement du karma. Ce que plusieurs vies ont construit ne peut pas être détruit d'un seul coup.

Pourquoi pas ? Ce qui a été assemblé au cours des siècles, ou simplement hier, peut être immédiatement défait.

— De quelle façon ?

Par la compréhension de cette chaîne de la cause et de l'effet. Ni la cause ni l'effet ne sont jamais définitifs, immuables - car cela équivaudrait à l'esclavage et à la déca-

dence éternels. Chacun des effets d'une cause subit nombre d'influences autant intérieures qu'extérieures, cela change constamment et devient à son tour la cause d'un autre effet. Grâce à la compréhension de ce qui se produit véritablement, on peut faire cesser instantanément ce processus, et l'on est ainsi libéré de ce qui a été. Le karma n'est pas une chaîne éternelle, on peut le briser à n'importe quel moment. Ce qui a été fait hier peut-être défait aujourd'hui, rien n'a de continuité permanente. La continuité peut et doit être interrompue par la compréhension de son processus.

— Cela est clair, mais un autre problème doit être résolu. C'est le suivant: l'attachement à la famille et à la propriété a cessé il y a bien longtemps, mais l'esprit est toujours lié à des idées, des croyances, des visions.

Pourquoi ?

— Il est facile de briser l'attachement aux choses de ce monde, mais pour ce qui est des choses de l'esprit, il en va différemment. L'esprit est constitué par la pensée, et la pensée existe sous la forme d'idées et de croyances. L'esprit n'ose pas se vider totalement, car s'il était vide, il cesserait d'être. C'est pourquoi il s'attache aux idées, aux espoirs et à la croyance en ce qui est au-delà de lui-même.

Vous avez dit qu'il avait été facile de se détacher de la famille et de la propriété. Pourquoi n'en est-il pas de même pour les idées et les croyances ? Ne retrouve-t-on pas, dans les deux cas, les mêmes facteurs ? L'homme s'accroche à sa famille et à ses biens parce que sans cela il se sent vide et perdu, et c'est pour les mêmes raisons que l'esprit s'accroche aux idées, aux visions, aux croyances.

— En effet. Être physiquement seul en des lieux déserts ne nous dérange pas, car nous sommes seuls parmi la foule. Mais l'esprit répugne d'être privé des choses de l'esprit.

Et cette répugnance est synonyme de peur, n'est-ce pas ? La peur ne naît pas du fait d'être intérieurement ou extérieurement seul, mais de la crainte anxieuse du sentiment d'être seul. Ce qui nous fait peur, ce n'est pas le fait réel, mais son effet anticipé. L'esprit prévoit et craint ce qui pourrait être.

— La peur est-elle toujours relative à un futur anticipé, et jamais au fait réel lui-même ?

N'en est-il pas ainsi ? Lorsque existe la peur de ce qui a été, cette peur ne concerne pas le fait réel, mais le fait qu'il puisse être découvert, révélé, ce qui se situe à nouveau dans le futur. Ce que l'esprit redoute, ce n'est pas l'inconnu, mais c'est la perte du connu. Il n'existe pas de crainte du passé, mais ce qui cause la crainte, c'est l'idée de ce que peuvent être les effets de ce passé. On a peur de la solitude intérieure, de ce sentiment de vide qui peut se produire dans l'esprit qui n'a plus rien à quoi s'accrocher. C'est pour cela que l'on s'attache à une idéologie, une croyance, qui font obstacle à la compréhension de ce qui est.

— Cela est clair.

Et l'esprit ne doit-il pas être vide et solitaire ? Ne doit-il pas échapper à l'influence du passé, de la collectivité et à l'influence de nos propres désirs ?

— Cela n'est pas encore clair.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 50 'Se libérer du connu'

Le temps, l'habitude et les idéaux

Il avait énormément plu, plusieurs centimètres par jour pendant plus d'une semaine, et le fleuve avait un fort débit. Il avait déjà débordé et certains villages étaient inondés. Les champs étaient recouverts d'eau et le bétail devait être transporté sur des terres plus élevées. Il ne s'en fallait que de quelques centimètres pour que le pont soit submergé et il y aurait alors véritablement des problèmes. Mais juste au moment où le seuil dangereux allait être atteint, la pluie cessa et le niveau du fleuve baissa. Quelques singes qui s'étaient réfugiés dans un arbre se trouvèrent isolés et il leur faudrait rester là un jour ou deux.

Un matin de bonne heure, lorsque les eaux eurent baissé, nous partîmes vers la pleine campagne, immense étendue de terrain plat qui allait jusqu'au pied des montagnes. La route traversa nombre de villages et dépassa des fermes équipées de matériel moderne et électrique. C'était le printemps et tout au long de la route les arbres fruitiers étaient en fleurs. La voiture roulait de façon régulière. On entendait le ronflement du moteur et le frottement des pneus sur la route, et pourtant il régnait partout un silence extraordinaire, parmi les arbres, sur le fleuve et sur la terre cultivée.

L'esprit n'est silencieux que dans le cas d'une grande énergie, lorsque existe cette attention dans laquelle toute contradiction, le désir qui part dans diverses directions, a cessé. La lutte que mène le désir n'aboutit pas au silence. Le silence ne s'obtient pas par la contrainte, il ne récompense pas le refoulement ni même la sublimation. Mais l'esprit qui ignore le silence n'est jamais libre, et les cieux ne sont ouverts qu'à l'esprit silencieux. La béatitude que recherche l'esprit ne se rencontre jamais au terme de ses recherches et ne se trouve pas non plus dans la foi. Seul l'esprit silencieux peut connaître cette grâce qui ne provient ni de l'église ni de la croyance. Pour que l'esprit soit silencieux, toutes ses parties contradictoires doivent se trouver réunies et fondues dans la flamme de la compréhension. L'esprit silencieux n'est pas un esprit réfléchi. Pour réfléchir, il faut que soient l'observateur et l'observé, l'expérimentateur lourdement chargé du passé. L'esprit silencieux n'a pas de centre à partir duquel devenir, être ou penser. Tout désir engendre la contradiction, car chaque centre du désir s'oppose à un autre centre. Le silence de l'esprit total est la méditation.

C'était un homme encore jeune, à la tête assez volumineuse, aux yeux clairs et aux mains habiles. Il s'exprimait facilement et avec assurance et il avait emmené sa femme, une dame très digne qui, de toute évidence, ne dirait pas un mot. Il l'avait sans doute persuadée de l'accompagner, mais elle préférait écouter.

— Je me suis toujours intéressé aux questions religieuses, dit-il, et le matin de bonne heure, avant que les enfants ne se lèvent et que la maison reprenne vie, je passe un temps considérable à pratiquer la méditation. Je trouve que la méditation aide énormément à acquérir la maîtrise de l'esprit et à cultiver certaines vertus essentielles. J'ai entendu ce que vous avez déclaré de la méditation il y a quelques jours, mais comme votre enseignement ne m'est pas familier, il m'a été difficile de suivre. Mais je ne suis pas venu vous parler de cela. Je suis venu vous parler du temps - le temps en tant que moyen d'atteindre au Suprême. Pour autant que je sache, le temps est nécessaire pour cultiver ces qualités et cette sensibilité de l'esprit qui sont essentielles si l'on veut connaître la lumière. Il en est bien ainsi n'est-ce pas ?

Si l'on commence par présumer de certaines choses comment peut-on découvrir ce qu'il en est véritablement ? Les conclusions ne font-elles pas obstacle à la clarté de la pensée ?

— J'ai toujours considéré que le temps était indispensable à la libération. C'est ce qu'affirment la plupart des livres religieux et je n'en ai jamais douté. Certains prétendent que quelques individus isolés ici et là ont atteint cet état instantanément mais ils sont l'exception, les exemples extrêmement rares. Pour la majorité d'entre nous, il faut du temps, une période brève ou longue, pour préparer l'esprit à cet état de grâce. Je comprends néanmoins ce que vous voulez dire lorsque vous déclarez que pour penser clairement, l'esprit doit être libéré de toute conclusion.

Et cette libération n'est-elle pas très difficile ? Qu'entendons-nous par le temps ? Il y a le temps de l'horloge, le temps comme passé, présent et futur. Il y a le temps comme mémoire, le temps comme distance, lorsque l'on se déplace d'ici à là, et le temps comme réalisation, le processus par lequel on devient quelque chose. La notion de temps recouvre tout cela. Est-il possible que l'esprit se libère jamais du temps et sorte de ses limites ? Commençons par le temps chronologique. Peut-on se libérer du temps au sens concret et chronologique du terme ?

— Non, surtout pas si on veut prendre le train! Pour avoir une activité sensée en ce monde et pour maintenir un certain ordre, le temps chronologique est indispensable.

— Il y a aussi le temps comme mémoire, habitude et tradition. Et le temps en ce qu'il permet de réussir, de réaliser, de devenir. Il faut de toute évidence du temps pour apprendre un métier ou acquérir une technique. Mais le temps est-il également nécessaire à la perception du Suprême?

— Il me semble que oui.

Qu'est-ce qui réussit, qu'est-ce qui atteint?

— Je crois que c'est ce que vous appelez le moi. C'est-à-dire une somme de souvenirs et d'associations, tout à la fois conscients et inconscients. C'est cette entité qui connaît le plaisir et la douleur, qui a pratiqué des vertus, a acquis un savoir, réuni une expérience, cette entité qui a éprouvé l'accomplissement et la frustration et qui croit qu'il existe une âme, l'Atman, la partie supérieure du moi. Cette entité, ce moi, cet ego, est le produit du temps. Elle est par essence temporelle. Elle pense dans le temps, et se construit elle-même dans le temps. Ce moi, qui est la mémoire, croit que le temps lui permettra d'atteindre au Suprême. Mais ce « Suprême » procède de sa propre formulation et demeure ainsi de l'ordre du temps, ne pensez-vous pas?

— A la façon dont vous présentez les choses, il semble en effet que celui qui fait l'effort et le but vers lequel il tend sont tous deux compris dans la sphère du temps.

Le temps ne peut que nous aider à atteindre ses propres créations temporelles. La pensée est la réponse de la mémoire et la pensée ne peut concevoir que ce qui a été assemblé par la pensée.

— Faut-il en déduire que l'esprit doit se libérer de la mémoire et du désir de réussir, de parvenir?

Nous verrons cela plus tard. Essayons, si vous voulez bien, d'aborder le problème différemment. Prenez la violence, par exemple, et l'idéal de la non-violence. On dit que l'idéal de la non-violence agit à titre préventif contre la violence. Mais en est-il ainsi? Supposons que je sois violent et que mon idéal soit de n'être pas violent. Il y a une distance, un fossé entre ce que je suis réellement et ce que je devrais être, l'idéal. Il faut du temps pour combler ce fossé ; on s'approche graduellement de l'idéal et pendant cet intervalle j'ai la possibilité de me laisser aller au plaisir de la violence. L'idéal représente le contraire de ce que je suis, et tous les contraires portent en eux

les germes de leurs propres contraires. L'idéal est une projection de la pensée, donc du souvenir, et la mise en pratique d'un idéal est une activité qui a pour centre le moi, tout comme la violence. On dit depuis des siècles, et nous continuons à le répéter, qu'il faut du temps pour se libérer de la violence, mais ce n'est là qu'une habitude verbale qui ne renferme aucune sagesse. Nous sommes toujours violents. En sorte que le temps n'est pas le facteur de libération, comme nous le pensions. L'idéal de la non-violence ne libère pas l'esprit de la violence. Mais la violence ne peut-elle pas cesser - et ni demain, ni dans dix ans?

— Vous voulez dire instantanément?

Lorsque vous utilisez ce mot, ne continuez-vous pas à penser en termes de temps? La violence peut-elle cesser, c'est tout, et non pas à un moment donné? - Mais est-ce possible?

Cela ne l'est que si l'on comprend le temps. Nous avons l'habitude des idéaux, et l'habitude de résister, de refouler, de sublimer, de substituer, et tout cela demande des efforts et des luttes dans le temps. L'esprit pense par habitude. Il est conditionné à ce qui est progressif, et il en est venu à considérer le temps comme moyen de parvenir à se libérer de la violence. C'est en comprenant la fausseté de ce procédé dans son ensemble que l'on perçoit ce qu'il en est réellement de la violence et c'est cela, le facteur de libération et non l'idéal, ou le temps.

— Je crois comprendre, ou plus exactement je sens que ce que vous dites est vrai. Mais n'est-il pas très difficile de libérer l'esprit de l'habitude?

Cela n'est difficile que lorsque vous luttez contre l'habitude. Prenez l'habitude de fumer, par exemple. C'est lui donner vie que lutter contre elle. L'habitude est mécanique, et lui résister équivaut à alimenter la machine, lui donner davantage de puissance. Mais si vous considérez l'esprit et observez comment se forment les habitudes, vous comprenez ce qu'il est essentiel de comprendre et tout le reste devient insignifiant et s'évanouit.

— Pourquoi l'esprit prend-il des habitudes?

Ayez conscience de la façon dont fonctionne votre propre esprit, et vous découvrirez pourquoi. L'esprit prend des habitudes afin d'être en sécurité, rassuré, certain de n'être pas perturbé et afin d'avoir la continuité. La mémoire est une habitude. Parler un langage particulier est une question de mémoire, d'habitude. Mais ce que ce langage exprime, une suite d'idées et de sentiments, est également habituel et repose sur ce qu'on vous a enseigné, sur la tradition et ainsi de suite. L'esprit se meut du connu au connu, en sorte qu'il ne se libère jamais du connu.

Et cela nous ramène à notre point de départ. On suppose que le temps est nécessaire à la compréhension du Suprême. Mais ce que la pensée peut comprendre fait toujours partie du champ temporel. Il est absolument impossible que l'esprit puisse formuler et décrire l'inconnu. Il peut se perdre en spéculations à ce sujet, mais les spéculons ne sont pas l'inconnu.

— Mais alors le problème se pose, comment reconnaître le Suprême?

En ne suivant aucune méthode. Pratiquer une méthode, c'est cultiver une autre série de souvenirs liés au temps, et la conception n'est possible qu'à partir du moment où l'esprit n'est plus enchaîné au temps.

— L'esprit peut-il se défaire de ses propres chaînes? Un agent extérieur n'est-il pas indispensable?

Lorsque vous cherchez une aide extérieure, vous retombez dans votre conditionnement et vos conclusions. Vous ne devez vous occuper que de la seule question «

l'esprit peut-il se libérer des liens qu'il a lui-même formés? » Toutes les autres questions sont inutiles et empêchent l'esprit de répondre à cette question précise. Il n'est pas d'attention lorsqu'il y a une motivation, le besoin pressant de réussir, de réaliser, c'est-à-dire lorsque l'esprit cherche un résultat, une fin. Et ce n'est pas grâce à des discussions, des opinions ou des croyances que l'esprit découvrira la solution de ce problème mais bien de par l'intensité même de cette question particulière.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 51 'Le temps, l'habitude et les idéaux'

La religion organisée permet-elle de trouver Dieu ?

Le soleil se couchait sur les rizières vertes et sur les palmiers élancés. Les champs de riz contournaient les palmeraies et un petit ruisseau qui passaient au milieu d'eux refléta un rayon de soleil et fut soudain illuminé de vie. La terre était très fertile. Il avait beaucoup plu et la végétation était dense, même les haies étaient verdoyantes. Les poissons abondaient dans la mer et il n'y avait pas de famine dans le pays, tous étaient bien nourris et le bétail était gras et indolent. On voyait des enfants partout, très peu vêtus, et brunis par le soleil.

C'était une soirée très agréablement fraîche après la journée très chaude et très ensoleillée. Un petit vent parvenait des collines et les palmiers frissonnants donnaient forme et beauté au ciel. La petite voiture gravissait la colline en soufflant, et la petite fille assise à l'avant avec nous s'était confortablement installée. Elle était trop timide pour prononcer un mot, mais elle était tout yeux et enregistrait tout. Il y avait beaucoup de monde sur la route, certains habillés et d'autres presque nus. Un homme qui ne portait qu'un bout d'étoffe maintenu par une ficelle se tenait dans la rivière, près de la berge. Il s'enfonça plusieurs fois sous l'eau, se frictionna, plongea à nouveau et sortit. Il fit bientôt tout à fait noir et les phares de la voiture éclairaient les gens et les arbres.

Il est étrange de constater combien l'esprit est toujours préoccupé de ses propres pensées et ne cesse de considérer et d'écouter. Il n'est jamais vraiment vide et si par hasard cela semble être le cas, il n'est qu'absent et songeur. Une telle occupation ne lui permet pas d'autres mouvements. Prenant conscience de cet état de préoccupation constante, il essaie de se rendre disponible, de se vider. La méthode, la pratique, qui semblent facteurs de paix, deviennent alors une nouvelle forme d'occupation pour l'esprit. Mais certaines pensées - relatives à la famille, au travail, au futur - continuent à meubler l'esprit. En sorte qu'il est toujours plein, encombré des choses de sa propre création ou de celle d'autrui, et ce mouvement perpétuel qui n'a pas grande signification demeure.

L'esprit occupé est un esprit mesquin, que sa préoccupation concerne Dieu, l'envie ou la sexualité. L'isolement, ce mouvement de l'esprit centré sur l'ego, est une très profonde occupation totalement recouverte par l'activité. L'esprit ne connaît jamais la richesse du vide complet, une part de lui est toujours active, faisant des projets, discutant et étant occupé.

Le vide total de l'esprit, lorsque ses coins les plus sombres sont révélés, rend compte d'une intensité qui n'est pas l'acharnement furieux de l'occupation, et n'est pas diminué par la résistance que suscite cette occupation. N'ayant plus rien à vaincre ou à quoi résister, cette intensité est un silence sans effort. L'esprit occupé ne peut connaître ce silence. Car même lors des moments où il n'est pas occupé, il ne s'agit que de coupures dans l'action de son occupation, qui est bien vite reprise. Ce silence du vide n'est pas le contraire de l'occupation. Tous les contraires sont pris dans le champ du conflit. Ce silence n'est pas un résultat, une conséquence, car il n'a ni cause ni effet. Tout ce qui est de l'ordre de la cause et de l'effet reste dans la sphère de l'activité centrée sur le moi. Le moi et ses préoccupations ignorent à tout jamais cette intensité de silence, ainsi que ce qui la compose et ce qui est au-delà.

Les trois hommes étaient venus de la ville lointaine par le train et par le car. L'un d'eux, considérablement plus âgé que les deux autres et qui portait une barbe soignée, semblait être le porte-parole bien que ses camarades ne lui soient aucunement soumis. Il parlait lentement, en pesant ses termes et en citant ses auteurs. II n'était nullement impatient et donnait une impression de tolérance. L'un des deux autres visiteurs était presque chauve et le second avait au contraire une chevelure épaisse. Celui qui perdait ses cheveux ne semblait pas encore avoir pris de décision au niveau des questions sérieuses et semblait déterminé à examiner tout ce qui se disait, mais on percevait pourtant, ici et là, des structures de pensées bien précises. Il souriait en parlant, mais ne faisait pas de gestes. L'autre était plutôt timide et parlait peu.

— N'est-il pas possible de trouver Dieu au moyen des organisations religieuses établies? s'enquit le plus âgé.

Puis-je me permettre de vous demander pourquoi vous posez cette question? Constitue-t-elle réellement un problème sérieux, ou n'est-ce qu'une façon d'aborder un autre problème? Si cette question cache un problème plus complexe, ne serait-il pas plus simple de le formuler directement?

— Pour l'instant, cette question est très sérieuse, pour nous en tout cas. Il y a deux ans, la dernière fois que vous êtes venu, nous sommes tous trois allés à votre conférence et il nous a semblé que vous aviez des positions beaucoup trop rigoureuses par rapport aux religions organisées. Nous appartenons tous trois à l'une de ces religions. Mais il a fini par nous apparaître que vous aviez peut-être raison et c'est de cela que nous aimerions parler avec vous, très sérieusement.

Tout d'abord, que signifie être sérieux? Nous sommes sérieux au sujet de tant de choses, à notre façon éphémère. Mais puisque vous vous êtes tous trois donné la peine de venir ici, ne ferions-nous pas mieux d'essayer de comprendre ce que nous voulons dire par être sérieux?

— Nous ne sommes peut-être pas aussi sérieux que vous pourriez le souhaiter, mais nous consacrons autant de temps que nous le pouvons à la recherche de Dieu.

Consacrer du temps à quelque chose est-il une indication de sérieux? L'homme d'affaires, l'employé de bureau, le savant, le charpentier - tous consacrent beaucoup de temps à leurs occupations respectives. Ils sont donc sérieux, n'est-ce pas?

— Oui, dans un certain sens. Mais le sérieux que nous mettons dans notre quête de Dieu est entièrement différent. Il est difficile de le traduire verbalement.

Le sérieux dans certains cas est superficiel et extérieur, tandis que dans d'autres il est profond, intérieur, demande beaucoup plus de pénétration, et ainsi de suite. C'est bien cela?

— C'est plus ou moins ce qu'il veut dire, précisa celui qui perdait ses cheveux. Nous consacrons autant de temps qu'il est possible à la méditation, nous lisons les livres saints et nous assistons à des réunions religieuses. En bref, nous sommes très sérieux dans notre quête de Dieu.

Mais, encore une fois, le temps est-il facteur de sérieux? Ou bien le sérieux est-il fonction de l'état d'esprit?

— Je ne vois pas très bien ce que vous voulez dire par « l'état d'esprit ».

Aussi sérieux que puisse être un esprit mesquin et dépourvu de maturité, il sera toujours limité, superficiel, dépendant et soumis aux influences. Ne s'occuper que d'une partie de la vie, c'est n'être que partiellement sérieux. Mais l'esprit qui se préoccupe de la totalité de la vie appréhendera toutes choses sérieusement. Un tel esprit est totalement sérieux et grave.

— Ce que vous voulez dire, je crois, c'est que nous n'appréhendons jamais la vie comme un tout, déclara le plus vieux, et je crains fort que vous ayez raison. L'approche partielle débouche sur la réponse partielle et si sérieux qu'on soit, il ne s'agira que d'un sérieux fragmentaire. Un tel esprit ne peut pas découvrir la vérité de quoi que ce soit.

— Mais comment faire pour acquérir ce sérieux total? Le « comment » n'a aucune importance. Nulle méthode et nulle pratique ne peuvent éveiller ce sentiment - le sentiment de l'esprit attaché tout entier à la compréhension de la plénitude de son être propre. Nous éprouverons ce sentiment, je l'espère, au cours de notre conversation. Mais vous aviez commencé par demander si l'on pouvait trouver Dieu grâce à la religion organisée.

— Oui, c'est la question que nous avons posée, répondit celui qui perdait ses cheveux. Tout ce que nous savons de la religion, c'est ce qu'on nous a répété depuis l'enfance. Au cours des siècles, les religions organisées nous ont enseigné à croire en ceci ou en cela. Presque tous les saints que nous connaissons ont suivi la religion de leurs pères et se sont rangés à l'autorité des textes sacrés. Nous trois qui sommes ici, nous appartenons à l'une des organisations religieuses traditionnelles, mais depuis que nous vous avons entendu, nous avons commencé à mettre en doute - du moins en ce qui me concerne - le fait d'appartenir à une quelconque organisation religieuse. C'est de cela que nous aimerions parler.

Une organisation, qu'est-ce que cela implique? Nous organisons afin de faire quelque chose en coopération. L'organisation est nécessaire dans l'action concrète si nous voulons, vous et moi, faire quelque chose ensemble. Il nous faut organiser, mettre en place une relation adéquate si nous voulons mener à bout efficacement un projet politique, social ou économique.

En va-t-il de même pour les organisations religieuses? Et qu'entendez-vous par religion?

— Pour moi, la religion c'est la façon de vivre, répondit le troisième visiteur. La façon de vivre nous est précisée par nos maîtres spirituels et les livres sacrés, et c'est le fait de nous y conformer quotidiennement qui consiste la religion.

La religion consiste-t-elle à suivre un modèle établi par quelqu'un d'autre, si grand soit-il? Suivre, c'est se conformer, imiter, dans l'espoir d'en recevoir une récompense et cela, de toute évidence, n'est pas la religion. Le fait que l'individu se libère de l'envie, de la violence et de la rapacité, du désir de réussir et de posséder un pouvoir, en sorte que son esprit se trouve ainsi libéré des contradictions internes, des conflits et des frustrations - n'est-ce pas ainsi que s'exprime la religion? Et seul un tel esprit peut découvrir le vrai, le réel. Car un tel esprit n'est nullement influencé, il ne subit pas la moindre pression, et il peut de la sorte être immobile. Ce n'est qu'alors, quand il est totalement immobile, qu'apparaît la possibilité de l'entrée en existence de ce qui est au-delà de la mesure de l'esprit. Mais la religion organisée conditionne tout au plus l'esprit à une forme de pensée particulière.

— Mais nous avons été élevés pour penser de cette façon, en suivant ce code moral, dit celui qui était presque chauve. Le temple ou l'église, avec leurs cultes, leurs cérémonies, leurs croyances et leurs dogmes - pour nous, c'est cela qui a toujours été la religion, et vous la détruisez sans rien mettre à la place.

On doit enlever ce qui est faux si l'on veut que le vrai soit. La solitude de l'esprit est essentielle, et la religion doit dégager l'esprit du modèle constitué par la collectivité, par le passé. Aujourd'hui l'esprit est pris dans la morale collective et son désir d'acquérir, son ambition, sa respectabilité et sa poursuite du pouvoir. Le fait de com-

prendre tout cela renferme sa propre action qui libère l'esprit du collectif et le rend capable d'amour et de compassion. Ce n'est qu'alors qu'est le sublime.

— Mais nous ne sommes pas encore capables d'une compréhension si vaste, dit le plus âgé. Nous avons encore besoin de la collaboration et des directives des autres pour nous aider à rester dans le droit chemin. Et ce que nous appelons la religion organisée nous procure cette collaboration et ces directives.

Avez-vous vraiment besoin de l'aide d'autrui pour vous libérer de l'envie, de l'ambition? Et si quelqu'un vous aide, peut-on parler de liberté? La liberté ne naît-elle pas uniquement de la connaissance de soi? La connaissance de soi procède-t-elle de directives, d'une aide organisée? Ou les façons de faire du moi doivent-elles se découvrir à chaque minute de nos relations quotidiennes? La dépendance à autrui, ou à une organisation, engendre la peur, n'est-il pas vrai?

— Il se peut qu'une minorité soit assez forte pour faire face et lutter contre le monde entier, mais la grande majorité d'entre nous a besoin du support réconfortant des religions organisées. Nos vies, dans l'ensemble, sont vides, ternes et n'ont aucun sens. Il vaut mieux combler ce vide avec des croyances religieuses, plutôt qu'avec des amusements stupides, ou des désirs et des pensées mondains et sophistiqués.

En comblant ce vide avec des croyances religieuses, vous l'avez en fait comblé avec des mots, n'est-ce pas?

— Nous sommes censés être des gens cultivés, dit celui qui perdait ses cheveux. Nous avons fait des études, nous avons de bons métiers, et tout le reste. En outre, la religion a toujours été pour nous très importante. Mais il m'apparaît maintenant que ce que nous tenions pour être la religion ne l'était pas. D'un autre côté, il nous faudrait pour sortir de cette prison collective, plus d'énergie et de compréhension que la plupart d'entre nous n'en possèdent. Alors que devons-nous faire? Si nous quittons l'organisation à laquelle nous appartenons, nous nous sentirons perdus et tôt ou tard nous adhérerons à une autre croyance pour nous leurrer et combler notre propre vide. L'attraction qu'exerce sur nous l'ancien système est très forte, et nous n'y résistons pas. Mais du fait d'avoir parlé de tout cela, certaines choses m'apparaissent plus clairement que jamais. Et c'est peut-être cette clarté elle-même qui engendrera sa propre action.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 52 'La religion organisée permet-elle de trouver Dieu ?'

L'ascétisme et l'être total

L'avion volait à près de cinq mille mètres d'altitude, et était très chargé, toutes les places étant occupées. Les voyageurs venaient de tous les coins du monde. Très loin au-dessous de nous, la mer avait la couleur nouvelle du printemps, un vert délicat et magnifique. L'île de laquelle nous étions partis était d'un vert sombre. Les routes noires et les sentiers rouges qui serpentaient parmi les palmeraies et la végétation épaisse et verdoyante se détachaient nettement et les maisons aux toits rouges étaient agréables à regarder. La mer prit progressivement une teinte gris-vert, puis bleue. Nous étions maintenant au-dessus des nuages qui nous cachaient la terre, s'étendant sur des kilomètres, à perte de vue. Le ciel, au-dessus de nous, semblait un immense dôme bleu pâle. Un vent léger nous poussait et nous volions vite, presque six cents kilomètres à l'heure. Soudain les nuages s'entrouvrirent et là, tout en bas, apparut la terre rouge et aride, dépourvue de végétation. Elle avait la couleur d'une forêt en feu. Il n'y avait pas de forêt, la terre elle-même était embrasée de couleurs flamboyantes. C'était quelque chose d'intense et d'étonnant. Nous survolâmes ensuite une région fertile, villages et hameaux disséminés parmi les champs verts. La terre était maintenant divisée selon le goût de l'homme, et chaque fragment cultivé était un bien, une possession. On aurait dit un tapis infini et multicolore, dont chaque couleur appartenait à quelqu'un. Un fleuve traversait tout cela, et les arbres plantés au long de ses berges projetaient les ombres longues du matin. Au loin s'étendaient les montagnes.

Par-delà le vrombissement des moteurs et le bruit des conversations et par-delà son propre bavardage, l'esprit était en mouvement. C'était un voyage totalement silencieux, non point dans le temps et l'espace, mais en lui-même. Ce mouvement intérieur n'était pas le voyage superficiel de l'esprit à l'intérieur du champ étroit ou vaste de sa propre fabrication, de son propre passé bruyant. Ce n'était pas un voyage entrepris par l'esprit, mais un mouvement totalement différent. La totalité de l'esprit, et non seulement une partie, mais ce qui était caché comme ce qui était apparent, tout était parfaitement immobile. Rendre compte ici de ce fait n'est pas le fait. Le fait réel diffère totalement des mots qui le décrivent. Cette immobilité était hors de la mesure du temps. Il n'y a aucune relation entre le devenir et l'être, chacun va dans des directions différentes, et l'un ne mène pas à l'autre. Dans l'immobilité de l'être, le passé en tant qu'observateur, qu'expérimentateur, n'a aucune place. Il n'y a aucune activité temporelle. Ce n'est pas un souvenir qui se communique, mais le véritable mouvement en soi - le mouvement du silence dans l'incommensurable. C'est un mouvement qui n'est pas issu d'un centre, qui ne va pas d'un point à un autre. Il n'a pas de centre, pas d'observateur. C'est le voyage de l'être total et l'être total ignore la contradiction du désir. Lors du voyage de l'intégralité, il n'est ni point de départ, ni point d'arrivée. L'esprit tout entier est immobile, et cette tranquillité est un mouvement qui ne procède pas du voyage de l'esprit.

L'averse s'était terminée aussi brutalement qu'elle avait commencé, mais le bruit de l'eau qui tombe continuait à résonner partout. Il faisait très humide dans la pièce et il faudrait plusieurs jours avant que cela sèche. Le visiteur avait des yeux profonds et semblait en pleine santé. Il avait renoncé aux choses de ce monde et quand bien même il ne portait pas l'habit qui symbolisait ce renoncement, son visage portait l'empreinte d'une pensée différente. Comme il était en voyage, il n'était pas rasé mais il s'était baigné et ses vêtements étaient très propres. Très sympathique, il avait un comportement amical et des mains expressives. Il resta assis en silence, gravement,

pendant un temps considérable, éprouvant l'atmosphère et prenant son temps. Puis il déclara:

— Je vous ai entendu il y a plusieurs années, tout à fait par hasard, et quelques-unes des choses que vous avez dites ne m'ont jamais quitté: la réalité ne s'obtient pas par la discipline, ni par une quelconque forme de torture de soi. Depuis ce temps-là, j'ai parcouru le pays en tous sens, j'ai vu et j'ai entendu nombre de choses. Je me suis imposé une discipline rigide. Il ne m'a pas été trop difficile de vaincre la passion physique, mais d'autres formes de désir n'ont pas été simples à abandonner. J'ai pratiqué la méditation chaque jour pendant des années, sans pouvoir pourtant aller au-delà d'un certain point. C'est de l'auto-discipline que j'aimerais parler avec vous. La maîtrise du corps et de l'esprit est fondamentale - et dans l'ensemble, on a réussi à les dominer. Mais en discutant avec un pèlerin du processus de l'auto-discipline, j'en ai perçu les dangers. Cet homme s'était blessé pour triompher de la passion sexuelle. Il arrive qu'on aille trop loin en ce sens. Mais il n'est pas simple de se modérer au niveau de l'auto-discipline. La réussite sous toutes ses formes procure un sentiment de pouvoir. Il y a quelque chose de terriblement excitant dans le fait de triompher des autres, mais cela apparaît encore plus nettement dans le fait de se dominer soi-même.

L'ascétisme a ses griseries, exactement comme l'attachement aux biens de ce monde.

— C'est on ne peut plus vrai. Je connais les plaisirs de l'ascétisme, et le sentiment de pouvoir que cela procure. Comme l'ont fait tous les ascètes et les saints, j'ai refoulé les besoins physiques afin d'aiguiser l'esprit et de le rendre tranquille. J'ai assujetti les sens, et les désirs qui en sont issus, à une discipline rigoureuse, afin de libérer l'esprit. J'ai refusé que le corps ait le moindre confort, et j'ai dormi n'importe où. J'ai mangé n'importe quoi, sauf de la viande, et j'ai jeûné pendant des jours et des jours. J'ai médité de longues heures sur un sujet particulier. Mais pourtant, en dépit de tous ces efforts douloureux, avec le sentiment de puissance et de joie intérieure qu'ils impliquent, l'esprit ne semble pas avoir dépassé un certain point. C'est comme si on cognait contre un mur qui, quoi qu'on fasse, était impossible à abattre.

De ce côté-ci du mur, on trouve les visions, les bonnes actions, les vertus cultivées, les cultes, les prières, l'abnégation de soi, les dieux ; et toutes ces choses n'ont que la signification que l'esprit leur donne. L'esprit reste le facteur déterminant, n'est-ce pas? Et l'esprit est-il capable de dépasser ses propres barrières, de se transcender? N'est-ce pas là la véritable question?

— Effectivement. Après avoir consacré trente années épuisantes et austères à la méditation et à l'abnégation de soi, comment se fait-il que ce mur ne soit pas abattu? J'en ai parlé à de nombreux autres ascètes qui ont vécu la même expérience. Certains, bien sûr, affirment qu'il faut continuer à faire abnégation de soi, et de plus en plus, et à méditer de façon plus réfléchie, et tout à l'avenant. Mais en ce qui me concerne, je sais que je ne peux pas faire plus. Et tous mes efforts n'ont débouché que sur cet état d'extrême frustration.

Le labeur acharné et l'effort ne peuvent en aucun cas abattre ce mur qui semble indestructible. Mais nous comprendrons peut-être le problème si nous l'abordons différemment. Est-il possible d'appréhender le problème de la vie dans sa totalité, avec notre être tout entier?

— Je crois que je ne comprends pas.

Avez-vous jamais conscience de la totalité de votre être, de son intégralité? On n'atteint pas à la totalité en assemblant les diverses parties conflictuelles, n'est-ce pas? Pouvez-vous éprouver le sentiment de la totalité de votre être - non pas une tota-

lité théorique, ni ce que vous pensez devoir être ou décrivez comme la totalité, mais le véritable sentiment de la totalité?

— Un tel sentiment est peut-être possible, mais je ne l'ai jamais expérimenté.

Pour le moment, il semble qu'une partie de l'esprit essaie de monopoliser l'ensemble, n'est-ce pas? Une partie lutte contre une autre, un désir s'oppose à un autre. L'inconscient est en conflit avec le conscient, la violence tente de se faire non-violence. La frustration est suivie de l'espoir, de l'accomplissement et d'une autre frustration. C'est tout ce que nous savons. Il y a l'incessante poursuite de la réalisation que la frustration suit comme une ombre. En sorte que nous ne connaissons pas ou ne faisons jamais l'expérience de l'intégralité de l'être. Le corps s'oppose au sentiment, le sentiment s'oppose à la pensée raisonnée, et la pensée recherche le ce qui devrait être, l'idéal. Nous sommes brisés en mille morceaux et nous espérons atteindre à l'unité en rassemblant tous ces morceaux. Mais cela est-il possible?

— Mais que pouvons-nous faire d'autre?

Pour l'instant, ne nous occupons pas de l'action, nous y viendrons en temps voulu, éventuellement. Le sentiment de cette totalité de votre être, de l'unification de votre corps, votre esprit et votre cœur, ne procède pas de l'assemblage de tous ces fragments. Il est impossible que des désirs contradictoires débouchent sur un tout harmonieux. Faire une tentative de cet ordre est un acte mental, et l'esprit lui-même n'est qu'une partie. La partie ne peut créer le tout.

— Je le comprends bien. Mais alors, que faire? Notre démarche ne consiste pas à trouver ce qu'il faut faire, mais bien plutôt à découvrir ce sentiment de la totalité de notre être - et d'en faire véritablement l'expérience. Ce sentiment porte en lui sa propre action. Lorsqu'intervient une action qui ne renferme pas ce sentiment, le problème se pose de savoir comment combler le fossé entre le fait réel et ce qui devrait être, l'idéal. Car nous n'éprouvons alors jamais rien totalement, il y a toujours une retenue, une dissimulation. Nous n'osons pas nous laisser aller à penser totalement, nous avons peur. Et nous n'agissons jamais librement, nous avons toujours une motivation, quelque chose à obtenir ou à éviter. Nous menons une vie partielle, jamais totale et c'est ainsi que nous nous rendons insensibles. C'est par le refoulement du désir, par la seule maîtrise de l'esprit, et par le déni de ses besoins physiques que l'ascète se rend insensible.

— Ne devons-nous pas discipliner nos désirs? Lorsqu'on les discipline en les refoulant, ils perdent de leur intensité et c'est de la sorte que les perceptions s'appauvrissent et que l'esprit s'insensibilise. On recherche la liberté sans avoir l'énergie de la découvrir. Nous avons besoin d'une énorme énergie pour découvrir la liberté, mais nous gaspillons cette énergie dans le conflit qui résulte du refoulement, du conformisme, de la contrainte. Mais céder aux désirs entraîne également la contradiction interne, qui elle aussi consomme l'énergie.

— Mais alors comment conserver cette énergie?

Le désir de conserver cette énergie procède de l'avidité. On ne peut conserver ou accumuler cette énergie fondamentale. Elle n'entre en existence qu'à partir du moment où cesse la contradiction intérieure. De par sa nature même, le désir suscite la contradiction et le conflit. Le désir est énergie, et c'est lui qu'il est essentiel de comprendre. On ne peut simplement le refouler, ou le plier en vue d'une conformité. Toute tentative pour discipliner ou réprimer le désir débouche sur le conflit, qui entraîne l'insensibilité. Il faut connaître et comprendre le désir dans sa complexité. On ne peut vous enseigner ce qu'il en est du désir, et vous ne pouvez l'apprendre. Pour comprendre le désir, il faut avoir une conscience lucide et non-sélective de ses mani-

festations. Si vous tuez le désir, vous tuez du même coup la sensibilité, en même temps que cette intensité qui est essentielle à la compréhension de la vérité.

— N'y a-t-il pas d'intensité lorsque l'esprit n'est occupé que d'une seule chose?

Une telle intensité fait obstacle à la réalité, car elle résulte d'une limitation, d'un rétrécissement de l'esprit par l'action de la volonté, et la volonté est désir. Il existe une intensité qui est totalement différente: c'est celle qui est liée à l'être total, c'est-à-dire lorsque nous avons parfaitement intégré notre être, et non pas assemblé en vue d'obtenir un résultat.

— Pourriez-vous préciser davantage ce qu'est l'être total?

C'est le sentiment d'être entier, indivisé et non fragmenté - une intensité dans laquelle n'entre nulle tension, nulle poussée de désir contradictoire. C'est cette intensité, cette impulsion profonde et spontanée qui fera s'écrouler le mur que l'esprit a élevé autour de lui. Ce mur est en fait l'ego, le moi, le soi. Toutes les activités du moi séparent et se referment sur elles-mêmes et plus le moi lutte pour franchir ses propres barrières, plus il renforce ces dernières. Les efforts du moi pour se libérer ne font qu'accumuler sa propre énergie, sa propre souffrance. Ce n'est que lorsque l'on perçoit la vérité contenue en cela qu'apparaît le mouvement de l'unification totale. Ce mouvement n'a pas de centre, pas de début ni de fin, c'est un mouvement qui se situe au-delà de la mesure de l'esprit - l'esprit qui a été assemblé et constitué par le temps. La compréhension des activités des parties conflictuelles de l'esprit, qui sont le moi, l'ego, constitue la méditation.

— Je comprends ce que j'ai fait durant toutes ces années. Cela n'a jamais été qu'un mouvement issu du centre -et c'est précisément ce centre qu'il faut briser. Mais de quelle façon?

Il n'est pas de méthode, car la méthode ou le système deviennent alors le centre. Comprendre la vérité contenue dans le fait que ce centre doit être détruit est en soi le détruire.

— Ma vie n'a été qu'une lutte incessante, mais je vois enfin la possibilité de mettre fin à ce conflit.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 53 'L'ascétisme et l'être total'

Le défi du présent

Ce chemin creux allait jusqu'à la mer depuis la route, large et bien éclairée, et passait entre les jardins de nombreuses maisons luxueuses. Tout était tranquille dans ce chemin, les murs des jardins semblant arrêter les bruits de la ville. Le chemin suivait un tracé très sinueux et sur les murs blancs les ombres dansaient lorsqu'un souffle de vent agitait les arbres. L'air était embaumé de nombreux parfums: l'iode de la mer, l'odeur du repas du soir, le parfum du jasmin et les vapeurs d'échappement des voitures. Une brise légère venait maintenant de la mer, et il régnait une étrange intensité. Une grosse fleur blanche poussait dans la terre sombre du fossé et son parfum s'exhalait dans l'air du soir. Le chemin continuait à descendre et rencontra bientôt une autre route qui longeait la mer. Un jeune homme était assis au bord de cette route, tenant un chien au bout d'une laisse. Tous deux se reposaient. Le chien était imposant, puissant, plein de santé et bien nourri. Son propriétaire devait estimer que le chien était plus important que celui qui le promenait car ce dernier portait des habits crasseux et avait un regard apeuré et abattu. C'était le chien qui comptait, et non l'homme, et le chien semblait le savoir. Les chiens de race sont des poseurs, de toutes façons. Deux personnes passèrent, riant et discutant, et le chien grogna de façon menaçante à leur passage. Mais ils n'y firent pas attention, car le chien était en laisse et fermement tenu. Un petit garçon transportait quelque chose de très lourd avec beaucoup de difficulté. Mais il était cependant très joyeux et souriait en marchant.

Tout était maintenant très calme ; nulle voiture ne passait et il n'y avait personne sur la route. L'intensité se développa graduellement. Elle n'était pas due à la tranquillité de la soirée, ou au ciel étoile, aux ombres dansantes, au chien au bout de sa laisse, ou au parfum du vent léger. Mais tout cela faisait au contraire partie intégrante de cette intensité. Il n'y avait plus que cela, une intensité simple et claire, sans cause, sans dieu, sans le murmure d'une promesse, et si puissante que le corps se trouvait momentanément incapable du moindre mouvement. Toutes les facultés sensorielles atteignaient à une extrême sensibilité. L'esprit, cette chose étrange et complexe, était vidé de toute pensée et se trouvait de ce fait en état d'éveil total. C'était une lumière qui ne projetait aucune ombre. L'être tout entier était embrasé d'une intensité qui consumait le mouvement du temps. La pensée est le symbole du temps, et dans cette flamme le bruit de l'autobus qui passait et le parfum de la fleur blanche se consumaient. Le bruit et le parfum y étaient entrelacés mais constituaient deux flammes distinctes et séparées. Sans le moindre frémissement, et sans que l'observateur soit, l'esprit avait conscience de cette intensité. Il en était lui-même la flamme, claire, intense et pure.

Il était avec sa femme dans la petite pièce, dont la seule fenêtre donnait sur un mur nu devant lequel s'élevait le tronc brun et massif d'un grand arbre. On ne voyait que ce tronc épais qui vous cachait les branches feuillues. C'était un homme de haute taille, bien bâti et assez lourd. Il avait le sourire facile et amical mais ses yeux pouvaient exprimer la colère et son langage être assez cassant. Il avait de toute évidence beaucoup lu, et il essayait maintenant de transcender le savoir. Sa femme avait des yeux clairs et un visage agréable ; elle était elle aussi assez forte, mais sans mollesse. Elle ne prit que peu de part à la conversation, qu'elle suivit cependant avec le plus grand intérêt. Ils n'avaient pas d'enfants.

— Est-il possible de libérer l'esprit de la mémoire? demanda-t-il. Le souvenir n'est-il pas la substance même de l'esprit - la mémoire étant le savoir et l'expérience des siècles passés? Chaque expérience ne renforce-t-elle pas la mémoire? Je n'ai jamais réussi à comprendre, quoi qu'il en soit, pourquoi on devrait se libérer du passé, comme vous semblez l'affirmer. Le passé est enrichi par nombre d'associations agréables et de souvenirs. Fort heureusement, on peut souvent oublier les incidents déplaisants ou désagréables mais les souvenirs agréables demeurent. L'être serait très pauvre si l'on devait rejeter tout le savoir et l'expérience qu'on a acquis. Quel pauvre esprit que celui privé de la profondeur du savoir et de l'expérience ! Ce serait là un esprit primitif.

Si vous n'éprouvez pas la nécessité de vous libérer du passé, il n'y a pas le moindre problème, n'est-ce pas? Vous conserverez la richesse du passé, toutes ses joies et toutes ses souffrances. Mais le passé est-il chose vivante? Ou bien le mouvement du présent donne-t-il vie au passé? Le présent, dans son intensité exigeante et sa rapidité changeante, apparaît comme un défi constant à l'esprit. Le présent et le passé sont toujours en conflit, sauf si l'esprit s'avère capable d'appréhender totalement le passé mobile. Le conflit n'a lieu que lorsque l'esprit, alourdi par le passé, le connu, l'expérimenté, répond de façon incomplète au défi du présent, qui est par essence nouveau, en constante mutation.

— Mais comment l'esprit pourrait-il répondre complètement au présent? Il me semble que notre esprit est toujours soumis à l'empreinte du passé. Serait-il possible de se libérer totalement de cette empreinte?

Essayons de le découvrir. Le passé est le temps, n'est-ce pas - le temps comme expérience, comme savoir. Et toute expérience nouvelle renforce le passé.

— De quelle façon?

Lorsqu'un événement se produit dans notre vie et que nous faisons ce que nous appelons une expérience, nous la traduisons immédiatement dans les termes du passé. Si nous avons une croyance religieuse particulière, cette croyance peut susciter certains types d'expérience qui à leur tour renforcent la croyance. La partie superficielle de l'esprit peut fort bien s'adapter aux pressions et aux exigences de son environnement immédiat, mais la partie obscure de l'esprit, elle, demeure sous le poids du conditionnement du passé, et c'est ce conditionnement, cet arrière-plan du passé qui impose l'expérience. La totalité du mouvement de la conscience, de ses manifestations, est la réponse du passé, n'est-ce pas? Le passé est essentiellement figé, assoupi, il n'a pas d'action propre. Mais il revient à la vie devant tous les défis qu'on peut lui adresser. Il y répond. Toute pensée est la réponse du passé, de l'expérience accumulée, du savoir. En sorte que toute pensée est conditionnée. La liberté est au-delà du pouvoir de la pensée.

— Mais comment l'esprit peut-il se libérer de ses propres limites?

Puis-je vous demander pourquoi l'esprit - c'est-à-dire le passé, le produit du temps - devrait-il être libre? Quel motif vous pousse à poser cette question? Pourquoi la posez-vous? Est-ce un véritable problème ou quelque chose de théorique?

— Les deux, je crois. Il y a une curiosité qui me pousse à savoir, comme on pourrait vouloir connaître la structure de la matière, et c'est également un problème personnel. C'est un problème pour moi en ce sens qu'il ne me semble pas possible de sortir de mon conditionnement. Je pourrais réussir à briser une certaine forme de pensée, mais je créerais par là même un autre modèle. Le fait de briser l'ancien peut-il permettre au nouveau d'entrer en existence?

Si on peut le définir comme nouveau, s'agit-il bien du nouveau? De toute évidence, ce que l'on reconnaît comme étant le nouveau est toujours un produit de l'ancien. La

récognition est issue de la mémoire. Ce n'est qu'à partir du moment où le passé n'est plus que le nouveau peut être.

— Mais l'esprit peut-il traverser le rideau du passé? Encore une fois, pourquoi cette question?

— Comme je l'ai dit, on éprouve une certaine curiosité, mais il y a également le désir de se libérer de certains souvenirs déplaisants et douloureux.

La simple curiosité ne mène pas très loin. Et essayer de conserver ce qui est agréable et de se défaire de ce qui est désagréable ne peut que rendre l'esprit terne et superficiel. Cela ne débouche pas sur la liberté. L'esprit doit se libérer de l'ensemble, et non simplement de ce qui est désagréable. Le fait d'être esclave de souvenirs agréables n'est sûrement pas être libre. Le désir de s'accrocher à ce qui est agréable suscite le conflit dans notre vie. Ce conflit conditionne encore davantage l'esprit, et un tel esprit ne peut jamais être libre. Aussi longtemps que l'esprit reste pris dans le filet de la mémoire, que cela soit agréable ou désagréable ; aussi longtemps qu'il est engagé dans le processus en chaîne de la cause et de l'effet, aussi longtemps qu'il utilise le présent comme passage du passé au futur, l'esprit ne sera jamais libre. La liberté dans ce cas, n'est qu'une idée, sans la moindre réalité. Il est indispensable de percevoir la vérité contenue en cela, et ce n'est qu'alors que votre question aura un contenu tout différent.

— Si cette vérité m'apparaît, la libération suivra-t-elle? Conjecturer est inutile. La vérité doit être vue, on doit faire l'expérience du fait véritable selon lequel il n'est pas de liberté tant que l'esprit est prisonnier du passé.

— Celui qui est libéré en ce sens a-t-il le moindre rapport à la causalité et au temps? Car sinon, à quoi sert cette liberté? Quelle valeur ou quelle signification un tel homme acquiert-il dans ce monde de joie et de souffrance?

Il est étrange que nous pensions presque toujours en termes d'utilité. Ne posez-vous pas cette question depuis le bateau qui dérive sur le fleuve du temps? Et vous voulez savoir la signification dont serait investi un homme libre pour les passagers de ce bateau. Il n'en aurait probablement aucune. La plupart des gens ne s'intéressent pas à la liberté ; et lorsqu'ils rencontrent un homme libre, ils en font soit une divinité qu'ils mettent sur un autel, ou bien ils le lapident avec des pierres ou des mots - ce qui dans les deux cas équivaut à le détruire. Mais de toute évidence, un tel homme ne vous intéresse pas. Ce que vous cherchez, c'est libérer l'esprit du passé - cet esprit qui est vous-même.

— Dès lors que l'esprit est libre, quelle est sa responsabilité?

Il est impossible d'accoler le terme de « responsabilité » à un tel esprit. Son existence même a une action explosive qui est de la plus haute importance. Celui qui est dans le bateau et demande de l'aide désire que celle-ci soit de l'ordre du passé, dans le champ de la récognition, et à cela l'esprit libre ne peut pas apporter de réponse. Mais cette liberté dynamique agit sur l'asservissement temporel.

— Je ne sais que répondre à tout cela. Très franchement, c'est par curiosité que ma femme et moi sommes venus. Et je découvre que je suis très sérieusement concerné. A un certain niveau très profond de moi-même, je suis sérieux, et j'en prends conscience pour la première fois. Parmi ceux de ma génération, beaucoup se sont éloignés des religions reconnues, mais au fond de moi ce sentiment religieux demeure, sans qu'il ait beaucoup de possibilités d'expression. Nous devons saisir l'occasion de cette possibilité d'expression lorsqu'elle se présente.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 54 'Le défi du présent'

La douleur de l'apitoiement sur soi-même

A cette époque de l'année, dans ce climat chaud, c'était le printemps. Le soleil était exceptionnellement doux, car un vent léger venait du nord, là où les montagnes neigeuses étaient froides. Sur le bord de la route, un arbre, qui une semaine plus tôt était nu, était maintenant recouvert de feuilles vertes et nouvelles qui brillaient au soleil. Ces feuilles étaient tendres, délicates et petites dans l'immense espace de l'esprit, de la terre et du ciel bleu ; et cependant, en très peu de temps elles donnèrent l'impression de remplir l'espace de toute pensée. Un peu plus bas sur la route, il y avait un arbre en fleurs, qui n'avait pas de feuilles mais simplement des bourgeons. Le vent avait éparpillé les pétales sur le sol et plusieurs enfants s'étaient assis parmi eux. C'étaient les enfants des chauffeurs et des autres domestiques. Ils n'iraient jamais à l'école, et resteraient à jamais les pauvres de ce monde. Mais là, parmi les pétales jonchant la route goudronnée, ces enfants faisaient partie de la terre. Ils étaient étonnés de voir un étranger s'asseoir parmi eux et se turent soudainement. Ils cessèrent de jouer avec les pétales et restèrent quelques secondes, aussi immobiles que des statues. Mais leurs yeux brillaient de curiosité amicale et d'appréhension.

Dans un petit jardin encaissé, près de la route, il y avait énormément de fleurs éclatantes. Un corbeau, sur les branches d'un arbre de ce jardin, se protégeait du soleil de midi. Son corps tout entier reposait sur la branche, les serres cachées sous les ailes. Il appelait ou répondait à d'autres corbeaux et, dans un intervalle de dix minutes, cinq ou six notes différentes apparurent dans son croassement. Il disposait sans doute d'un registre beaucoup plus étendu, mais se satisfaisait pour l'instant d'un petit nombre de notes. C'était un corbeau noir au cou gris, avec des yeux extraordinairement vifs et mobiles, et dont le bec était dur et acéré. Il était totalement au repos en même temps que totalement vivant. Il était curieux de constater comment l'esprit ne faisait qu'un avec l'oiseau. L'esprit n'observait pas l'oiseau, quand bien même il avait enregistré tous les détails et n'était pas non plus l'oiseau lui-même car il ne s'y était pas identifié. Il était avec l'oiseau, son bec pointu et ses yeux vifs, comme la mer est avec le poisson. Il était avec l'oiseau, en même temps qu'il passait au travers et allait au-delà. L'esprit vif, agressif et apeuré du corbeau faisait partie intégrante de l'esprit qui embrassait les océans et le temps. Cet esprit était immense, illimité, au-delà de toute mesure et avait pourtant conscience du plus petit mouvement des yeux de ce corbeau noir, là, parmi les feuilles nouvelles et étincelantes. Il avait conscience des pétales qui tombaient, mais ne fixait pas son attention sur un point précis. A l'inverse de l'espace qui renferme toujours quelque chose - une particule de poussière, la terre ou le ciel - il était totalement vide et en cela pouvait être attentif sans cause précise. Son attention n'avait ni racine ni branche. La totalité de l'énergie était contenue dans cette immobilité vide. Ce n'était pas l'énergie qu'on accumule à dessein et qui se dissipe dès que la pression s'efface. C'était l'énergie de tous les commencements ; la vie que le temps ne venait pas clore.

Plusieurs personnes étaient venues ensemble, et tandis que chacune tentait d'exprimer un problème, les autres se mettaient à l'analyser et à le comparer à leurs propres épreuves. La souffrance ne peut se comparer. La comparaison entraîne l'apitoiement sur soi-même et le malheur n'est pas loin. L'adversité doit être appréhendée directement, mais non en pensant que la vôtre est plus grande que celle d'autrui.

Ils se turent quelques instants et l'un d'eux prit la parole.

— Ma mère est morte il y a quelques années. Je viens de perdre mon père et je suis déchiré par le remords. C'était un bon père, et j'aurais dû être tel que je ne suis pas. Nos idées s'opposaient. Nos façons de vivre respectives nous séparaient. C'était un homme religieux, et mes dispositions religieuses ne sont pas évidentes. Nos rapports étaient parfois tendus, mais nous avions au moins des rapports, et maintenant qu'il n'est plus, je suis accablé de douleurs. Ma souffrance n'est pas seulement faite de remords, j'éprouve aussi le sentiment d'avoir été brutalement abandonné. Je n'avais jamais éprouvé ce genre de souffrance, c'est très aigu. Que dois-je faire? Comment en sortir?

Puis-je vous demander si vous souffrez à cause de votre père, ou si la douleur n'est due qu'au fait de ne plus avoir une relation dont vous aviez l'habitude?

— Je ne comprends pas très bien, répondit-il. Souffrez-vous parce que votre père n'est plus, ou parce que vous vous sentez seul?

— Tout ce que je sais, c'est que je souffre et je voudrais que cela cesse. Mais je ne comprends vraiment pas ce que vous dites. Pourriez-vous vous expliquer davantage?

C'est assez simple, non? Ou bien votre souffrance est liée à votre père, parce qu'il était heureux de vivre et ne voulait pas mourir et qu'il n'est plus ; ou bien vous souffrez parce que la relation qui signifiait quelque chose depuis si longtemps a été rompue et vous avez soudain conscience de la solitude. Quelle est la raison véritable? Ce qui vous fait souffrir, de toute évidence, ce n'est pas la mort de votre père, mais le fait que vous soyez maintenant seul et votre douleur est celle qui naît de l'apitoiement sur soi-même.

— Qu'est-ce exactement que la solitude? Ne vous êtes-vous jamais senti seul?

— J'ai souvent fait des promenades solitaires. Je fais de longues marches, seul, surtout pendant mes vacances.

N'y a-t-il pas une différence entre le sentiment de la solitude et le fait de faire une promenade solitaire?

— S'il y en a une, alors je crois que j'ignore ce qu'est la solitude.

— Je crois que nous ne savons pas ce que signifient la plupart des choses, si ce n'est au niveau formel, ajouta quelqu'un.

N'avez-vous jamais fait l'expérience personnelle de la solitude, comme vous avez pu faire l'expérience d'une rage de dents? Lorsque nous parlons de la solitude, faisons-nous l'expérience de la douleur psychologique qui s'y rattache, ou ne faisons-nous qu'utiliser un mot qui indique quelque chose dont nous n'avons jamais fait l'expérience directe? Souffrons-nous réellement ou pensons-nous que nous souffrons?

— Je voudrais savoir ce qu'est la solitude, répondit-il. Vous voulez dire que vous en voulez une description?

C'est faire 'expérience de l'isolement total, l'impression de ne pas pouvoir compter sur quoi que ce soit, et celle d'être coupé de tout rapport. Le moi, l'ego, le soi, est par nature toujours en train de bâtir un mur autour de lui, et toutes ses activités débouchent sur l'isolement. Prenant conscience de cet isolement, il se met alors à s'identifier à la vertu, à Dieu, à la propriété, à une personne, un pays, ou une idéologie ; mais cette identification fait partie du processus d'isolement. En d'autres termes, nous prenons n'importe quel moyen pour échapper à la douleur de la solitude, à ce sentiment d'isolement, en sorte que nous n'en faisons jamais véritablement l'expérience. C'est un peu comme si quelque chose au coin de la rue nous faisait peur et que nous n'y faisions jamais face, que nous ne découvrions jamais ce que c'est réellement, mais que nous ne cessions de nous enfuir et de nous réfugier en quelqu'un ou en

quelque chose, ce qui ne peut qu'entraîner une peur plus grande. N'avez-vous jamais ressenti cette impression de solitude totale, au sens d'être complètement coupé de tout, totalement isolé?

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous voulez parler.

Mais alors, si je peux me permettre, comment savez-vous ce qu'est la douleur? Éprouvez-vous la douleur aussi violemment et intensément qu'une rage de dents? Lorsque vous avez une rage de dents, vous agissez en conséquence: vous allez chez le dentiste. Mais lorsqu'il s'agit de la douleur, on ne songe qu'à s'en évader par le biais des explications, de la croyance, la boisson et ainsi de suite.

Vous agissez, mais votre action n'est pas susceptible de libérer l'esprit de la douleur, n'est-ce pas?

— Je ne sais quoi faire, c'est pourquoi je suis ici. Avant de savoir ce que vous devez faire, ne vous faut-il pas découvrir ce qu'il en est véritablement de la douleur? Ne vous êtes-vous pas fait une idée, une opinion de ce qu'est la douleur? Or, de toute évidence, la fuite, l'évaluation, la peur, vous empêchent de l'expérimenter directement. Lorsque vous souffrez d'une rage de dents, vous ne la conceptualisez pas de façon théorique. Vous l'éprouvez et vous agissez. Mais là, nulle action n'intervient, qu'elle soit immédiate ou lointaine, parce qu'en fait, vous ne souffrez pas réellement. Pour souffrir et comprendre la souffrance, vous devez la regarder et non vous en enfuir.

— Mon père a irrémédiablement disparu, et j'en souffre. Que dois-je faire pour que cette souffrance ne m'atteigne plus?

Nous souffrons parce que nous ne savons pas ce qu'il en est véritablement de la souffrance. Le fait réel et l'idée que nous en avons sont deux choses distinctes, qui vont dans deux directions opposées. Peut-on savoir si vous êtes occupé par le fait, la réalité, ou simplement par l'idée de la souffrance?

— Vous ne répondez pas à ma question, fit-il remarquer avec insistance. Que dois-je faire?

Voulez-vous échapper à la souffrance ou vous en libérer? Si vous voulez simplement fuir, une pilule, une croyance, une explication, un amusement pourront vous y « aider », avec pour conséquences inévitables la dépendance, la peur et ainsi de suite. Mais par contre, si vous souhaitez vous libérer de la douleur, vous devez cesser de fuir et en prendre conscience sans juger, sans choisir. Vous devez observer la douleur, l'étudier, en reconnaître toutes les intrications subtiles. Vous n'en aurez alors plus peur et le poison de l'apitoiement sur soi-même n'existera plus. C'est en la comprenant qu'on se libère de la douleur. Pour la comprendre, il faut la vivre, en faire l'expérience véritable et non simplement écouter la fiction verbale de la douleur.

— Puis-je poser une question? demanda l'un des autres visiteurs. De quelle façon doit-on vivre sa vie quotidienne? Comme si l'on ne vivait que cette unique journée, cette heure unique.

— Comment?

Si vous n'aviez plus qu'une heure à vivre, que feriez-vous?

— Je n'en sais vraiment rien, répondit-il anxieusement.

Ne feriez-vous pas en sorte d'arranger vos affaires extérieures, votre travail, votre testament et ainsi de suite? Ne feriez-vous pas venir votre famille et vos amis pour leur demander qu'ils vous pardonnent le mal que vous avez pu leur faire et pour leur pardonner vous-même le tort qu'ils ont pu vous causer? Ne mourriez-vous pas totalement aux choses de l'esprit, aux désirs et à ce monde? Et si cela peut être fait pendant une heure, c'est que c'est possible également pendant les jours et les jours qui restent.

— Une telle chose est-elle véritablement possible? Essayez, et vous le découvrirez.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 55 'La douleur de l'apitoiement sur soi-même'

L'insensibilité et la résistance au bruit

La mer était calme et l'horizon clair. Il faudrait encore une heure ou deux avant que le soleil n'apparaisse derrière les collines, et la lune blafarde dansait sur les flots. Il faisait si clair que tous les corbeaux du voisinage s'étaient mis à croasser, ce qui réveilla les coqs. Mais bientôt les corbeaux et les coqs furent à nouveau silencieux. Il était encore trop tôt, même pour eux. C'était un étrange silence, qui n'avait rien de commun avec celui qui suit le bruit, ou avec l'immobilité pesante qui précède la tempête. Ce n'était pas un silence « d'avant ou d'après ». Rien ne bougeait, rien ne remuait dans les broussailles. C'était un silence total, d'une intensité pénétrante. Ce n'était pas le contour du silence, mais son existence même, qui balayait toute pensée, toute action. L'esprit ressentait ce silence incommensurable et devenait lui-même silencieux - ou plutôt pénétrait dans le silence sans qu'opère la résistance de sa propre activité. La pensée n'évaluait plus, ne mesurait plus et n'acceptait plus le silence, mais était elle-même silence. La méditation avait lieu sans effort Il n'existait plus de méditant, de pensée à la poursuite d'une fin et c'est en cela que le silence était méditation. Ce silence avait son propre mouvement, et pénétrait chaque recoin des profondeurs de l'esprit. Le silence était l'esprit ; l'esprit n'était pas devenu silencieux. Le silence avait germé au cœur même de l'esprit et quand bien même les corbeaux et les coqs annonçaient à nouveau l'aube à grands cris, ce silence ne cesserait jamais. Le soleil se levait derrière les collines ; des ombres profondes s'étendaient sur la terre et le cœur les suivrait tout au long du jour.

La voisine était très jeune et avait trois enfants. Son mari rentrerait du bureau à la fin de l'après-midi, et après avoir joué ensemble, tous souriaient par-dessus le mur du jardin. Un jour elle vint avec un de ses enfants, poussée par la curiosité. Elle parla de beaucoup de choses -vêtements, voitures, éducation et boisson, surprises-parties et vie sociale du club. Un léger murmure venait des collines, qui se dissipait avant que vous ne puissiez l'entendre vraiment. Quelque chose flottait au-delà des mots mais elle n'avait pas le temps d'y prêter attention. L'enfant devint nerveux et turbulent.

— Je me demande pourquoi vous perdez votre temps avec des gens pareils, lança-t-il en entrant. Je la connais, c'est un papillon mondain, qui excelle dans les cocktails et qui a un certain goût et pas mal d'argent. Je suis étonnée qu'elle soit venue vous voir. C'est vraiment vous faire perdre votre temps, mais peut-être en retirera-t-elle quelque chose. Vous connaissez sans doute ce genre de femmes: robes et bijoux avant tout, et qui ne s'intéressent qu'à elles-mêmes. J'étais venu vous parler de tout autre chose, bien entendu, mais le fait d'avoir rencontré cette femme-là m'a assez bouleversé. Excusez-moi d'avoir parlé d'elle.

C'était un homme encore jeune, bien élevé et à la voix cultivée, qui semblait précis, ordonné et assez méticuleux. Son père était bien connu dans le domaine politique. Il était marié, avait deux enfants, et gagnait suffisamment sa vie pour n'avoir pas de problèmes d'argent. Il aurait pu gagner bien davantage, dit-il, mais cela n'en valait pas la peine. Il allait envoyer ses enfants au collège et les laisser ensuite se débrouiller seuls. Il parla de sa vie, des caprices de la fortune, des hauts et des bas de son existence.

— Vivre en ville est devenu pour moi un cauchemar, reprit-il. Le bruit de la grande ville me dérange au-delà de toute expression. Le chahut des enfants à la maison est déjà très désagréable mais le tumulte de la ville, avec les autobus, les voitures, les

tramways, le martèlement incessant qui provient des chantiers de construction, les voisins qui font hurler leur radio - toute cette cacophonie est horriblement déplaisante, cela vous détruit et vous ébranle. Je n'arrive pas à m'y faire. Cela me brouille l'esprit et physiquement, cela finit par me torturer. La nuit, je me bouche les oreilles, mais je sais que le bruit est toujours là. Je ne suis pas encore un « cas », mais je le deviendrai sûrement si je ne fais pas quelque chose.

Pourquoi pensez-vous que le bruit vous fait un tel effet? Le bruit et le calme ne sont-ils pas liés? Le bruit existerait-il sans le calme?

— Je peux seulement vous dire que le bruit en général est en train de me rendre fou.

Supposez que vous entendiez un chien aboyer dans la nuit, sans interruption. Que se passe-t-il? Vous enclanchez alors le mécanisme de la résistance, n'est-ce pas? Vous luttez contre le bruit que fait le chien. La résistance est-elle signe de sensibilité?

— Je livre beaucoup de combats de ce genre, non seulement contre les aboiements des chiens, mais contre le bruit de la radio, le bruit que font les enfants. Nous passons notre vie à résister, n'est-ce pas?

Entendez-vous réellement le bruit, ou n'avez-vous conscience que du dérangement qu'il suscite en vous, et auquel vous résistez?

— Je ne vous suis pas très bien. Le bruit me dérange, et il est naturel de résister à ce qui vous dérange. N'est-ce pas normal? Nous opposons une résistance à presque tout ce qui est douloureux ou pénible.

Et nous faisons en sorte, en même temps, de cultiver ce qui est agréable et beau. Nous n'y résistons pas, nous en voulons au contraire davantage. Nous ne résistons qu'aux choses désagréables, à ce qui nous dérange.

— Mais, comme je le disais, n'est-ce pas naturel? Nous faisons tout cela instinctivement.

Je ne dis pas que c'est anormal ; c'est ainsi, c'est une réalité quotidienne. Mais en résistant à ce qui est déplaisant, laid, gênant et en n'acceptant que ce qui est agréable, ne donnons-nous pas naissance à un conflit permanent? Et le conflit n'a-t-il pas pour prolongement l'insensibilité et la médiocrité? Ce processus duel d'acceptation et d'opposition débouche sur l'égocentrisme de l'esprit, au niveau des sentiments et des activités, ne croyez-vous pas?

— Mais que faire?

Essayons de comprendre le problème et il est possible que cette compréhension suscite sa propre action, dans laquelle n'entre ni la résistance ni le conflit. N'est-ce pas le conflit, intérieur et extérieur, qui rend l'esprit égocentrique et par là insensible?

— Je crois comprendre ce que vous entendez par égocentrisme. Mais que voulez-vous dire par sensibilité?

Vous êtes sensible à la beauté, n'est-ce pas?

— Oui, au point que c'est presque une malédiction dans ma vie. J'éprouve une émotion quasiment douloureuse quand je vois quelque chose de beau, un coucher de soleil sur l'océan, le sourire d'un enfant ou un bel objet d'art. Les larmes me viennent aux yeux. Par contre, je déteste la crasse, le bruit et le désordre. Il arrive que je puisse à peine supporter de sortir dans la rue. Tous ces contrastes me déchirent intérieurement et, vous pouvez me croire, je n'exagère en rien.

Peut-on parler de sensibilité lorsque l'esprit s'extasie sur le beau et est horrifié par le laid? N'essayons pas de définir pour l'instant ce que sont la beauté et la laideur.

Mais lorsque existe ce conflit entre les contrastes, cette appréciation exagérée de l'un et cette résistance à l'autre, s'agit-il bien de sensibilité? Dès qu'apparaissent le conflit et la friction, la déformation, de toute évidence, ne peut manquer de suivre. N'y a-t-il pas déformation lorsque vous tendez vers la beauté et reculez devant la laideur? En résistant au bruit, n'êtes-vous pas en train de cultiver l'insensibilité?

— Mais comment tolérer ce qui nous semble hideusement laid? On y réagit de la même façon qu'aux mauvaises odeurs, n'est-ce pas?

Il y a la crasse et le sordide des rues de la ville, et la beauté du jardin. Ces deux choses sont des faits objectifs, des réalités. En refusant l'un, ne vous rendez-vous pas insensible à l'autre?

— Je vois ce que vous voulez dire. Mais que faire? Soyez sensible à ces deux réalités. Avez-vous jamais essayé d'écouter le bruit - de la même, façon que vous écoutez de la musique? Mais peut-être que nous n'écoutons jamais rien. Vous ne pouvez pas écouter ce que vous entendez si vous y opposez une résistance. Écouter veut dire être attentif, et la résistance fait obstacle à l'attention.

— Comment faire pour écouter avec ce que vous nommez l'attention?

De quelle façon regardez-vous un arbre, un jardin magnifique, le soleil sur les eaux ou une feuille qui vole dans le vent?

— Je ne sais pas, je les regarde, c'est tout. Êtes-vous embarrassé lorsque vous regardez les choses ainsi?

— Non.

Mais vous l'êtes lorsque vous résistez à ce que vous voyez.

— Ce que vous me demandez, c'est d'écouter le bruit comme si j'aimais cela, n'est-ce pas? Mais l'ennui, c'est que je déteste cela, et je crois que je ne pourrai jamais l'aimer. On ne peut pas aimer ce qui a un caractère de laideur et de brutalité.

Cela est possible et cela a été fait. Je ne prétends pas que vous devriez aimer le bruit. Mais n'est-il pas possible de libérer l'esprit de toute résistance et de tout conflit? Toute forme de résistance a pour action d'intensifier le conflit et le conflit entraîne l'insensibilté. Lorsque l'esprit est insensible, la beauté devient fuite de la laideur. Si la beauté n'est qu'un contraire, elle n'est pas la beauté. L'amour n'est pas le contraire de la haine. La haine, la résistance, le conflit n'engendrent pas l'amour. L'amour n'est pas une activité issue de la gêne et de l'embarras. C'est quelque chose qui est en dehors du champ de l'esprit. L'écoute est un acte d'attention, tout comme l'observation. Si vous ne condamnez pas le bruit, vous découvrirez qu'il cessera d'être un facteur de dérangement pour votre esprit.

— Je commence à comprendre ce que vous voulez dire. Et je vais le mettre en application dès que je quitterai cette pièce.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 56 'L'insensibilité et la résistance au bruit'

La qualité de la simplicité

Les collines lavées par la pluie brillaient au soleil matinal et le ciel, derrière elles, était bleu. La vallée, remplie d'arbres et de cours d'eau, était située à une certaine hauteur au pied des collines. Peu de gens vivaient dans cette vallée, qui gardait la pureté de la solitude. Il y avait un certain nombre de maisons blanches aux toits de chaume, et beaucoup de chèvres et de bétail. Mais elle était assez retirée et on la découvrait que si on la connaissait ou si on savait qu'elle existait. Une route bien entretenue y menait et il était de règle de ne pas aller dans cette vallée sans avoir pour cela un but précis. Elle était intacte, isolée et loin de tout mais ce matin-là, sa situation solitaire lui conférait une pureté particulière et la pluie avait lavé la poussière accumulée au fil des jours. Les sommets des collines donnaient l'impression d'être dans l'attente de quelque chose. Ces collines s'étendaient de l'est à l'ouest et le soleil se levait et se couchait parmi elles. L'une d'elles s'élevait contre le ciel bleu comme un temple qu'on aurait sculpté dans un rocher vivant, massif et magnifique. Un sentier traversait la vallée sur toute sa longueur et à un certain endroit de ce sentier, on apercevait la montagne sculpturale. Un peu en retrait par rapport aux autres, elle était plus sombre, plus lourde, et semblait revêtue de plus de majesté. Le long du sentier murmurait un petit ruisseau qui coulait vers l'est, vers le soleil. Les puits profonds étaient pleins et renfermaient l'espoir de l'été à venir. D'innombrables grenouilles faisaient un bruit considérable tout au long de cette rivière tranquille, et un gros serpent traversa le sentier. Il ne se pressait pas et se déplaçait tranquillement, laissant une trace sur la terre humide et meuble. Prenant conscience d'une présence humaine, il s'arrêta, sa langue noire et fourchue jaillissant sans cesse de sa bouche pointue. Il reprit son voyage à la recherche de nourriture, et disparut bientôt dans les broussailles et l'herbe haute et dansante. C'était une matinée magnifique, très agréable sous le grand manguier qui s'élevait près d'un puits ouvert. Le parfum des feuilles récemment lavées par les pluies flottait dans l'air et se mêlait à celui du manguier. Le soleil ne traversait pas les feuilles épaisses, et on pouvait rester là très longtemps, assis sur un rocher encore humide.

La vallée, comme l'arbre, était dans la solitude. Ces collines comptaient parmi les plus anciennes de la terre, et elles aussi savaient ce qu'était la solitude et l'isolement. La solitude est rendue triste par le désir insinuant d'être relié, de n'être pas coupé du reste du monde. Mais ce sentiment de solitude, cet état solitaire, était relié à toute chose et en faisait partie intégrante. Vous n'aviez pas conscience d'être seul, parmi les arbres, les rochers et le babil de l'eau. Vous pouvez avoir conscience de l'impression d'être seul, mais non de la solitude. Et lorsque vous prenez conscience de votre solitude, c'est que vous êtes devenu solitaire. Les collines, les rivières, l'homme qui passait là-bas, tout cela faisait partie de cette solitude dont la pureté renfermait en elle toute l'impureté, sans en être souillée. Mais l'impureté ne pouvait partager cette solitude. Car c'est l'impureté qui connaît la solitude, qui est alourdie par la douleur et la souffrance de l'existence. Assis sous ce grand arbre, de grosses fourmis circulant sur vos jambes, le mouvement d'un âge intemporel s'exprimait dans cette solitude incommensurable. Il ne s'agissait pas d'un mouvement dans l'espace, mais d'un mouvement à l'intérieur de lui-même, une flamme dans la flamme, une lumière dans le vide de la lumière. Ce mouvement ne cesserait jamais, car il n'avait pas de début et, partant, nulle raison de cesser. C'était un mouvement qui n'avait pas de direction et qui emplissait l'espace. Là, sous cet arbre, le temps s'était immobilisé, tout comme les col-

lines, et ce mouvement le recouvrait et allait au-delà, en sorte que le temps ne pouvait l'atteindre. L'esprit ne pouvait s'en approcher, mais l'esprit était ce mouvement. L'observateur était incapable de lutter de vitesse avec lui, car il pouvait tout au plus poursuivre son ombre personnelle et les mots qui la revêtaient. Mais là, sous cet arbre, dans cette solitude, l'observateur et son ombre n'avaient nulle place.

Les puits étaient toujours pleins, les collines semblaient toujours contempler et attendre, et les oiseaux continuaient leur va-et-vient dans les feuillages.

Un homme, son épouse et un de leurs amis étaient assis dans la pièce ensoleillée. Comme il n'y avait pas de chaises, mais seulement un tapis tressé, nous nous assîmes tout autour. Des deux fenêtres, l'une donnait sur un mur nu et rongé par les intempéries, et de l'autre on apercevait quelques buissons qui auraient eu besoin d'eau. L'un d'eux était fleuri, mais sans la moindre odeur. Le couple marié était assez riche et ils avaient de grands enfants qui vivaient de leur côté. Il était à la retraite et ils possédaient une petite maison à la campagne. Ils venaient rarement à la ville, dit-il, mais cette fois ils s'étaient déplacés spécialement pour écouter les causeries et les discussions. Pendant les trois semaines qu'avaient duré les causeries, leur problème personnel n'avait pas été évoqué et c'est pourquoi ils étaient ici. Leur ami, un homme âgé qui perdait ses cheveux gris, vivait en ville. C'était un avocat très connu, qui avait une excellente pratique.

— Je sais que notre profession n'a pas l'heur de vous plaire, et il m'arrive de penser que vous avez raison, dit l'avocat. Notre profession n'est pas ce qu'elle devrait être, mais laquelle est parfaite? Comme vous l'avez dit, les métiers d'avocat, de soldat et de policier ne s'exercent qu'au détriment de l'homme et sont la honte de la société - et j'ajouterais à ces métiers celui de politicien. En faisant moi-même partie, il est trop tard pour que j'en change, bien que j'y aie souvent songé. Je ne suis pas venu parler de cela, mais j'aimerais beaucoup le faire une prochaine fois. J'ai accompagné mes amis, car leur problème m'intéresse également.

— Ce dont nous voudrions parler est assez complexe, du moins à ce qu'il m'en semble, déclara le mari. Mon avocat d'ami et moi-même nous intéressons depuis longtemps aux questions religieuses - non point aux rituels et aux croyances conventionnelles, mais à quelque chose de beaucoup plus profond que l'attirail habituel des religions En ce qui me concerne, je peux dire que j'ai passé de nombreuses années à méditer sur divers points relatifs à la vie intérieure, mais je dois dire que je n'ai fait que tourner en rond. Pour l'instant, je ne tiens pas à discuter des implications de la méditation, mais j'aimerais aborder la question de la simplicité. J'ai le sentiment qu'on doit être simple, mais je ne suis pas sûr de savoir ce qu'est la simplicité. Comme la plupart des gens, je suis un être très complexe. Est-il possible de devenir simple?

Devenir simple, c'est entretenir la complexité. Il est impossible de devenir simple, mais on peut appréhender la complexité avec simplicité.

— Mais comment l'esprit, qui est par définition complexe, pourrait-il envisager le moindre problème avec simplicité?

Être simple et devenir simple sont deux processus entièrement différents, qui débouchent sur des directions totalement opposées. Ce n'est qu'à partir du moment où cesse le désir de devenir qu'apparaît l'action de l'être. Mais avant d'aller plus loin, peut-on savoir pourquoi vous avez l'intention de devenir simple? Quelle motivation se cache derrière ce besoin?

— Je l'ignore. Mais la vie devient de plus en plus compliquée ; les luttes s'intensifient dans une indifférence de plus en plus marquée et une superficialité grandissante. La plupart des gens vivent à la surface des choses et font beaucoup de bruit au-

tour de cela, et ma propre vie n'est pas très profonde non plus. C'est pourquoi je crois qu'il me faut devenir simple.

Au niveau des choses intérieures, ou bien extérieurement?

— Les deux.

La manifestation extérieure de l'austérité - avoir peu d'habits, ne prendre qu'un repas par jour, refuser le confort et ainsi de suite - est-elle signe de simplicité?

— L'austérité extérieure n'est-elle pas nécessaire?

Nous découvrirons en temps voulu la vérité ou la fausseté contenue en cela. Pensez-vous qu'on puisse parler de simplicité lorsque l'esprit est encombré de croyances, de désirs et des contradictions qui y sont jointes, d'envie et du besoin du pouvoir? S'agit-il de simplicité lorsque l'esprit se préoccupe des progrès qu'il fait au niveau de la vertu? L'esprit préoccupé est-il un esprit simple?

— Lorsque vous en parlez ainsi, il devient évident que ce n'est pas le cas. Mais comment nettoyer l'esprit de ses propres accumulations?

Nous n'en sommes pas encore là, n'est-ce pas? Il apparaît que la simplicité n'est pas une question d'expression verbale, et qu'aussi longtemps que l'esprit sera encombré par le savoir, les expériences, les souvenirs, il ne sera pas véritablement simple. Mais qu'est-ce alors que la simplicité? - Je doute fort de pouvoir en donner une définition exacte. Il est très difficile de rendre ces choses-là par des mots.

Nous ne cherchons pas une définition, n'est-ce pas? Nous trouverons les mots justes lorsque nous éprouverons le sentiment de la simplicité. Car voyez-vous, l'une de nos difficultés majeures vient du fait que nous essayons de trouver l'expression verbale adéquate sans ressentir la qualité propre, le caractère intérieur de la chose concernée. Nous arrive-t-il jamais de ressentir quelque chose de façon directe? Ou bien nos impressions sont-elles toujours filtrées par les mots, les concepts et les définitions? Sommes-nous capables de regarder un arbre, ou la mer, ou le ciel sans former de phrases, sans formuler de remarques?

— Mais comment éprouve-t-on la qualité ou la nature de la simplicité?

N'essayez-vous pas de faire obstacle à cette impression en demandant la méthode qui permettra de l'atteindre? Lorsque vous êtes affamé et qu'on vous présente de la nourriture, vous ne vous demandez pas « comment vais-je manger? » Vous mangez, un point c'est tout. Le « comment » est toujours une digression hors du réel. Le sentiment de la simplicité n'a rien à voir avec vos opinions, vos déclarations et vos conclusions sur ce sujet.

— Mais l'esprit, dans sa complexité, interpose sans cesse ce qu'il croit savoir de la simplicité.

Ce qui l'empêche d'éprouver le sentiment et de le conserver. Avez-vous jamais essayé de conserver un sentiment?

— Que voulez-vous dire exactement?

Vous voulez conserver un sentiment de plaisir, n'est-ce pas? Après l'avoir goûté, vous voulez le maintenir, vous envisagez de le prolonger et ainsi de suite. Est-il possible de conserver le sentiment que le mot « pureté » représente?

— Comme j'ignore ce qu'il représente, je ne peux pas le conserver.

Le sentiment est-il distinct des réactions que suscitent le mot « simplicité »? Le sentiment est-il différent du mot, du terme, ou sont-ils indissolubles? Le sentiment en soi et sa verbalisation sont presque simultanés, n'est-ce pas? Le mot est toujours

fabriqué, c'est un assemblage, mais pas le sentiment. Et il est extrêmement difficile de séparer le sentiment du mot.

— Est-ce même quelque chose de possible?

N'est-il pas possible d'éprouver intensément, purement, sans contamination linguistique? Éprouver quelque chose d'intense au sujet de quelque chose - la famille, le pays, une cause - est relativement facile. Le sentiment intense ou l'enthousiasme peuvent être provoqués par l'identification à une croyance ou une idéologie, par exemple. Nous le savons. On peut voir une volée d'oiseaux blancs dans le ciel bleu et être sur le point de défaillir devant une telle beauté, ou on peut être frappé d'horreur par la cruauté de l'homme. Tous les sentiments de ce genre sont éveillés par un mot, une scène, une action, un objet. Mais n'existe-t-il pas une intensité de sentiment qui n'ait pas d'objet? Et ce sentiment n'est-il pas d'une grandeur incomparable? Est-ce encore un sentiment, ou quelque chose de totalement différent?

— Je crains de ne rien comprendre du tout. J'espère que cela ne vous ennuie pas que je vous le dise.

Pas le moins du monde. Un état peut-il ne pas avoir de cause? Si tel est le cas, peut-on alors l'éprouver, non pas théoriquement, mais avoir véritablement conscience de cet état? Pour avoir une conscience aussi lucide, la verbalisation sous toutes ses formes, et toute identification au mot, à la mémoire, doivent définitivement cesser. Un tel état peut-il n'avoir pas de cause? L'amour n'est-il pas un tel état?

— Mais l'amour est sensuel, ou sinon d'ordre divin. Nous voici à nouveau dans la même vieille confusion, n'est-ce pas? Diviser l'amour en ceci et en cela est une action matérielle et mondaine, car nous tirons profit de cette division. Aimer sans cette protection morale et verbale, c'est être dans l'état de la compassion, qui n'est pas déterminé par un objet. L'amour est action, et tout le reste est réaction. Tout acte issu de la réaction ne peut engendrer à son tour que le conflit et la douleur.

— Tout cela me dépasse, permettez-moi de le dire. Qu'on me laisse être simple et alors, peut-être, comprendrai-je le très profond.

Extrait du livre :

CSV Tome 3, note 57 'La qualité de la simplicité'